



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

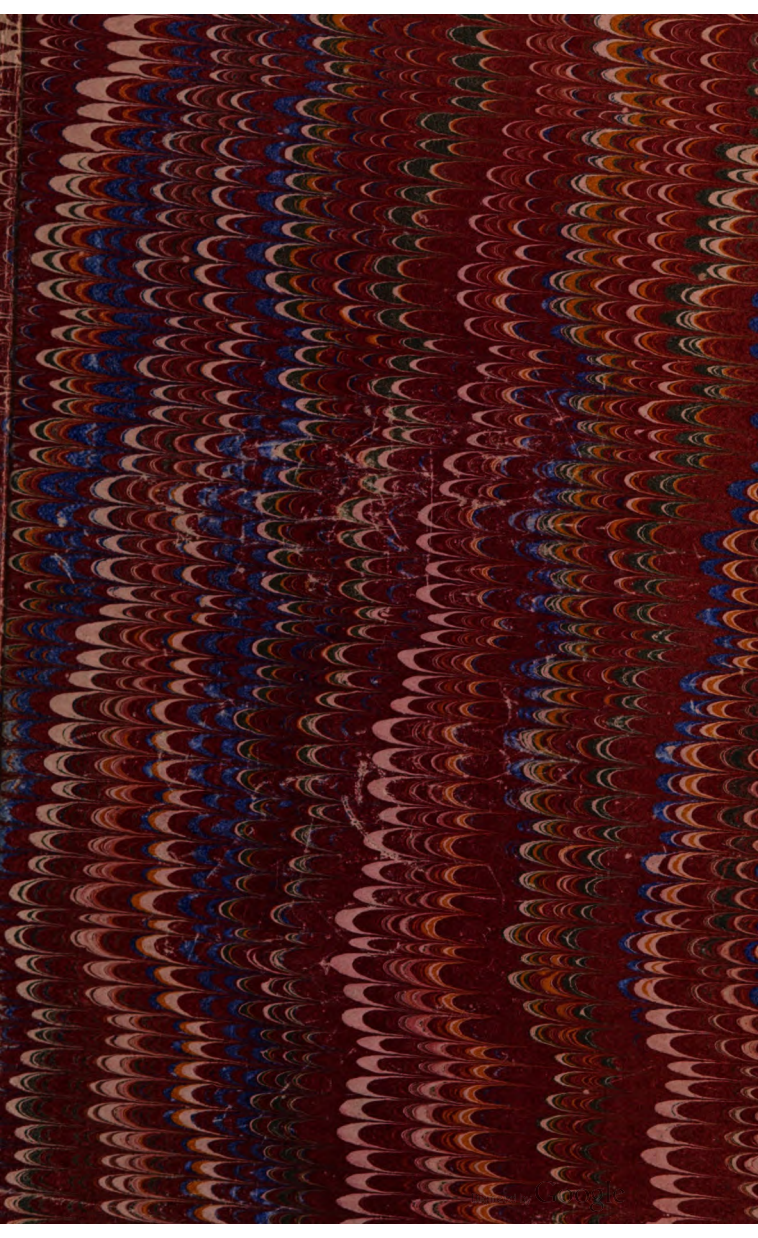
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





Vin 66, P. 11

LETTRES
CABALISTIQUES,
TOME TROISIEME.

LETTRES CABALISTIQUES,

OU

CORRESPONDANCE
PHILOSOPHIQUE,
HISTORIQUE & CRITIQUE,
*Entre deux Cabalistes, divers Esprits Elements,
& le Seigneur Astaroth.*

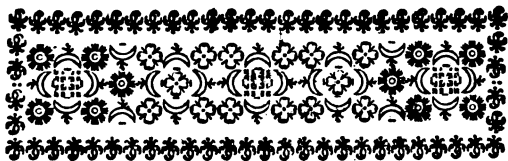
NOUVELLE EDITION, AUGMENTÉE
de LXXX. Nouvelles Lettres, de Quantité
de Remarques, & de plusieurs Figures.

TOME TROISIEME,
DEPUIS LA LXVI. JUSQU'À LA CV.



A LA HAYE,
Chez PIERRE PAUPIE,
M. DCC. XLI.





A U

GNOME SALMANKAR.

JAUROIS dû naturellement, riche & puissant Gnome, vous dédier un Volume de LETTRES CABALISTIQUES, avant d'en offrir un autre au Seigneur ASTAROTH. Je sais que vous tenez un rang parmi les Intelligences terrestres, plus distingué que celui d'un Diable assez subalterne. D'ailleurs, vous possédez de grandes richesses, & dans ce Monde-ci, ainsi que dans le Séjour souterrain que vous habitez, dès qu'on est riche, on a toutes les qualités
Tome III. * les

A U G N O M E

les plus essentielles pour mériter les loüanges, & sur-tout les loüanges des Auteurs. Ces Messieurs sont fort accoutumés à ne prodiguer leurs éloges qu'à des gens qui les peuvent bien païer, & rarement s'en trouve-t-il quelques-uns qui aient assez de générosité pour vouloir loüer uniquement le mérite. Mais je vous avoüerai que je condamne fortement une conduite aussi lâche ; ainsi, croiant avoir plus d'obligation au Seigneur ASTAROTH qu'à Votre Grandeur, je n'ai pas balancé à lui donner le pas sur vous, quoiqu'il ne soit qu'un pauvre Diable, & que vous soiez un très considérable Gnome.

PARDONNEZ-moi donc, puissant SAL-MANKAR, & faites voir qu'il n'est pas impossible que chez les Maltotiers, Gens d'Affaires, Fermiers-généraux, &c. il puisse s'y rencontrer encore quelques sentimens de générosité & de grandeur d'ame. Le caractère des gens auxquels vous présidez, est furieusement décrié ; si vous pouviez venir à bout d'en rétablir tant soit peu la réputation dans le Public, vous feriez un Miracle, plus grand que tous ceux que les

Jan-

S A L M A N K A R.

Jansénistes ont voulu faire opérer à Monsieur St. Pâris. Je suis assuré qu'il ne faut pas moins de puissance pour donner quelque couleur de probité aux actions criminelles des Partisans , que pour faire tous les beaux & magnifiques prodiges dont le sage & sensé Monsieur de Montgeron a écrit l'Histoire avec tant d'impartialité. Le Livre de ce Magistrat sera une preuve éternelle des vastes connoissances , de la pénétration , & du jugement exquis des personnes , entre les mains de qui le sort des biens & de la vie des hommes est remis. Heureuse Nation , chez laquelle les Juges sont inspirés , & qui au nombre immense des Livres qu'ont produits les gens de Robe pour obscurcir les Loix les plus claires , & pour fournir des armes à la chicane , en joignent d'autres pour autoriser les plus visibles folies , & pour rendre fanatiques les trois quarts du Roïaume !

Je sens , puissant Gnome , que l'estime que j'ai pour Monsieur de Montgeron , m'emporte trop loin , & me fait oublier que je dois vous assurer que je suis avec autant de vérité , qu'il y a de folie chez les Jansénistes,

AU GNOME SALMANKAR.

*ou d'imposture & de mauvaise foi chez les Jé-
suites ,*

PUISSANT SALMANKAR,

*Votre très humble & très obéis-
sant Serviteur ,*

Le Traducteur des

LETTRES CABALISTIQUES.

PRE-

P R E F A C E.

DEPUIS long-tems j'ai tâché de
D répondre par mes soins & par
mon application, à l'accueil fa-
vorable que mes Ouvrages ont
trouvé auprès du Public. Je n'ai rien
oublié de tout ce que j'ai cru capable de
me procurer son approbation, & j'ose
presque me flatter que les peines que j'ai
prises, n'ont point été inutiles. Si le
prompt débit d'un Livre est une marque
qu'il est digne de quelque estime, les *Lettres Cabalistiques* doivent avoir trouvé grace chez bien des Lecteurs. Dès que les Volumes ont été achevés, ils ont été vendus; & plus leur nombre a augmenté, plus le débit s'en est accru. C'est cet heureux succès qui m'a engagé à pousser ces *Lettres* beaucoup plus loin que je n'eusse cru. Lorsque je les commençai, mon intention étoit de les finir au deuxième Volume.

PEUT-être eût-il été à souhaiter pour ma tranquillité qu'elles eussent eu moins de cours; une foule de Barbouilleurs de papier, un tas d'Hypocrites & de Moines ne m'auroient point importuné par leurs impertinens murmures, ou par leurs injures grossières. Quelque grand que soit le mépris dont le Public accable ces *Avortons Littéraires*, ils ne se lassent point

P R E F A C E.

de l'ennuier de leurs réflexions & de leurs grossières impostures. Il n'en est aucune à laquelle ils n'aient recours pour parvenir à leur but ; je me contenterai d'en citer un seul exemple.

LES *Journalistes de Trévoux*, ne trouvant point apparemment assez d'occasions pour m'injurier en parlant de mes Ouvrages , m'en attribuent de tems en tems quelques-uns , auxquels je n'ai non plus de part qu'au crime qui fit prendre le Jésuite Guignard. Pour avoir la satisfaction de dire que je n'avois *ni Mœurs, ni Religion*, ils ont prétendu que j'étois l'Auteur de *l'Histoire des Révolutions de l'Isle de Corse*. Or, il n'y a pas, j'ose dire, une seule personne en Hollande qui ignore que je ne suis point l'Auteur de ce Livre. On sera peut-être curieux de savoir comment ces Réverends Peres , à propos d'un Ouvrage purement historique , & dont l'Auteur ne m'est pas inconnu , ont pris occasion , en me l'attribuant, de me reprocher de n'avoir *ni Mœurs, ni Religion*. Je n'ai qu'un mot à dire à cela ; ils m'ont apostrophé aussi à propos , comme ils loient ordinairement les Ecrivains de leur Société. S'ils font mention de Mahomet , ils feront l'éloge de Sanchès ; & s'ils parlent de Virgile , ils trouveront le moien de dire un mot à la louange d'Escobar. C'est un des plus rares talens de ces Réverends Peres.

AU

P R E F A C E.

Au reste, après qu'il m'ont dit les invectives les plus violentes, ils assûrent que *l'amour propre bien entendu les force de ne pas paroître sensibles à mes reproches*. En vérité je ne doute pas qu'ils ne connoissent beaucoup plus les effets, les mouvemens & les suites de l'amour propre, que de l'amour de Dieu. L'Univers entier en est convaincu, & les personnes les plus simples savent que jamais ces bons Peres ne se sont piqués d'établir l'opinion qui rend l'amour de Dieu nécessaire au Salut. Ils n'étudient pas davantage les matières qui peuvent y avoir quelque rapport, qu'ils s'appliquent à devenir humbles & honnêtes gens. Qu'ils me permettent cependant de leur dire, dûssai-je mortifier cet *amour propre* qui leur est si cher, qu'ils m'ont une grande obligation. En critiquant quelquefois leur maussade *Journal*, je fais ressouvenir bien des gens qu'il existe encore. Sans moi, peut-être ignoreroit-on dans les trois quarts de l'Europe qu'il est trois Jésuites qui déchirent tous les mois les personnes les plus respectables & les plus estimées dans la République des Lettres.

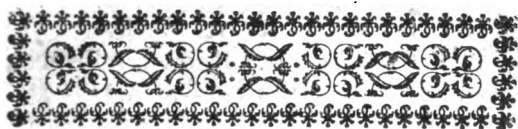
Ce que je dis paroîtra sans doute outré à ces Réverends Peres; *l'amour propre* leur persuadera que je cherche malignement à diminuer leur réputation. Il m'est aisé de leur donner des preuves évidentes du contraire. Quand je les assûre que
leur

P R E F A C E.

leur *Journal* est non seulement méprisé , mais encore inconnu à toute l'Europe , j'atteste cette Europe , & je l'appelle à témoin pour certifier la vérité du fait que j'avance. Dans l'Allemagne, la Suisse , l'Angleterre & la Hollande je ne crois pas que les Libraires vendent vingt exemplaires de cet infortuné *Journal*. On réimprime à Amsterdam la plupart des Romans , Aventures , & autres sottises qui paroissent à Paris , à Londres , à Genève , &c. & aucun Libraire n'oseroit se charger de six *Journaux* de *Trévoux*.

VOILÀ des choses qui mortifieroient d'autres Ecrivains que des Journalistes Jésuites ; mais *l'amour propre bien entendu* les force d'éloigner ces idées disgracieuses , & les fait juger de la bonté de leurs Ouvrages & de l'estime qu'on leur accorde en Europe , par le débit qui s'en fait chez les très humbles esclaves de la Société , imbécilles adorateurs des impertinences Loïolustiques.

LET-



LETTRÉS CABALISTIQUES,

OU

CORRESPONDANCE

PHILOSOPHIQUE,

HISTORIQUE & CRITIQUE,

Entre deux Cabalistes, divers Esprits Elementaires, & le Seigneur Astaroth.



LETTRE SOIXANTE-SIXIÈME.

Ben Kiber, *au sage Cabaliste* Abukibak.

 E suis souvent mortifié, sage & savant Abukibak, & je déplore les malheurs & les infortunes de l'humanité, lorsque je réfléchis aux excès où se sont portés quelques hommes, nés pour le mal.

Tome III.

A

mal-

2 L E T T R E S

malheur des autres. Il est tel Prince, ou tel ministre, qui lui seul a plus-fait de mal au genre humain, que toutes les bêtes n'ont pû lui en faire depuis la Création du Monde.

Tous les tygres, tous les lions & tous les ours de l'Univers n'ont pas fait périr la centième partie des hommes que Néron fit mourir. Dis-moi, sage & savant Abukibak, un lion s'avisa-t-il jamais, pressé par la faim, de sauter sur un autre lion, & de le dévorer pour se rassasier? On voit tous les jours des hommes immoler d'autres hommes à leur ambition, à leur vanité, à leur avarice; & ils font pour contenter leurs passions, ce que les bêtes n'osent faire pour conserver leur vie.

Ce n'est pas seulement sous des tyrans que l'on a vû des Nations entières plongées dans les plus grandes infortunes, bien des Princes, auxquels la postérité a donné de grandes louanges, ont fait quelquefois autant de maux que les plus cruels. Néron brula Rome pour contenter son humeur barbare, Jules César remplit de sang & de carnage tout l'Empire Romain pour satisfaire son ambition. Qu'importe-t-il aux hommes qui périssent, que leur perte soit causée par un principe, ou par un autre? Tout ce qui tend à les détruire leur paroît avec raison également odieux.

UNE province, ruinée & saecagée
par

par un ambitieux Conquérant , ne pourra-t-elle pas le placer parmi ces monstres d'inhumanité qui naissent pour le malheur du genre humain ? Un homme est-il en droit d'en faire périr un million d'autres pour montrer son pouvoir ? Dans quel principe du Droit naturel trouve-t-on que plusieurs personnes doivent être immolées à l'ambition , ou plutôt à la folie d'une seule ? Tous ces prétendus Héros , à qui l'aveuglement des foibles mortels a donné le nom de *Grand* & de *Conquérant* , ne paroissent guères plus respectables aux yeux d'un Philosophe , que les Nérons & les Caligulas. La différence qu'il y a entre eux , c'est que ces deux Empereurs Romains ne faisoient périr que leurs sujets , & que les autres ont détruit les leurs & ceux des Princes leurs voisins.

UN Monarque qui fait la guerre pour défendre ses Etats , pour soutenir les droits & les privilèges de ses peuples , est un sage pere de famille qui garantit sa famille , qui la protège , qui la met à couvert de la haine de ses ennemis. Un Roi qui ne cherche qu'à satisfaire son ambition , qui suit la paix uniquement pour le plaisir de faire la guerre , est un fleau plus cruel que la peste & la famine. On peut se garantir de la disette , en cherchant du bled dans les autres pays ; on évite les maladies contagieuses , en fuyant les lieux où elles sont : mais un

4 L E T T R E S

Prince ambitieux est un torrent que rien ne peut arrêter, & qui submerge tout ce qu'il trouve dans sa course. Alexandre alloit persécuter les hommes jusqu'au bout du Monde ; Charles XII. imitoit assez ce Roi Macédonien. Si le Ciel n'eût pas eu pitié des Moscovites, peut-être eût-il été jusques dans le fond de la Sibérie, pour avoir le plaisir d'y massacrer des hommes. Plus il en eût immolé, & plus les imbécilles peuples lui eussent donné des titres augustes.

IL semble que les hommes aient attaché le nom de *Grand* aux Monarques qui font perir deux millions d'hommes. Ceux, qui ne détruisent pas le genre humain, n'obtiennent que le nom de *Juste* ; funeste & bizarre coutume ! suite fatale des préjugés ! Les Souverains qui sont véritablement grands, ne passent qu'après ceux qui n'ont d'autre vertu que celle de servir utilement la vengeance céleste, & de suppléer au défaut de la peste & de la famine.

L'AMBITION des Conquérans n'est pas le seul défaut des Souverains qui tende directement à la ruine des sociétés & à la destruction du genre humain, l'avarice fait quelquefois d'aussi grands maux que la guerre la plus cruelle. Il vaudroit même beaucoup mieux que certains Princes fissent périr la moitié de leurs sujets dans une bataille, ou dans un siège, que de les forcer à mourir d'i-
na-

CABALISTIQUES , Lettre LXVI. 5

transition. La mort d'un soldat a quelque chose de doux : il n'en sent ni les apprêts , ni les rigueurs. *Les plus mortes morts*, dit Montagne, *sont les meilleures* *. Celle d'un païsan qui languit sous le poids d'un travail pénible , qui tâche inutilement de pouvoir gagner sa vie à la sueur de son front ; qui , après avoir forcé la terre par ses soins & par ses peines à produire des récoltes abondantes , voit ces récoltes devenir le butin d'un Souverain avide , sans qu'il lui soit permis d'en conserver assez pour prolonger ses jours ; la mort , dis-je , de ce païsan est cent fois plus cruelle que celle du soldat.

Si le Conquérant , sage & savant Abukibak , ne paroît aux yeux d'un Philosophe que comme un lion furieux , affamé de carnage , le Souverain avare , avide du bien de ses sujets , remplissant ses coffres des dépouilles de cent mille familles ruinées , s'y présente sous la figure d'une harpie qui fond sur les fruits & sur les viandes des Troïens. Ils cherchent en vain à se mettre à l'abri de l'avidité de ce monstre , elle les poursuit dans la caverne où ils se retirent †. Vaine-

* Montagne , Essais , Livr. II. Chap. IX. pag. 157.

† *At subitæ horrifico lapsu de montibus adsunt
Harpæ , & magnis quatiunt clangoribus alas ,*
Diri-

nement aussi les pauvres sujets esperent-ils de conserver quelque chose, ils ne sauroient rien mettre à l'abri de l'avarice de leur Souverain. Les gardes, les archers, les maltotiers, les partisans, les fermiers parcourent sans cesse toutes les villes & les villages, & ces cruelles sangsues sucent jusqu'à la dernière goutte le sang du pauvre peuple.

IL y a encore plusieurs autres infortunes qui découlent toutes de l'avarice du Prince, comme d'une source aussi abondante en maux que la Boëte de Pandore. Ces travaux durs & penibles, auxquels on condamne souvent assez légèrement tant de malheureux destinés à chercher l'or & l'argent dans les entrailles de la terre, ont été condamnés même par les Païens. Plutarque trouve qu'il est honteux aux hommes de faire travailler à des mines, parce que ceux qu'on y emploie, après avoir souffert des peines infinies & qui excèdent l'humanité, finissent ordinairement par une mort affreuse, étant très souvent enter-

rés

*Diripiuntque dapes, taſtuque omnia ſedant
Immundo. Tum max tetrum dira inter odorem
Rurſum in ſeceſſu longo, ſub rupe cavatâ
Inſtruimus menſas, ariſque reponimus ignem.
Rurſum ex diverſo cæli caſſiſque latebris,
Turba ſonans prædam pedibus circumvolat uncis,
Potuit ere dapes.*

Virg. *Æneid. Lib. III.*

CABALISTIQUES , Lettre LXVI. 7

rés & écrasés par la chute des terres *.
Avidité de l'or , à quoi ne forces-tu point
les hommes †!

LA magnificence , la somptuosité , la
splendeur des Princes , enfin toutes ces
qualités qui tendent à la profusion , &
qu'on a qualifiées de tant de titres honora-
bles , sont aussi préjudiciables aux peuples
que l'avarice. La seule différence qu'ils
y trouvent , c'est qu'on les ruine par des
motifs différens. Le Souverain avare
pille ses sujets pour en garder l'argent
dans ses coffres , & le magnifique les
charge d'impôts pour subvenir aux dé-
penses excessives qu'il est obligé de faire.
Voilà les mêmes façons de voler ; mais la
destination du vol est différente. Celui
qu'on réduit à l'aumône , ne s'embarasse
guères des motifs de celui qui l'y con-
duit.

UN Roi prodigue est un insensé , qui
croit acquérir l'amitié de tout le monde ,
en maltraitant , battant , ruinant la plus
grande partie des hommes , & en flattant
& caressant quelques particuliers. Une
centaine de courtisans reçoivent de lui
ce

* Plutarq. Vies des grands Hommes , Tome V.
pag. 161. de l'Edit. d'Amsterd.

† - - - *Quid non mortalia Pectora cogis ,
Auri Sacra Fames !*

Virgil. *Æneid. Lib. III.*

ce qu'il arrache à huit ou dix millions de personnes. Entre l'avarice & la prodigalité, il est un juste & sage milieu : le Prince qui s'y tient attaché, est véritablement équitable, & son peuple réellement heureux.

ALEXANDRE détruisoit des provinces, ruinoit tous les habitans d'un Roïaume, & après cela, donnoit à un particulier ces Etats dévastés. Voilà une plaisante générosité ! N'eût-il pas mieux valu qu'il eût laissé à chacun ce qui lui appartenoit légitimement ? Donner son bien, c'est être généreux ; mais céder celui qu'on a volé, c'est une espèce de restitution.

LE zèle outré des Princes pour l'avancement de leur Religion n'est pas moins contraire que leurs autres défauts, à la tranquillité des hommes, & n'a pas moins servi à la destruction du genre humain. Combien de misérables ont été immolés à la superstition & à la haine des Prêtres, à la fureur des Théologiens, & à l'ambition des Ecclésiastiques ? Les Souverains qui se livrent aux dévots, sont aussi dangereux que des coursiers violens & indomptés, conduits par des fanatiques. Quel frein peut arrêter la fougue impétueuse d'un Roi qui croit servir Dieu & la Religion, en détruisant des gens qu'il se figure avoir raison de haïr, & qu'on lui persuade être ennemis de sa personne & de son Etat ?

LES

CABALISTIQUES , Lettre LXVI. 9

LES défenseurs de l'intolérance , pour excuser l'horreur de leur regne & de leur conduite , pensent dire quelque chose de bien fort , lorsqu'ils crient sans cesse : *Soumettez-vous. On ne cherche qu'à vous instruire. C'est pour votre bien qu'on vous persécute. Vous êtes des Brebis égarées, que nous voulons contraindre d'entrer dans le bercail.* „ Cruels Pasteurs ! peut-on leur „ répondre , plus dangereux cent fois „ que les loups , ignorez-vous que l'es- „ prit & le cœur ne peuvent être con- „ vaincus par la violence ? Voulez-vous „ des preuves évidentes que malgré „ les supplices & les tourmens , on „ ne peut croire ce qui nous en af- „ franchiroit , écoutez un sage Philoso- „ phe , plus honnête homme que vous „ tous. *Quand les Sociniens , dit-il* , reçurent „ ordre de sortir de la Pologne , ils avoient „ le choix d'y demeurer , en se faisant Catho- „ liques. Cependant ils aimèrent mieux pres- „ que tous s'exposer aux incommodités de l'e- „ xil , que d'abandonner leur Religion. N'é- „ toit-il pas de leur intérêt en toutes manières „ de croire que l'Eglise Romaine étoit la véri- „ table ? Ne l'est-il pas quelquefois aux Ca- „ tholiques-Romains de se persuader que le Pro- „ testantisme est la vraie Religion ? D'où „ vient donc qu'il y en a si peu qui changent ?* „ Il

* Bayle , Comment. Philosoph. Tome II. Part. IV. Chap. XIV. pag. 291. & suiv.

„ Il faut reconnoître en cela, non pas une ma-
 „ lice de cœur qui empêche de demander à Dieu
 „ humblement son assistance pour être instruit
 „ de la vérité ; mais une pleine confiance qu'on
 „ a déjà trouvé la vérité. Car , dès qu'on
 „ est dans cette pleine persuasion, l'ordre na-
 „ turel demande qu'on croie faux tout ce qui
 „ nous est contraire, & qu'on regarde comme
 „ des suggestions de l'Esprit malin, ou de la
 „ Nature corrompue, tout ce qui tend à nous
 „ tirer de cette persuasion. Or , qu'on me
 „ dise en conscience , si c'est avoir le cœur gé-
 „ né, oblique, méchant, & si au contraire ce
 „ n'est pas une marque infailible qu'on aime
 „ la vérité. Mais que dirons-nous des Juifs,
 „ qui sont depuis tant de siècles la bakiure &
 „ la rasure du Monde, sans dominer en au-
 „ cun coin de la terre , sans y exercer des
 „ charges, souvent chassés & persécutés, le
 „ gibier ordinaire de l'Inquisition, & obli-
 „ gés, jusques dans les lieux où on leur per-
 „ met d'allonger un peu leurs phylactères, à
 „ être humbles, & à souffrir mille rebuffa-
 „ des? L'ambition, la volupté, l'humour vin-
 „ dicative trouvent-elles là leur compte ?
 „ Ignorent-ils que selon le monde, il leur vau-
 „ droit mieux être Chrétien, ou Mahometan,
 „ selon la diversité des lieux, que Juifs? Ce-
 „ pendant rien n'est plus rare que la conver-
 „ sion d'un Juif? D'où vient cela, que de la
 „ forte persuasion où ils sont qu'ils offense-
 „ roient Dieu, & qu'ils se damneraient éter-
 „ nellement, s'ils abandonnoient la Religion de
 „ leurs Peres? Mais cette forte persuasion d'où
 „ vient-

„ vient-elle , généralement parlant , que de
 „ l'éducation ? Car le même Juif qui est si
 „ opiniâtre dans ses erreurs , seroit un Chré-
 „ tien à brûler , si à l'âge de deux ans on
 „ l'eût ôté à son pere , pour le faire élever
 „ par de bons & zélés Chrétiens. Or , qui
 „ oseroit dire que la malice de son cœur a été
 „ cause qu'il a été élevé , non pas par un
 „ Chrétien , mais par son pere Juif ? Et je
 „ m'en vais faire voir que s'il est devenu
 „ Juif lui-même par éducation , cela ne
 „ prouve point que son ame fut mauvaise. „

P U I S Q U I L ne dépend point des
 hommes de surmonter les préjugés de
 leur éducation , & que les tourmens n'ef-
 facent point les impressions de la Reli-
 gion , pourquoi persécuter des malheu-
 reux qui ne font aucun mal à la Société ,
 qui servent la Divinité selon les lumières
 de leur esprit & les mouvemens de leur
 conscience ? Impitoyables Convertisseurs ,
 il n'est entre vous & Néron aucune dif-
 férence. Il vouloit faire des Païens par
 le fer & par le feu , & vous employez
 les mêmes moyens pour faire des Catho-
 liques. Les Chrétiens Apostats n'étoient
 point persuadés des dogmes & des opi-
 nions qu'ils n'embrassoient que pour évi-
 ter la mort. Les Protestans , les Juifs ,
 les Sociniens , les Luthériens , forcés par
 les persécutions de changer de Religion ,
 abhorrent dans le fond de leur cœur cel-
 le qu'ils professent extérieurement. Les
 cachots , les roües , les gibets ne servent
 donc

donc qu'à contraindre les hommes à feindre de croire ce qu'ils ne croient point. Quelle contrainte, juste Dieu, que celle qui n'a d'autre but que d'établir le parjure, la feinte, & le mensonge ! Osez-vous, barbares & ignorans Théologiens, soutenir qu'elle a été ordonnée par la Divinité ? Non contens de commettre les crimes les plus affreux, vous voulez rendre l'Etre suprême complice de tous vós forfaits.

JE sens, sage & savant Abukibak, qu'en te parlant des pernicieuses maximes des Convertisseurs, mon esprit malgré moi se livre à des mouvemens de colère. Je fors de cette tranquillité qui fait le partage des Philosophes. Mais quel est l'homme, qui, pensant aux maux qu'ont causés la superstition, le fanatisme, & le faux zèle d'aggrandir la Religion par toutes sortes de voies, n'entre dans une juste fureur, & ne fremisse de voir quel a été le sort de tant d'honnêtes gens ?

JE vais tâcher d'éloigner des idées aussi tristes, en finissant ma Lettre, & en te saluant de bon cœur.



LET-



LETTRE SOIXANTE-SEPTIEME.

Le Cabaliste Abukibak , *au studieux* ben
Kiber.

L Es sages réflexions , mon cher ben Kiber , dont tes Lettres sont remplies , me font espérer que tu parviendras un jour à quelque chose de grand. Dès qu'on a autant de mérite que toi , il n'est rien qu'on ne doive se flatter de pouvoir obtenir. Ce n'est pas toujours la naissance qui mène & conduit aux honneurs ; il ne me seroit pas difficile de prouver que parmi les Héros qui se sont élevés au-dessus des autres hommes , soit dans l'Antiquité , soit dans ces derniers tems , il y en a eu autant qui sont nés dans un état bas & abject , que dans un haut rang & une famille distinguée.

ALLONS d'abord chez les Grecs , nous trouverons parmi les Athéniens Isocrates , fils d'un savetier , qui devint un excellent Général , & résista à Epaminondas. Ce vaillant & fameux Commandant Thébain trouva dans lui un adversaire redoutable. Artaxerxès , Roi de Perse , ne crut pouvoir mieux confier son armée

mée qu'à ce même Hicratès, lorsqu'il voulut faire la guerre aux Egyptiens.

P A R M I les fameux Généraux qui se formerent sous Alexandre le Grand, & qui après sa mort devinrent de puissans Monarques, deux des principaux sortirent d'une famille très obscure. Ptolomée, qui eut en partage l'Egypte & la Sirie, qui illustra si fort son nom, que ses successeurs se firent une gloire & un devoir de le porter, étoit fils d'un écuyer nommé Lac, qui n'eut jamais d'autre qualité & d'autre emploi dans l'armée d'Alexandre. Eumenès, le plus excellent Capitaine qu'eût ce Roi de Macédoine, & celui qui lui fut le plus utile, soit par son courage, soit par sa prudence & ses vastes connoissances, étoit fils d'un charetier.

QUITTONS les Grecs, & venons aux Romains. Deux de leurs plus grands Rois étoient d'une race très médiocre. Le premier Tarquin fut le fils d'un simple marchand de Corinthe. Servius-Tullius naquit d'une servante, quelques-uns disent d'une esclave. Cependant ces deux Monarques augmentèrent beaucoup leur Empire: le premier, aussi grand guerrier que bon politique, accrut le nombre des Sénateurs & des Chevaliers, & institua de nouveaux Prêtres pour le service des Dieux; le second remporta plusieurs grandes victoires, triompha de tous ses
en-

CABALISTIQUES, Lettre LXVII. 19
ennemis, & fut le second fondateur de Rome.

MARIUS, ce fameux guerrier, qui fut sept fois Consul, & qui eut deux fois les honneurs du Triomphe, étoit né dans le village d'Arpin, d'une famille très obscure. Cicéron, dont l'éloquence sauva Rome des fureurs de Catilina, s'éleva au Consulat par son seul mérite. Ventidius, un des plus vaillans Capitaines qu'aient eu les Romains, ayant été muletier pendant ses premières années, se fit ensuite soldat; & s'étant distingué par plusieurs belles actions, trouva le moyen d'être connu de César sous lequel il avoit servi. Cet Empereur l'éleva d'emploi en emploi jusqu'à ceux de Consul & de Pontife. Il eut le commandement d'une Armée contre les Parthes, & fut le premier qui remporta contre eux une victoire complète.

AVANT de descendre aux Héros qui ne durent sous l'Empire leur fortune qu'à eux-mêmes, parcourons quelques Nations étrangères, que les Grecs & les Romains appelloient barbares. La naissance d'Arface, Roi des Parthes, fut si basse & si vile, qu'on n'a jamais pu connaître ses parens. Il fut cependant le fondateur de l'Empire des Parthes, & ses belles actions le rendirent si respectable, que tous ses successeurs furent appelés **Arfacides**, en mémoire du nom qu'il

qu'il avoit porté, & qu'il avoit rendu illustre.

AGATOCLES, Roi de Sicile, qui fit long-tems la guerre aux Carthaginois, étoit le fils d'un potier. La dignité de Roi ne l'enorgueillit jamais, il n'oublia point sur le Trône ce qu'il étoit avant d'y parvenir; & pour s'en ressouvenir tous les jours, & s'exciter davantage à la vertu, il ordonna que lorsqu'on lui donneroit à manger, on mît quelque vase & quelque plat de terre parmi ceux d'or & d'argent.

LE courageux Viriat, si vanté par les Historiens, & qui tant de fois défit & battit les Romains, eut pour pere un pauvre berger. Il garda quelque tems les troupeaux avec lui; mais enfin ennuié d'une vie aussi tranquille, il s'adonna à la chasse, & passa quelques années à poursuivre des bêtes féroces dans les forêts. Les Romains, aiant porté la guerre en Espagne, il assembla quelques-uns de ses compagnons; & s'étant mis à leur tête, il attaqua plusieurs fois des Partis Romains, les battit, & les mit en fuite. Sa réputation s'accrut peu-à-peu, & vint enfin si haut dans peu de tems, qu'il trouva le moïen d'assembler une armée nombreuse, & de faire la guerre pendant quatorze ans pour la défense de son païs, contre les mêmes Romains, qu'il vainquit très souvent. Peut-être les
eût-

eût-il entièrement chassés de l'Espagne, s'il n'eût point péri par une insigne trahison.

REVENONS actuellement aux Empereurs d'Occident & d'Orient. Pertinax, quoique fils d'un artisan, parvint à l'Empire à cause de sa valeur & de ses rares vertus. Il tint une conduite aussi sage que le Roi de Sicile dont nous venons de parler. Les grandeurs ne l'enivrerent point, il sut en faire un bon usage. Pour élever le courage de tous les particuliers, & les exciter à se rendre dignes de parvenir aux grandeurs, il fit revêtir de marbre la boutique de son père, & voulut que ce fût un monument éternel de ce que pouvoit faire la vertu en faveur de ceux qui l'aimoient, & qui la pratiquoient.

L'EMPEREUR Dioclétien, qui remporta tant de victoires, eut pour père un Libraire. Valentinien fut fils d'un cordier; l'Empereur Probus, d'un jardinier, & l'Empereur Maximien, d'un ferrurier. Les parens d'Aurélien étoient si pauvres, qu'on ne les connoît point. Le mérite personnel, la valeur, & la prudence furent les seules choses qui éleverent ces Princes sur le Trône.

ALLONS plus avant, mon cher ben Kiber, & des Empereurs passons aux Rois des Lombards qui leur succéderent en Italie. Le troisième de ces Souve-

rains naquît d'une femme publique, qui, l'ayant mis au Monde, accompagné de deux autres freres dont elle accoucha dans le même tems, & se trouvant embarrassée pour nourrir ses trois enfans, les jetta dans un fossé où il y avoit quelque peu d'eau. Le Roi Algemon, passant auprès, vit ces trois enfans, dont deux étoient déjà morts; il toucha le troisième avec le bout de sa lance, soupçonnant qu'il étoit encore en vie. Dès que cet enfant sentit la lance, il la prit avec sa main. Le Roi ordonna qu'on le retirât de l'eau, & qu'on eût soin de l'élever. Il le fit nommer Lamusie, à cause que le lieu où il avoit été trouvé, s'appelloit Lama. Dans la suite cet enfant, abandonné dès sa naissance, trouva la fortune si favorable, & fut si bien s'attirer l'amitié des peuples & des soldats, qu'il fut Roi des Lombards. Je conviens, sage & savant Abukibak, que ce sont-là de ces coups du destin, auxquels on ne doit pas s'attendre; mais je soutiens que sans la vertu & le mérite, il eût été inutile que le sort eût voulu favoriser Lamusie.

PRIMISLAS est peut-être le seul Roi qui n'ait dû totalement sa couronne qu'au hazard. Il étoit fils d'un païsan, & s'occupoit à labourer la terre lorsque les Bohémiens, ne pouvant s'accorder entre eux pour l'élection d'un Roi, convinrent de

CABALISTIQUES, *Lettre LXVII.* 19

de lâcher dans la campagne un cheval sans bride & sans frein, & que celui devant qui il s'arrêteroit, seroit reconnu Roi. Le cheval étant venu devant Primislas qui labouroit tranquillement ses champs, s'arrêta auprès de lui. Il fut très surpris qu'on l'environnât dans l'instant, qu'on l'ôtât de sa charrue, & qu'on le reconnût pour Roi de Bohême. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que ce Monarque laboureur fut un excellent Souverain, qui institua plusieurs loix très sages & très sensées; c'est lui qui fit entourer de murailles la ville de Prague. Que l'on dise après cela, que la seule naissance inspire des sentimens dignes de commander aux hommes. Combien de Rois, descendus d'une suite nombreuse de Princes, ont été inférieurs à un pauvre païsan dans l'art de gouverner les peuples, & qui plus est, dans l'art de les rendre heureux?

TAMERLAN, dont les vastes conquêtes furent plus étendues que celles d'Alexandre, qui vainquit dans Bajazet un ennemi aussi redoutable que Porus, naquit simple berger. Cromwel, qui détrôna des Rois & les conduisit sur l'échafaut, étoit un simple bourgeois de Londres. Ce fameux Thamas Koulikan, dont la sagesse & la valeur font aujourd'hui l'étonnement de l'Europe, est aussi inconnu par ses parens, qu'il est cé-

lèbre par ses actions ; on ignore même dans quel pays il a pris naissance.

LE vaillant & vertueux Capitaine , qui fut le pere de François Sforce , dont les enfans furent pendant long-tems Ducs de Milan , étoit natif d'un village nommé Coutignol , & fils d'un pauvre laboureur. Des soldats , qui passoient auprès des champs qu'il cultivoit , le menerent avec eux. Il se distingua par tant de belles actions , qu'il parvint jusqu'au grade de Général. Le Maréchal Faber eut pour pere un ferrurier.

LE Maréchal de Catinat sortoit d'une famille bourgeoise. Le Général Laubanie , qui défendit Landau si vaillamment , étoit le fils d'un barbier.

PASSONS de l'état des Laïques à celui des Ecclésiastiques , nous trouverons un nombre considérable de simples particuliers que le seul mérite a conduits au souverain Pontificat. Le Pape Jean XXII. eut pour pere un cordonnier ; le Pape Nicolas V. un vendeur d'œufs & de poules ; le Pape Sixte IV. un matelot. Tout le monde sait que le premier métier de Sixte-Quint fut de garder les cochons. Combien n'y a-t-il pas d'Evêques & de Cardinaux qui ne doivent leur rang qu'à leurs éminentes qualités ? Mazarin étoit le fils d'un pauvre bourgeois Romain ; Albéroni l'est d'un jardinier.

QUANT aux Écrivains & aux Auteurs

teurs célèbres, les plus distingués d'entre eux ont presque tous eu des parens pauvres, & de basse condition. Nous avons vû que Cicéron ne sortoit point d'une famille illustre. Le pere de Démosthene étoit forgeron; celui de Virgile, potier; celui d'Horace, affranchi; celui de Théophraste, fripier; celui du Philosophe Medene, menuisier; celui du fameux Amiot, corroïeur; celui de la Motte, chapelier; celui de Rousseau, cordonnier; celui de l'éloquent Père Massillon, aujourd'hui Evêque de Clermont, tanneur.

J'AI pris plaisir, studieux ben Kiber, à mettre sous tes yeux une partie des grands hommes qui n'ont dû leur fortune & leur réputation qu'à eux-mêmes, afin de t'encourager à suivre leurs exemples. Laisse les Grands se vanter follement que la fortune n'est occupée que d'eux seuls, & considère sans cesse qu'elle a souvent fait pour les plus petits particuliers vertueux ce qu'elle n'a jamais exécuté pour les plus grands Seigneurs. Forces-la donc par ton mérite à réparer l'injustice qu'elle t'a faite, en ne te donnant pas un état qui répondît à tes sentimens & à ton mérite. Songes sans cesse à ceux, qui, nés dans un rang bien plus vil & plus abject que le tien, se sont élevés au faite des grandeurs. Rien n'est plus propre à encourager que les grands exem-

B 3

ples;

ples ; aussi voudrois-je qu'on présentât sans cesse aux yeux des peuples les actions des hommes, qui par leur mérite extraordinaire se sont distingués des autres , & ont su se faire un destin bien plus beau que celui qu'il sembloit que le Ciel leur eût marqué. De pareilles instructions seroient infiniment utiles au bien public & à l'encouragement des particuliers. Le soldat sentiroit son ardeur se ranimer ; le Magistrat s'appliqueroit davantage à son métier ; l'Ecclésiastique s'attacheroit plus fortement à l'étude ; le Courtisan changeroit ses vertus plâtrées contre des qualités essentielles & réelles ; le Gentilhomme fuirait l'oisiveté ; enfin le Savant emploierait tous ses soins à perfectionner ses talens.

Je te salue , mon cher ben Kiber , & te souhaite une parfaite santé.



LET-



LETTRE SOIXANTE-HUITIÈME.

Ben Kiber , *au Cabaliste* Abukibak.

TU feras peut-être surpris , sage & savant Abukibak , de ce que je vais t'apprendre. J'ai résolu de fixer ma demeure dans une aimable solitude , au pied d'une montagne voisine des Alpes. Là , retiré du monde , loin du tumulte & des embarras , mes jours couleront , tissus d'or & de soie. La lecture des bons Livres sera ma principale occupation , & la chasse & l'agriculture me serviront tour à tour d'amusement. Je renonce pour jamais à tout ce qui pourroit troubler mon repos ; la gloire , de quelque espèce qu'elle soit , ne sauroit me tenter. Je me moque de la folie d'un homme , qui , pour parvenir à quelque grade distingué dans les armées , va se faire couper un bras , ou fracasser une jambe , comme s'il en avoit trop de deux , & que la moitié de ses membres lui fussent à charge.

LORSQUE je considère dans les appartemens de Versailles plusieurs Officiers-Généraux mutilés , je crois voir un hôpital , où l'on a renfermé des fous qui

ont troqué contre un morceau de parchemin les jambes ou les bras qui leur manquent. Est-il rien de si comique pour un Philosophe que d'examiner sans préjugé la conduite de certains hommes, qui, pour avoir le droit de porter un ruban rouge ou bleu, vont se faire estropier par quelque Allemand, ou par quelque Hollandois? Si les rubans sont si nécessaires pour relever le mérite d'un homme, ne peut-on les obtenir sans faire le métier d'un fou ou d'un enragé? Cela étant, bienheureux sont ceux qui se moquent d'un pareil mérite, & qui, comme moi, dans une retraite paisible rient du guerrier & de sa récompense!

Les charges & les emplois de la Robe ne me tentent pas davantage que les honneurs militaires. Je regarde comme un esclave, un homme destiné à donner tous ses soins & tous ses momens aux affaires de tous les particuliers. Le Public, selon moi, est un maître aussi dur, aussi barbare, aussi difficile à servir & à contenter que le plus cruel pirate Algérien. Un Juge est un véritable captif, dont les fers, pour être dorés, n'en sont pas moins pesans.

QUELLE est la vie d'un Magistrat qui veut remplir dignement ses fonctions? Je n'en connois pas de plus pénible. Depuis le matin jusqu'au soir, il est sans cesse occupé à éclaircir des affaires que l'affreuse chicane a travaillé à obscur-

curcir pendant trente ans. Entouré de sacs de papiers, il passe ses jours dans la poudre d'un cabinet, dont il ne sort que pour aller au Palais entendre heurler les Procureurs, mentir les Avocats, & gémir les Plaideurs. Son sort seroit encore moins malheureux, si ses peines étoient suivies de quelques fruits: mais souvent, & même presque toujours, elles ne servent à rien; les formalités étouffent & rendent inutile le bon droit. Combien de fois n'arrive-t-il pas dans un mois, qu'un Conseiller au Parlement a la douleur de voir que malgré les soins qu'il se donne, il ne peut venir à bout de faire condamner un fripon qui a trouvé le secret de rendre son affaire imperdable par quelque défaut de formalité, dans lequel il a fait tomber l'honnête homme contre lequel il plaide?

QUOI, sage & savant Abukibak! pour avoir le droit de porter une robe rouge, de m'asseoir sur des bancs couverts d'une tapisserie fleurdelisée, je sacrifierois le repos de toute ma vie! Encore s'il m'étoit permis de m'endormir sur ces bancs, & que je pusse faire légitimement ce que tant de Magistrats font mal-à-propos contre la bienséance & l'équité, je trouverois mon sort moins à plaindre, & je ronflerois aussi fort que les Avocats crieroient; mais lorsqu'on veut faire un métier aussi délicat que celui d'un Juge,

peut-on apporter trop de précaution à en remplir dignement les fonctions? Un Magistrat qui fait son emploi en homme intègre, est l'esclave du Public; mais celui qui le néglige, est regardé comme une personne infâme & indigne du rang où elle est. Quelque pénible que soit la charge d'un Juge, il lui est donc cent fois plus avantageux de sacrifier son repos que de songer à ses plaisirs & à ses commodités, puisqu'en suivant la première maxime, il ne perd que sa tranquillité, & qu'il se deshonne en adoptant la seconde. Ne faut-il pas être fou pour envier un état où l'on n'a à choisir qu'entre les maux, lorsqu'on peut en trouver qui n'offrent que des biens?

L'ECCLESIASTIQUE, quelque riche qu'il soit, ne me paroît pas plus heureux que le Magistrat (Je suppose un Ecclésiastique galant homme, & qui n'a point perdu toute honte). Quel ménagement n'est-il pas obligé de garder! Quelle contrainte ne faut-il pas qu'il s'impose! Son petit colet, son manteau & sa soutane sont trois furies qui suivent ses pas, & qui le tourmentent sans cesse. *J'aime la Musique*, dira un Prêtre. *Je voudrois bien aller à l'Opéra*; mais ma maudite soutane m'en empêche. *J'aimais la soutane* ne fut vûe dans une loge, ou dans un amphithéâtre. *La quitterai-je?* Que pensera-t-on de voir un Curé en manteau court, au mi-

milieu de ses paroissiens ? Allons , sacrifions le plaisir d'aller à l'Opéra à l'avantage d'avoir trois mille livres de rente.

„ Ne pourrois-je point, dit un jeune
 „ Abbé, aller dans une assemblée d'ai-
 „ mables femmes qu'il y a chez la Com-
 „ tesse ? On y soupera ce soir, & l'on
 „ y dansera ensuite. Je n'oserois me
 „ trouver chez cette Dame, que pense-
 „ roit-on de voir au Bal un homme en
 „ manteau court & en petit colet ? Ah !
 „ que tu me coutes cher, Abbaïe, que
 „ tu me coutes cher ! Si tu me donnes
 „ de quoi faire bonne - chère , tu me
 „ prives de la moitié des plaisirs de la
 „ vie. „

A quoi servent les biens , sage & fa-
 vant Abukibak , qui ôtent une partie de
 la liberté ? Un homme sensé ne préfe-
 rera-t-il pas plutôt d'être libre avec un
 bien médiocre, que d'être esclave avec
 des revenus superflus ? L'homme n'est
 jamais heureux dès qu'il est gêné : tou-
 te contrainte, de quelque espèce qu'elle
 soit, l'afflige, le révolte ; & pour qu'il
 souhaite une chose, & la regarde com-
 me un grand bien , il suffit qu'elle lui
 soit défendue. Tel Ecclésiastique , qui
 se soucieroit fort peu de certains plai-
 sirs s'il étoit Laïque, donneroit la moi-
 tié de ses revenus pour pouvoir les gou-
 ter. J'ai connu un fort honnête Prêtre à
 Paris, qui soupiroit amèrement toutes
 les fois qu'il passoit devant la porte de
 l'Q.

l'Opéra. *Est-il possible*, me disoit-il, *que je ne pourrai jamais voir danser cette Camargo dont on parle tant ?* Il entroit dans une espèce d'enthousiasme lorsqu'il entendoit vanter cette Danseuse. S'il n'eût pas été aussi attentif qu'il l'étoit à garder les bienséances, je ne doute pas qu'il ne se fût déguisé en femme, comme ce Chanoine de Notre-Dame, fameux Janséniste, qu'on reconnut dans cet équipage à l'Opéra, il y a quelques années. Que ne fait pas la contrainte, puisqu'elle force un bon serviteur de St. Paris à endosser la jupe & le cotillon ? Qui fait si elle n'a jamais fait prendre la cornete & la fontange à quelque disciple d'Ignace, échappé à la pétulance des Mousquetaires, qui furent la cause de la découverte & de la confusion du Chanoine Janséniste ?

LE sort des personnes, qu'on regarde communément dans le monde comme les plus heureuses, me paroissant bien plus à plaindre qu'à envier, n'ai-je pas raison, sage & savant Abukibak, de chercher une aimable solitude, dans laquelle uniquement occupé du soin de conserver ma santé & de cultiver mon esprit, je donnerai à l'étude d'une sage & utile Philosophie tous les momens de ma vie ? Que je regrette ceux que j'ai perdus, & qui se sont écoulés dans une molle & honteuse oisiveté ! J'ai trente-trois ans, & de tant d'années à peine
en

en ai-je vécu trois ou quatre ; car enfin est-ce vivre que de n'être uniquement occupé que de folies & de bagatelles , & que de suivre aveuglément tous les mouvemens & toutes les impressions d'une jeunesse étourdie ? C'est extravaguer , c'est ignorer entièrement la cause pour laquelle on a été créé , c'est enfin ressembler aux animaux les plus vils & les plus abjects , qui se livrent sans remords & sans connoissance à tout ce qui peut flatter leurs sens.

JE vais tâcher, sage & savant Abukibak , de réparer le mauvais usage que j'ai fait du tems. J'apprécierai chaque moment de celui qui m'est réservé , il n'y en aura aucun qui ne soit employé , ou à perfectionner le plus qu'il me sera possible mes foibles connoissances , ou à me rendre plus sage , plus vertueux , & plus digne de l'estime des honnêtes gens. Depuis près de trois ans , j'ai fait un *Noviciat de Philosophie* assez pénible. La fortune a voulu me faire passer par bien des épreuves fâcheuses pour m'affermir davantage dans le mépris des grandeurs humaines , & dans l'amour du bon & du vrai ; elle a réparé depuis quelques mois une partie des maux utiles qu'elle m'avoit faits. Je puis dans une retraite tranquille goûter toutes les véritables douceurs de la vie , sans être à charge à mes amis , & sans avoir rien à craindre ni à redouter de l'impuissante haine de
mes

mes ennemis. Ne faudroit-il pas que je fusse aussi peu sensé que le Petit-maitre le plus étourdi , si , aiant des biens aussi réels , je regrettois un seul instant les faux brillans dont les gens du monde sont éblouis ? Je vais donc me rendre dans mon aimable solitude , & déjà j'en ai pris la route. Lorsque je serai établi dans ma nouvelle demeure , je te communiquerai quelquefois les réflexions que j'y ferai , & je te prierai de m'apprendre tes sentimens. Tu continueras à me donner de tes nouvelles comme *Cabaliste* , & je continuerai à te faire part de mes réflexions comme *Solitaire*. La méditation ne fournit pas moins de matière à un Auteur , que les voïages & la cabale.

MAIS alors il faudra que tu ne rendes mes Lettres publiques qu'autant que tu seras résolu à vouloir prendre ma défense contre cette foule d'Auteurs subalternes , qui , semblables à ces vieux chiens inquiets , jappent sans cesse contre tout ce qu'ils apperçoivent. Quelque vains que soient leurs abboïemens , ils ennuiant un galant homme , lorsqu'il est forcé , pour les faire cesser , de se détourner de ses occupations. L'Auteur des *Lettres Juivés* me disoit un jour : *Je suis dans le cas d'un homme , après lequel sept ou huit roquets & tournebroches , sales & gauleux , abboient dans les rues. Quelque résolution qu'il forme de continuer son chemin*

min sans s'arrêter, ennuié du bruit de ces maudits chiens, il se retourne, leve sa canna, & toute la meute de cuisine prend la fuite. A peine a-t-il fait trente pas, qu'il entend le même tapage, & que les roquets reviennent à la charge. Que faire dans cet embarras ? Il perd patience, & s'arrête encore ; & avant qu'il soit loin de la rue, il a été obligé de faire vingt fois le même manège. Je me promets tous les jours, continuoit cet Auteur, de ne point perdre mon tems à illustrer une troupe de roquets Littéraires ; mais malgré ma résolution, ennuié de leurs fades critiques, je prends la plume, je les couvre de confusion, & je les expose à la risée du Public, qui se divertit de leurs sottises & de leurs impertinences. Je crois les avoir forcés à garder le silence, point du tout. La maudite meute recommence, & il faut que je me résolve, ou à perdre des momens précieux, ou à la laisser japper tout son sou.

J'ESPERE, sage & savant Abukibak, que dans la continuation de nos *Lettres*, étant plus à portée que moi de voir ce qui se passe, tu voudras bien partager avec moi le pénible emploi de répondre aux barbouilleurs de papier qui nous attaqueroient. A ce prix, tu peux compter sur moi.

JE te salue, & t'embrasse de tout mon cœur.

LET-



LETTRE SOIXANTE-NEUVIEME.

Ben Kiber , *au sage Cabaliste Abu-*
kibak.

IL y a quelques jours , sage & savant Abukibak , que l'esprit rempli de réflexions Philosophiques sur la foiblesse de l'esprit humain , je crus qu'il seroit aisé de prouver qu'il n'y a aucune extravagance pour laquelle on ait enfermé des fous dans l'hôpital , qui n'ait été adoptée & crue , comme une chose évidente , claire & certaine , par quelque peuple. Frappé d'une idée aussi particulière , je voulus connoître par l'expérience si elle avoit quelque réalité. Je fus visiter les insensés , j'examinai avec beaucoup de curiosité quels étoient les différens genres de leur folie. Juges , sage & savant Abukibak , de mon étonnement , lorsque je fus parfaitement convaincu qu'il n'y avoit aucun fou dans les Petites-maisons de Paris , qui n'eût pû passer pour très sage chez quelque Nation. Tu seras d'abord surpris de ce que je te dis , & tu croiras que je pousse les choses à l'extrême ; mais je ne te rapporte rien qui ne soit

CABALISTIQUES, *Lettre LXIX.* 33

soit conforme à la plus exacte vérité, & tel est le malheur & la foiblesse de l'esprit humain, qu'il n'est aucune extravagance, aucune chimère qu'il ne soit capable d'adopter comme une chose très excellente & conforme à la raison. Souffres, pour t'en convaincre, que j'expose à tes yeux les différentes folies des insensés que je vis, & que je te rappelle les peuples & les Nations chez qui ces gens que nous regardons comme des extravagans, passeroient pour des personnes très sensées.

Le premier fou que j'examinai, avoit été enfermé, parce qu'il se figuroit qu'il devoit bien-tôt devenir cheval de poste, pour avoir desobéi aux ordres de St. François d'Assise, qui lui avoit ordonné en songe de faire certaines prières tous les jours. *Je vais mourir*, disoit-il. *Dès que je serai mort, mon ame sera obligée d'être pendant quatorze ans en pénitence dans le corps d'un cheval alesan. Je ne serai délivré de cette peine que par les prières d'un bon Pere Capucin, qui fléchira la colère de son Séraphique Pere St. François.* Ce fou étoit si fortement persuadé de ce qu'il disoit, qu'avant d'être renfermé, dès qu'il entendoit claquer un fouet, il frémissait; & s'il appercevoit un charretier battant ses chevaux: *Arrêtes! s'écrioit-il, impitoyable fouetteur! Tu bats d'innocentes gens qui valent cent fois mieux que toi.* On a enfermé à Paris, sage & savant Abukibak,

Tome III.

C

bak,

bak, un homme, qu'on auroit regardé à Peckin comme un des plus sages mortels. Mettons quelque Divinité Chinoise à la place de Saint François; substituons un Bonze à celle du Capucin, & voilà raisonnable, pieux & prévoiant, le même homme qui étoit fanatique, insensé, visionnaire, & digne des Petites-maisons.

Le second fou que je vis, s'imaginoit d'être persécuté par le Diable, & de l'avoir très souvent à ses côtés. *Monsieur Lucifer*, lui disoit-il, *aiez pitié de moi, je vous prie. Je vous donne tout ce que vous me demandez, je vous offre des présens, je bois toujours le premier coup à votre santé, pourquoi venez-vous me tourmenter?* Alors il se mettoit à genoux, baisoit la terre, & faisoit mille autres extravagances. Transportons cet homme, sage & savant Abukibak, chez les peuples qui ne sacrifient qu'au Diable, parce qu'ils disent qu'ils en sont cruellement tourmentés, & qu'il est inutile qu'ils prient la bonne Divinité qui ne leur fait jamais du mal, il trouvera ses nouveaux concitoïens prêts à adopter comme des vérités évidentes les mêmes opinions qui le font renfermer à Paris; & s'il y a des hôpitaux pour les insensés dans les Indes, ceux qui voudront l'y condamner, subiront la même peine qu'on lui a imposée.

Le troisième fou qu'on me montra, l'étoit devenu par l'amour & le respect qu'il

CABALISTIQUES, *Lettre LXIX.* 35

qu'il avoit pour les médailles des Saints, & les *Agnus*. Il en portoit toujours deux ou trois cens sur lui, il en avoit de pendues au cou, aux bras, aux poings: plus de trente ornoient son estomac; & dès qu'il égaroit quelqu'un de ces colifichets, il se croioit perdu. La peste, la famine, la guerre, tout lui paroissoit peu à craindre avec ces prétendus Talismans; sans eux, une feuille, agitée par le vent, l'épouvantoit. Il ruinoit ses enfans & sa famille pour acheter des *Béatilles spirituelles*, il avoit donné à un Pèlerin qui venoit de Rome, cent louis d'une Relique. Conduisons cet homme en Espagne, sage & savant Abukibak, avec ses médailles, ses *Agnus*, & ses Chapelets: à peine sera-t-il arrivé aux Pyrénées, qu'il sera aussi respectable qu'il l'étoit peu auparavant. On fera bruler ceux qui diront qu'il faut l'enfermer, l'Inquisition le prendra, lui & ses médailles, sous sa puissante protection; il vivra honoré de tous ses voisins, & il sera canonisé après sa mort.

Je considérai avec peine & avec quelque étonnement un quatrième fou, qui se donnoit des coups, se heurtoit la tête contre la muraille, & qui, malgré la chaîne qui le lioit, faisoit des efforts infinis pour venir jusqu'à moi. *Quelle est donc la folie de cet homme?* demandai-je à celui qui m'avoit conduit à sa loge. „ C'est d'ex-
„ pier les péchés de tout le monde: il se

„ bat sans cesse pour implorer la miséri-
 „ corde de Dieu , & les coups qu'il
 „ vient de se donner , sont pour obte-
 „ nir le pardon de vos fautes. „ A pei-
 „ ne cet homme eut-il cessé de parler ,
 que le fou commença à crier : *Convertif-
 sez-vous , misérables ! Voiez ce que je fais
 pour effacer vos crimes.* Je crus, sage &
 savant Abukibak , oïr un de ces Bonzes
 Chinois, qui traînent après eux de lon-
 gues chaînes de trente pieds, & qui, la-
 mentant & gémissant , disent d'un ton
 lugubre : *C'est ainsi que nous expions vos pé-
 chés.* Ils se frappent ensuite la tête con-
 tre un gros caillou, & se meurtrissent
 tout le visage. Voilà , sage & savant
 Abukibak, un Saint Indien regardé com-
 me un fou à Paris ; cependant sa folie
 est si excusable, qu'elle eût bien dû trou-
 ver grace. Il ne faut pas aller à la Chi-
 ne pour la justifier ; sans sortir de la
 France , combien n'y a-t-il pas de gens
 attaqués de la même phrénésie ? Il est vrai
 qu'ils ne se meurtrissent que les fesses &
 les épaules, & que l'infortuné captif se
 maltraitoit le visage ; mais la différence
 d'un homme qui se fouette , à un autre
 qui se soufflette , est-elle assez grande
 pour que l'un doive être regardé com-
 me un homme très sensé ; & l'autre com-
 me un extravagant à lier ? En bonne jus-
 tice, il faut remettre ce fou en liber-
 té , ou renfermer tous ces fanatiques
 qui croient qu'entre leurs fesses & la
 Di-

CABALISTIQUES, *Lettre LXIX.* 37

Divinité il est quelque liaison sympathique.

Le cinquième fou que je vis, me parut plus divertissant que les autres. Il s'étoit persuadé qu'il étoit Prophète, & qu'il annonçoit l'avenir. Sa façon de prédire étoit tout-à-fait comique : il avoit une pièce de cuivre qu'il jettoit en l'air, en prononçant le nom de Saint Antoine, qui préside aux choses perdues. Si la pièce tomboit par terre du côté qu'il prétendoit marquer le bonheur, il annonçoit les choses les plus gracieuses ; mais si c'étoit du côté qui présageoit les malheurs, il n'y avoit aucune infortune qu'il ne prédit. On ne l'eût point enfermé pour une folie qui n'avoit rien que d'amusant, s'il s'en fût tenu-là ; mais comme on lui païoit ses prédictions suivant qu'elles étoient plus ou moins gracieuses, lorsque la médaille venoit trop souvent du mauvais côté, il s'en prenoit à St. Antoine, & le traitoit fort cavalièrement. *Tu ne vauds pas le Diable*, lui disoit-il quelquefois ; *& tu es plus malicieux que lui. Tuournes la Médaille pour me faire mourir de faim ; mais je t'attrapperai ; car pour te punir, je ne jeûnerai point la veille de ta Fête.* Ces extravagances aiant paru indécentes aux gens d'Eglise, ils ont fait mettre le Prophète aux Petites-maisons. C'est un malheur pour lui de n'être pas né Chinois, il lui eût été permis de prédire

l'avenir , & d'injurier autant qu'il eût voulu, le St. Antoine de Peckin. „ Rien „ n'est plus singulier , dit un Auteur „ moderne en parlant des Astrologues „ de la Chine , que leurs manières de „ consulter leurs Idoles domestiques. Ils „ prennent deux petits bâtons plats d'un „ côté , & ronds de l'autre : ils les attachent l'un contre l'autre avec un fil ; „ après quoi , ils prient affectueusement „ l'Idole , & se persuadent fortement „ qu'ils doivent en être exaucés. Ils „ jettent les bâtons devant elle : si le „ hazard veut qu'ils tombent sur le côté plat , c'est alors qu'ils passent des „ prières aux injures. Néanmoins ils „ réitérent le sort ; & s'ils ne réussissent „ pas mieux , les coups suivent les injures. Cependant ils ne se découragent pas , & ils recommencent si souvent le sort , qu'enfin il leur est favorable *.

EN quittant la loge de ce cinquième fou , j'entrai dans celle d'une femme qui étoit devenue insensée , non pas pour s'être mêlée de faire des prédictions ; mais pour avoir cru trop aveuglément à celles qu'on lui avoit faites. Son enfant avoit été la première victime de sa folie. Trois semaines après avoir accou-

* Cérémonies & Coutumes Religieuses des Peuples Idolâtres, *Tome II. pag. 248.*

couché, elle avoit consulté sur son sort un Diseur de bonne-aventure, qui lui annonça qu'il seroit très malheureux. Frappée de ce funeste pronostique, & emportée par son fanatisme, elle donna la mort à son fils, & se vanta de son crime, comme d'une action remplie de piété & de tendresse. Les Juges, aiant appris cet infanticide, firent arrêter cette femme, & instruisirent son procès dans toute la rigueur des loix ; mais aiant reconnu évidemment qu'elle étoit folle, ils la condamnerent à être renfermée pour toujours. Si elle fût née chez les Banians, elle eût passé pour très sage & très prudente. Chez ces peuples, aussi-tôt qu'un enfant vient au Monde, on consulte un Astrologue sur sa destinée : si les astres ne lui sont point favorables, on lui donne la mort, comme la plus grande faveur qu'il puisse espérer de ses parens.

JE vis une seconde folle, dont les discours me divertirent beaucoup. *Mon-*
fieur, me dit-elle, *vous voyez une fille*
que le Ciel a comblée d'honneur. St. Paris,
ce grand Saint, au tombeau duquel s'opèrent
tant de Miracles, a bien voulu quitter le
Ciel pour venir me faire un enfant. Je suis
enceinte actuellement de ses œuvres, & je
dois accoucher d'un grand personnage, qui
anéantira les Jésuites, réduira en poudre
tous les Hérétiques, détruira l'Empire des

*Turcs , & réformera le luxe de la Cour de Rome. „ Cette fille est-elle enceinte ? „ demandai-je à l'homme qui me condui- „ soit. „ Oui , Monsieur , me dit-il , elle l'est : véritablement l'on ignore de qui , & l'on croit que la crainte qu'elle a eue qu'on ne connût sa foiblesse , l'a fait devenir folle. Chez les Péruviens , sage & savant Abukibak , la prétendue concubine de St. Paris eût trouvé dans tous les esprits une aveugle croiance ; on n'eût point regardé comme une chose extraordinaire que le bon Diacre eût quitté pour quelque tems le céleste séjour , pour venir prendre ses ébats sur la terre. Ces peuples ont des filles , ou des Religieuses , consacrées au service du Soleil. Si elles deviennent enceintes , elles doivent être brulées par les loix , mais dès qu'elles assùrent que c'est le Soleil qui les a connues , leur grossesse devient respectable *. A coup sûr , dans un país où l'on croit que le*
So-

** In Peruvii Regni finibus receptum , Solem colere : quod Inga Reges pro Firmamento aut Infigni Dominationis instituerunt , cum essent Dii antea diversi. Illorum solemne , Tempia ubique Soli erigere , ampla , magnifica , auro laqueata aut strata. In iis castæ aliquot Virgines , quarum pudicitia devota : nec fas polluere , nisi ut luerent morte. Excusatur si qua juravit compressam se & ex eo uterum ferre. Lipsii Monit. & Exempl. Politica , Cap. III. pag. 27.*

CABALISTIQUES, *Lettre LXIX.* 41

Soleil interrompt sa course pour venir coucher avec une fille , on ne regarderoit pas comme une extravagance de prétendre qu'un Saint Janséniste puisse faire des bâtards.

LA folie de la troisième femme qu'on me montra , étoit encore plus singulière que celle de la seconde. Sa fantaisie étoit de baiser le bouton de la culotte de tous les Réverends Peres Jésuites qu'elle rencontroit. En eût-elle trouvé un chez le Pape , au lieu de courir à la pantoufle du St. Pere , elle eût été se prosterner devant la culotte de l'Ignacien. Elle se figuroit qu'il y avoit autant de vertu dans toutes celles de ces Réverends Peres , que dans les Reliques les plus opérantes. Si cette Dévote fût née dans le Roïaume de Golconde , ou dans celui de Bisnagar , il lui eût été permis de baiser non seulement le bouton de la culotte , mais encore bien d'autres pièces. Les Faquirs , ou Jésuites Golcondois sont fort accoutumés à recevoir de ces baisers si extravagans en Europe. Les Auteurs nous apprennent *qu'on voit des Dévotes venir baiser à ces Faquirs les parties du corps les plus cachées , sans que pour cela ils détournent tant soit peu les yeux.* Je ne voudrois pas jurer que si cette mode s'établissoit en Europe ; les Moines y eussent autant de gravité. Plus d'un Cordelier lorgneroit tendrement

la dévote Baiseuse, & malheur à celles qui auroient des lunettes ; car on verroit bien souvent arriver le cas dont l'ingénieux la Fontaine a fait le sujet d'un de ses Contes, & qui causa la perte de Besicles de la vieille Abbessé.

LAISSONS la plaisanterie, sage & savant Abukibak, & plaignons les hommes, en considérant la foiblesse de leurs esprits. Que devient cette raison, cette lumière naturelle dont certains Philosophes parlent tant ? N'a-t-elle été accordée qu'à de certains peuples ? L'ame des autres n'est donc ni de la même nature, ni de la même espèce que la leur. A-t-elle été donnée également à tous les hommes ? D'où vient agissent-ils si diversement ? Qui sont les sages ? Qui sont les fous ? Chacun veut connaître le vrai, où trouver des juges sans préjugés, qui puissent décider cette dispute ?

JE te salue, sage & savant Abukibak,



LET-



LETTRE SOIXANTE-DIXIEME.

Le Cabaliste Abukibak, *au studieux ben*
Kiber,

LE parallèle que tu fais, studieux ben Kiber, dans ta dernière Lettre entre les extravagances de plusieurs insensés Européens & les usages de certains peuples Asiatiques, Afriquains, &c. m'a fait réfléchir aux mœurs des Nations anciennes. Je crois pouvoir établir, après un mûr examen dans lequel j'ai taché d'éloigner le plus qu'il m'a été possible, tous les préjugés, qu'il en a été dans tous les tems, ainsi que dans les nôtres, & que plusieurs peuples ont toujours eu des coutumes directement opposées à celles des autres; de sorte qu'un homme qui passoit pour très sage parmi les premiers, auroit été regardé comme un extravagant chez les autres. Je vais encore plus loin, & je soutiens que soit chez les Modernes, soit chez les Anciens, toutes les Nations, même les plus civilisées, avoient & ont encore plusieurs usages directement opposés à la raison. Un Philosophe qui les considère avec quelque attention, en connoît d'abord le ridicule.

Je te communiquerai, studieux ben Kiber,

ber, les réflexions que j'ai faites, en lisant Hérodote & Diodore de Sicile, sur les mœurs & les loix des principaux peuples anciens. Je rapporterai d'abord purement & simplement ce qu'en disent ces Auteurs, ensuite je remarquerai les choses absurdes, ridicules, puériles, dont ils étoient zélés observateurs. Les Lettres que je t'écrirai sur ce sujet, pourroient servir à l'histoire des égaremens de l'esprit humain.

COMMENÇONS par les Egyptiens. „ Comme ils ont, dit Hérodote *, un air & „ une rivière, dont la nature est différen- „ te de celle des autres, ils se sont aussi „ établi des loix & des ordonnances, „ pour la plupart différentes de celles „ qu'on observe aux autres pays. Les „ femmes conduisent parmi eux tout le „ commerce, elles tiennent taverne, & „ demeurent aux boutiques, tandis que „ les hommes filent dans la maison. Les „ autres Nations font leurs tissures en „ montant, & les Egyptiens en abaissant; les hommes y portent les fardeaux sur leurs têtes, & les femmes sur leurs épaules; les femmes pissent debout, & les hommes s'abaissent pour cela. Il ne leur est pas permis de vuid- „ der

* Herod. *Liv. II. pag. 227.* Je me sers dans cette Lettre, ainsi que dans les autres, de la Traduction de du Ryer.

CABALISTIQUES, *Lettre LXX.* 45

„ der leur ventre hors de la maison;
„ mais ils mangent dehors & dans les
„ rues, & disant pour raison que les cho-
„ ses deshonnêtes, mais nécessaires, doi-
„ vent se faire en secret; & que celles
„ qui ne sont pas deshonnêtes, se doivent
„ faire publiquement. La femme n'y
„ sauroit être la Prêtresse d'aucun Dieu,
„ ni d'aucune Déesse; mais les hommes
„ sont les Prêtres de tous les Dieux &
„ des Déeses. Les enfans mâles ne peu-
„ vent être contraints de nourrir malgré
„ eux leur pere & leur mere; mais les
„ filles y sont contraintes, encore qu'el-
„ les ne le voulussent pas. Aux au-
„ tres païs les Prêtres portent de grands
„ cheveux; mais ils sont rasés en Eryp-
„ te. Aux autres païs on a de coutume
„ de se faire raser aux funeraillcs d'un
„ parent; au contraire les Egyptiens se
„ laissent croître les cheveux, mais ils
„ se font couper la barbe. Aux autres
„ païs on a son vivre, séparé de celui des
„ bêtes; mais les Egyptiens mangent
„ avec les bêtes. Les autres peuples vi-
„ vent d'orge & de froment, & c'est
„ une honte aux Egyptiens de vivre des
„ choses qui en sont faites; ils font leur
„ pain d'une espèce de grain, qui est en-
„ tre l'orge & le froment. Ils pétrissent
„ & remuent la farine détrempee en eau,
„ avec les pieds, & manient la fange &
„ la boue avec les mains. Les autres
„ laissent les parties naturelles comme la
„ Na-

„ Nature les a données , excepté ceux
 „ qui ont été instruits par les Egyptiens ;
 „ mais les Egyptiens se font circoncir
 „ re Les Prêtres se rasent tout le
 „ corps de trois en trois jours , afin que
 „ quelque vermine ou quelque autre
 „ sorte d'ordure ne s'engendrent point
 „ en des hommes qui président au culte
 „ des Dieux Ils ne font aucune dé-
 „ pense des biens qui leur appartiennent ;
 „ mais chacun d'eux a chaque jour sa
 „ portion des viandes sacrées , qu'on leur
 „ donne toutes cuites , & plus même
 „ qu'il ne leur faut , de chair de bœuf
 „ & d'oye. On leur donne aussi du
 „ vin , sans qu'ils se mettent en pei-
 „ ne de rien chercher ; mais il ne leur
 „ est pas permis de manger du pois-
 „ son. Les Egyptiens ne sement point
 „ de fèves , & ne les mangent ni
 „ crues , ni cuites , & les Prêtres ne
 „ peuvent seulement les regarder , s'ima-
 „ ginant que cette sorte de legume est
 „ immonde. „

EXAMINONS , studieux ben Kiber ,
 combien d'impertinences & de folies il y
 a dans les coutumes bizarres du plus an-
 cien des peuples , ou du moins de celui
 chez lequel nous découvrons les premiè-
 res traces des Sciences & des Arts. Ne
 nous arrêtons pas aux hommes , *filant*
dans l'intérieur des maisons , & aux fem-
 mes , *vendant le vin dans les tavernes*. Ac-
 cordons encore aux deux sexes la li-
 berté

berté de piffer comme ils le jugeront à propos, laissons-les supporter les coliques les plus violentes plutôt que d'ôser *vuidier leur ventre hors de leur maison*; permettons *qu'ils mangent, exposés aux injures de l'air*, sans pouvoir dîner ou souper dans leurs appartemens; mais en leur donnant autant de permission, ne soions pas aussi indulgens sur la loi qui *dispense les enfans mâles de nourrir leurs parens*. Est-ce que les garçons ont moins d'obligation que les filles à leur pere & à leur mere? Sont-ils d'une espèce différente de celle de leurs parens. Ne leur appartient-ils qu'en partie? Quel bizarre & criminel usage! Il faut être privé non seulement de la raison, mais de tous sentimens humains, pour ne pas en être révolté. Que dirons-nous de la coutume *de manger avec les bêtes*, n'est-elle pas bien singulière, sur-tout dans des gens qui en d'autres occasions étoient esclaves de la propreté, & se lavoient avec tant de soin? Celle *de détremper la farine avec les pieds, & de manier la sanze & la boüe avec les mains*, n'est pas moins crasseuse & moins particulière. Quant aux usages des Prêtres, quelque ridicules qu'ils soient, trois mille ans n'ont pû les détruire, & ils sont encore en vogue aujourd'hui chez la moitié des Européens, où une foule de fainéans, vêtus d'une manière comique, *sans faire aucune dépense*

se de leur bien , consumant celui des gens du Monde , mangent la portion des viandes qu'elles , qu'on leur donne toutes cuites. On leur apporte aussi du vin ; mais il est défendu à plusieurs de manger du bœuf & du mouton ; ils ne peuvent vivre qu'avec du poisson. La seule différence qu'il y a entre les folies des Egyptiens & des Européens est bien petite ; car il est aussi ridicule de se figurer que la Divinité soit fort honorée parce qu'on ne mange pas du poisson, que parce qu'on s'abstient au contraire de la viande. Il faut être bien extravagant pour se figurer qu'un brochet dans l'estomac d'un Prêtre offense mortellement le Ciel ; mais il faut ne l'être pas moins pour penser qu'une perdrix , mangée par un Chartreux , met le Moine au fond des Enfers. Quelle folie d'ériger Dieu en Intendant , ou en Maître-d'hôtel , qui règle la table de quelques particuliers ! L'horreur que les Egyptiens avoient pour les fèves , & la crainte que les Prêtres avoient que leur vûe ne souillât la pureté de leur ministère , est le comble de l'extravagance. Qu'est-ce qu'une fève , sinon un morceau de terre inanimé , ainsi que l'est un autre légume. Est-ce le suc qu'elle contient , qui peut corrompre l'ame ? C'étoit assez de s'en interdire l'usage ; mais pour s'en défendre la vûe , il falloit qu'il s'en détachât certaines particules bien subtiles
 &

& bien venimeuses. Aujourd'hui le bon sens & la raison ont fait évanouir ce poison dangereux, on mange des fèves comme des pois. Le venin de ce premier legume passe sur la viande pendant un certain tems de l'année; peut-être que dans quatre ou cinq cens ans le Carême & les Vigiles auront le même sort que les rêveries Egyptiennes. Passons des Egyptiens aux Ethiopiens.

„ LES Ethiopiens, * dit Diodore de
 „ Sicile, ont plusieurs loix fort différentes de celles des autres peuples,
 „ sur-tout pour ce qui regarde l'élection
 „ des Rois. Les Prêtres choisissent les
 „ plus honnêtes gens de leur Corps; &
 „ les enfermant comme dans un cercle,
 „ celui de ces derniers que prend au hasard un des Prêtres qui entre dans le
 „ cercle, en marchant & en sautant comme un Égyppan ou un Satyre, est déclaré Roi sur le champ, & tout le peuple l'adore comme un homme, chargé du gouvernement par la Providence divine. Le nouvel Elu commence
 „ à vivre de la manière qui lui est prescrite par les loix. En toutes choses il
 „ suit la coutume du pays, ne punissant
 „ & ne récompensant que selon les règles,

* Diodore, *Liv. III. pag. 266.* Je me sers de la Traduction de l'Abbé Terrasson.

Tome III.

D

„ gles, établies dès l'origine de la Na-
 „ tion. Il est défendu au Roi de faire
 „ mourir aucun de ses sujets, quand mê-
 „ me il auroit été déclaré en jugement
 „ digne du dernier supplice ; mais il en-
 „ voie un Officier qui lui apporte le si-
 „ gnal de la mort ; & aussitôt le crimi-
 „ nel s'enferme dans sa maison , & se
 „ fait justice lui-même. Il ne lui est
 „ point permis de s'enfuir en des Roïau-
 „ mes voisins , & de changer ainsi la pei-
 „ ne de mort en un bannissement, com-
 „ me font les Grecs. On raconte à ce
 „ sujet qu'un certain homme, aiant vû
 „ cet ordre de mort qui lui étoit envoyé
 „ de la part du Roi, & songeant à s'en-
 „ fuir hors de l'Ethiopie, sa mere qui
 „ s'en doutoit, lui passa sa ceinture au-
 „ tour du col sans qu'il ôsât se défendre,
 „ & l'étrangla ainsi, de peur, disoit-el-
 „ le, que son fils ne procurât par sa fui-
 „ te une plus grande honte à sa famil-
 „ le. Il y avoit quelque chose encore
 „ de plus extraordinaire dans ce qui re-
 „ gardoit la mort des Rois. Les Prêtres
 „ qui servent à Méroé, y ont acquis un
 „ très grand pouvoir. Ceux-ci, quand
 „ il leur en prenoit fantaisie, dépêchoient
 „ un courrier au Roi pour lui ordonner
 „ de mourir. Ils lui faisoient dire que
 „ les Dieux l'avoient ainsi réglé, & que
 „ ce seroit un crime de violer un ordre
 „ qui venoit de leur part. Ils ajoutoient
 „ plu-

„ plusieurs autres raisons qui surpre-
 „ noient aisément des hommes simples,
 „ prévenus d'une ancienne coutume, &
 „ qui n'avoient pas assez de force d'es-
 „ prit pour résister à ces commande-
 „ mens injustes. En effet, les premiers
 „ Rois se sont soumis à ces cruelles or-
 „ donnances sans aucune autre contrain-
 „ te que celle de leur propre supersti-
 „ tion. Ergamenès, qui regnoit du tems
 „ de Ptolomée second, & qui étoit inf-
 „ truit de la Philosophie des Grecs, fut
 „ le premier qui ôsa secouer ce joug
 „ ridicule. Aiant pris une résolution
 „ vraiment digne d'un Roi, il s'en vint
 „ avec son armée attaquer la forteresse
 „ où étoit autrefois le Temple d'or des
 „ Ethiopiens. Il fit égorger tous les Prê-
 „ tres, & institua lui-même un culte
 „ nouveau. Les amis du Prince se sont
 „ fait une loi qui subsiste encore, quel-
 „ que singulière qu'elle soit. Lorsque
 „ leur maître a perdu l'usage de quel-
 „ qu'une des parties de son corps par
 „ maladie, ou par quelque accident,
 „ ils se donnent la même infirmité,
 „ croiant que c'est une chose honteu-
 „ se, par exemple, de marcher droit
 „ à la suite d'un Roi boiteux, & il leur
 „ paroît absurde de ne pas partager a-
 „ vec lui les incommodités corporelles,
 „ puisque la simple amitié nous oblige
 „ à prendre part à tous les biens & à

„ tous les maux qui arrivent à nos amis.
 „ Il est même fort commun de les voir
 „ mourir avec leurs Rois , & ils pen-
 „ sent qu'il leur est glorieux de don-
 „ ner ce témoignage d'une fidélité con-
 „ stante. De là vient que chez les E-
 „ thiopiens, il est difficile de former au-
 „ cune entreprise contre le Roi, par
 „ l'attention que tous ses amis appor-
 „ tent à leur conservation commune.
 „ Ce sont-là les loix & les contu-
 „ mes des Ethiopiens qui demeurent
 „ dans la capitale , & qui habitent l'is-
 „ le de Meroë , & cette partie de l'E-
 „ thiopie qui touche à l'Egypte. „

DANS ma première Lettre je te com-
 muniquerai mes réflexions sur tant d'u-
 sages singuliers.

PORTE-toi bien , studieux ben Ki-
 ber.



LET-



LETTRE SOIXANTE-ET-ONZIEME.

Abukibak, *au studieux ben Kiber.*

SI les Souverains Ethiopiens étoient forcés de se conformer aux loix du pais, & si par un règlement aussi sage qu'inviolable, ils ne pouvoient les enfreindre sous quelque prétexte que ce fût, en revanche la manière dont ils étoient élus, étoit bien folle & bien ridicule. Y a-t-il rien de si absurde que d'enfermer dans un cercle un nombre de personnes qui sautent & cabriolent, & de choisir pour Roi celui de ces saltinbanques qu'on saisit au hazard? Jaimerois autant qu'on prit un Monarque sur le tombeau de St. Paris, & qu'on érigeât en Souverain quelque fameux convulsionnaire.

LA soumission *aveugle* que les Ethiopiens avoient pour les ordres de leurs Souverains, n'en est pas moins condamnable, quoiqu'elle soit encore établie aujourd'hui chez les Turcs, & peut-être chez d'autres peuples beaucoup plus policés. N'est-il pas naturel qu'un homme cherche à conserver sa vie, & le fanatisme qui lui

en ôte le pouvoir, ne doit-il pas être bien fort ? Un Ethiopien qui négligeoit les moïens de fuir la mort qu'on lui destinoit, étoit un fou ; un Turc qui agit de même n'est pas plus sage , & toutes les coutumes qui sont fondées sur des principes opposés à ceux de la Nature, ne prennent leur source que dans le fanatisme, & ne sont soutenues que par la force des préjugés. Dès que les hommes viennent à ouvrir les yeux , dès qu'ils font usage de la raison, ils s'aperçoivent de leur erreur, & comprennent combien il leur est important de les abandonner entièrement. L'exemple d'Ergamènes qui s'affranchit du joug sous lequel avoient gemi ses prédécesseurs, en est une preuve évidente. La connoissance de la Philosophie des Grecs, c'est-à-dire la liberté de penser, de réfléchir & de raisonner lui fit voir les malheurs des Rois auxquels il avoit succédé ; il comprit qu'il devoit s'affranchir de la tyrannie des Prêtres qui en avoient fait périr plusieurs. Il falloit que les Souverains qui avoient regné avant lui, fussent bien stupides pour se résoudre à mourir tranquillement, lorsque les Prêtres de Méroé jugeoient à propos de leur ordonner de partir de ce Monde. Si les Ecclésiastiques étoient les maîtres aujourd'hui de donner des ordres à leurs Princes pour faire un pareil voyage, il seroit plus

plus dangereux d'être Souverain que Mineur, ou Grenadier. On verroit tous les jours des Lettres de cachet expédiées aux Rois qui ne laisseroient pas gouverner les Ecclesiastiques, & le moindre impôt qu'on mettroit sur le Clergé, feroit donner un ordre au Souverain de se rendre en diligence en Paradis, si tant est qu'on ne l'exilât pas en Purgatoire, & qui pis est, en Enfer. Les Prêtres modernes sans doute ne se feroient pas un plus grand scrupule que les anciens, de faire entrer le Ciel dans leur dessein. Nous pouvons en juger par les manœuvres réciproques des Jansénistes & des Molinistes, qui ne manquent jamais d'autoriser par la Religion tous les crimes qu'ils commettent, & tous les maux qu'ils se font mutuellement.

VENONS à présent, studieux ben Ki-ber, à la folie de ces courtisans qui se faisoient estropier ou mutiler, pour imiter les défauts corporels de leurs Princes, & qui pensoient que *c'étoit une chose bonteuse de marcher droit à la suite d'un Roi boiteux*. Si l'on obtenoit aujourd'hui des charges & des emplois en faisant des extravagances aussi grandes, je ne doute pas qu'on ne vit dans la Cour d'un Roi borgne plusieurs courtisans qui se creveroi-ent un œil ; dans celle d'un boiteux, plusieurs autres qui s'estropieroient une jambe. C'est l'indifférence des Princes

sur une pareille démençe qui fait la différence des usages des courtisans anciens & modernes. N'imitent-ils pas autant qu'ils peuvent dans ce tems, les défauts de l'ame du Prince, parce que cette imitation les conduit aux honneurs? Ne sont-ils pas yvrognes auprès d'un Roi qui aime le vin; débauchés, impudiques, s'il a du goût pour les femmes; sans Religion, s'il est Athée? Hé quoi! Est-il plus honteux & plus insensé de défigurer l'ame que le corps? c'est elle qui nous élève au-dessus des bêtes. Un courtisan Ethiopien qui se cassoit une jambe, ne se ravaloit pas jusqu'à se ranger au rang des animaux les plus immondes; un Seigneur Européen qui se soule pour imiter son Souverain, & qui se plonge dans la crapule la plus honteuse, se met à niveau d'un cochon qui se veautre dans son auge, & qui se gorge de nourriture.

Je pense, studieux ben Kiber, que les usages & les coutumes des Ethiopiens étoient beaucoup plus excusables que celles des courtisans modernes; car ils avoient pour leurs Princes un véritable amour, puisqu'ils mouroient librement & volontairement avec eux. Il entroit donc dans leur folie autant de zèle mal entendu que d'ambition; mais chez les Européens, on imite souvent le même Prince qu'on hait mortellement. On se garde bien

bien de descendre dans le tombeau avec lui; à peine au contraire y est-il, qu'on insulte à sa mémoire; on prend les mœurs & les manières de celui qui lui succède, on agit d'une manière toute opposée à celle dont on se conduisoit trois jours auparavant. Quel sujet à réflexions que les manœuvres des courtisans au commencement d'un nouveau regne! Convenons, studieux ben Kiber, que dans tous les tems les hommes ont extravagué; mais avoüons aussi que dans le nôtre ils ont uni la folie & la mauvaise foi. Revenons aux Ethiopiens, & consultons encore Diodore de Sicile.

„ Il y a * plusieurs autres Nations E-
 „ thiopiennes, dont les unes cultivent
 „ les deux côtés du Nil avec les îles
 „ qui sont au milieu, les autres habi-
 „ tent les provinces voisines de l'Ara-
 „ bie, d'autres sont plus enfoncées dans
 „ l'Afrique. Presque tous, & entre au-
 „ tres ceux qui sont nés le long du fleu-
 „ ve, ont la peau noire, le nez camus
 „ & les cheveux crepus. Ils paroissent
 „ très sauvages & très féroces, & le
 „ sont pourtant beaucoup moins par
 „ tempérament que par volonté & par
 „ affectation. Ils sont fort secs & fort
 „ brûlés, leurs ongles sont toujours longs
 „ comme ceux des animaux. Ils ne con-

* Diod. *Liv. III. pag. 268. 269.*

„ noissent point l'humanité, ils ne pouf-
„ sent qu'un son de voix aign. Ne s'é-
„ tudiant point, comme nous, à rendre
„ la vie plus douce & plus agréable,
„ ils n'ont rien des mœurs ordinaires.
„ Quand ils vont au combat, les uns s'y
„ arment de leurs boucliers, faits de
„ cuir de bœuf, & ont en main de pe-
„ tites lances; les autres portent des
„ traits recourbés; d'autres se servent
„ d'arcs, dont le bois est de la longueur
„ de quatre coudées, & qu'ils bandent
„ avec le pied: quand ceux-ci n'ont
„ plus de traits, ils combattent avec des
„ massues. Ils menent leurs femmes à
„ la guerre, & les obligent de servir dès
„ qu'elles ont un certain âge. Elles por-
„ tent ordinairement un anneau de cui-
„ vre pendu à leurs levres. Quelques-
„ uns de ces peuples passent leur vie
„ sans s'habiller, se couvrent seulement
„ de ce qu'ils trouvent pour se mettre
„ à l'abri du soleil. Les uns coupent
„ une queue de brebis, & se la passent
„ entre les cuissés pour cacher leur nu-
„ dité; d'autres prennent des peaux de
„ leurs bestiaux. Il y en a qui s'entou-
„ rent la moitié du corps avec des espè-
„ ces de ceintures faites de cheveux, la
„ nature du país ne permettant pas aux
„ brebis d'avoir de la laine. A l'égard
„ de la nourriture, les uns vivent d'un
„ certain fruit qui croît sans culture
„ dans

CABALISTIQUES, *Lettre LXXI.* 59

„ dans les étangs & les lieux maréca-
„ geux ; d'autres mangent les plus ten-
„ dres rejettons des arbres, dont l'om-
„ brage les garantit de la chaleur du
„ Midi ; quelques-uns sement du *Sesame*
„ & du *Lotos* ; il y en a qui ne vivent
„ que de racines de roseaux. La plupart
„ d'entre eux s'exercent à tirer aux oi-
„ seaux : & comme ils manient l'arc fort
„ adroitement, cette chasse remplit a-
„ bondamment leurs besoins ; mais la plus
„ grande partie de ces peuples soutien-
„ nent leur vie avec le lard & la chair
„ de leurs troupeaux. Ces Ethiopiens
„ qui habitent au-dessus de Méroé, font
„ des distinctions remarquables entre les
„ Dieux. Ils disent que les uns sont d'u-
„ ne nature éternelle & incorruptible,
„ comme le Soleil, la Lune, & l'Univers
„ entier ; que les autres, étant nés par-
„ mi les hommes, se sont acquis les hon-
„ neurs divins par leurs vertus, & par
„ les biens qu'ils ont faits au Monde.
„ Ils réverent *Isis*, *Pan*, & sur-tout *Ju-*
„ *piter* & *Hercule*, dont ils prétendent
„ que le genre humain a reçu le plus
„ de bienfaits. Quelques Ethiopiens ce-
„ pendant croient qu'il n'y a point de
„ Dieux ; & quand le Soleil se leve, ils
„ s'enfuient dans leurs marais, en blas-
„ phémant contre lui, comme contre
„ leur plus cruel ennemi. Les Ethio-
„ piens diffèrent encore des autres Na-
„ tions

„ tions dans les honneurs qu'ils ren-
 „ dent à leurs morts. Les uns jettent
 „ leurs corps dans le fleuve , pensant
 „ que c'est la plus honorable sépulture
 „ qu'on puisse leur donner ; les autres
 „ les gardent dans leurs maisons, enfer-
 „ més dans des niches de verre , croiant
 „ qu'il sied bien à des enfans d'avoir tou-
 „ jours devant les yeux le visage de
 „ leurs parens , & à ceux qui survien-
 „ nent , de conserver la mémoire de
 „ leurs prédécesseurs ; d'autres enfer-
 „ ment les corps morts dans des cer-
 „ cueils de terre cuite , & les enterrent
 „ aux environs des Temples. Ils regar-
 „ dent comme le plus inviolable des ser-
 „ mens , celui qui se fait sur les morts.
 „ En certaines contrées les Ethiopiens
 „ donnent la Roiauté à celui d'entre eux
 „ qui est le mieux fait, disant que les
 „ deux plus grands dons de la fortune
 „ sont la Monarchie & la belle taille.
 „ Ailleurs , ils la déferent au pasteur le
 „ plus vigilant, comme à celui qui aura
 „ le plus de soin de ses sujets. D'autres
 „ choisissent le plus riche , dans la pen-
 „ sée qu'il sera plus en état de secourir
 „ les peuples. Il y en a d'autres , qui
 „ prennent pour Rois , ceux qui sont les
 „ plus forts, estimant dignes de la pre-
 „ mière place ceux qui sont les plus
 „ capables de les défendre dans les com-
 „ bats. „

C E

CABALISTEQUES , Lettre LXXII. 61

Ce nouveau passage , studieux ben Kiber , va nous fournir bien de sérieuses réflexions. Elles demandent une plus longue étendue que celle que nous donnons ordinairement à nos Lettres , nous les réserverons pour la première que j'écrirai.

PORTE-toi bien.

***** ❖ *****

LETTRE SOIXANTE-DOUZIÈME.

Le Cabaliste Abukibak , au studieux ben Kiber.

PARCOURONS , studieux ben Kiber , les coutumes & les usages bizarres de ces Ethiopiens , si différens des premiers dont nous avons parlé. L'envie qu'ils avoient de paroître très sauvages & très féroces , quoiqu'ils le fussent pourtant beaucoup moins par tempérament que par volonté & par affectation , marque bien jusqu'où peut aller l'égarement de l'esprit humain. N'est-il pas étonnant que des hommes qui avoient en eux-mêmes les principes de l'humanité , qui la connoissoient , qui en sentoient tout le bon , tout le vrai , tout l'utile , cherchassent à s'approcher des bêtes le plus qu'il leur étoit possible ; & fissent consister leur plus grande

de gloire à les imiter dans leur férocity? Que ceux qui prétendent que l'homme par sa nature ne cherche qu'à être instruit, & suit les conseils qu'on lui donne, dès qu'il les croit utiles à son bonheur, répondent quelque chose à un exemple aussi frappant que l'est celui de ces peuples. Ils cherchoient à s'éloigner de tout ce qui pouvoit leur procurer les commodités des autres Nations; la vie animale avoit pour eux plus de charmes que celle des habitans de la ville la mieux policée.

LA coutume qu'ils avoient de conduire leurs femmes à la guerre, quoique ridicule; ne me surprend pas; elle dure encore chez les Allemands, & le plus petit Sous-Lieutenant d'Infanterie mene avec lui Madame la Sous-Lieutenante. Lorsqu'une armée Impériale est en marche, il y a toujours une colonne, composée de femmes & de leurs équipages. Juges, stupides ben Kiber, s'il convient à des gens qui ne doivent songer qu'à se battre, d'être occupés du soin de leur ménage. Que des peuples barbares aient pu conserver la coutume de mener à la guerre leurs femmes, cela n'a rien de bien extraordinaire; mais qu'aujourd'hui en Allemagne, & dans bien d'autres pays on n'ait pas ordonné aux Officiers de ne point conduire les leurs à l'armée, c'est une chose que je ne comprends point. Il faut qu'on pense en Allemagne que les prières

CABALISTIQUES, Lettre LXXII. 63

prières des femmes valent pour le gain d'une bataille celles de Moïse ; je ne fais pourtant pas si elles tiennent les mains levées au Ciel, tandis que leurs maris combattent.

LA Religion des Ethiopiens qui habitoient au-dessus de Méroé, n'avoit rien qui doive paroître aujourd'hui extraordinaire aux trois quarts de l'Europe : ils divisoient leurs Dieux en deux classes ; *les uns étoient d'une nature éternelle & incorruptible ; les autres, étant nés parmi les hommes, s'étoient acquis les honneurs divins par leurs vertus, & par les biens qu'ils ont faits au Monde.* On dira qu'il est absurde de vouloir qu'une chose créée puisse jamais acquérir les perfections du Créateur, que l'ordre naturel & absolu des choses demande nécessairement qu'il y ait toujours une différence entre le pouvoir de celui qui produit, & la puissance de la chose produite ; on prouvera que la nature divine ne peut être communiquée à de simples mortels ; on conclura ensuite qu'il étoit donc ridicule de placer des hommes morts au rang des Divinités éternelles. On raisonnera très bien ; en parlant de cette manière ; mais la même personne qui fera ces objections, ne s'appercevra pas qu'elle agit aussi ridiculement que ces Ethiopiens qu'elle condamne. Elle admet, ainsi qu'eux, une Divinité d'une nature éternelle & incorruptible, & un nombre infini de demi-

mi-Dieux, qui, avant de jouir des honneurs divins, ont vécu plusieurs années parmi les hommes. L'Europe est remplie des Temples, dédiés à St. François, à St. Anselme, à St. Ignace, &c. l'encens fume perpétuellement sur leurs Autels, on leur adresse les vœux les plus ardens, on implore leur secours, on leur offre des présens; que faisoient de plus les Ethiopiens pour leurs Dieux subalternes? On dira peut-être que tout ce qu'on obtient de ces demi-Dieux modernes, n'est que par leur intercession auprès de la Divinité éternelle & incorruptible. Les Ethiopiens & tous les Païens pourroient répondre la même chose; car quoiqu'ils priaient les Dieux subalternes, ils n'ignoroient pas que ces Dieux ne pouvoient rien sans la volonté de Jupiter. Lorsque Troie fut détruite, Vénus voulut en vain la secourir*, Jupiter avoit résolu sa destruction; les Dieux Penates ne

* *Ipse poter Danais animos viresque secundas
Sufficit: ipse Deos in Dardana suscitavit arma,
Exipe, Nate, fugam, finemque impone labori,
Nusquam abero, & tutum patrio te limina
sistam.*

*Dixerat, & spissis noctis se condidit umbris.
Apparent diræ facies, inimicaque Troja
Numina magna Deum.*

*Tum vero omne mihi visum considerare iu ignes
Ilium & ex imo verti Neptunia Troja.*

Virgil. Æneid. Lib. 2.

ne purent point la servir. Saint Augustin dans sa *Cité de Dieu* plaïsante vivement * sur les Divinités en qui les Troïens avoient la plus grande confiance. Il demande comment est-ce que *Minerve* auroit pû les défendre contre les Grecs, puisqu'elle n'eut pas le pouvoir de garantir ses Gardiens, lorsqu'on vint enlever son simulacre sur son Autel. Il se moque des Romains d'avoir cru † que les Dieux

Pena-

* *Nec ideo Troja periit, quia Minervam perdidit. Quid enim prius ipsa Minerva perdiderat, ut periret? An forte custodes suos? Hoc sane verum est: illis quippe interemptis potuit auferri, neque enim homines à simulacro, sed simulacrum ab hominibus servabatur. Quomodo ergo colebatur ut patriam custodiret & cives, quæ suos non valuit custodire custodes? August. de Civit. Dei, Lib. I. Cap. 2. pag. 4. Tom. 7. Edit. Paris.*

† *Apud hunc ergo Virgilium nempe Juno inducitur infesta Trojanis, Æolo ventorum regi adversus eos irritando dicere.*

Gens inimica mihi Tyrrhenum navigat æquor
Ilium in Italiam portans, victosque Penates.

Itane istis Penatibus victis, Romam, ne vinceretur prudentes commendare debuerunt? Sed hoc Juno dicebat velut irata mulier, quid loqueretur ignorans. Quid Æneas ipse pius totiens appellatus? Nonne ita narrat?

Tome III.

E

Pan-

Penates des Troïens, vaincus & chassés, les avoient rendu invincibles. Qu'auroit répondu ce Pere de l'Eglise? si les Païens lui avoient dit: *Vous nous faites un reproche que nous sommes en droit de vous faire. Les Saints, auxquels vous accordez pour le moins autant de pouvoir que nous aux demi-Dieux, ne sont-ils pas vaincus quelquefois? Lorsque St. Paul prie pour un peuple, & St. Pierre pour un autre, il faut que la perte ou le gain de la bataille décide du pouvoir de l'intercesseur. Si vous prétendez qu'il n'y a jamais qu'un Saint qui intercede, & que lorsqu'il demande une chose, les autres y consentent, je vous soutiendrai que vos demi-Dieux sont moins parfaits que les nôtres, puisqu'ils*
vous

Panctus Otriades arcis Phœbique Sacerdos,
Sacrâ manu, victosque Deos, parvumque nepotem
Ipse trahit, cursuque amens ad limina tendet.

Nonne Deos ipsos, quos victos non dubitat dicere, sibi potius quam se illis perhibet commendator, cum ei dicitur.

Sacrâ suosque tibi commendat Troja Penates.

Si igitur Virgilius tales Deos & victos dicit, & ut vel victi quoquo modo evaderent homini commendatos, quâ dementia est existimare his tutoribus Romanâ sapienter fuisse commissam, & nisi eos amisset, non potuisse vastari. Id. ibid.

CABALISTIQUES, Laitré LXXII. 67

vous abandonnent, & qui pis est, après avoir reçu vos présens ; c'est-là une noire ingratitude. Si vous prétendez qu'ils se conforment dans leur demande aux volontés de la Divinité suprême, je vous répondrai que nos bons Dieux font de même, & qu'ainsi les Dieux Penates des Troiens furent vaincus dans la Phrygie, parce que Jupiter l'ordonnoit ainsi, & vainquirent dans l'Italie par la même raison.

CONVENONS, studieux ben Kiber, que le sentiment qui admet des Avocats & des Procureurs pour plaider la cause des hommes devant la Divinité, est aussi ridicule que faux. Les Ethiopiens sont tombés à ce sujet dans une erreur grossière ; les Européens imitent leur égarement. La Divinité qui voit, qui connoît le passé, le présent, le futur, qui règle par sa volonté seule & par sa sagesse tous les événemens, n'a pas besoin comme un juge, dont les connoissances sont bornées, d'un sollicitateur qui l'instruise des causes qu'il doit juger. Les seuls mémoires sur lesquels elle se détermine, sont la vertu, la justice & la piété de ceux qui méritent d'être récompensés, & les vices de ceux que sa justice l'oblige de punir.

LES Ethiopiens qui croioient qu'il n'y avoit point de Dieux, & qui quand le Soleil se levoit, s'enfuyoient dans leurs maisons en blasphémant contre lui, comme contre leur plus cruel ennemi, nous doivent ren-

dre plus attentifs à ne pas supposer pour des preuves évidentes de l'existence de Dieu, celles qui sont très douteuses, pour ne pas dire fausses, tandis qu'on en a un grand nombre d'invincibles. Locke, & bien d'autres grands Philosophes ont agi prudemment, en n'employant pour la défense de la première des vérités que des argumens, exempts de toute rétorsion & de tout doute. Comment veut-on apporter pour preuve de l'existence de Dieu le consentement universel de tous les peuples, puisqu'il est constant que dans tous les tems il y a eu des hommes assez aveugles & assez ignorans pour ne pas comprendre la nécessité absolue de l'existence d'une Divinité? De nos jours on a découvert des Nations entières, aussi peu éclairées que les anciens Ethiopiens. Un Historien estimé, & qui ne sauroit être soupçonné de vouloir favoriser l'impiété, nous apprend * qu'il a vû & connu des peuples qui n'avoient aucune idée de l'existence de Dieu. Ainti, convenons de bonne foi que l'homme, livré à lui-même & privé des secours qui conduisent sa raison, peut meconnoître

* Il n'a pas paru jusqu'à présent qu'ils aient aucune connoissance de la Divinité, ni qu'ils adorent les images. *Histoire des Isles Mariannes* pag. 406.

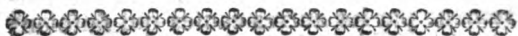
tre la chose la plus visible ; triste & mortifiant aveu pour la vanité humaine , mais qui n'en est pas moins véritable !

LES raisons qui obligeoient les Ethiopiens à choisir un Roi , me paroissent à peu près les mêmes que celles qui déterminent aujourd'hui certains Européens à l'élection d'un Monarque. Très souvent à Constantinople un Prince a été élevé sur le Trône , au préjudice de ses aînés , parce qu'il étoit mieux fait qu'eux. Les Turcs , sur-tout les Janissaires , aiment beaucoup que leur Souverain soit beau & bien fait.

LES peuples qui élisent un Roi , ou un Magistrat absolu , se déterminent ordinairement par les autres causes qui faisoient agir les Ethiopiens. Il me semble cependant que les Anciens avoient un avantage considérable sur les Polonois ; car l'intérêt particulier chez ces derniers décide ordinairement de leur voix : ils la vendent au plus offrant ; la patrie a peu de part dans leur détermination. Je pense que les Hollandois dans le choix d'un Stadthouder , les Vénitiens dans celui d'un Doge , songent au bien de l'Etat & imitent les Ethiopiens ; mais je ne saurois accorder la même sagesse & la même vertu aux Polonois. Je suis même persuadé qu'on auroit peine à trouver dans l'antiquité un peuple , qui eût aussi mal profité du grand avantage d'élire son Souve-

rain. Ce qui devoit faire le bonheur de la Pologne, cause ordinairement ses plus grands maux ; presque toutes les révolutions qui sont arrivées dans ces derniers tems à ce Royaume, n'ont eu d'autre source que le choix du Souverain. Il seroit heureux pour un peuple qui profite si mal du droit de se choisir un Prince, de laisser à la naissance à décider de la possession du Trône.

Je te salue, studieux ben Kiber, & te félicite de n'être point né dans un Etat, où chaque changement de regne met le peuple dans l'incertitude d'une guerre civile.



LETTRE SOIXANTE-TREIZIEME.

Le Cabaliste Abukibak, au studieux ben Kiber.

JE passerai, studieux ben Kiber, aux Lybiens Nomades. Ils s'étoient imposé la coutume, ou plutôt la loi de ne manger point de vaches & de cochons ; les Juifs s'abstenoient de la viande de plusieurs animaux. Moïse avoit cru qu'il devoit pour le bien de leur santé la leur interdire, & ce sage Législateur craignoit
sans

sans doute que la mauvaise nourriture n'augmentât les maladies des Israélites. La même raison peut avoir été la cause que les Lybiens ne mangeoient point de cochon, la chair de cet animal, quoique délicate, étant fort contraire à la santé, & pernicieuse à ceux qui ont quelque disposition à la lèpre ; maladie très commune parmi les anciens Egyptiens, Lybiens, Israélites, &c. Mais si l'usage de s'abstenir de manger de certaines viandes peut être excusé, celui de n'ôser frapper une vache est bien insensé, sur-tout lorsqu'on ne respecte cette vache que par la ressemblance qu'on pense qu'elle a avec la Divinité. Peut-on pousser la folie plus loin, que de croire que l'Etre suprême réside principalement dans un vil animal ? La multiplicité des Dieux des Anciens, quelque criminelle & absurde qu'elle soit, me paroît beaucoup plus supportable que les différentes métamorphoses qu'on en racontoit. Que les Philosophes qui vantent si fort cette lumière naturelle, & cette raison, accordée à tous les hommes, me disent si les Lybiens qui n'ôsoient battre une vache, de crainte d'offenser les Dieux, en étoient pourvus abondamment. Cette crainte, quelque folle qu'elle soit, subsiste cependant encore aujourd'hui dans l'esprit de plusieurs peuples, & c'est-là une preuve bien évidente que dans tous les tems les hommes ont été également

extravagans. Il y avoit quelques Nations un peu plus éclairées & un peu plus sages que les autres chez les Anciens. En général chez les Modernes, les Européens sont moins aveugles que les habitans des autres parties du Monde; mais au fond ces Nations étoient toutes folles.

LA coutume que certains Lybiens Nomades avoient de bruler avec de la lairre les veines du haut de la tête, ou celles des temples, afin que les enfans ne fussent point sujets aux fluxions tout le reste de leur vie, me paroît avoir été copiée par les Anglois dans leur *insertion de la petite verole*. Les Lybiens prévenoient par un mal réel une maladie qu'on n'auroit peut-être jamais eue; plus sages pourtant que les Anglois, qui tuent un grand nombre de jeunes enfans, de peur qu'ils ne soient dangereusement malades lorsqu'ils seront plus âgés. Malgré la belle Lettre que Monsieur de Voltaire a faite sur *l'inoculation de la petite verole*, je doute qu'il prenne envie à beaucoup de peuples de vouloir imiter les Anglois; encore moins les Circassiens, dont ils ont emprunté ce beau & salutaire usage. Je ne pense pas non plus que la maxime des Lybiens soit jamais suivie, & qu'on traite jamais en Europe les jeunes gens comme les chevaux lunatiques, à qui l'on fait bruler les veines du front, & celles qui sont à côté des yeux.

EXAMINONS de nouvelles folies. Les
an-

CABALISTIQUES, *Lettre LXXIII.* 73

anciens Européens nous en fourniront en grand nombre : nous les comparerons toujours avec celles des modernes ; commençons par les Gaulois.

„ Ils sont *, dit Diodore de Sicile , d'u-
„ ne grande taille , ils ont la peau fraî-
„ che & extrêmement blanche. Leurs
„ cheveux sont naturellement roux , &
„ ils usent encore d'artifice pour forti-
„ fier cette couleur. Ils les lavent fré-
„ quement avec de l'eau de chaux , &
„ ils les rendent aussi plus luisans , en les
„ retirant sur le sommet de la tête &
„ sur les temples ; de sorte qu'ils ont vrai-
„ ment l'air de Satyres & d'Ægipans. En-
„ fin leurs cheveux s'épaississent telle-
„ ment , qu'ils ressemblent aux crins des
„ chevaux. Quelques-uns se rasent la
„ barbe , & d'autres la portent médio-
„ crement longue ; mais les Nobles se
„ rasent les joues , & portent néanmoins
„ des moustaches qui leur couvrent toute
„ la bouche. Aussi il leur arrive souvent
„ que lorsqu'ils mangent , leur viande
„ s'embarrasse dans leurs moustaches , &
„ lorsqu'ils boivent , elles leur servent
„ comme de tamis pour philtrer leur
„ boisson. Ils ne prennent point leurs
„ repas , assis sur des chaises ; mais ils se
„ cou-

* Diod. *Liv. V. pag. 180.* Je me sers toujours de la Traduction de l'Abbé Terrasson.

„ couchent par terre sur des couvertures
 „ de peaux de loups & de chiens , & ils
 „ sont servis par leurs enfans de l'un &
 „ de l'autre sexe , qui sont encore dans la
 „ première jeunesse. A côté d'eux sont
 „ de grands feux garnis de chaudières &
 „ de broches , où ils font cuire de gros
 „ quartiers de viande. On a coutume
 „ d'en offrir les meilleurs morceaux à
 „ ceux qui se sont distingués par leur
 „ bravoure ; c'est ainsi que chez Homère
 „ les Héros de l'armée Grecque récom-
 „ pensèrent Ajax , qui , s'étant battu seul
 „ contre Hector , l'avoit vaincu. Ils in-
 „ vitent les étrangers à leurs festins , &
 „ à la fin du repas , ils les interrogent sur
 „ ce qu'ils font , & sur ce qu'ils viennent
 „ faire. Souvent leurs propos de table
 „ font naître des sujets de querelle , & le
 „ mépris qu'ils ont pour la vie , est cau-
 „ se qu'ils ne se font point une affaire de
 „ s'appeller en duel ; car ils ont fait pré-
 „ valoir chez eux l'opinion de Pythago-
 „ re , qui veut que les ames des hommes
 „ soient immortelles , & qu'après un
 „ certain nombre d'années , elles revien-
 „ nent d'animer d'autres corps. C'est
 „ pourquoi , lorsqu'ils brûlent leurs morts ,
 „ ils adressent à leurs amis & à leurs pa-
 „ rens défunts des Lettres qu'ils jettent
 „ dans le bucher , comme s'ils devoient
 „ les recevoir & les lire. Dans les voia-
 „ ges & dans les batailles ils se servent
 „ de

„ de chariots à deux chevaux, où mon-
 „ te un cocher pour les conduire, outre
 „ l'homme qui doit combattre. Ils s'a-
 „ dressent ordinairement aux gens de
 „ cheval, en les attaquant avec ces traits
 „ qu'ils appellent *Saunies*, & descendent
 „ ensuite pour se battre avec l'épée.
 „ Quelques-uns d'entre eux bravent la
 „ mort, jusques au point de se jeter dans
 „ la mêlée, n'ayant qu'une ceinture autour
 „ du corps, & étant du reste entièrement
 „ nus. Ils menent avec eux à la guer-
 „ re des serviteurs de condition libre;
 „ mais pauvres, qui dans les batailles
 „ conduisent leurs chariots & leur ser-
 „ vent de gardes. Les Gaulois ont cou-
 „ tume, avant que de livrer bataille, de
 „ courir à la rencontre de l'armée enne-
 „ mie, dont ils défient les plus apparens
 „ à un combat singulier, en branlant
 „ leurs armes, & en tâchant de leur inf-
 „ pirer de la crainte. Si quelqu'un ac-
 „ cepte le défi, alors ils commencent à
 „ vanter la gloire de leurs ancêtres, &
 „ leurs propres vertus: au contraire, ils
 „ abaissent tant qu'ils peuvent, celle de
 „ leurs adversaires, & ils trouvent ef-
 „ fectivement le moyen d'affaiblir le cou-
 „ rage de leurs ennemis. Ils pendent au
 „ col de leurs chevaux les têtes des sol-
 „ dats qu'ils ont tués à la guerre; leurs
 „ serviteurs portent devant eux les dé-
 „ pouilles, encore toutes couvertes du
 „ sang

„ sang des ennemis qu'ils ont défaits, &
„ ils les suivent, en chantant des chants
„ de joie & de triomphe. Ils attachent
„ ces trophées aux portes de leurs mai-
„ sons, comme ils le font à l'égard des
„ bêtes féroces qu'ils ont prises à la
„ chasse; mais pour les têtes des plus fa-
„ meux Capitaines qu'ils ont tués à la
„ guerre, ils les frottent d'huile de ce-
„ dre, & les conservent soigneusement
„ dans des caisses. Ils se glorifient aux
„ yeux des étrangers à qui ils les mon-
„ trent avec ostentation, de ce que ni
„ eux, ni aucun de leurs ancêtres, n'ont
„ voulu changer contre des trésors ces
„ monumens de leurs victoires. On dit
„ qu'il y en a eu quelques-uns, qui par
„ une obstination barbare ont refusé de
„ les rendre à ceux-mêmes qui leur en
„ offroient le poids en or; mais si d'un
„ côté une ame généreuse ne met point
„ à prix d'argent les marques de sa gloi-
„ re, de l'autre il est contre l'humanité
„ de faire la guerre à des ennemis morts.
„ Les Gaulois portent des habits très sin-
„ guliers, comme des tuniques peintes
„ de toutes sortes de couleurs, & des
„ hauts-de-chausses, qu'ils appellent *Brac-*
„ *ques*. Par-dessus leur tunique, ils met-
„ tent une casaque d'une étoffe raïée,
„ ou divisée en petits carreaux, épaisse
„ en hyver, & légère en été, & ils l'at-
„ tachent avec des agraffes. Leurs armes
„ font

CABALISTIQUES, *Lettre LXXIII.* 77

„ font des boucliers aussi hauts qu'un
„ homme, & qui ont tous leur forme
„ particulière. Comme ils en font non
„ seulement une défense, mais encore un
„ ornement, on y voit des figures d'ai-
„ rain en bosse, qui représentent quel-
„ ques animaux, & qui sont travaillées
„ avec beaucoup d'art. Leurs casques,
„ faits du même métal, sont surmontés
„ par de grands pennaches, afin d'en
„ imposer davantage à ceux qui les re-
„ gardent. Les uns font mettre sur ces
„ casques de vraies cornes d'animaux,
„ & d'autres des têtes d'oiseaux, ou de
„ bêtes à quatre pieds. Ils se servent de
„ trompettes qui rendent un son barba-
„ re & singulier, mais convenable à la
„ guerre. La plupart d'entre eux ont
„ des cuirasses composées de chaînes de
„ fer ; mais quelques-uns, contents des
„ seuls avantages qu'ils ont reçus de la
„ Nature, combattent tout-à-fait nuds.
„ Ils portent de longues épées, qui leur
„ pendent sur la cuisse droite par des
„ chaînes de fer ou d'airain ; quelques-
„ uns ont cependant des baudriers d'or
„ ou d'argent. Ils se servent aussi de cer-
„ taines piques, qu'ils appellent *Lances*,
„ dont le fer a une coudée ou plus de
„ longueur & deux palmes de largeur.
„ Leurs saunies ne sont guères moins
„ grandes que nos épées ; mais elles sont
„ bien plus pointues. Entre ces saunies,
„ les

„ les unes sont droites , & les autres
 „ ont différens contours , de telle sorte
 „ que dans le même coup , non seule-
 „ ment elles coupent les chairs , mais
 „ aussi les hachent , & enfin on ne les re-
 „ tire du corps qu'en augmentant con-
 „ sidérablement la plaie. „

Dès le commencement de l'examen des coutumes des anciens Gaulois , j'en découvre plusieurs qui subsistent aujourd'hui chez les François. Ils cherchent dans de vains & ridicules ornemens une beauté qui n'est que dans leur imagination , troublée par la fureur de la mode. Ils imitent les Gaulois leurs ancêtres ; comme eux , ils usent d'artifice pour fortifier la couleur de leurs cheveux. Les Gaulois cherchoient à les rougir , les François les blanchissent , ou les noircissent ; la folie est égale. Vouloir corriger la Nature , & emprunter des secours étrangers pour peindre une chose aussi indifférente que la barbe & les ongles , c'est faire dépendre la beauté des hommes de ce qui fait celle des chevaux , qu'on prise selon le poil dont ils sont.

La coëffure des Gaulois ressembloit parfaitement à celle de nos Petits-maîtres ; à l'aide d'une eau de chaux , ils retiroient leurs cheveux sur le sommet de la tête & sur les temples ; les modernes ont substitué de la graisse de cochon à

à l'eau de chaux, mais ils ont conservé le goût & l'arrangement de la chevelure. Le toupet abattu, les temples découvertes, &c. tout cela est fort à la mode; c'est dommage en vérité que les Gaulois n'aient pas eu la coutume de porter un grand sac, pendu derrière la tête. Cependant la bourse n'empêche point qu'on ne puisse dire des Petits-maitres, qu'en voiant leurs temples & leurs oreilles découvertes, on les prendroit pour des Satyres & des Égyptiens. Lorsqu'ils portent une grande & longue queue postiche, on trouveroit encore la ressemblance plus parfaite.

Je te salue, mon cher ben Kiber, porte-toi bien, & ne cherches jamais à orner la Nature par des fadaïses & des colifichets.





LETTRE SOIXANTE - QUATORZIEME.

Le Cabaliste Abukibak, *au studieux* ben Kiber.

LEs anciens Perses, studieux ben Kiber, offrent un vaste champ à nos réflexions. Leurs mœurs & leurs coutumes étoient, ainsi que celles des autres peuples, mêlées de bon & de mauvais. A un usage sage ils en joignoient un ridicule, & vérifioient la maxime que j'ai souvent établie dans les Lettres que je t'ai écrites, & dont tu ne paroïs pas moins persuadé que moi; c'est qu'il n'est aucun peuple chez les Anciens & chez les Modernes, qui ne donne des marques visibles de la foiblesse de l'esprit humain, & qui ne montre évidemment que la véritable raison n'est le partage que d'un petit nombre de Philosophes répandus sur la terre, parmi lesquels encore elle souffre quelquefois des éclipses bien fâcheuses, & qui prêtent des armes dangereuses aux Pyrrhoniens. Revenons aux Perses, & voions ce qu'en dit Hérodote; il les connoissoit parfaitement.

„ LES

„ LES Perses * sont curieux des cou-
 „ tumes des étrangers, plus que tous les
 „ peuples du Monde. Ils portent une
 „ veste à la façon des Medes, & s'ima-
 „ ginent qu'elle est plus belle, & qu'el-
 „ le les pare mieux que la leur; & dans
 „ la guerre, & dans les combats ils s'ar-
 „ ment comme les Egyptiens. Ils ont
 „ de la passion de goûter tous les plaisirs
 „ dont ils entendent parler: ils ont ap-
 „ pris des Grecs l'amour des garçons;
 „ ils épousent plusieurs filles, mais ils ont
 „ beaucoup plus de concubines. Après
 „ le courage & la vertu militaire, ils
 „ n'estiment rien davantage que d'avoir
 „ beaucoup d'enfans, & celui qui en a
 „ mis plusieurs au Monde, en reçoit tous
 „ les ans des dons & des récompenses
 „ de la main du Roi. Depuis cinq ans
 „ jusques à vingt, ils n'instruisent leurs
 „ enfans qu'à trois choses; à monter à
 „ cheval, à tirer de l'arc, & à dire la
 „ vérité. Avant que d'avoir atteint l'â-
 „ ge de cinq ans, un enfant ne se pré-
 „ sente point devant son pere; mais il
 „ est toujours nourri par des femmes, a-
 „ fin que si l'enfant meurt dans cette
 „ première nourriture, le pere qui ne
 „ l'a point vû, n'en conçoive point de
 „ douleur. Certes je loüe cette coutu-
 „ me, & cette autre loi qu'ils observent,
 „ par

* Hérodote. *Liv. I. pag. 129. & suiv.*

„ par laquelle il n'est pas permis au Roi
„ même de faire mourir un homme pour
„ un crime seul, ni à pas un des Perses
„ de traiter rigoureusement ses gens pour
„ une seule faute. Il est ordonné à cha-
„ cun de considérer si les fautes que son
„ domestique a commises, sont plus gran-
„ des que les services qu'il a rendus, &
„ alors il lui est permis de contenter sa
„ colère, & de faire punir un serviteur.
„ Ils soutiennent que personne n'a jamais
„ tué son pere ou sa mere; mais que si
„ cela est quelquefois arrivé, on a recon-
„ nu ensuite après avoir bien examiné la
„ chose, que ceux qu'on croioit parrici-
„ des, étoient des bâtards ou des enfans
„ supposés, parce qu'ils croient assuré-
„ ment qu'il n'est pas vraisemblable qu'un
„ pere puisse être tué par son enfant. Il
„ n'est pas permis chez les Perses de di-
„ re ce qu'il n'est pas permis de faire.
„ C'est parmi eux une chose honteuse &
„ infame que de mentir, & de devoir
„ de l'argent, parce qu'outre les autres
„ raisons, c'est comme une nécessité que
„ celui qui doit, soit toujours sujet à
„ mentir. Si quelqu'un d'entre eux est
„ infecté de la lepre; ou de maux sem-
„ blables, il ne lui est pas permis d'en-
„ trer dans la ville, & d'avoir quelque
„ habitude avec les autres Perses, par-
„ ce qu'ils disent que ces maladies sont
„ des marques qu'on a péché contre le
„ So-

„Soleil. Mais ils chassent de leur país
 „l'étranger qui en est atteint, & pour
 „la même raison ils n'y veulent point
 „souffrir des pigeons blancs. Ils ne pis-
 „sent, ni ne crachent point dans les ri-
 „vières, ils n'y lavent point leurs mains,
 „& enfin ils n'y font rien de sembla-
 „ble; mais ils les ont en une particu-
 „lière vénération. „

PARMI les loix & les coutumes que nous avons déjà parcourues, studieux ben Kiber, nous n'en avons guères vû de plus belles & de plus ridicules. Les usages des anciens Persans renfermoient les deux extrémités: ils étoient très sensés là où ils pensoient bien, & extravaguoient dans les choses où ils manquoient; il n'y avoit chez eux aucune médiocrité pour le bien & pour le mal. Les François leur ressemblent parfaitement: il n'est point de Nation moderne chez laquelle on trouve des sentimens plus grands, plus nobles, plus charitables; il n'en est aucune aussi où l'on découvre plus de légèreté, plus de petitesse & plus de folie. En parcourant les vertus & les vices des Persans, nous examinerons la conformité qu'ils ont avec les usages des François.

LES Perses étoient curieux des modes étrangères, ils portoient une veste à la façon des Medes, parce qu'ils trouvoient qu'elle étoit plus belle, & qu'elle les paroit mieux que la leur; voilà l'amour ou-

tré des François pour la parure. Non contents de s'appliquer toute leur vie à inventer quelque mode nouvelle, ils faisoient avec avidité celle des étrangers. On voit aux culottes Angloises succéder les mantilles Espagnoles ; les petits chapeaux des Anglois ont été remplacés par les larges feutres des Allemands. Qu'un homme entre à Paris dans une assemblée, ce n'est pas son génie qu'on examine ; on n'est point occupé des bonnes choses qu'il dit, l'on prend garde d'abord si son habit est dans le goût nouveau, s'il est mis comme les gens du bon air. Parlât-il ainsi que Cicéron, fût-il aussi savant que Bayle, aussi aimable que la Visclède, une manche trop longue ou trop courte d'un doigt, un plis de moins ou de plus à son panier, préviennent contre lui les trois quarts de l'assemblée, qui lui donnent libéralement le titre de Provincial, & peut-être celui de grossier.

Les Perses ne se contentoient pas de soumettre à l'empire de la mode les habillemens destinés pour la ville, ceux qui devoient servir pour la guerre, étoient encore de son ressort ; ils s'armoient dans les combats, comme les Egyptiens. On a cru en France qu'il étoit nécessaire d'habiller toute l'Infanterie à la manière Prussienne, ou à supprimer les manches & les plis de tous les habits. Quelques
vieux

vieux Officiers ont vainement représenté que le juste-au-corps d'un soldat lui servant pour se couvrir la nuit dans sa tente, on ne devoit pas lui en retrancher une grande partie ; mais malgré cela l'Infanterie dût-elle mourir de froid, il faut qu'elle soit soumise à la mode, & qu'elle souffre ses maux en patience, jusqu'à ce qu'il plaise à quelque Prince Allemand de mettre ses troupes en vestes longues, doublées de fourrures : peut-être alors les soldats François auront autant de chaud pendant l'été qu'ils ont eu de froid durant l'hiver. Les folies, studieux ben Kiber, changent de forme & de figure de tems en tems ; mais dans le fond elles sont toujours les mêmes.

Si les Perses avoient appris des Grecs l'amour des garçons, les Italiens ont été dans cet art des maîtres trop instructifs pour les François. Je ne m'arrêterai pas long-tems sur cet article, il est des choses que la vertu & la bienfaisance ne peuvent se résoudre d'approfondir. Je me contenterai de te dire qu'on brula avec du Chauffour les procédures qu'on avoit faites contre lui. Les mauvais plaisans disent qu'il en avoit sanctifié toutes les pages par bien de noms illustres ; les gens de probité gemissent du grand nombre de complices qu'avoit ce fameux débauché.

LE sentiment des Perses sur l'impossibi-

lité qu'un fils assassine jamais son pere, marque le respect qu'ils avoient pour ceux qui leur avoient donné la vie. Ce respect si beau, si louable, si nécessaire au bien des familles particulières & à celui de l'Etat, n'est guères bien établi en France. Il est vrai que si l'on y voit bien des fils desobéissans, l'on y trouve aussi bien de mauvais peres. Le tems rend les hommes plus mechans, au lieu de les rendre meilleurs.

LA loi de pardonner la première faute d'un sujet & d'un domestique, & d'examiner avant de le punir, si les services qu'il a rendus sont plus grands que le crime qu'il a commis, est la plus belle qu'on ait peut-être jamais faite parmi les hommes. Il s'en faut bien qu'elle soit établie dans aucun país de l'Europe; & sur-tout dans les Etats Monarchiques, où le seul malheur d'avoir déplu au Prince, expose aux maux les plus cruels.

DANS les Cours il n'est pas nécessaire pour être perdu, de devenir coupable; il ne faut que cesser de plaire au Souverain, au ministre, ou à la maitresse de l'un ou de l'autre. Un Monarque Persan imitoit dans ses jugemens la sagesse de la Divinité, il avoit égard en punissant les fautes, aux foiblesses de l'humanité. Quel est l'homme qui puisse ne pas donner une fois en sa vie dans quelques travers? Il faut pour cela qu'il s'éleve au-dessus

dessus de l'humanité, & qu'il ait reçu du Ciel une essence plus parfaite que celle des autres mortels.

L'OBLIGATION, dans laquelle tous les particuliers étoient de compenser les services de leurs domestiques avec leurs défauts, me paroît une règle aussi belle, aussi équitable, & aussi digne d'un Philosophe, que la loi qui déterminoit & régloit la clémence du Prince. N'est-il pas honteux pour des Chrétiens, que des Païens aient pratiqué des maximes plus vertueuses qu'eux? Quel est le Prince, le Marquis, le Comte qui ont songé avant de châtier un domestique, aux obligations qu'il pouvoit lui avoir, & aux services qu'il en avoit reçus? Les Persans eurent plus d'égard pour leurs esclaves, que les trois quarts des Européens n'en ont pour des hommes libres.

Nous nous sommes assez arrêtés sur les vertus des Perses, voions extravaguer ces mêmes gens qui nous paroissoient si sensés il n'y a qu'un instant. Ils ne connoissent plus les droits de l'hospitalité, ils bannissent les étrangers dès qu'ils sont attaqués de la lepre, c'est-à-dire lorsqu'ils ont le plus besoin de secours. Ils manquent à leurs concitoyens pour la même raison, & ils agissent inhumainement par le prétexte le plus frivole & le plus ridicule du monde. Quelle folie de croire que la lepre étoit une marque

qu'on avoit péché contre le Soleil ! Est-il besoin pour être sujets aux maladies qui sont le partage de l'humanité, d'avoir offensé le Ciel ? La Nature soumet les plus vertueux comme les plus criminels , à toutes les incommodités de la vie. D'ailleurs, n'est-il pas visible que la plupart des maladies, & sur-tout celles du genre de la lepre, sont communiquées aux enfans par leurs peres ? Les Anciens ne l'ignoroient pas, & Hipocrate assure * que les enfans, nés d'un pere lepreux, ont dans leur sang les principes de la lepre. Comment le Soleil étoit-il offensé par un enfant qui venoit au Monde ? Il falloit être aussi fou pour croire une pareille absurdité, que pour se figurer que cet astre eût une antipathie pour les pigeons blancs.

Le respect que les Persans avoient pour les rivières, me paroît encore bien singulier : ils n'y pissoient, ni n'y crachoient ; ils n'osoient y laver leurs mains. Peut-être appréhendoient-ils que le Soleil ne fût fâché qu'on salit des eaux qui réfléchissoient ses raïons ; mais ils auroient dû prendre garde que tous les autres hommes qui respectoient peu les fleu-

* *Qui ex elephantico parente nati sunt, elephantici fiunt, quia in semine impuro vitia parentum remanent, quæ transferuntur in filios.* Hipocrat. Lib. I. de Morb.

CABALISTIQUES , Lettre LXXIV. 89

fleuves & les rivières, n'étoient ni plus sujets aux inondations, ni plus maltraités du Soleil. En vérité, studieux ben Kiber, jusqu'où ne vont pas les folies des hommes ! Voions - en quelques - unes des anciens Lybiens, & continuons à parcourir les mœurs & les coutumes des principaux peuples de l'Antiquité.

„ EN * allant, vers le Midi dans le con-
„ tinent de la Lybie, on ne trouve
„ plus qu'un país désert qui est sans
„ eau, sans bêtes sauvages, sans pluie,
„ sans bois & sans aucune humidité, de-
„ puis l'Egypte jusqu'au Palus Tritoni-
„ de. Les Lybiens Nomades mangent de
„ la chair, & boivent du lait. Tou-
„ tefois comme les Egyptiens, ils ne
„ mangent point de vaches, & ne nour-
„ rissent point de pourceaux ; & même
„ les femmes de Cyrene s'imaginent que
„ c'est un crime que de frapper une va-
„ che, & lui portent ce respect à cause
„ d'Isis qui est en Egypte, & font des
„ jeûnes & des fêtes en l'honneur de cet-
„ te Déesse. Mais les femmes des Bar-
„ céens ne mangent jamais de chair, ou
„ de vache, ou de porc. Du côté du Cou-
„ chant du Palus Tritonide, les Lybiens
„ ne s'occupent point à nourrir du bé-
„ tail, n'observent pas les mêmes cou-
„ tu-

* Hérodote. Liv. IV. pag. 138.

„tumes, & ne font pas à leurs enfans
 „les mêmes choses que les Lybiens No-
 „mades ont accoutumé de faire; car
 „les Lybiens nourriciers de troupeaux,
 „font ce que je vais dire, sans toute-
 „fois que je veuille assurer qu'ils fassent
 „tous la même chose. Quand leurs en-
 „fans ont atteint l'âge de quatre ans,
 „ils leur brulent avec de la haleine
 „qui a encore son suif, les veines du
 „haut de la tête, quelques-uns cel-
 „lès des temples, afin qu'ils ne soient
 „point sujets aux défluxions tout le
 „reste de leur vie, & disent que ce-
 „la est cause qu'ils se portent toujours
 „bien. „

PORTE-toi bien, mon cher ben Ki-
 ber.



LET-



LETTRE SOIXANTE-QUINZIEME.

Le Cabaliste Abukibak, *au studieux* ben Kiber.

POURSUIVONS, *studieux* ben Kiber, l'examen des mœurs des anciens Gaulois. Ils invitoient les étrangers à leurs festins, les interrogeoient à la fin du repas sur ce *qu'ils faisoient*, & sur ce *qu'ils venoient faire*, & souvent leurs propos de table faisoient naître des sujets de querelle; ils s'appelloient fort ordinairement en duel. Voilà l'original de la plûpart des fêtes & des festins des Petits-mâtres. Rarement boit-on beaucoup, sans qu'on ne porte la peine de son yvrogerie. Les trois quarts des affaires naissent dans le vin & dans la bonne chère; il semble que la Nature veuille se venger de ce qu'on cherche à la détruire par des excès pernicieux, & que la raison qu'on outrage, nous abandonne entièrement. Les bêtes nous donnent plusieurs exemples très utiles. La quantité de nourriture qu'elles prennent, ne les fait jamais sortir de leur état naturel; on n'a jamais vû deux chiens aller s'étrangler pour avoir trop mangé & trop bu.

bû. Cette dangereuse phrénésie , causée par le plus indigne des vices , étoit réservée aux hommes , & sur-tout aux François , imitateurs malheureux des mauvaises qualités de leurs ancêtres. Comme eux , ils s'enyvrent , souvent comme eux , ils se battent très aisément , & comme eux , les politesses qu'ils font aux étrangers , sont accompagnées de beaucoup de curiosité ; ils les leur font acheter par le nombre des questions importunes qu'ils leur font , & après avoir appris ce qu'ils veulent savoir , ils l'oublient dans un moment , & n'en font aucun usage.

JE passerois aux François la curiosité qu'ils ont de connoître les coutumes, les loix, les mœurs, les inclinations des autres peuples, s'ils mettoient à profit les éclaircissements qu'on leur donne ; mais prévenus uniquement en faveur de leur façon de penser, ils ne veulent savoir celle des autres que par pure curiosité ou que pour estimer la leur davantage. C'est agir aussi follement qu'un homme, qui, voulant connoître la pureté de plusieurs lingots d'or, éprouveroit toujours le même, se contenteroit de considérer les autres, & de juger par un seul coup d'œil qu'ils ne doivent pas être au même taux que celui en faveur duquel il est prévenu.

LES moustaches des Gaulois, dans lesquelles les viandes s'embarraissoient lorsqu'ils mangeoient & qui leur servoient comme de tamis

mis pour philtrer leur boisson, ont été pendant long-tems à la mode, non seulement chez les Espagnols, mais encore chez les François. Il y a cent cinquante ans que nos peres faisoient consister une partie du mérite d'un homme dans la grandeur & l'épaisseur de sa moustache; on avoit pour lors autant de soin de peigner, de cirer un morceau de poil sous le nez, qu'on en a aujourd'hui à éviter qu'il n'en paroisse aucune marque. Il y a eu de Petits-mâîtres à moustache, il y en a même eu à barbe & à moustache; l'esprit humain s'accommode à toutes les choses, & les fait servir aux foiblesses dont il est susceptible.

Nous n'adressons pas aujourd'hui à nos amis & à nos parens défunts des lettres que nous leur envoions par d'autres morts; mais nous leur parlons comme s'ils devoient nous entendre. Nous leur adressons des prières, nous les chargeons de nos demandes auprès de la Divinité, & notre folie me paroît pour le moins aussi grande que celle des anciens Gaulois. N'est-il pas ridicule de mettre entre le Créateur & la créature un solliciteur de procès, qui parle en faveur de cette dernière? Est-ce que l'Etre suprême, qui lit dans le fond de tous les cœurs, a besoin qu'on l'instruise des nécessités des hommes, & semblable aux Souverains dont la fierté & la vanité sont les principaux

paux attributs, faut-il pour être touché, qu'un des courtisans de sa Cour lui parle en faveur de ceux qui prétendent à ses grâces ? La folie d'envoier des lettres aux morts, je le repete, me paroît beaucoup moins grande que celle de ravalier la Divinité, jusqu'à lui imputer les plus grandes foiblesses humaines.

LES coutumes que les anciens Gaulois observoient dans les combats, ressembtent beaucoup aux usages des François, du moins on y découvre le même esprit & le même génie, beaucoup d'ardeur & de vivacité dans le commencement, une bonne opinion de leur valeur, de leurs forces & de leur connoissance dans l'art militaire, une ostentation à vanter leurs victoires, & une affectation outrée à montrer tout ce qui peut en rappeler la mémoire.

EST-il possible qu'il y ait des hommes assez insensés pour se vanter de posséder l'art de savoir détruire leurs semblables ? De tous les égaremens de l'esprit humain, celui qui porte les peuples à s'égorger mutuellement, est le plus insensé & le plus funeste. On en connoît encore mieux tout le monstrueux, lorsqu'on fait la moindre attention aux sujets ordinaires des guerres. Un Prince a quelque démêlé particulier avec un autre Souverain, aussitôt il envoie une armée dans son païs, il fait tuer dans deux ou
trois

trois ans quinze ou vingt mille hommes. Pendant ce tems-là il boit & mange copieusement, dort fort en sûreté au milieu de son Roïaume, & à deux cens lieuës de son armée. Enfin, lorsque sa mauvaise humeur est diminuée, il fait la paix, devient ami du Prince dont il vouloit se venger, & se ligue avec lui pour en aller attaquer quelque autre, sans en avoir plus de sujet. Cependant les hommes périssent; la peste, la famine, la guerre les accablent tout à la fois, & le Souverain dort, boit & mange toujours de même. Les mauvais succès de ses armées sont mis sur le compte des Généraux: ses courtisans l'aident à se tromper; il ne se desabuse de ses erreurs que lorsqu'il a fait périr des millions d'hommes, & qu'il voit le reste de ses peuples prêt à mourir de faim. Heureux, studieux ben Kiber, les païs qui sont gouvernés par des Rois sages, prudens & pacifiques, qui ne font la guerre que lorsqu'il est nécessaire pour le bien de leurs sujets! Une paix durable vaut mieux que cent victoires complètes. Combien de batailles n'a pas gagnées Louis XIII. par les conseils du Cardinal de Richelieu? Le Roïaume à sa mort étoit bien moins florissant qu'il ne le sera à celle du Cardinal de Fleury.

VOIONS encore quelque coutume des anciens Gaulois.

Tome III.

G

„ EN

„ En général, dit Diodore de Sicile *, ils
 „ sont terribles à voir ; ils ont la voix
 „ grosse & rude, ils parlent peu dans les
 „ compagnies & toujours fort obscuré-
 „ ment, affectant de laisser à deviner une
 „ partie des choses qu'ils veulent dire.
 „ L'hyperbole est la figure qu'ils em-
 „ ploient le plus souvent, soit pour s'ex-
 „ alter eux-mêmes, soit pour rabaisser
 „ leurs adversaires. Leur son de voix est
 „ menaçant & fier, & ils aiment dans
 „ leurs discours l'enflure & l'exagéra-
 „ tion, qui va jusqu'au tragique ; ils sont
 „ cependant spirituels, & capables de
 „ toute érudition. Leurs Poètes, qu'ils
 „ appellent *Bardes*, s'occupent à compo-
 „ ser des Poèmes propres à leur musique ;
 „ & ce sont eux-mêmes qui chantent
 „ sur des instrumens presque semblables
 „ à nos Lyres, des loüanges pour les uns,
 „ & des invectives contre les autres. Ils
 „ ont aussi chez eux des Philosophes &
 „ des Théologiens, appelés *Saronides*, pour
 „ lesquels ils sont remplis de vénération.
 „ Ils estiment fort ceux qui découvrent
 „ l'avenir, soit par le vol des oiseaux,
 „ soit par l'inspection des entrailles des
 „ victimes, & tout le peuple leur obéit
 „ aveuglément. La manière dont ils prédi-
 „ sent les grands événemens, est étrange
 „ &

* Diod. Liv. V. pag. 186.

„ & incroyable. Ils immolent un homme,
 „ à qui ils donnent un grand coup d'é-
 „ pée au-dessus du diaphragme; ils ob-
 „ servent ensuite la posture dans laquel-
 „ le cet homme tombe, ses différentes
 „ convulsions, & la manière dont le sang
 „ coule hors de son corps, en suivant
 „ sur toutes ces circonstances les règles
 „ que leurs ancêtres leur en ont laissées.
 „ C'est une coutume établie parmi eux,
 „ que personne ne sacrifie sans un Phi-
 „ losophe; car persuadés que ces sortes
 „ d'hommes connoissent parfaitement la
 „ nature divine, & qu'ils entrent, pour
 „ ainsi dire, en communication de ses
 „ secrets, ils pensent que c'est par leur
 „ ministère qu'ils doivent rendre leurs
 „ actions de grâces aux Dieux, & leur
 „ demander le bien qu'ils desireroient. Ces
 „ Philosophes, de même que les Poètes,
 „ ont un grand crédit parmi les Gau-
 „ lois dans les affaires de la paix &
 „ dans celles de la guerre, & ils sont é-
 „ galement estimés des Nations alliées &
 „ des Nations ennemies. Il arrive sou-
 „ vent que lorsque deux armées sont prê-
 „ tes d'en venir aux mains, ces Philoso-
 „ phes se jettant tout-à-coup au milieu
 „ des piques & des épées nues, les com-
 „ battans appaisent aussitôt leur fureur
 „ comme par enchantement, & mettent
 „ les armes bas. C'est ainsi que même
 „ parmi les peuples les plus barbares, la

„ sagesse l'emporte sur la colère, & les
 „ Muses sur le Dieu Mars. „

DANS ce dernier portrait je trouve beaucoup de traits qui ressemblent fort à ceux d'un Gascon. Si *l'hyperbole étoit la figure que les Gaulois emploioient le plus souvent, soit pour s'exalter eux-mêmes, soit pour rabaisser leurs adversaires*, les Gascons usent pour le moins aussi volontiers que leurs ancêtres, de cette figure de Rhétorique. Je ne fais même si elle étoit poussée aussi loin autrefois qu'elle l'est actuellement; ce qu'on peut assurer, c'est que de tout tems les hommes ont été également prévenus en leur faveur. Ils ont fait peu de réflexions sur leurs défauts, & se sont eux-mêmes donné les premiers l'encens qu'ils exigeoient des autres. Avec tant de défauts devoit-on avoir tant d'amour propre? La seule chose qui peut rendre les hommes moins insensés, seroit de réfléchir sur leur conduite; c'est ce que bien peu d'entre eux auront la force de faire. On ne doit pas donc espérer que nos neveux éviteront les fautes que nous avons commises.

Si malgré la bonne opinion qu'ils avoient d'eux-mêmes, les Gaulois étoient cependant *spirituels & capables de toute érudition*, les Gascons sont dans le même cas. Ils ont eu parmi eux des génies du premier ordre, & n'eussent-ils fourni à la république des Lettres que Montagne & Bayle,

CABALISTIQUES, *Lettre LXXV.* 99

Bayle, ils seroient en droit de le disputer aux provinces qui se vantent le plus des grands hommes qu'elles ont produits. Au reste, c'est-là une marque qu'il n'est pas impossible que du sein de l'amour propre & de la présomption il ne puisse naître des Philosophes, & qui plus est, des Philosophes sceptiques ; c'est-à-dire des Savans modestes & retenus dans leurs décisions.

L'ESTIME que les Gaulois avoient pour les Saronides qui leur découvroient l'avenir, soit par le vol des oiseaux, soit par l'inspection des entrailles des victimes, étoit une folie qui s'est perpétuée chez les François. On n'est pas moins infatué aujourd'hui des prédictions qu'on l'étoit autrefois. Les gens sensés parmi les Anciens se moquoient de l'imbécillité de ceux qui ajoutoient foi aux Devins ; les personnes qui font usage de leur raison, plaisantent actuellement de la crédulité de ceux qui sont la dupe des Astrologues & des Diseurs de bonne aventure. Aux entrailles des victimes on a fait succéder des miroirs, des verres remplis d'eau, &c. & au vol des oiseaux on a substitué des dez & des cartes, &c. La folie de connoître l'avenir a changé de méthode ; mais elle est également forte.

IL falloit être bien imbécille pour se figurer que la Divinité écrivoit dans les boïaux d'un bœuf, ou d'une genisse les

événemens futurs, & que la manière dont un oiseau dirigeoit son vol, déci-
doit du sort de tout un peuple. Mais
ne faut-il pas l'être autant pour croire
que dans le cul d'un vase, une vieille
forcière ôte le voile qui cache le som-
bre avenir? La police devoit employer
la sévérité la plus forte pour détruire u-
ne erreur aussi pernicieuse & aussi absur-
de; mais nous ne ressemblons pas seule-
ment aux Anciens par leurs folies, nous
les imitons dans leur négligence. On
bannissoit à Rome * très souvent les As-
trologues, & ils y reittoient cependant.
Les Magistrats crient à Paris contre les
Devins, ils disent qu'il est nécessaire de
les chasser; ils se contentent de parler,
& n'agissent point.

PORTE--toi bien.

* *Genus hominum potentibus infidum, speranti-
bus fallax, quod in civitate nostra & vetabitur
semper, & retinebitur. Tacit. Hist. Lib. I.*



LET-

***** ❖ *****

LETTRE SOIXANTE-SEIZIEME.

Le Cabaliste Abukibak , *au studieux* ben Kiber.

LA vénération que les anciens Gaulois avoient pour leurs Théologiens , n'est point diminuée chez les François. Si c'étoit une coutume établie autrefois que *personne ne sacrifioit sans un Philosophe , parce que ces sortes d'hommes connoissoient parfaitement la nature divine , & qu'ils entroient , pour ainsi dire , en communication ;* si l'on croioit que c'étoit par leur ministère qu'on devoit rendre des actions de graces aux Dieux , & leur demander les biens qu'on desire , on pense aujourd'hui de la même manière , & l'on est très persuadé que sans un Prêtre , aucun pacte , aucune convention ne peut être faite entre la Divinité & les foibles mortels. Les loix civiles ont été changées peu à peu en des mystères de Religion. Faut-il choisir une épouse , un mariage n'est valable qu'autant qu'il est approuvé par un Prêtre ; c'est lui qui a le droit d'unir pour jamais deux personnes que l'autorité du Magistrat ne sauroit entièrement séparer. Faut-il ren-

G 4 dre

dre des actions de graces pour le gain d'une victoire, faut-il demander au Ciel la conservation des fruits de la terre, faut-il en obtenir quelque autre faveur, les Prêtres seuls ont ce droit tout puissant. Le reste des hommes ne peut que joindre ses prières aux leurs; mais si elles étoient seules, elles ne produiroient aucun effet, ou du moins seroit-il bien foible.

ON est étonné de la puissance sans bornes que les Laïques ont accordée aux Prêtres & aux Ecclésiastiques, lorsqu'on considère sans prévention jusqu'où ils ont étendu leurs droits; il n'est aucune matière qu'ils n'aient voulu rendre du ressort de la Religion. Si le Concile de Trente eût été reçu en France pour la discipline, un Prêtre auroit plus eu de pouvoir lui seul qu'un premier Ministre. Car enfin ce dernier, quelque crédit qu'il ait, ne sauroit violer les loix fondamentales du Roïaume; mais l'autre, de son autorité privée eût pû soustraire un fils de famille au pouvoir paternel, le dispenser de l'obéissance que la Nature & les loix civiles l'obligent d'observer. En Espagne, en Italie, en Portugal, & dans les autres pais où le Concile de Trente est reçu sans restriction, les peres ne sont pas les maîtres du sort de leurs enfans, même dans l'âge le plus tendre. Dès qu'ils sont nubiles, ils peuvent impunément

ment se marier ; un Prêtre les unit pour toujours avec la première fille qui les a séduits. Lorsque je considère les abus qui proviennent d'une coutume aussi pernicieuse au bien public, je ne saurois assez approuver la sagesse des Chiamois, qui, bien loin de croire que le mariage soit une cérémonie qui ne puisse s'accomplir que par le secours d'un Prêtre, défendent aux Talopins de s'y trouver, sous quelque prétexte que ce soit. Je crois que la chose la plus utile qu'on peut faire en Europe, seroit d'y établir un usage aussi sensé ; celui de se passer du ministère des Ecclésiastiques dans bien d'autres actions purement civiles, ne seroit pas moins nécessaire. Je ne veux point cependant établir le Quakrisme, & quoique je veuille borner le pouvoir & les droits des Prêtres, je suis bien éloigné de prétendre qu'il ne faille point qu'il y ait des personnes destinées au service divin, plus particulièrement que ne le sont tous les hommes en général ; mais je soutiens qu'il faut réduire leurs droits & leurs privilèges, & les limiter à des bornes très étroites : sans cela, l'ambition se couvre du voile de la Religion, & ramène au culte divin les choses qui en sont les plus éloignées. Alors, quoiqu'on condamne l'usage outré des Quakers, on ne peut s'empêcher d'avouer qu'ils n'ont pas tort de dire, quand on leur demande

s'ils n'ont point de Prêtres , *Non, mon ami, & nous nous en trouvons bien **.

Au reste, si les Ecclésiastiques modernes ressembtent aux Prêtres des anciens Gaulois par le crédit qu'ils ont sur l'esprit des peuples, il s'en faut bien qu'ils en profitent aussi sagement. Loin qu'il arrive souvent que *lorsque deux armées sont prêtes d'en venir aux mains, & se jettent tout à coup au milieu des piques pour arrêter la fureur des combattans & leur faire mettre les armes bas*, on a vû souvent dans les tristes & misérables guerres de Religion les Prêtres exciter au carnage les soldats qui défendoient leurs opinions, & qui étoient assez fous & assez frénétiques de se faire égorger pour des dogmes qu'ils n'entendoient point, & dont bien souvent ils n'avoient qu'une notion très imparfaite.

LA plus grande preuve que la folie des hommes augmente tous les jours, c'est la manière dont ils se sont entre-tués dans ces derniers tems. Les Anciens n'ont jamais connu les guerres de Religion. On ne vit point chez les Egyptiens, chez les Grecs, chez les Romains les peuples se partager entre eux pour savoir si l'on mangeroit du mouton dans le mois de Mars, ou des œufs & de la morue; chez ces Nations le fils
n'é-

* Voltaire, *Lettres sur les Anglois*, Lettre I.

n'égorgea jamais son pere pour un pareil sujet. Un Auteur moderne a raison de dire que * *ces crimes & ces abominations étoient réservées à de dévots précheurs de patience & d'humilité.* Quelle dévotion, juste Dieu! que celle que produisit la journée de St. Barthelemi, & qui fit périr Henri IV.! Pour suivons, studieux ben Kiber, l'exécution du projet que nous avons entrepris, & examinons encore les mœurs & les coutumes de quelques anciens peuples.

„ Les Celtes & les Ibériens se firent
 „ long-tems la guerre au sujet de leur
 „ habitation ; mais ces peuples, s'étant
 „ enfin accordés, ils habiterent en commun le même pais, & s'alliant les uns
 „ aux autres par des mariages, ils prirent le nom des Celtibériens, composés des deux autres. L'alliance de deux
 „ Nations si belliqueuses, & la bonté du terroir qu'ils cultivoient, contribuerent
 „ beaucoup à rendre les Celtibériens fâcheux, & ce n'a été qu'après plusieurs
 „ combats, & au bout d'un très long tems qu'ils ont été vaincus par les Romains. On convient non seulement
 „ que leur Cavalerie est excellente, mais encore que leur Infanterie est des plus
 „ fortes & des plus aguerries. Les Celtibériens s'habillent tous d'un saïon noir
 „ &

* Voltaire, *Lettres sur les Anglois, Lettre IX.*

„ & velu, dont la laine ressemble fort
 „ au poil de chèvre. Quelques-uns por-
 „ tent de légers boucliers à la Gauloise,
 „ & les autres des boucliers creux &
 „ arrondis comme les nôtres. Ils ont
 „ tous des espèces de bottes, faites de
 „ poil, & des casques de fer, ornés de
 „ pennaches de couleur de pourpre.
 „ Leurs épées sont tranchantes de deux
 „ côtés, & d'une trempe admirable. Ils
 „ se servent encore dans la mêlée de poi-
 „ gnards qui n'ont qu'un pied de long.
 „ La manière dont ils travaillent leurs
 „ armes, est fort particulière; ils cachent
 „ sous terre des lames de fer, & ils les
 „ y laissent jusqu'à ce que la rouille aiant
 „ rongé les plus foibles parties de ce me-
 „ tal, il n'en reste que les plus dures &
 „ les plus fermes. C'est de ce fer, ainsi
 „ épuré, qu'ils fabriquent leurs excellen-
 „ tes épées & tous leurs autres instru-
 „ mens de guerre. Ces armes sont si
 „ fortes, qu'elles entament tout ce qu'el-
 „ les rencontrent, & qu'il n'est ni bou-
 „ clier, ni casque, ni à plus forte raison
 „ aucun os du corps humain qui puisse
 „ résister à leur tranchant. Dès que la
 „ Cavalerie des Celtibériens a rompu
 „ les ennemis, elle met pied à terre, &
 „ devenue Infanterie, elle fait des pro-
 „ diges de valeur. Ils observent une
 „ coutume étrange : quoiqu'ils soient
 „ très propres dans leurs festins, ils ne
 „ laissent pas d'être dans ceci d'une mal-
 „ „ pro-

„ propreté extrême; ils se lavent tout
 „ le corps d'urine, ils s'en frottent mê-
 „ me les dents, estimant que cette eau
 „ ne contribue pas peu à la netteté du
 „ corps. Par rapport aux mœurs, ils sont
 „ très cruels à l'égard des malfaiteurs &
 „ de leurs ennemis; mais ils sont pleins
 „ d'humanité pour leurs hôtes. Ils ac-
 „ cordent non seulement avec plaisir
 „ l'hospitalité aux étrangers qui voia-
 „ gent dans leur país; mais ils souhai-
 „ tent qu'ils descendent chez eux. Ils se
 „ battent à qui les aura, & ils regardent
 „ ceux à qui ils demeurent, comme des
 „ gens favorisés des Dieux. Ils se nour-
 „ rissent de différentes sortes de viandes
 „ succulentes, & leur boisson est du miel,
 „ détrempé dans du vin; car leur país
 „ leur fournit du miel en abondance,
 „ mais le vin leur est apporté d'ailleurs
 „ par des marchands étrangers. Les plus
 „ policés des peuples voisins sont les Vac-
 „ céens. Ces peuples partagent entre eux
 „ chaque année le país qu'ils habitent.
 „ Chacun aiant cultivé le morceau de
 „ terre qui lui est échu, rapporte en
 „ commun les fruits qu'il a recueillis.
 „ Ils en font une distribution égale, &
 „ l'on punit de mort ceux qui en détour-
 „ nent la moindre chose *.

LES

* Diód. Liv. V. p. 190. Je me sers toujours
 de la Traduction de l'Abbé Teraſſon.

LES Espagnols ressemblent beaucoup, dans ce qui regarde les armes, à leurs ancêtres les Celtibériens. *Leur Cavalerie est excellente*, ainsi que l'étoit la leur, & jusqu'à la bataille de Rocroy, *leur Infanterie fut des plus fortes & des plus excellentes*. Malgré l'échec terrible qu'elle reçut dans ce combat, elle est devenue très bonne, & depuis le regne de Philippe V. elle a toujours bien fait.

QUANT à l'habillement, les Nobles Espagnols & les bons bourgeois imitent assez les usages des Celtibériens, & ils les suivoient encore plus exactement, avant qu'un Prince de la Maison de France eût monté sur le Trône; sans Philippe II. & ses successeurs, les bottes étroites & ferrées des Celtibériens faisoient une des parties essentielles de l'habillement Espagnol. St. Ignace se fit recasser une jambe qu'on lui avoit mal raccommodée, pour que sa bottine ne fît aucun mauvais plis. Quant à l'usage du poignard dans les combats, il est encore très usité en Espagne, & il n'est aucun maître d'armes qui n'en donne des leçons publiques.

LA propreté que les Celtibériens conservoient dans leurs festins, est dans le goût de celle qu'y observent les Espagnols. Les premiers se *lavoyent le corps d'urine*, les seconds rotent à chaque instant. Les mêmes raisons fondonnent ces usages, c'étoit *la santé du corps*. Il reste
à

à savoir si chez les peuples étrangers , la coutume de se laver avec de l'urine est plus choquante que celle de roter au nez des conviés. Pour moi , studieux ben Kiber , je pense que ces deux coutumes doivent également paroître extraordinaires , & plutôt dignes des bêtes que des hommes.

UNE différence très considérable que je trouve entre les mœurs des Celtibériens & ceux des Espagnols modernes , c'est l'humanité des premiers envers les étrangers qui voïageoient dans leurs pàis. Il s'en faut bien qu'aujourd'hui *un homme trouve en Espagne des gens qui se battent à qui l'aura , & qui regardent ceux à qui il demeurera , comme favorisés du Ciel ; à peine rencontre-t-il la plûpart du tems quelque misérable ventas , ** dans lequel il n'y a qu'un misérable chalit. S'il veut boire , manger , il faut qu'il coure lui-même dans tout le bourg pour acheter ce dont il a besoin , & dans les grandes villes où il peut loger aux auberges , la seule qualité d'étranger l'expose à y être tyrannisé & écorché impunément par un hôte , aussi avide que mauvais cuisinier.

LES Espagnols ressemblent donc parfaitement aux Celtibériens par les défauts , & non point par les vertus ; ils ont , ainsi que les autres peuples modernes , conservé la plûpart des mauvais
usa-

* Mauvais cabaret.

usages & des coutumes insensées de ceux qui les ont précédés; mais ils ont aboli celles qui étoient fondées sur la piété & la raison. Voilà, studieux ben Kiber, des marques évidentes que plus le Monde vieillit, & plus les hommes deviennent fous & mechans. Aux preuves que je t'en ai données dans les Lettres que je t'ai déjà écrites sur les mœurs des peuples anciens & des modernes, j'en joindrai ici deux nouvelles, que je puise dans la comparaison des Espagnols & des Celtibériens. Ces premiers, comme je viens de le montrer, ne conservent point l'hospitalité des autres pour les étrangers; mais ils en ont la cruauté envers leurs ennemis. Toutes les histoires modernes nous apprennent qu'il n'est aucune Nation plus soumise dans l'adversité que l'Espagnole, & plus dure, plus sanguinaire lorsqu'elle est la maîtresse. Quelle cruauté n'a-t-elle pas commise en Flandre, & quelles actions monstrueuses & épouvantables n'a-t-elle pas faites dans la conquête du nouveau Monde?

Au reste, les Celtibériens cultivoient la terre en commun, & en partageoient les fruits de même; chacun étoit content, pourvû qu'il eût ce dont il avoit besoin. Les Espagnols ont abandonné leur ancienne demeure, ont dépeuplé leur patrie pour aller chercher au-delà des mers des trésors, bien moins précieux que ceux que la Nature leur prodiguoit
chez

CABALISTIQUES , Lettre LXXVII. iii
chez eux en abondance. Que ne fait pas faire la folie d'amasser de l'or ! Et par malheur pour le genre humain , jamais les hommes n'ont été aussi tourmentés de cette frénésie, qu'ils le sont aujourd'hui.

JE te salue, studieux ben Kiber , & te recommande toujours l'étude de la sagesse & le mépris des vaines richesses.



LETTRE SOIXANTE-DIX-SEPTIEME.

Abukibak , *au studieux ben Kiber.*

LEs mœurs des Lusitaniens , studieux ben Kiber , n'ont rien de commun avec ceux des Portugais , & jamais des descendans ne ressemblerent moins à leurs ancêtres que les peuples qui habitent en Portugal , & ceux qui y furent autrefois.

„ LA plus courageuse Nation des Cimbres, dit Diodore de Sicile , est celle des Lusitaniens *. Ceux-ci portent à la guerre de très petits boucliers faits de cordes de boyau , assez ferrées pour garantir parfaitement le corps. Ils s'en
„ ser-

* Les Portugais.

„ servent adroitement dans les batailles
 „ pour parer de tous côtés les traits
 „ qu'on leur lance. Leurs saunies sont
 „ toutes de fer, & faites en forme d'ha-
 „ meçon; mais leurs casques & leurs é-
 „ pées sont semblables à celles des Cel-
 „ tibériens. Ils lancent leurs traits avec
 „ une grande justesse; & quoiqu'ils soient
 „ fort éloignés de leurs ennemis, les
 „ blessures qu'ils leur font, sont toujours
 „ considérables. De plus, ils sont très
 „ légers à la course, soit qu'il s'agisse
 „ d'éviter, ou d'atteindre leurs adver-
 „ saires; mais ces mêmes hommes sont
 „ paroître dans les adversités moins de
 „ courage que les Celtibériens. En tems
 „ de paix ils s'exercent à une espèce de
 „ danse fort légère, & qui demande une
 „ grande souplesse dans les jarrets. Quand
 „ ils vont à la guerre, ils observent tou-
 „ jours la cadence dans leur marche, &
 „ ils chantent ordinairement des hymnes
 „ dans le moment de l'attaque. Les Ibé-
 „ riens, & sur-tout les Lusitaniens, ont
 „ une coutume assez singulière. Ceux
 „ d'entre eux qui sont à la fleur de leur
 „ âge; mais plus particulièrement ceux,
 „ qui, se voyant dénués des biens de la
 „ fortune, se trouvent de la force & du
 „ courage, ceux-là, dis-je, ne prenant
 „ avec eux que leurs armes seules, s'af-
 „ semblent sur des montagnes escarpées.
 „ Formant ensuite de nombreux corps
 „ de troupes, ils parcourent toute l'Ibé-
 „ rie,

„rie, & s'enrichissent par leurs vols &
 „par leurs rapines. Ils se croient mê-
 „me à l'abri des dangers dans cette ex-
 „pédition ; car étant armés à la légère,
 „& d'ailleurs extrêmement agiles, il est
 „très difficile de les surprendre ; d'au-
 „tant plus, qu'ils se retirent fréquem-
 „ment dans les creux de leurs rochers,
 „qui sont pour eux des lieux de sûre-
 „té, & où l'on ne sauroit conduire des
 „troupes réglées. C'est pourquoi, les
 „Romains qui les ont souvent attaqués,
 „ont bien réprimé leur audace ; mais
 „ils n'ont jamais pû faire entièrement
 „cesser leurs brigandages *.

On n'apperçoit certainement dans cette description rien qui puisse convenir aux Portugais. Il n'y a pas de plus mauvais soldats qu'eux en Europe. Loin de *danfer lorsqu'ils vont à la guerre, & de chanter dans le moment de l'attaque*, ils marchent mal, lentement, & marmotent entre leurs dents quelques Antiennes & quelques *Oremus* ; il faut convenir cependant que l'usage des Portugais paroîtra moins ridicule à un Philosophe que celui des Lufitaniens. Lorsqu'on va détruire son semblable, égorger un homme qui ne nous a rien fait, qui presque toujours nous est inconnu, la tristesse convient mieux que la gaieté. J'aime encore mieux une per-
 sonne

* Diod. *Liv. V.* p. 102.
 H 2

sonne qui commet un crime avec regret, qu'une autre qui se réjouit du mal qu'elle va faire. Au reste, la folie de tuer les gens en dansant, n'a pas régné seulement parmi les Lusitaniens; d'autres peuples en ont été susceptibles. Il est vrai que les soldats cabrioleurs ont païé cher quelquefois leur balet. *Les Cardiens*, dit un Auteur *, *dressoient leurs chevaux à danser au son de la flute. Ce bizarre exercice leur couta cher un jour de bataille, par le stratagème du Général de l'armée ennemie, instruit de leur coutume pour avoir long-tems séjourné parmi eux. Ce Général, sur le point d'en venir aux mains, s'avisa de placer aux premiers rangs un corps de joueurs de flute, dont les airs mirent les chevaux Cardiens en humeur de commencer leur danse ordinaire. Le cheval, fait au manège musical, ne manqua pas de caracoler aussi-tôt en cadence; le cavalier obéit malgré lui aux mouvemens du cheval, & l'on devine bien par où se termina un tel balet.*

LA manière de vivre des Lusitaniens ressembloit beaucoup à celle des Arabes. N'est-il pas étonnant qu'il y ait des Nations entières, chez qui le vol ait été, & soit encore regardé comme très innocent? Qu'un particulier manque aux principes fondamentaux

* Hist. des Ouvrages des Savans, de l'année 1701. mois d'Octobre, pag. 345.

mentaux du Droit naturel, cela n'est pas étonnant; mais qu'une Nation entière suive des maximes qui y sont entièrement opposées, on ne peut y penser sans déplorer les foiblesses & les égaremens de l'esprit humain. Cependant, comment peut-on s'étonner de ce qu'une Nation entière approuve le vol, lorsqu'on en voit plusieurs manger des hommes avec autant de tranquillité & de goût, qu'un Européen mange un poulet ou une perdrix? Il n'est aucun crime, aucune action monstrueuse qui n'ait été regardée comme une chose très innocente parmi quelques peuples: c'est-là de quoi confondre tous les vains argumens des Philosophes qui ont admis les idées innées; il falloit qu'ils n'eussent guères de connoissance des mœurs des peuples pour soutenir une opinion, démentie aussi formellement.

Les règles de la bienséance & de la pudeur n'ont pas moins été inconnues à plusieurs Nations que celles de la charité & de la pitié. Les anciens habitans des Isles Baléares avoient des usages bien sales & bien impudiques.

„ L'AMOUR & l'estime qu'ils ont pour
 „ le sexe, dit Diodore de Sicile, va si
 „ loin, que si les corsaires leur enlèvent
 „ une femme, ils ne font aucun scrupu-
 „ le de donner pour sa rançon trois ou
 „ quatre hommes. Leurs habitations sont
 „ souterraines, & ils ne les placent que

„ dans les lieux escarpés; ainsi le même
 „ expédient les met à l'abri des injures
 „ de l'air & des incursions des pirates.
 „ L'or & l'argent ne sont point en usage
 „ chez eux, & ils ne permettent pas
 „ qu'on en fasse entrer dans leur île. La
 „ raison qu'ils en apportent, est qu'Hér-
 „ cule ne déclara autrefois la guerre à
 „ Geryon, fils de Chrysaon, que parce
 „ qu'il possédoit des trésors immenses
 „ d'or & d'argent. Pour mettre donc
 „ leurs possessions à couvert de l'envie,
 „ ils interdisent chez eux le commerce
 „ de ces métaux. Ce fut même pour
 „ conserver cette coutume, que s'étant
 „ mis autrefois à la solde des Carthagi-
 „ nois, ils ne voulurent point rapporter
 „ leur paie dans leur patrie; mais ils
 „ l'emploierent toute entière à acheter
 „ des femmes & du vin qu'ils amenerent
 „ avec eux. Ils ont une étrange prati-
 „ que dans leurs mariages. Après le fest-
 „ tin des noces, les parens & les amis
 „ vont trouver chacun à leur tour la ma-
 „ riée. L'âge décide de ceux qui doi-
 „ vent passer les premiers; mais le mari
 „ est toujours le dernier qui reçoive
 „ cet honneur. La cérémonie qu'ils ob-
 „ servent quand il s'agit d'enterrer leurs
 „ morts, n'est guères moins particuliè-
 „ re. Aiant brisé d'abord à coups de bâ-
 „ ton tous les membres du cadavre, ils
 „ le font entrer dans une urne, & le
 „ cou-

„ couvrent ensuite d'un grand tas de
„ pierres * „

IL n'est pas surprenant que des peuples barbares qui vivoient dans des habitations souterraines, & dont les mœurs ressembloient beaucoup à ceux de certains animaux, fussent assez abandonnés à la débauche & à l'amour des femmes, *pour en troquer contre trois hommes.* De quoi la luxure ne rend-t-elle pas capables les peuples qui s'y abandonnent? Ne voions-nous pas aujourd'hui que les Nations les plus civilisées donnent au sujet des femmes, dans les excès les plus criminels & les plus insensés? Combien de Seigneurs ne vendent pas deux & trois terres pour acheter les dangereuses faveurs de quelque *Lais* moderne? Il est peu d'années où le théâtre de l'Opéra ne soit fatal à plusieurs personnes, qui s'estimeroient bien heureuses si elles avoient pu obtenir leurs maitresses *par la perte de trois ou quatre esclaves*? Si les anciens habitans des îles Baléares étoient fous, quelle est donc la frénésie des François, des Anglois, des Allemands, que l'amour outré des femmes réduit souvent à l'hôpital? nouvelle & évidente preuve que chaque siècle accroît l'aveuglement & la folie des hommes.

QUANT

* *Histoire Universelle de Diodore de Sicile, Tom. II. pag. 168.*

QUANT à l'usage que les anciens Majorquins avoient de prostituer le jour de leurs nœces leurs femmes à tous les conviés, il a été établi chez plusieurs peuples.

„ LES Nasomenes, peuple de la Lybie,
 „ * dit Hérodote, ont ordinairement
 „ plusieurs femmes, & font connoissance
 „ devant tout le monde, presque de la
 „ même façon que les Malagetes, après
 „ avoir auparavant fiché devant eux un
 „ bâton dans la terre. Leur coutume est
 „ que quand ils se marient, la première
 „ nuit des nœces la mariée va trouver
 „ tous ceux du festin pour coucher avec
 „ eux, & quand chacun l'a vûe, il lui
 „ donne le présent qu'il a apporté avec
 „ lui de sa maison. Ils jurent par les
 „ hommes qui ont été estimés chez eux
 „ les plus justes & les plus gens de bien,
 „ en mettant la main sur leur tom-
 „ beau. „

FAIS attention, studieux ben. Kiber, que ces Nations qui pensoient d'une manière si bizarre sur les loix de la pudeur, connoissoient cependant celles de la probité & de la gloire. Les unes méprisoient les richesses, ne faisoient aucun cas de l'or & de l'argent; les autres respectoient la mémoire des grands hommes: elle leur étoit si chère, qu'elle servoit à la for-

* Herod. Liv. IV. pag. 310.

formule de leurs fermens. Voilà des singularités incompréhensibles; & si les Philosophes ne savoient pas par expérience de combien de bizarreries l'esprit humain est capable, ils se figureroient que les Historiens ont écrit des choses qui étoient directement opposées à la vérité.

QUOIQUE la folie des anciens Majorquins & des Nasomenes paroisse n'avoir point été égalée par les modernes, il est certain qu'elle l'a été. N'est-il pas aussi ridicule de rendre sa femme commune à ses amis après le mariage, qu'auparavant? Les habitans des isles Baléares faisoient d'abord ce que les François ne font que quelques mois après. Un courtisan se croiroit deshonoré, s'il ôsoit prendre des précautions pour mettre l'honneur de sa femme à couvert contre les attaques de mille suborneurs, auxquels on donne le nom d'hommes à bonne fortune. Les Nobles des provinces ont adopté la façon de penser des Seigneurs de la Cour, les bourgeois ont aussi voulu se mettre à la mode; & grace aux usages établis aujourd'hui en France, un homme ne peut trouver mauvais d'être cocu sans être traité de jaloux, de réveur, de vieux fou, & qui pis est, de bourgeois. Si les François vouloient agir conséquemment à leurs principes, je leur conseillerois d'adopter la coutume des Auses, & dans une assemblée publique ils légitimeroient toutes les années leurs enfans.

„ Les Auses, dit Hérodote ; * n'ont
 „ point de femmes particulières ; mais ils
 „ les voient toutes indifféremment à la
 „ manière des bêtes. Les hommes y ont
 „ coutume de s'assembler tous les trois
 „ mois , & quand les enfans sont devenus
 „ assez forts auprès de leurs mères pour
 „ marcher tous seuls, on les mene dans
 „ cette assemblée, & celui à qui il s'a-
 „ dresse le premier ; est réputé leur
 „ pere. „

PUISQUE la première coutume des Auses est si usitée en France , pourquoi se faire un scrupule d'admettre la seconde ? Cette légitimation y feroit très nécessaire, du moins faudroit-il l'établir à la Cour. Cela pourroit même servir à y ramener l'union & à en bannir la brigue, le mensonge & la calomnie ; tous les jeunes courtisans se regarderoient comme freres , & considéreroient les vieux comme leurs peres. Je finis ma Lettre, studieux ben Kiber ; c'est assez avoir été occupé des folies & des sottises des hommes. Je crois t'avoir prouvé suffisamment que nous sommes beaucoup plus insensés que ne le furent nos ancêtres.

PORTE-toi bien, & donne-moi de tes nouvelles.

* Hérod. *Liv. IV. pag. 313.*

LETTRE SOIXANTE-DIX-HUITIEME.

Ben Kiber , *au sage Cabaliste* Abukibak.

POUR devenir sage & vertueux , je crois , favant Abukibak , que le meilleur moien , c'est de réfléchir souvent aux folies & aux caprices des hommes. Il est impossible , en considérant attentivement les bizarreries de l'esprit humain , de ne pas être sur ses gardes , pour ne point tomber soi-même dans les mêmes défauts qu'on condamne dans les autres.

COMBIEN n'y a-t-il pas de gens , qui , faute d'examiner les mœurs & les coutumes de leurs concitoyens , se laissent emporter au torrent , & se conforment aux usages les plus ridicules , sans s'apercevoir ; & même sans avoir le moindre soupçon de leur égarement ? S'ils avoient une fois ôsé porter un œil critique sur la conduite différente de tous les hommes , & qu'ils n'eussent voulu adopter aucune maxime , aucune mode , aucune coutume que celles qui auroient pû soutenir l'examen de la raison , ils se seroient garentis de l'erreur ; la folie des autres leur eût fait connoître la leur.

LE

LE Monde est une grande école, ouverte à tous ceux qui veulent s'instruire ; on n'a qu'à considérer les différens événemens qui arrivent , & les usages opposés qui y sont établis , & l'on aura tous les secours qu'on peut souhaiter pour devenir un parfait Philosophe.

IL faut , pour faire quelque progrès dans l'étude de la sagesse , s'ériger en spectateur , & non point en acteur , des comédies qu'on joue sur la terre. Descartes , ce fameux Philosophe moderne , qui renouvella la face de toutes les Sciences , nous apprend qu'il mit en pratique cette maxime , & que pendant neuf ans il voïagea dans le dessein de profiter des différentes scènes dont il seroit le simple témoin *. Il dut sans doute trouver une ample matière à réflexion. Que ne devoit-il pas penser lorsqu'il considéroit un Italien , qui , muni de deux ou trois Chapelets & de trente ou quarante *Agnus Dei*, assassinoit fort tranquillement un homme vis-à-vis la porte de l'Eglise où il venoit de dire ses Chapelets , & de baiser respectueusement deux ou trois cens fois ses *Agnus* ?

* *Nec per novem annos aliud egi , quam ut hic illic orbem terrarum perambulando , spectatorem potius , quam actorem comædiarum , quæ in eo quotidie exhibentur , me præberem. Cartesius de Methodo , pag. 18.*

Agnus ? Ses réflexions augmentoient sans doute , en voyant cet assassin se moquer des poursuites de la Justice à l'abri de l'immunité de l'Eglise , & trouver des protecteurs dans tous les Ecclésiastiques de l'Italie. Il étoit encore plus surpris de la hardiesse que ce meurtrier avoit d'aller remercier la figure de St. François de Paule, ou celle de St. Antoine , d'avoir bien voulu permettre qu'il pût se réfugier dans leur Temple avant de pouvoir être arrêté. Quel spectacle pour un Philosophe de voir un brigand présenter un cierge à quelque Chapelle privilégiée , de la même main dont il vient de poignarder son ennemi !

DESCARTES trouvoit encore chez les Espagnols des sujets de réflexions bien plus singuliers que chez les Italiens. Il contemploit sans doute avec étonnement une Nation entière dans la plus ridicule superstition , baissant avec respect les liens dont elle est garrotée , & poussant plus loin la croiance ridicule aux prodiges , que les Grecs & les Egyptiens. Chez les Anciens , il y avoit un certain nombre de gens qui se moquoient des ruses des Prêtres imposteurs de Delphes , & des fables qu'ils débitaient. Chez les Espagnols , tout homme , couvert d'un froc & d'un capuchon , est regardé généralement comme un personnage sacré , sur qui la Divinité a répandu les dons les plus précieux. Non
seule-

seulement au-delà des Pyrénées, on est regardé comme un monstre, dès qu'on n'est pas esclave des Moines & des Ecclésiastiques; mais l'on est puni aussi rigoureusement que si l'on avoit commis les plus grands crimes. Déplaire à un Inquisiteur, c'est être plus coupable en Espagne, qu'un Incendiaire ne l'est en Hollande ou en Angleterre. *Peuple aveugle*, devoit dire Delcartes, *auras-tu toujours des yeux pour ne point voir? N'arracheras-tu jamais le bandeau que t'a mis la superstition? Trembleras-tu sans cesse au nom d'un Dominicain ou d'un Franciscain? Quel crime as-tu donc commis pour avoir mérité que le Ciel répandit sur toi l'esprit de fanatisme? Sans doute ta soumission aveugle à d'indignes mortels; qui par leurs vices deshonnorent l'humanité, est la punition des cruautés que tu as commises, & des excès où tu t'es porté. Il est juste que ceux qui ont rempli de sang & de carnage la moitié de l'Univers, & qui ont imposé à des Nations qui ne les avoient jamais offensés, le joug le plus insupportable, essuient eux-mêmes un sort aussi triste.*

JE croirois assez volontiers, sage & savant Abukibak, que les maux que la superstition cause aux Espagnols, peuvent avoir été occasionnés par les crimes qu'ils ont commis dans la conquête du nouveau Monde. Ce qui me confirme dans ce sentiment, c'est que depuis ce tems la grandeur de l'Espagne a toujours diminué. Loin que les trésors du Perou euf-

eussent enrichi cette Monarchie, elle étoit si pauvre & si ruinée sous les regnes de Philippe IV. & de Charles II. qu'à peine les pourvoieurs de la table de ces Princes avoient-ils de quoi subvenir aux fraix qu'ils étoient obligés de faire. Les Historiens assûrent que la Cour n'avoit pû quitter Madrid pendant deux années de suite, parce que Charles II. n'avoit point assez d'argent dans ses coffres pour entreprendre de faire un voiage hors de cette capitale.

CHARLES - QUINT fut le premier Prince Espagnol, maître des Indes ; à peine le fut-il, qu'il eut toujours en Europe la fortune contraire. Son fils Philippe II. perdit les Païs-Bas, Philippe III. eut la douleur de céder deux provinces magnifiques aux François, Philippe IV. & Charles II. servirent l'un après l'autre aux triomphes de Louïs XIV. qui démembra la Flandre, le Hainaut, & la Franche-Comté, de la Monarchie d'Espagne.

REVENONS, sage & savant Abukibak, aux réflexions que les mœurs & les inclinations des différens peuples pouvoient faire faire à Descartes. Les Anglois lui offroient mille vertus éclatantes, balancées par bien des défauts essentiels. Ce mélange du bien & du mal devoit sans doute lui faire connoître que le sort des hommes est si malheureux, que tout ce qu'ils peuvent faire, c'est d'excuser leurs
foi-

foibleſſes par quelques bonnes qualités. En général , il ſemble qu'il leur eſt impoſſible de ſe rendre véritablement ſages & entièrement vertueux : c'eſt - là le partage de quelques Philoſophes qui ſe ſont élevés au-deſſus de l'humanité. Quant au commun des hommes , parmi eux le plus ſenſé & le meilleur eſt celui qui eſt le moins fou & le moins mauvais. La généroſité , la grandeur de courage , l'intrépidité d'un Anglois ſont ternies par ſon arrogance , ſa fierté , ſon amour propre , & la bonne opinion qu'il a de lui-même.

DANS tous les païs un Philoſophe trouve une ample matière de plaindre les hommes , & de les mépriſer. Un voia-geur en Italie court riſque d'être la victime de la jaloſie ; en Eſpagne , de la ſuperſtition ; en Angleterre , de la vanité & de la hauteur de ceux avec qui il vit. J'aimerois preſque autant tomber entre les mains d'un Inquiſiteur , d'un Anglois qui me fait ſentir ſans ceſſe combien il ſ'eſtime plus que moi , & qui ne daigne me parler que pour injurier ma Nation , & pour m'ennuier du récit des grandes qualités de la ſienne.

Si un étranger eſt à Londres la victime de la vanité , il l'eſt à Paris de la folie & de l'impertinence. On l'aſſomme de complimens ; on le ruine par l'invention des nouvelles modes ; on l'accable de

de discours fades & puérils ; & pour le récompenser de tant de peines, on veut lui persuader qu'il ressemble aux gens qu'il fréquente , & qu'il est aussi fat qu'eux. De toutes les manies des François, celle qui me paroît la plus insupportable , sage & savant Abukibak , c'est celle de vouloir ériger en François tous les gens qui vivent parmi eux. Un homme dit-il quelque chose qui leur plait , il parle comme un François ; a-t-il des manières polies & engageantes , il a celles d'un François ; est-il d'une figure brillante & aimable , il a l'air d'un François. Je ne trouve rien de si fat que cette façon de penser, elle est aussi insultante pour toutes les Nations étrangères , que la hauteur insupportable des Anglois. Ces derniers disent naturellement qu'il n'y a qu'eux qui soient estimables. Les François ne s'expliquent pas si crûment ; mais ils font entendre qu'on ne vaut quelque chose qu'autant qu'on leur ressemble. Dans le fond ces deux manières de penser sont les mêmes ; l'une est aussi fausse & aussi extravagante que l'autre.

EN parcourant tous les peuples, sage & savant Abukibak , nous découvririons également des défauts directement opposés au bon sens & à la raison. Les Allemands nous fourniroient leur chimérique & ridicule amour pour les vieux titres & les anciens contracts, & leur peu d'attention pour tout ce qui n'est pas

Duc, Comte, Marquis, ou Baron. Nous verrions avec surprise combien ils font peu de cas des plus rares vertus & des plus grands talens, eu égard aux honneurs que les Anglois rendent au vrai mérite. Le mépris, ou pour le moins l'indifférence que les Hanovriens affectèrent pour la mémoire de Leibnitz, est une preuve évidente de cette vérité. Cet illustre Philosophe étant mort, Mr. Eccard, son élève, son compagnon, son ami intime, qui avoit vécu près de dix-neuf ans avec lui, se chargea de faire à ce grand homme un convoi funèbre qui fût digne de son mérite. Il invita toute la Cour à ses funérailles, & personne n'y parut; au lieu qu'on auroit été en foule à l'enterrement d'un fat, décoré de titres pompeux. Ceux de *Philosophe célèbre, de Savant Mathématicien, de Métaphysicien sublime* ne trouverent aucune grace auprès de Messieurs les Allemands. Les Anglois au contraire ont rendu à la mémoire de Newton les mêmes honneurs qu'à celle d'un Roi qui auroit conquis trois Roïaumes, ou qui auroit fait par sa sage conduite dans la paix le bonheur de tous ses sujets. „ Ce qui en-
 „ courage le plus les Arts en Angleter-
 „ re, dit un Auteur moderne très esti-
 „ mé *, c'est la considération où ils sont.
 „ Le

* Voltaire, *Lettres sur les Anglois, Lettre XXVI. pag. 198.*

„ Le portrait du premier Ministre se trou-
 „ ve sur la cheminée de son cabinet. J'ai
 „ vû celui de Mr. Pope dans vingt mai-
 „ sons. Mr. Newton étoit honoré de son
 „ vivant , & l'a été après sa mort com-
 „ me il devoit l'être ; les principaux de la
 „ Nation se sont disputé l'honneur de por-
 „ ter le poële à son convoi. Entrez à West-
 „ minster , ce ne sont pas les tombeaux
 „ des Rois qu'on y admire , ce sont les
 „ monumens que la reconnoissance de la
 „ Nation a érigés aux grands hommes qui
 „ ont contribué à sa gloire. Vous y voiez
 „ leurs statues, comme on voit dans A-
 „ thenes celles des Sophocles & des Pla-
 „ tons. „

IL seroit à souhaiter que tous les peuples imitassent les Anglois dans la vénération qu'ils ont pour les grands hommes que la Nature forme chez eux. Je suis assuré que l'Angleterre est redevable de tous les génies célèbres qui l'ont illustrée depuis plusieurs années , à l'encouragement qu'on y donne aux gens de Lettres ; mais on ne peut guères espérer de voir un goût & un usage aussi loüable devenir général par toute l'Europe.

REVENONS donc, sage & savant Abukibak , à notre premier sujet , & convenons qu'il n'est point de meilleur moïen pour éviter de faire des fautes , & pour connoître celles que l'on a faites , que d'examiner avec soin les actions des autres. Comme on juge toujours plus sé-

vèrement des défauts d'autrui que des siens propres , on découvre qu'on s'étoit pardonné souvent , comme une chose indifférente , ce que l'on ne peut s'empêcher de condamner dès qu'on l'apperçoit dans les autres. Il est tel Allemand , qui a ignoré pendant vingt ans que la fierté fût un vice ; il a fallu qu'il vît un Anglois pour s'en convaincre.

Je te salue , sage & savant Abukibak.



LETTRE SOIXANTE-DIX-NEUVIÈME.

Le Cabaliste Abukibak , au studieux ben Kiber.

TA dernière Lettre , studieux ben Kiber , m'a fait un plaisir infini. Je vois que tu penses solidement , & d'une manière bien différente de celle des personnes de ton âge. L'étude de la sagesse , & la recherche des moyens pour y réussir sont tes principales occupations ; on ne sauroit prendre des mesures plus justes , & des précautions plus sensées pour distinguer le faux du vrai , que le font celles que tu mets en usage. Les défauts que nous appercevons dans les autres hommes , sont des instructions perpétuelles ; & l'on peut dire avec beaucoup de rai-

raison qu'étudier la sagesse, c'est faire attention aux foiblesses humaines. Les sottises d'un étourdi, les impertinences d'un fat, les bêtises d'un ignorant, valent les leçons d'un Philosophe pour quelqu'un qui a du génie, & qui veut s'en servir. Dans tous les tems les véritables sages ne le sont devenus que par le mépris & l'aversion que leur inspiroient les hommes en général. Les sottises & les folies des Grecs furent la cause des ris de Démocrite & des pleurs d'Héraclite. *

Si les Philosophes modernes trouvent, en parcourant les Nations d'aujourd'hui, un vaste champ à leurs réflexions, les anciens avoient bien le même avantage. Il n'est aucun peuple moderne, dont on ne reconnoisse aisément l'original dans l'antiquité : on y voit de fourbes & de rusés Italiens, de superstitieux Espagnols, des Anglois orgueilleux & vains, & des François étourdis & Petits-mâîtres ; on retrouve tous ces gens-là, il y a deux mille cinq cens ans. Il est vrai qu'ils ont un

* La conduite ridicule & insensée des hommes affligea si fort Héraclite, qu'il résolut de les fuir pour toujours ; il aima mieux ne manger que des herbes & des racines, que de vivre avec eux. *Tandem hominum odio secessit, vitamque in montibus ducebat olera ac herbas comedens.* Diog. Laert. de Vita Philosoph. Lib. IV. in Vit. Hérach. pag. 362.

un autre nom ; mais pour les caractères, ils sont parfaitement ressemblans.

LES Grecs aimoient les Arts & les Sciences, ils excelloient dans la peinture & dans la sculpture ; mais ils étoient fins, souples, déliés, trompeurs, vindicatifs, idolâtres des spectacles, passionnés pour la Musique, adonnés aux femmes, & enclins au vice affreux, auquel on a donné le nom d'amour Socratique. Ce portrait n'est-il pas très ressemblant à celui d'un Italien, & peut-on demander plus d'égalité entre les mœurs & les usages de deux peuples ?

LES Egyptiens sont les Espagnols de l'antiquité. Ils étoient entêtés de l'étude de leur Théologie mystique, ils regardoient avec une profonde vénération tout ce qui venoit de leurs Prêtres, ils les considéroient comme les Ministres & les Interprètes infailibles de la Divinité. Ils dédaignoient les autres Nations, sans les connoître & sans voyager jamais chez elles ; ils étoient fainéans, paresseux, mangeoient fort médiocrement, ajoutoient beaucoup de foi aux sortilèges, aux maléices, aux Enchanteurs, aux Magiciens, aux Astrologues & aux Diseurs de bonne aventure. Deux gouttes d'eau sont-elles plus semblables qu'un ancien Egyptien & un Espagnol moderne ?

Je pourrois, si je voulois, pousser encore plus loin le parallèle, je trouverois
en

en Espagne la parfaite copie de toutes les extravagances & de toutes les superstitions qui furent autrefois en Egypte. L'antiquité n'a eu aucune Nation qui ait égalé les Egyptiens dans le ridicule de la Religion : non seulement ils adoroient des hommes, mais leurs Temples étoient remplis de figures d'animaux. Les chiens, les éperviers, les ibis, les crocodiles y occupoient des places distinguées*. Les Espagnols ne se contentent pas d'élever dans leurs Eglises des Autels à St. Roch, ils y placent aussi son chien ; il est auprès de lui, & figure dans le même tableau que son Maître. St. François est accompagné de sa brebis, St. Paul de son corbeau, & St. Antoine de son cochon. Homme & bête, tout est également encensé par un Prêtre avare & imposteur, qui se moque de la crédulité du peuple & de l'Idole qu'il dessert.

ALLONS encore plus loin, studieux ben Kiber,

* *Exempla libet dare & videre, ac primum Egyptiorum, quos omnes gentes credo equidem una & stulta superstitione anteivisse: neque enim ad homines, aut ad mortuos modo, Deorum cultum, Isim, Serapim, Anubim; sed ad bestias, easque vilissimas, transfulerunt, canes, icbneumones, felles, accipitres, ibides, lupos, crocodilos, & tales plures. Lipsii Monita & Exempla Politica, Cap. III. pag. 22.*

Kiber, & donnons plus d'étendue à cette comparaison. Les Egyptiens laissoient en mourant des fonds considérables pour l'entretien de leurs Divinités. L'Etat leur assignoit des fonds qui leur rapportoient un revenu annuel, on mettoit leur portrait sur les drapeaux & sur les étendards, on célébroit leurs funérailles, avec de grandes marques de douleur & avec beaucoup de magnificence *. Tout cela se pratique en Espagne au pied de la lettre, & peut-être plus communément qu'autrefois en Egypte. Il n'est aucun Espagnol qui ôsât sortir de ce Monde, sans laisser de quoi orner l'Autel de quelque Saint, ou sans donner quelque chose aux Prêtres qui ont soin de la Chapelle. Des provinces entières font très souvent de pieuses fondations; la seule ville de Valence a peut-être plus donné aux Moines que celle de Memphis aux Prêtres d'Epaphus. Les portraits de St. Jaques, de St. Philippe, de St. George, &c. sont sur dix ou douze mille bannières. On célèbre, non seulement les anniversaires de leur naissance, mais aussi de leur mort. Les Hymnes qu'on chante devant leurs Idoles,

* *His (Diis animalibus) cibos dare per obsequium pietatis soliti. His agros & vestigalia e publico assignare. Horum insignis imagines præferre. His denique defunctis cum ploratu funus & sumptu monumenta facere. Lipsius, ibid.*

CABALISTIQUES , Lettre LXXIX. 135

les , sont plus longues de la moitié les jours où l'on fait leur commémoration. Il est telle fête, dont la célébration coute des sommes très considérables , & les Moines ont la portion *double* , aussi bien que le Saint son Office.

JE suis assuré , studieux ben Kiber , que tu avoüeras qu'au langage près, si un ancien Egyptien revenoit au Monde , & qu'il fût transporté en Espagne , il croiroit être dans sa première patrie. La figure & l'air de ses nouveaux compatriotes le confirmeroit dans cette opinion , il verroit de grands hommes , maigres , secs , & basanés , ainsi que le sont tous les Egyptiens ; il est vrai qu'il trouveroit qu'ils sont plus crasseux qu'ils ne l'étoient autrefois. Etablissons donc comme une vérité constante qu'excepté la propreté , un Espagnol moderne est la parfaite copie d'un ancien Egyptien.

LES François ressemblent beaucoup aux anciens Persans , ils aiment , ainsi qu'eux , le faste , l'ostentation & les équipages. Ils sont attachés à leur Roi , & ont pour ses volontés une entière soumission. Ils sont affables , polis , inconstans , présomptueux , & plus occupés de leur fortune particulière , que de la gloire de leur patrie : dès que le sort leur est favorable , ils tentent les plus grandes entreprises. Xerxès pensa réduire la Grece entière sous son obéissance , Louis XIV. conduisit son armée victorieuse jusqu'aux portes d'Am-

terdam , & fut pendant long-tems l'arbitre de l'Europe. Quand la fortune leur est contraire, ils ne savent point se roidir contre les disgraces ; la perte d'une première bataille est ordinairement chez eux l'avant-coureur d'une autre défaite. Dire que les François ont été battus la première campagne , c'est annoncer qu'ils le seront pendant toute la guerre. Vainqueurs de leurs ennemis jusqu'à Hochstet, combien d'échecs n'essuierent-ils pas depuis la perte de cette bataille, Oudenarde, Ramillies, l'affaire de Turin, les sièges de Lille, de Tournai, de Mons, de Douai, de Bouchain, du Quénoi ? Les dernières années de la guerre, Milord Marlborough & le Prince Eugene joüoient parfaitement le rôle d'Alexandre ; & Louis XIV. ne représentoit que trop bien celui de Darius , Prince illustre , mais malheureux. Les Persans , il est vrai, aimoient moins les nouvelles modes que les François , quoiqu'ils ne fussent pas moins partisans qu'eux des vêtemens superbes ; mais cette différence est-elle si grande, qu'on ne puisse regarder comme très juste le parallèle de ces deux peuples ?

Les Anglois me paroissent avoir presque tous les défauts & toutes les vertus des Romains. Ils méprisent les autres peuples, & haïssent leurs voisins ; ils sont fiers, hautains & arrogans : ils aiment les spectacles & les combats de Gladiateurs ; les fêtes & les jeux publics n'ont
pour

CABALISTIQUES, *Lettre LXXIX.* 137

pour eux aucun appas, si le sang des hommes, ou des animaux n'y est répandu. Ils sont adonnés aux courtisannes ; il y a autant de femmes publiques à Londres , qu'il y en eût jamais à Rome. Voilà les défauts , voici les vertus. Ils aiment les Sciences , & respectent les grands génies. Pope & Newton ont été aussi chéris & aussi honorés en Angleterre , que Térence & Cicéron le furent en Italie. Les Romains n'étoient pas plus jaloux de leur liberté , que les Anglois le sont de la leur ; ils ne verserent pas plus de sang pour la conserver. L'intrépidité , la constance dans l'adversité , le mépris des richesses , l'amour de la patrie furent le partage des premiers ; les mêmes vertus entrent dans le caractère des derniers. Le courage des Anglois est connu de toute l'Europe , leurs plus grands ennemis ne leur refusent point la bravoure. Quant à leur fermeté dans les malheurs & dans les infortunes , pour connoître jusqu'où elle va , il ne faut que jeter les yeux sur cette foule d'Anglois qui ont été forcés d'abandonner leurs biens & leur pays par la ruine du parti qu'ils avoient embrassé. Ils bravent les plus rudes coups de la fortune ; aussi fiers au milieu des étrangers que s'ils étoient parmi leurs compatriotes , rien ne sauroit les résoudre à fléchir devant le vainqueur. Combien y a-t-il d'Anglois qui meurent de faim en France , en Espagne & en Italie , qui pour être

être riches dans leur païs, n'avoient qu'à le vouloir, c'est-à-dire, n'avoient qu'à changer de sentiment & à se ranger du parti que favorisoit la fortune? Ils ont méprisé de devenir heureux à ce prix, leur exil & leur pauvreté leur ont paru plus supportables que la douleur & la honte d'être obligés de feindre. Il est bien flatteur pour les Anglois qu'on puisse appliquer à plus de deux mille de leurs compatriotes la fastueuse louange, que Lucain a donnée au plus vertueux & au plus sévère des Romains :

Vitrix causa Diis placuit, sed victa Catoni.

ON a vanté avec raison le desintéressement de ce sage Dictateur, qu'on ôta de la charrue pour mettre à la tête de l'armée de la République, & qui, après avoir battu les ennemis, retourna dans sa maison de campagne labourer ses champs & reprendre ses premières occupations. Je conviens que c'est-là un exemple d'un parfait mépris des grandeurs, & d'un véritable amour pour sa patrie ; mais il est commun en Angleterre de voir des particuliers sacrifier leurs intérêts, leurs grandeurs & leur rang au bien de l'Etat. On a vû des Seigneurs aller porter eux-mêmes au Prince la démission de leurs emplois, qui valoient deux cens mille livres de revenu, monnoie de France, parce qu'il exigeoit d'eux qu'ils fissent certaines

CABALISTIQUES, Lettre LXXIX. 139

taines démarches contraires au bien & à la liberté du Roïaume; ils aimoient mieux aller vivre dans une terre en simples Gentilshommes de campagne que de rester attachés à la Cour, en manquant à eux-mêmes & à leur concitoïens. Des actions aussi généreuses ne se font plus aujourd'hui qu'en Angleterre; aussi faut-il chercher des hommes dans ce país, pour pouvoir en trouver qu'on puisse égaler aux Romains.

Si nous examinons, studieux ben Kiber, tous les autres peuples de l'Europe, nous en rencontrerions aisément plusieurs autres dans l'antiquité; auxquels nous pourrions les comparer avec autant de raison que les Italiens aux Grecs, les François aux anciens Persans, les Espagnols aux Egyptiens, & les Anglois aux Romains. Peut-être quelque jour t'écirai-je encore sur ce même sujet.

ADIEU, mon cher ben Kiber; perfectionnes toujours tes connoissances, & surtout gardès-toi d'être la dupe de tes préjugés.



LIT.



LETTRE QUATRE-VINGTIÈME.

Ben Kiber, *au sage Cabaliste Abukibak.*

JE t'écrivis, il y a quelque tems, sage & savant Abukibak, quels étoient mes sentimens sur le Pyrrhonisme raisonnable. J'entends par le Pyrrhonisme raisonnable, une sage défiance des choses dans lesquelles nous croions appercevoir quelquefois le plus d'évidence. Je t'ai déjà montré * que les plus grands Philosophes ont témoigné beaucoup d'incertitude, il me seroit aisé de te prouver que la plupart des Pères de l'Eglise ont pensé de même qu'eux. Les Auteurs divins & inspirés ont même regardé comme une folie, l'envie qu'ont les hommes de pénétrer des secrets qui leur sont cachés. *J'ai tâché, dit Salomon, de devenir savant pour connoître les phénomènes & les accidens qui arrivent dans ce Monde. Il y a tel homme qui s'applique la nuit & le jour, & qui sacrifie le sommeil & le repos dans l'esperance d'acquérir de vaines connoissances. J'ai compris que les hommes ne pourront jamais donner au-*
cune

* Lettre XXXII. du II. Volume.

une raison plausible , ni aucune démonstration évidente de la nature des ouvrages de Dieu qui sont sous le Soleil. Plus les foibles humains se tourmentent pour connoître la cause des choses , & moins ils la peuvent trouver ; & lorsqu'un Sage se flatte d'avoir dévoilé les mystères de la Nature , il se trompe , & est la dupe de sa vanité *.

VOILÀ , sage & savant Abukibak , le Pyrrhonisme Physique , établi fortement par le plus sage des hommes. Il regardoit l'envie de savoir , comme une des plus grandes infortunes attachées à la foiblesse humaine. *J'ai vu* , dit-il † , *l'affliction que Dieu a donnée aux hommes pour les exercer. Il n'a rien fait que de bon & de sage , & il a établi toutes les choses telles qu'elles devoient être , & dans*

* *Apposui cor meum ut scirem Scientiam , & intelligerem distensionem quæ versatur in terra. Est homo , qui diebus & noctibus somnum non capit oculis. Et intellexi quod omnium operum Dei nullam possit homo invenire rationem eorum quæ fiunt sub Sole ; & quanto plus laboraverit ad quærendum , tanto minus inveniat. Etiam si dixerit Sapiens se nosse , non poterit reperire. Salomon , Ecclesiast. Cap. VIII. vs. 16. & 17.*

† *Vide afflictionem quam dedit Deus filiis hominum , ut distendantur in ea. Cuncta fecit bona in tempore suo , & Mundum tradidit disputationi eorum , ut non inveniat homo opus , quod operatus est Deus ab initio usque ad finem. Eccl. Cap. III. vers. 10. & 11.*

dans leur tems. Il a abandonné cet Univers aux foibles mortels, comme un vaste champ à leurs méditations & à leurs disputes; mais il a voulu que les ouvrages qu'il avoit faits, leur fussent inconnus depuis le commencement jusqu'à la fin. Prends bien garde à ces derniers mots, sage & savant Abukibak. Salomon déclare précisément que tous les efforts des hommes sont inutiles, & qu'ils auront aussi peu de certitude dans tous les siècles à venir, qu'ils en ont eue dans ceux qui se sont déjà écoulés; triste & fatale décision pour ces demi-Savans, qui, prévenus en faveur de leurs opinions, pensent que la vérité de l'essence des choses dépend de leurs préjugés, ou de leurs visions chimériques.

PASSONS de Salomon à Saint Paul, que Dieu choisit pour faire connoître aux Païens la seule & véritable Philosophie. Il condamne la passion que les Grecs avoient de pénétrer dans les secrets de la Nature, les ouvrages du Tout-Puissant étant au-dessus des connoissances humaines, & la créature ne pouvant s'élever jusqu'au Créateur. Il est écrit, dit cet Apôtre: Je perdrai la sagesse des Sages & la prudence des Prudens. Où est le Sage, où est le Docteur de la Loi, où est l'homme qui connoisse les choses de ce siècle? Dieu n'a-t-il pas changé en folie la sagesse de ce Monde? Car parce que dans la sagesse de Dieu, le Monde n'a pas connu Dieu par la sagesse, il
lui

*lui a plu de sauver les Fideles par la folie de la Prédication *.*

SAINTE Paul, regardant avec tant de mépris la science & les connoissances des plus grands Philosophes, il ne faut point s'étonner s'il exhortoit si fort les Colossiens à mépriser la Philosophie comme une étude trompeuse, captieuse, illusoire, & qui n'avoit d'autre fondement que l'orgueil des hommes. Prenez garde, dit cet Apôtre, *que personne ne vous trompe par des raisonnemens de la Philosophie, & de cette vaine tromperie, conforme aux Traditions des hommes & aux Elémens du Monde †.*

LES Peres de l'Eglise, qui succéderent aux Apôtres, écrivirent également contre ceux qui prétendoient que les hommes pouvoient connoître la vérité par le secours de la raison & de la lumière naturelle. L'homme, dit Arnobe, *est*

** Scriptum est : Perdam sapientiam Sapientium, & prudentiam Prudentium reprobabo. Ubi Sapiens? Obi Scriba? Ubi Conquisitor bujus seculi? Nonne Deus stultam fecit sapientiam bujus Mundi? Nam qui in Dei sapientia non cognovit Mundus per sapientiam Deum? S. Paul. I. Corinth. Cap. I. Vers. 19. & seqq.*

† Videte ne quis vos decipiat per Philosophiam & inanem fallaciam, secundum Traditiones hominum, secundum Elementa Mundi, & non secundum Christum. S. Paul. Coloss. Cap. XI. Vers. 8.

Tome III.

K

est un animal aveugle, & qui n'a aucune connoissance de lui-même, & qui ne sauroit connoître par aucune raison ce qu'il doit faire, en quel tems, & de quelle manière *.

LACTANCE ne frondoit pas avec moins de force l'orgueil des Savans † présumptueux. Il établit encore plus fortement le sage Pyrrhonisme qu'Arnobé. Il se moquoit de ceux qui se regardoient comme des scrutateurs des mystères de la Nature. Il employa plus d'une fois son éloquente plume à prouver que la vérité est

* *Esse animal cacum, & ipsum se nesciens, nullis possit rationibus consequi quid oporteat fieri, quando, vel quo genere.*

Arnob. Lib. I.

† Aujourd'hui le plus petit Régent de Collège prétend expliquer clairement quelle est la nature de l'ame, & savoir le lieu où elle fait sa demeure. Lactance se moque avec raison des Philosophes qui avoient vécu avant lui, & de ceux qui vivoient dans son tems, & qui avoient prétendu approfondir un mystère impénétrable. Il avoue sincèrement qu'il ne donne que pour des conjectures tout ce qu'il dit sur ce sujet. *Mentis quoque rationem incomprehensibilem esse quis nesciat, nisi qui omnino illam non habet, cum ipsa mens quo loco sit, aut cujusmodi, nesciatur? Varia ergo a Philosophis de natura ejus ac loco disputata sunt; at ego non dissimulabo quid ipse sentiam, non quia sic esse adfirmem; (quod est insipientis in re dubia facere) sed ut exposta rei difficultate, intelligas quanta sit divinorum operum magnitudo.* Lactant. de Officio Dei ad demetrianum, Cap. XVI.

est inconnue aux hommes, & que la Philosophie ne peut donner aucune certitude réelle. *Les Livres saints*, dit-il, nous apprennent que toutes les pensées des Philosophes sont des folies. On ne sauroit trop constater cette vérité par les effets & par les raisons, dans la crainte que quelqu'un, trompé & séduit par le nom brillant de la sagesse, & égaré par l'éclat d'une éloquence flatteuse, ne préfère les opinions qu'on appuie sur l'autorité de la raison & de la lumière naturelle à celles qui n'ont d'autre fondement que la Révélation *.

ST. Thomas adopte l'opinion de Lactance. Il étoit persuadé que la raison humaine est très défectueuse, & qu'on ne peut trouver aucune certitude parfaite dans les choses qu'on ne connoît que par le seul secours de la lumière naturelle. Il est nécessaire, dit-il, † que les hommes
re-

* Cum sit nobis divinis Litteris traditum cogitationes Philosophorum stultas esse, id ipsum re & argumentis docendum est; ne quis honesto sapientiæ nomine inductus, aut inanes eloquentiæ splendore deceptus, humanis malit quam divinis credere. Lactant. Institut. Lib. I. Cap. I.

† Necessarium est homini accipere per modum fidei, non solum ea quæ sunt supra rationem, sed etiam ea quæ per rationem cognosci possunt propter certitudinem. Ratio enim humana in rebus divinis est multa deficiens; cujus signum est, quia Philosophi de rebus humanis naturali investigatione perscrutantes, in multis erraverunt & sibi ipsis contraria senserunt. Ut ergo esset indubitata & certa cognitio

reçoivent par l'autorité de la foi non seulement les choses qui sont au-dessus de la raison ; mais même celles que la raison peut connoître à cause de la certitude. Car la raison humaine est fort défectueuse dans les choses divines ; aussi voit-on que les Philosophes sont tombés dans plusieurs erreurs, en voulant approfondir la nature & l'essence des choses humaines, & se sont contredits mutuellement, l'un soutenant un sentiment qu'un autre condamnoit. Afin donc que les hommes connussent d'une manière certaine & indubitable l'existence de Dieu, il a été nécessaire que la foi leur enseignât les choses divines, comme aiant été enseignées de Dieu même, qui ne peut mentir.

Si les hommes considéroient attentivement, sage & savant Abukibak, combien ce qu'ils appellent raison est une chose arbitraire, & sujette à recevoir les différentes impressions des préjugés, de l'amour propre, de l'orgueil, de la vanité, enfin de toutes les passions, ils feroient beaucoup moins de fonds sur cette prétendue lumière naturelle qu'ils regardent comme un guide certain. Car enfin, si elle est quelque chose de véritablement réel, & de véritablement fixe & déterminé, il faut qu'elle soit la même dans
tous

apud homines de Deo, oportuit quod divina eis per modum fidei traderentur, quasi a Deo dicta, qui mentiri non potest. St. Thom. II. 2. Quæst. 2. & 4.

tous les hommes, qu'elle produise dans eux les mêmes opérations, & qu'elle leur fasse voir également les choses. Or, d'où vient donc cette diversité de sentimens ? Par quelle raison tout un peuple regarde-t-il comme une vérité évidente une chose, de la fausseté de laquelle un autre est pleinement convaincu ? Pourquoi ce qui est vertu en Asie devient-il crime en Europe ? Quelle est la véritable raison ? Est-ce l'Européenne, ou l'Asiatique ? Si les Européens sont fondés dans leurs sentimens, que devient la lumière naturelle des habitans de la plus grande partie du Monde ? Il faut alors avouer que ce prétendu flambeau qui aura été donné pour les conduire, ne leur est guères plus utile que les ténèbres les plus épaisses. Mais pourquoi croions-nous que ce soit la raison Asiatique qui soit de faux aloi ? D'où vient est-ce que ce ne sera pas l'Européenne ? Comment est-ce qu'on peut décider une question aussi épineuse ? Ne vaut-il pas mieux adopter le sentiment de St. Augustin, & croire que la pesanteur de notre corps est la cause du peu de connoissance & du peu de perception de notre esprit ? *L'entendement humain, dit ce Pere de l'Eglise, est obscurci par l'habitude des ténèbres dont il est enveloppé dans la nuit du péché. Il ne peut envisager fixement la clarté, l'évidence lui manque. C'a été un bonheur pour lui, que*

d'être conduit vers la vérité par la voix de l'autorité.*

CONSIDERES, sage & savant Abukibak, qu'il semble que Saint Augustin fût persuadé que l'homme n'étoit jamais capable de connoître le vrai par lui-même, & qu'il falloit pour cela qu'il fût conduit & déterminé par une cause supérieure. Cela étant, quel fondement peut-on faire sur cette raison, si vantée par les Philosophes, si exaltée par la plûpart des Savans? Doit-on donner le nom de lumière naturelle à une chose qui n'a pas la faculté de pouvoir nous éclairer? Et quel effet peut produire la Philosophie, qui ne s'appuie que sur l'autorité d'une raison trompeuse & illusoire, qui nous nuit aussi souvent qu'elle nous sert?

CICERON n'a pas prétendu sans fondement que les hommes seroient peut-être plus heureux, s'ils n'en avoient point été dotés. Il la compare au vin, qui peut bien être quelquefois utile aux malades, mais qui leur nuit ordinairement †. En effet,

** Quia caligantes hominum mentes consuetudine tenebrarum, quibus in nocte peccatorum vitiorumque velantur, perspicuitati sanctitatisque rationis aspectum idoneum intendere nequeunt, saluberrime comparatum est, ut in lucem veritatis aciem titubantem, & veluti ramis humanitatis opacatam inducat autoritas.*

Augustinus, de Moribus Eccles. Cath. Cap. II.

† *Ut vinum aegrotis, quia prodest raro, nocet sæpius.*

effet, quelles extravagances & quelles folies n'excuse-t-on pas par la raison? Un homme, qui, sans avoir reçu d'un autre la moindre injure, fait deux ou trois cens lieues uniquement pour aller s'égorger avec lui au pied d'un Bastion, ou d'un Chemin-couvert, fonde son extravagance sur la raison; un Jésuite, qui bouleverse la Société civile, qui lui seul fait plus de mal que la peste & la famine, défend ses crimes par la raison. Le Pere la Chaise apportoit des prétextes, qui dans le fonds paroissoient bons & raisonnables, pour excuser l'exil des Protestans. Un Janséniste, encore plus fou que le Jésuite n'est malin, fonde sur la raison la nécessité d'introduire le fanatisme, & d'autoriser les convulsions; un débauché, livré à ses plaisirs, défend sa conduite par la raison; un Théologien croit être fondé par la raison à passer sa vie à embrouiller la Religion par de vaines disputes; un Philosophe autorise toutes ses visions chimériques par la raison; enfin,

il

piissime, melius est non adhibere omnino, quam saepe dubio salutis in apertam perniciem incurrere: sic baud scio, an melius fuerit humano generi motum istum celerem, cogitationis acumen, solertiam quam rationem vocamus, quoniam pestifera sint multis, admodum paucis salutaria, non dari omnino quem tam munifice & tam large dari. Cicero de Natura Deorum, Lib. III.

il n'est rien où les hommes ne veuillent la faire entrer. Tous croient l'avoir également en partage, & tous sont également dans l'erreur.

IL est plus utile qu'on ne pense, sage & savant Abukibak, d'humilier les partisans outrés de cette raison, en leur faisant voir la foiblesse & l'incertitude. On apprend ainsi aux Philosophes orgueilleux à captiver leur entendement sous l'opéissance de la foi, & à ne jamais disputer sur de certaines choses. Combien en est-il parmi eux, dont on peut dire avec St. Bernard, que dans le tems qu'ils cherchent à connoître les choses étrangères, ils n'ont d'eux-mêmes aucunes connoissances* ?

** Multi multa sciunt, & se ipsos nesciunt, alios inspiciunt, & se ipsos deserunt. Deum quærunta per ista exteriora, deserentes sua interiora, quibus interior est Deus. Bernardi Meditationes devotissimæ ad humanæ conditionis cognitionem, alias Liber de Anima, Cap. I. Num. I.*



LE T.



LETTRE QUATRE - VINGT - UNIÈME.

Ben Kiber , *au sage Cabaliste Abukibak.*

SI l'idée de rentrer dans le néant , sage & savant Abukibak , est mortifiant , celle d'un sommeil perpétuel , suivi de songes agréables , n'a rien de commun avec elle. Je conviens bien que le sommeil doit être regardé comme une espèce de cessation de la vie ; mais c'est lorsque l'esprit & le corps sont ensévelis dans un repos léthargique. Car dès qu'un homme fait des songes amusans , son bonheur est réel ; il est aussi heureux que celui qui veille. Tous les plaisirs de la vie ne sont que de flatteuses chimères , la vie elle-même n'est qu'un songe ; & lorsque nous venons à mourir , l'on peut dire que nous avons été plus ou moins heureux , selon que nous avons rêvé plus ou moins agréablement.

SUPPOSONS qu'une personne dorme pendant vingt ans de suite , qu'elle se figure d'être un Roi puissant , victorieux , triomphant , qui gagne des batailles , qui

K 5

prend

prend des villes, qui triomphe de ses ennemis, n'aura-t-il pas été aussi réellement heureux que les plus grands Monarques? Il aura goûté tous les plaisirs, toutes les douceurs qu'ont ressentis les Jules Césars, les Scipions, les Henri IV. & sa joie n'aura point été troublée par les disgrâces de Pompée, de Sertorius, de François I. & de Charles XII.? Le conquérant imaginaire & dormant aura été plus heureux que bien de conquérans réels & veillans.

PASSONS du Guerrier à l'Ecclésiastique. Un petit Curé de village est métamorphosé par le sommeil en Cardinal. Il pense qu'il se promène dans les rues de Rome, suivi & escorté d'un grand nombre d'estafiers. Il a une table servie splendidement, & une maîtresse jeune & jolie. A la place d'une servante crasseuse, qui étoit autrefois admise dans le lit du Curé veillant, succède une Beauté imaginaire, qu'un Aumônier, confident de son maître, personnage aussi peu réel que tout le reste, conduit par un escalier dérobé. Je demande si ce Curé n'est pas aussi fortuné que le Cardinal le plus galant? Je soutiens qu'il se peut faire qu'il le soit beaucoup plus. Il ne court point le risque de perdre par ces galanteries imaginaires ce qu'il en couta au Cardinal du Bois pour de réelles.

UN Auteur dormant peut encore avoir
des

des avantages considérables sur celui qui veille. Il ignorera le jugement qu'on porte sur ses Ouvrages , il pensera que le Public approuve ses fades productions. En rêvant , il goute toute la satisfaction qu'ont ressentie les Racines , les Corneilles , les la Bruïeres & les Despreaux ; en veillant , il essuieroit toutes les nazardes & toutes les sanglantes plaisanteries , dont les Cotins & les Pradons ont été accablés. Si l'Ecrivain des *Anecdotes Historiques, Galantes & Littéraires* , après avoir par ses pernicieux remèdes endormi pour toujours tant de gens , est condamné à son tour de dormir pendant dix ans , plein de la sotte vanité qui fait le partage de tous les Auteurs subalternes , il se placera auprès des plus grands hommes , il s'applaudira , il admirera ses fades productions. Aucun Journaliste incommode n'ira lui exposer aux yeux des vérités desagréables , tout lui rira , tout favorisera ses desirs. S'éveille-t-il , sa fortune , sa gloire & son mérite s'évanoüissent ; tout tombe , tout finit , tout est détruit dès qu'il ouvre la paupière. *Heureux sommeil ! s'écriera-t-il. Pourquoi ne duriez-vous pas toujours ? Songes flatteurs , d'où vient vous êtes - vous dissipez ? Que ne puis-je rêver toute ma vie ! Et puisque tel est mon sort qu'il faut que je veuille en dépit de la raison m'ériger en Auteur , ne valoit-il pas mieux cent fois pour ma tranquillité que ce fût en imagination qu'en réalité ?*

EN parcourant tous les différens états de
la

la vie, nous découvririons aisément, sage & savant Abukibak, qu'il n'en est aucun dont le sommeil ne puisse augmenter la félicité. Si j'avois vécu du tems des Païens, j'aurois étendu jusqu'aux Dieux ce que je borne aujourd'hui aux hommes. Le sort de Saturne m'eût paru cent fois plus heureux que celui de Jupiter. Tu fais que ce dernier Dieu endormit le premier, & ne lui laissa d'autre avantage que de faire sans cesse des songes agréables. A quoi pensoit le bon Jupiter de ne pas avaler une prise de son opium ? Il devoit être bien aveugle, s'il n'en connoissoit pas tous les avantages ? Hé quoi ! lorsque pour jouir d'Europe, il se métamorphosa en bœuf ; quand il fut obligé de voir souffrir Alcmena qu'il avoit rendue enceinte, n'eût-il pas mieux valu pour lui qu'il dormît comme Saturne. Eût-il dû ronfler aussi fortement qu'un homme qui lit trois pages des Ouvrages du Jésuite Courjan, n'importe ; il eût rêvé agréablement, il n'eût ressenti aucune peine. Pour vaincre des Beautés cruelles, il n'eût point eu besoin d'avoir recours à aucune métamorphose ; il n'eût rien eu à redouter de la jalousie de son épouse Junon. Si un homme, dont la femme est pigrièche, méchante, querelleuse, refusoit de changer ses peines réelles pour des songes agréables, on le traiteroit d'imbécille. Quel nom peut-on donner à une Divinité qui tient une conduite aussi peu pensée ?

QU'IL

Qu'IL feroit heureux , sage & savant Abukibak , pour les François de connoître la drogue soporative du Maître de l'Olympe ! Si quelque Médecin aujourd'hui pouvoit en trouver la recette , que de trésors n'amasseroit-il point , & combien de dormeurs ne verroit-on pas à Paris ! Que de cocus ronflans ! Que de Petits-maitres , ruinés & persécutés par leurs créanciers , insensibles désormais à leurs persécutions ! Que de vieilles filles , lassées de leur état , mariées en idée ! Que de femmes laides , entourées d'amans imaginaires ! Que de Religieuses entre les bras de Moines frais & gaillards ! Que d'Abbés , pauvres & misérables , érigés en Prélats bien rentés ! Que d'Evêques métamorphosés en Cardinaux , & que de Cardinaux en Papes , & Papes vainqueurs du Monde , & destructeurs des Puissances temporelles !

Tout Paris dormiroit , sage & savant Abukibak , si tout Paris pouvoit rêver sans cesse gracieusement. Que dis-je tout Paris ? toute l'Europe , tout l'Univers. Offrir aux hommes de faire éternellement des songes gracieux , c'est leur présenter un moyen de quitter les peines , les soins , les soucis & les chagrins qui sont inséparablement attachés à l'humanité.

Je suis persuadé que les Philosophes ne feroient pas des derniers à connoître l'utilité d'un songe agréable & perpétuel.

Plus

Plus ils auroient examiné les choses qui nous attachent à la vie, & plus ils se dépêcheroient de prendre le merveilleux opium. Ils sont si convaincus que dans la distribution du plaisir & des peines, le partage est inégal, qu'ils sont assurés qu'un homme ne peut jamais être véritablement heureux qu'en songe. En effet, quel est le mortel qui puisse se flatter de pouvoir être parfaitement tranquille & content ? Quel est celui qui oseroit dire l'avoit été ?

DANS quelque situation qu'on se trouve, on forme toujours quelque nouveau souhait : or, c'est être malheureux que souhaiter ; dès qu'on desire quelque chose, on n'est point entièrement satisfait. Ce n'est que par le secours du sommeil que la félicité peut être parfaite. Tel est le sort de l'homme, il ne sauroit être heureux qu'en imagination. La réalité n'est point faite pour lui, & lorsqu'il croit être au comble de ses vœux, il est étonné de s'appercevoir que le trouble, la crainte, l'esperance & toutes les autres passions naissent en foule du soin des plaisirs qu'il regardoit comme les plus purs.

CONSIDERONS un amant auprès d'une maitresse qui répond à son amour. Il jure qu'il est plus heureux que les Dieux, & que son destin surpasse ses souhaits. Il ne desire plus rien, il possède tous les biens ; mais à peine a-t-il fait toutes ces
pom-

pompeuses déclamations , qu'il s'apperçoit qu'il est troublé par la crainte de ne perdre tout ce qui fait sa félicité. Ses maux viennent de la même source que son bonheur. Foibles mortels ! La peine fuit toujours le plaisir ; elle est inséparable de lui. Dormez & rêvez , si vous voulez être parfaitement satisfaits.

UN courtisan , qui jouit de la faveur de son maître , par combien de chagrins ne l'achete-t-il pas ? Un Prélat , qui possède cent mille livres de rente , à quelle contrainte ne doit-il pas se résoudre ? Ses revenus sont bien païés par cinquante bienféances gênantes , dont il est la victime. Un guerrier est-il heureux ? Peut-on regarder comme tel un homme qui perd la moitié de ses membres pour obtenir quelques honneurs chimériques , ou une modique pension ? Un marchand , qui ne dort ni nuit , ni jour , qui sans cesse dévoré de l'amour du gain , tremble au nom de banqueroute , ou de naufrage , est-il paisible & satisfait ? Un païsan , qui gémit sous la tyrannie des partisans , qui ne vit qu'à force de travail , est-il fort content de son sort ? Faisons dormir tous ces infortunés , sage & savant Abukibak : accordons-leur la faculté de faire des songes gracieux ; les voilà tous heureux. Plus de gêne pour le Prélat , plus de perte de membres pour le guerrier , plus d'avarice pour le marchand , plus de travail pour le

le païſan ; tout dort. Les ſoins , les ſoucis , les chagrins ſont anéantis. Ces gens , ſi malheureux en veillant , ſont ſans ceſſe occupés d'idées gracieuſes , qui ſe ſuccèdent les unes aux autres.

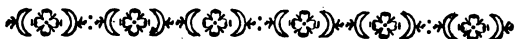
CONVENONS donc , ſage & ſavant Abukibak , que ceux qui ne diſtinguent point le ſommeil de la mort , raifonnent d'une manière peu juſte. Pour la plupart des hommes rêver & dormir , c'eſt vivre plus gracieuſement que veiller. Laifſons toutes les vaines ſubtilités des Scholaſtiques & des demi-Philoſophes , le plus grand bien que la Nature ait accordé aux hommes , c'eſt le ſommeil. Loin qu'il ſoit l'image de la mort , je ſerois tenté de le regarder comme celle de la félicité éternelle réſervée aux juſtes. Il nous donne une légère & imparfaite idée de la tranquillité dont nous jouirons , lorsque notre ame ſera dégagée des liens du corps.

Au reſte , ſage & ſavant Abukibak , tu as dû t'appercevoir dès le commencement de ma Lettre qu'en parlant du bonheur & de l'avantage du ſommeil , je n'ai prétendu faire mention que de celui qui nous procuroit des ſonges agréables. Car dès qu'il nous jette dans une entière léthargie , il peut être regardé comme un anéantiſſement ; & ſ'il nous fait faire des rêves diſgracieux , il a tous les deſavantages de la vie , ſans en avoir le gracieux & le bon. Mon ſentiment ſe réduit à
soute-

CABALISTIQUES, *Lettre LXXXII.* 159

soutenir qu'il feroit plus avantageux aux hommes de rêver toujours agréablement, que de jouir de toutes les félicités, attachées à l'état de ceux qui veillent, parce que ces félicités sont troublées par mille infortunes, ou par la crainte de les perdre.

Je te salue , sage & savant Abukibak.



LETTRE QUATRE - VINGT - DEUXIEME.

Le Cabaliste Abukibak, au *studieux ben*
Kiber.

LA Lettre, que tu m'as écrite sur les différens genres de folies qu'on peut justifier par les mœurs & les coutumes de certains peuples, m'a fait réfléchir, mon cher ben Kiber, aux bizarreries de l'esprit humain. Je serois tenté de croire qu'il n'y a aucun homme véritablement sage. Quand je dis *véritablement sage*, j'entends qui n'ait quelque chose qui tende visiblement à la folie. Plusieurs Savans ont été convaincus de cette vérité ; ils l'ont soutenue dans leurs Ecrits, & le fameux Despréaux a prétendu que l'homme étoit le plus sot & le plus ridicule de

Tome III. L tous

tous les animaux. * Il me paroît cependant que les Auteurs qui ont traité des bizarreries & des caprices de l'esprit humain, n'ont point examiné assez philosophiquement cette matière. Ils se sont trop arrêtés aux généralités, il eût été à souhaiter qu'ils fussent descendus dans un détail plus circonstancié. S'ils n'avoient pas voulu parcourir tous les différens Etats, en considérant avec soin celui des Savans & des Philosophes, ils auroient pu montrer jusqu'où ne va point la foiblesse de l'esprit, puisqu'il est sujet à tant d'imperfections, lors même qu'il est porté à son plus haut degré. Quand on aura découvert cinquante vicieuses inégalités & bizarreries dans Descartes ou dans Leibnitz, on ne sera plus étonné de les retrouver dans un ignorant, ou dans un Petit-maître. Si les personnes, qu'on regarde comme les plus parfaites, sont sujettes à plusieurs défauts ridicules, que ne doit-ce pas être de celles qu'on croit être en droit de mépriser? Je pense donc avec raison, studieux ben Kiber, qu'en examinant les bizarreries de l'esprit humain dans la conduite de deux ou trois Sa-

* *De tous les animaux qui s'élevent dans l'air,
Qui marchent sur la terre, ou nagent dans la mer,
De Paris au Perou, du Japon jusqu'à Rome,
Le plus sot animal, à mon avis, c'est l'homme.*
Despreaux, Sat. VIII.

Savans distingués, on feroit beaucoup plus de progrès dans la connoissance des hommes, qu'en s'attachant en gros à ce nombre étonnant de folies & d'extravagances que les Ecrivains ont condamnées avec fondement, mais ramassées avec peu de choix & de discernement.

QUELQUE grand personnage qu'on choisisse, on trouvera toujours chez lui assez de défauts pour prononcer hardiment que l'esprit humain est plus digne de pitié que d'admiration. Prenons deux célèbres Philosophes, l'un ancien & l'autre moderne, & parcourons leurs principales actions. Commençons par celles d'Aristote, nous viendrons ensuite à celles de Leibnitz.

LE Prince des Logiciens le fut aussi des conteurs de fables & de sornettes. Combien d'histoires absurdes n'a-t-il pas recueillies dans ses Ouvrages? Combien de puérités, également fausses & inutiles, n'y a-t-il pas insérées? Celui, qui se chargea du pénible soin d'apprendre à raisonner les hommes, eut mille fois besoin du secours qu'il offroit aux autres, & pécha grossièrement contre les règles qu'il prescrivait. Veut-on un exemple plus frappant de la foiblesse & de la bizarrerie de l'esprit humain?

POURSUIVONS l'examen du caractère d'Aristote. Il se disoit Philosophe, il l'étoit réellement; cependant il n'en aimoit

pas moins les richesses. Un avide négociant, qui dès la pointe du jour est uniquement occupé du soin de son commerce, n'en eût point fait un éloge plus pompeux. Elles entroient, selon Aristote, dans ce qui constituoit le souverain bien. Lucien s'est moqué avec raison d'une décision aussi fausse & d'une maxime aussi contraire, non seulement à la véritable sagesse, mais même au sens commun. Il fait reprocher par Diogene à ce Philosophe qu'il n'avoit parlé de la sorte que pour avoir un prétexte spécieux de contenter son avarice, & de demander à Alexandre tout ce qu'il croiroit pouvoir en obtenir.

Si Aristote aima l'argent, il ne fut pas moins attaché à la fausse gloire. J'appelle fausse gloire celle qu'on n'acquiert point par des moïens licites & honnêtes. Pour qu'on crût que ses sentimens étoient infiniment plus raisonnables que ceux des autres Philosophes, il leur en a prêté de si extravagans, qu'il faudroit être aussi fou qu'il a été menteur, si l'on se persuadoit qu'ils les ont soutenus réellement. Quelle foiblesse dans un homme, dont le génie étoit si grand & si élevé !

L'INGRATITUDE fut encore un des défauts essentiels d'Aristote ; lui, qui devoit si bien connoître toute l'horreur de ce vice, s'y abandonna entièrement. Il ne perdit jamais l'occasion de maltraiter les Ecrits & la personne de Platon, à qui il étoit

étoit redevable des connoissances qu'il avoit. S'étonne-t-on qu'un particulier déclame contre son maître, & qu'un disciple de l'Abbé Paris vende sa plume aux Jésuites, lorsqu'on considère qu'Aristote s'est laissé emporter jusqu'à l'excès de déchirer Platon, & de flétrir sa réputation, A quelle extrémité ne doit-on pas s'attendre après cela, de voir aller les personnes ordinaires, & quel mépris ne doit-on pas avoir pour l'esprit humain, si vanté par les demi-Savans, & si plaint par ceux qui en sentent toute la foiblesse ?

Je ne réfléchis jamais, studieux ben Kiber, sur la conduite des plus grands hommes, que je ne sente une espèce de confusion que m'inspire mon état misérable. Peu s'en faut que je ne souhaite celui des animaux, & que je ne desire de pouvoir troquer ma raison, toujours chancelante, contre leur instinct, perpétuellement uniforme & sagement dirigé. Les ignorans, ou les gens d'un génie médiocre, se félicitent sans cesse des grands dons qu'ils ont reçus de la Nature. Ceux, qui ont plus de lumière, pensent comme Pascal, & trouvent qu'il a eu raison de dire : „ En voyant l'aveuglement & „ la misère de l'homme, & ces contra- „ dictions étonnantes qui se découvrent „ dans sa Nature, & regardant tout l'U- „ nivers muet, & l'homme sans lumiè- „ re, abandonné à lui, & comme égaré

„ dans ce coin de l'Univers , sans favoir
 „ qui l'y a mis, ce qu'il y est venu faire,
 „ ce qu'il deviendra en mourant ; j'entre
 „ en effroi comme un homme qu'on au-
 „ roit porté endormi dans une île déserte
 „ & effroyable , & qui s'éveillerait
 „ sans connoître où il est , & sans savoir
 „ aucun moïen d'en fortir , & sur cela j'ad-
 „ mire comme on n'entre pas en desef-
 „ poir d'un si misérable état. „ *

VOILA , mon cher ben Kiber , le plus beau & le plus sublime génie de ces derniers tems , qui ne regardoit son état qu'avec fraïeur , qui étoit frappé d'étonnement en découvrant les contrariétés , les bizarreries & les caprices qu'il y avoit dans sa nature ; il la considéroit comme l'amas de toutes les misères. Que les hommes ordinaires se félicitent actuellement de leurs talens , de leurs grandes qualités , de leur raison , & de leur lumière naturelle ! Quel cas ferons-nous de toutes ces qualités médiocres , eu égard à celles de Pascal , lorsque les dons dont il avoit été comblé , lui ont paru très méprisables ? Ce Savant regardoit le sort des hommes comme étant il malheureux , qu'il prétendoit que si la Providence ne leur avoit pas donné des causes étrangères d'ennui , ils s'ennuieraient

* *Pensées de Mr. Pascal sur la Religion & sur plusieurs autres sujets , pag. 23.*

roient par le propre état de leur condition.

REVENONS, mon cher ben Kiber, aux foiblesses d'Aristote. On prétend qu'il fut banni pour avoir fait des sacrifices à une concubine, & pour avoir composé une Hymne à son honneur. Peut-on pousser plus loin l'extravagance? Le Petit-maître le plus fou fit-il rien de pareil? Je n'ai point ouï dire qu'on ait fait à Paris aucun acte de Religion en faveur de la Hermance, ou de la Camargo; on n'a pas même songé à composer aucune Hymne à leur honneur. Pour quelques couplets de chansons lascives, cela se peut; mais y a-t-il entre une Hymne & un Madrigal aucune comparaison?

APRÈS qu'Aristote a rendu un culte divin à sa concubine, & fait des vers Liturgiques pour elle, seroit-il surprenant que quelque Docteur de Sorbonne érigeât sa servante en nouvelle Divinité, & composât pour elle un Office? On crieroit sans doute contre une semblable folie; mais de quoi l'esprit humain n'est-il pas capable? A quoi ne doit-on pas s'attendre de ses caprices? Pourquoi ce qui arriva jadis en Grèce ne pourra-t-il pas être renouvelé à Paris? Les hommes sont-ils devenus plus sages? Point du tout. Ont-ils plus d'esprit qu'Aristote? Encore moins. Savent-ils mieux résister à leurs passions? Ils s'y livrent également, leur

caractère n'est point changé , & si l'on ne leur voit pas faire les mêmes folles , c'est que le hazard ne fait pas naître précisément les mêmes situations. Quant au reste , ils sont également fous , bizarres , inconstans , emportés , avarés , ambitieux , & quelque génie qu'ils aient , ils ne se garentissent point de tant de défauts. Voions-en des preuves dans le court examen du caractère de Leibnitz.

IL eut autant d'esprit qu'Aristote , & autant de vanité. Il parla de lui-même dans les termes qui portent l'image de l'orgueil le plus outré , & j'ose ajouter le plus ridicule. „ Je n'avois pas quin-
 „ ze ans , dit-il , que je me promenois des
 „ jours entiers pour prendre parti entre
 „ Aristote & Démocrite. Ce n'est que
 „ depuis environ douze ans que je me
 „ trouve satisfait , & que je suis arrivé
 „ à des démonstrations sur des matiè-
 „ res qui n'en paroissoient pas capables ;
 „ cependant de la manière que je m'y
 „ prens , ces démonstrations peuvent é-
 „ tre sensibles comme celles des nom-
 „ bres , quoique cela passe l'imagination.*

PEUT-on pousser plus loin la bonne opinion ? Un Théologien est-il plus présomptueux , un Petit-maître plus prévenu en sa faveur , un demi-Savant plus entêté de son mérite ? Et pourquoi trouvera-t-on

* *Miscellanea Leibnitziana*, Art. 184. pag. 230.

on surprenant que l'Abbé des Fontaines se regarde comme un second Quintilien, que le Chevalier Len ** soit idolâtre de sa figure, & que le fade Auteur des *Entretiens des Ombres* se figure d'être un grand homme ? Ces gens , nés avec un génie borné, peuvent-ils résister à des défauts que n'a pu éviter un des plus grands & des plus illustres Philosophes de l'Europe ? S'il a été forcé par la nature de sa condition à donner dans des bizarreries ridicules ; si dans le tems qu'il blâmoit l'orgueil, il s'est abandonné entièrement à ce vice, par quel enchantement, des hommes ordinaires pourront-ils s'élever au-dessus de leur sphère, & dompter leurs imperfections, attachées invinciblement à leur essence ? Il seroit absurde de supposer une chose aussi contraire à la raison & à l'expérience.

LES fautes d'un grand génie sont donc, non seulement propres à nous faire sentir les imperfections des hommes ; mais encore à nous montrer parfaitement toutes les foiblesses de l'esprit humain. Quand on veut approfondir les choses , il faut toujours les considérer dans leur degré le plus éminent. Connoître les folies des hommes ordinaires , c'est savoir purement que quelques-uns d'eux ont des défauts essentiels. Etre assuré que les plus grands génies sont sujets aux mêmes vices que les plus petits , c'est être con-

vaincu qu'il n'est aucun mortel véritablement sage.

Je te salue, studieux ben Kiber. Porte-toi bien, & donnes-moi de tes nouvelles.

***** ❖ *****

LETTRE QUATRE-VINGT-TROISIEME.

Ben Kiber, *au sage Cabaliste* Abukibak.

LEs hommes, sage & savant Abukibak, sont si légers & si changeans, que quelque bienfait dont on les accable, on ne doit jamais se flatter de pouvoir conserver long-tems leur amitié. Obliger le Public, c'est prodiguer des faveurs à un ingrat; ceux qui ont compté le plus sur son inclination & sur son estime, en ont été ordinairement maltraités.

LORSQU'ON plait à une seule personne on peut espérer de conserver toujours ses bonnes grâces; mais c'est presque tenter l'impossible que de songer à ménager pendant long-tems l'amitié de tout un peuple. On a vû plusieurs Souverains avoir jusqu'à la mort la même tendresse pour leurs

leurs favoris ; il est bien rare que les plus grands Héros qui ont vécu dans les Républiques , & qui les ont servies très utilement , n'aient pas été la victime de l'inconstance & de la légèreté de leurs concitoyens.

Le mérite dans les Etats , où la pluralité des voix décide de tout , nuit aussi souvent qu'il sert. Comme il y a par-tout plus d'hommes d'un caractère vicieux que d'un caractère vertueux , on risque beaucoup dès que notre sort dépend du Public. Je trouve que les Républiques de nos jours sont gouvernées bien plus sagement que les anciennes ; un certain nombre de gens , distingués par leur mérite & par leurs talens , sont à la tête des affaires. Le peuple est libre , mais il n'a point le droit d'accabler comme autrefois ceux qui maintiennent sa liberté.

Les histoires sont remplies des ingrattitudes dont les principales Républiques ont usé envers ceux qui les avoient parfaitement servies. L'Ostracisme , ou le bannissement de dix ans , auquel les Athéniens condamnoient ceux de leurs citoyens qui étoient trop puissans , fut inventé pour satisfaire la jalousie. Y a-t-il rien de plus ridicule que d'établir une loi , par laquelle il est enjoint de punir ceux qui se rendent estimables ? Jusqu'où ne va point l'aveuglement & l'envie des hommes ! Il étoit permis à un particulier ,
souil-

souillé de mille vices , enclin à des défauts très essentiels, de rester paisible dans Athenes : mais d'abord qu'une personne donnoit des marques d'une vertu solide , d'un courage héroïque qui pouvoient lui attirer l'estime des honnêtes gens , on la bannissoit , on l'exiloit ; les services qu'elle avoit rendus à sa patrie , ne servoient qu'à précipiter son jugement. Il semble que le Ciel , irrité contre un usage aussi barbare , permit que celui qui l'avoit introduit , en subît toute la rigueur. Cliftene fut le premier qui fit dans Athenes la loi du bannissement , & il fut banni le premier. Son exil fut suivi par celui de plusieurs grands hommes , & il est peu d'illustres personnages qui aient pu éviter la haine & la jalousie de leurs concitoyens.

SOLON , ce sage Législateur , à qui les Athéniens avoient de si grandes obligations , qui leur prescrivit des loix si belles & si sensées , qu'ils auroient toujours été heureux s'ils ne les eussent jamais abandonnées ; qui les rendit maîtres de Salamine ; qui les empêcha par ses avis de tomber sous la tyrannie de Pisistrate , pour récompense de tant de services signalés , fut exilé dans sa vieillesse , & ne put jamais obtenir de ceux à qui il avoit fait tant de bien , un petit coin de terre dans l'Attique pour y finir ses jours. Il fut obligé de se retirer dans l'isle de Cypre

CABALISTIQUES, *Lettre LXXXIII.* 177
 pre *, Alcibiade † , Phocion § , Socra-
 te ‡ , & plusieurs autres illustres Athé-
 niens,

* Il mourut dans cette île , & ses cendres , à
 ce que disent plusieurs Auteurs , furent semées
 par tout le territoire de Salamine. Le Poëte
 Cratinus dans une de ses Comedies , fait dire à
 Solon. *Ἰ'habitte l'isle de Salamine , si la tradition*
est véritable ; car elle assure que mes cendres sont
semées dans tout ce territoire d'Ajax.

Οἰκίᾳ δὲ νῆστον , ὅς μιν ἀνδράπων λείψ'
 Ἐπαρμένθ' κατὰ πᾶσαν Ἰλιανθ' πόλιν.

Diogene Laërce rapporte cette histoire com-
 me un fait certain. *Obiit autem in Cypro ætatis*
suæ anno octuagesimo , hoc suis mandans ut Sala-
minam ossa transferrent , atque in cinerem solum per
provinciam diffeminarent ; quocirca & Cratinus
in Chirone ipsum ita loquentem facit : Ego banc ,
ut aiunt homines , insulam colo , sparsus per omnem
Ajacis urbem strenui. Extat de illo & nostrum
epigramma , ex eo cujus jam supra meminimus epi-
grammatum Libro , ubi & de sapientibus omnibus
& doctrina præstantibus viris omni genere metro-
rum lusimus.

Σῶμα μὲν ἦν Σόλωνθ' ἐν ἀλλοδαπῇ Κύπριοντις,
 Ὅσα δ' ἔχει Ξαλαμῖς, ἅν' ἄνους ἀράχους.
 Ψυχὴν δ' ἄξοντις οὐθὺς ἐς ἑρᾶν ἤγαγον. οὐ γὰρ
 Θῆκε νόμος αὐτοῖς ἄχρεια κεφάλαια.

Cypria defunctum subtraxit flamma Solonem.
Ossa sed in cineres versa tenet Salamis.

Mox

niens, ont été traités encore plus rigoureusement que Solon. Démonstheue, qui seul

*Mox animus nitido sublatus ad æthera curru,
Quippe sacras Leges pondera grata tulit.*

Diogen. Laert. de *Vita Philosoph.* Lib. I. pag. 32. Edit. Antuerp. cl. Is. LXVI.

Plutarque, malgré la tradition & les Historiens, prétend que c'est-là un conte fabuleux. Pour ce qu'on rapporte, dit-il, des cendres de Solon qui furent semées par toute l'isle de Salamine, c'est un conte entièrement incroyable à cause de sa trop grande absurdité; cependant il est rapporté par plusieurs Ecrivains considérables, & même par Aristote. Plutarq. *Vies des Hommes illustres*, Tom. I. pag. 486. *Vie de Solon*. Je me sers de la Traduction de Dacier, Edit. d'Amsterdam.

† Le récit de la mort d'Alcibiade montre parfaitement la valeur & l'intrépidité de ce Héros. Voici ce qu'en dit Plutarque : „ Ceux „ qu'on envoia pour le tuer, n'ayant pas le courage d'entrer où il étoit, se contenterent d'en- „ viromner la maison & d'y mettre le feu. Alcibiade se sentant pris, ramasse tout ce qu'il „ peut de hardes, de tapisseries & de couvertures, & les pressant ensemble; il les jette au „ milieu du feu, & son manteau entortillé, il „ s'élance au travers des flammes & en sort sans „ aucun dommage, les hardes qu'il y avoit jet- „ tées, n'étant pas encore achevées de consumer. Sa vue étonna & écarta les barbares, pas „ un n'osa l'attendre, ni en venir aux mains avec lui; mais tous en fuyant & en reculant, „ l'ac-

seul par son éloquence défendit si long-
tems la liberté de la Grece contre Phi-
lippe

» l'accablèrent de dards & de flèches, il tomba
» mort sur la place. Plutarq. *Tom. II. pag. 478.*
» dans la *Vie d'Alcibiade.*

§ La mort de Phocion, quoique bien diffé-
rente de celle d'Alcibiade, ne fut pas moins
glorieuse, & couvrit également de confusion
ceux qui en étoient la cause. » Quelqu'un des
» amis de Phocion lui ayant demandé peu de
» tems avant qu'il mourût, s'il avoit quelque
» chose à mander à son fils, *Où certainement,*
» dit-il, *j'ai quelque chose d'important à lui man-*
» *der, c'est qu'il ne cherche jamais à se venger des*
» *Athéniens, & qu'il perde le souvenir de leur*
» *injustice.* Et comme Nicoles, qui étoit le
» meilleur & le plus fidèle de ses amis, lui de-
» mandoit en grace qu'il lui permît de boire le
» poison avant lui, *Hà! Nicoles,* lui répondit
» Phocion, *tu me fais là une demande bien du-*
» *re & bien triste pour moi; mais puisque je ne*
» *t'ai rien refusé pendant ma vie, je t'accorde en-*
» *core ce dernier plaisir avant ma mort.* Quand
» tous les autres eurent bû, il se trouva que le
» poison vint à manquer, & qu'il n'y en avoit
» plus pour Phocion. L'exécuteur dit qu'il n'en
» broyeroit pas davantage, si on ne lui donnoit
» douze dragmes, qui étoient le prix que cha-
» que dose coutoit. Comme cela emportoit du
» tems & causoit quelque retardement, Pho-
» cion appella un de ses amis, & lui dit que
» puisqu'on ne pouvoit pas mourir gratis à Athè-
» nes, il le prioit de donner ce peu d'argent à
» l'exé-

lippe de Macédoine & contre Alexandre son fils , ne put se garantir de l'exil. * On dit qu'il y fut extrêmement sensible, & l'on ajoute qu'ayant rencontré en sortant d'Athènes , plusieurs de ceux qui avoient eu part à son bannissement , & qui cependant touchés de sa douleur , l'exhorterent à le supporter , il leur dit la larme à l'œil : *Comment ne voulez-vous pas que je regrette ma patrie , ce pays où les ennemis sont si estimables , que je me croirois fort heureux , si je pouvois rencontrer ailleurs des amis qui le fussent autant ?* Jusqu'où ne va point , sage & savant Abukibak , la générosité d'un grand cœur ! Démosthène donne à ses plus cruels ennemis les louanges les plus flatteuses. Quelle force n'a point l'a-

„ l'exécuteur. „ Plutarq. *Vies des Hommes illustres*, Tom. VI. pag. 409.

† Les derniers momens de Socrate sont les plus beaux de la vie de ce sage & vertueux Philosophe. Il les emploia à instruire ses amis , & à leur dire des belles choses sur l'immortalité de l'ame , que Platon nous a conservées : *Mox illum (Socratem) damnant , & continuo conjectus in vincula , post paucos dies cicutam bibit , multa prius de immortalitate animorum , ac præclara disserens , quæ in Phædone Plato digessit.* Diogen Laert. de Vit. Philos. Lib. II. pag. 76. in Vit. Socrat.

* Plutarq. *Vies des Hommes illustres*, &c. Tom. VII. pag. 238. *Vie de Démosthène.*

l'amour de la patrie ! Il fait regretter ceux qu'on devroit haïr. Voilà deux nobles passions , qui ont agi également sur le cœur de Démosthène ; elles auroient dû produire un excellent effet pour son bonheur , si ceux qui le bannissoient , n'eussent été aussi méprisables qu'il étoit vertueux. Il reçut la récompense à laquelle on doit s'attendre lorsqu'on dépend du caprice , de la jalousie , & de l'inconstance du peuple.

LES Athéniens n'ont point été les seuls qui aient maltraité les grands génies qu'ils ont eus parmi eux , toutes les Nations ont agi de la même manière. Par-tout où il y a des hommes , l'ingratitude triomphe , & la vertu est tôt ou tard opprimée. On ne sauroit dire dans quelle République le peuple a paru le moins insensé & le moins criminel. Dans toutes il a persécuté très souvent le mérite , & l'a rarement récompensé. Licurgue * , ce sage Législateur des Lacédémoniens , comment n'en fut-il pas traité ? Ils le poursuivirent plusieurs fois à coups de pierre , ils lui creverent un œil , ils le chassèrent , & l'exilèrent pour prix des bienfaits qu'ils en avoient reçus. Sa probité & sa vertu ne purent le garantir de la frénésie du peuple , qui voulut plusieurs fois mettre en pièces un homme , que

* Le même , *Tom. I. Vie de Licurgue.*
Tome III.

l'Oracle de Delphes étoit incertain s'il placeroit parmi les Dieux , ou parmi les mortels.

LES Romains ne furent ni moins ingrats , ni moins légers que les Grecs. Il y a peu eu de grands hommes chez eux , à qui ils n'aient fait essuier quelque mauvais traitement. Camille étoit exilé lorsqu'on eut recours à lui , pour délivrer Rome des Gaulois. Il vint au secours de ceux qui l'avoient banni peu auparavant , battit leurs ennemis , & rendit la liberté à sa patrie. Métellus , surnommé le Numidique , pour prix des victoires qu'il avoit remportées contre Jugurta Roi de Numidie , fut envoyé en exil , parce qu'il n'avoit point voulu donner son consentement à une loi que le peuple vouloit établir. Servilius Hala * , qui garentit Rome de l'ambition de Spurius Emilius qui vouloit se faire Souverain , ne reçut d'autre récompense que celle d'être banni. Scipion Nasica , à qui les Romains ne furent pas moins redevables qu'aux autres Scipions , qui se distingua dans l'adminis-

* *Nam illa nimis antiqua prætereo , quod Quintus Servilius Abala Spurium Manlium novis rebus studentem privatus interfecit. Fuit ista quondam in hac Republica virtus , ut viri fortes acrioribus suppliciis civem perniciosum quam acerbissimum hostem coercerent. Cicer. Orat. in Catilinam.*

histration des affaires publiques, qui délivra Rome de la sujettion & de la tyrannie des Grecs, fut obligé, pour se garantir de la haine de ses concitoyens, de se retirer à Pergame, où il finit ses jours. Rutilius, aiant été exilé sans cause, ne voulut plus retourner dans Rome lorsqu'il y fut rappelé. *J'aime mieux, dit ce grand homme, que mes concitoyens aient la honte de m'avoir banni injustement; que si par mon retour je paroïssois approuver l'arrêt qu'ils ont rendu contre moi.*

PARMI les personnes qui ont été païées d'ingratitude par le peuple, Cicéron tient un rang distingué. Ce fameux Orateur sauva Rome, étant Consul, par son éloquence, & la garentit des fureurs de Catilina. * Cependant il fut exilé & banni
de

* Ce que dit Cicéron, en parlant de la fermeté d'ame avec laquelle il supporta son exil, est magnifique. Si vous aviez pu, dit-il à Claudius, l'auteur de son bannissement, m'enlever ma constance & ma tranquillité; si vous aviez obscurci l'éclat de mes actions; si vous aviez pu ternir la gloire de mes soins, de mes conseils & de mes veilles, qui malgré vous ont conservé la République; si vous aviez pu enfin ôter de la mémoire des hommes ces bienfaits qui y seront éternellement, & diminuer la fermeté de mon esprit, je conviendrois alors que vous m'auriez fait une injure sensible: Si mihi eripuisses divinum animi mei constantiam, meas curas, vigilas, consilia

de cette même ville, qui sans lui peu de tems auparavant eût été entièrement détruite. Il est vrai qu'il se trouva un assez grand nombre d'honnêtes gens qui parurent sensibles à l'affront que recevoit ce grand homme, & le jour de son départ plus de vingt mille personnes prirent le deuil. Cela semble d'abord justifier le Public, & témoigner sa reconnoissance; mais cette première idée disparoît bientôt, dès qu'on vient à songer que vingt mille hommes n'étoient rien, eu égard à ceux qui restoit encore dans Rome, où l'on comptoit jusqu'à deux millions de personnes. Il faudroit être fou pour soutenir que parmi le peuple il ne se trouve point de gens vertueux; mais dix particuliers peuvent-ils être opposés à deux cens qui pensent d'une manière entièrement différente de la leur?

LES autres Républicains n'ont pas montré plus d'équité que les Grecs & les Romains. Quel sort les Carthaginois ne firent-ils pas essuier à plusieurs de leurs Généraux? Ils ne conserverent pas même les égards qu'ils devoient à Annibal,

&c

quibus Respublica te invitissimo stat; si hujus æterni beneficii immortalem memoriam delevisses, multo etiam magis si illam mentem, unde hæc consilia manarunt, mihi eripuisses, tum ergo accepisse me confiterer injuriam. *Cicer. Paradox. IV.*

CABALISTIQUES, Lettre LXXXIII. 179

& païerent très souvent ses services de la plus noire ingratitude.

Ceux qui ont examiné avec soin, sage & savant Abukibak, le caractère du peuple, pensent qu'on peut le comparer avec beaucoup de raison à celui des coquettes. Il est des momens où une Belle est inflexible ; les présens, les soupirs, les protestations, rien ne peut la toucher : deux heures après, on vient aisément à bout de toute sa fierté ; elle s'éclipse entièrement, & sa foiblesse est aussi prompte, que sa résistance avoit été vive. De même, il est des conjonctures & des situations où le peuple, soit par caprice, soit par reconnoissance, protège & récompense la vertu : mais un instant après, il change de façon d'agir, sans savoir pourquoi. Il oublie ce qu'il vient de faire, & punit le même homme, qu'il avoit récompensé peu de jours auparavant.

LA fortune, fondée sur la faveur & l'amitié du peuple, est encore plus sujette au changement que celle qu'on établit. Dans la Cour la plus orageuse, je m'étonne, sage & savant Abukibak, qu'il y ait eu tant de gens qui se sont sacrifiés pour lui ; & je n'hésite pas à dire que je ne comprends pas comment dans les anciennes Républiques, où les Magistrats pouvoient ordinairement beaucoup moins que la plus basse & la plus vile populace

toujours prête à se mutiner, il s'est trouvé des gens vertueux qui ont voulu prendre part à un semblable gouvernement. *Le peuple*, dit un des plus anciens Auteurs *, est un monstre aveugle, qui n'a ni raison, ni capacité. Comment pourroit-il aussi savoir quelque chose, s'il n'a jamais été instruit ? Il ne connoît ni la bienséance, ni la vertu ; il ne connoît pas même ses propres affaires. Il fait toutes choses avec précipitation & sans ordre, & ressemble à un torrent qui marche avec impétuosité. Ce torrent, sage & savant Abukibak, déracine également les bons & les mauvais arbres, il emporte tout par sa violence, & dans un Etat où les Magistrats sont moins les maîtres que le bas peuple, l'honnête homme a autant à craindre que le fripon, & les services les plus grands sont souvent païés par les plus criantes injustices.

Je te salue, sage & savant Abukibak.

* Hérodate, *Liv. III. pag. 217.* Je me sers de la Traduction de du Ryer.





LETTRE QUATRE - VINGT - QUATRIEME.

Ben Kiber, *au sage Cabaliste Abukibak.*

JE découvre tous les jours, sage & savant Abukibak, en lisant l'Histoire ancienne, de nouveaux sujets de doute ; j'en trouve même dans celle qui n'est éloignée de ce tems que de huit ou dix siècles. Les Historiens modernes, qui veulent éclaircir ces difficultés, ne font que les augmenter par leurs divisions, & leurs sentimens directement opposés. Chaque point contesté fournit matière à d'amples Volumes de critique ; & lorsqu'on a lû tous ces Ouvrages, & qu'on les a examinés d'un esprit desintéressé, on est aussi peu éclairci qu'avant d'avoir jetté les yeux dessus.

COMBIEN de différens Auteurs n'y a-t-il pas eu, qui ont écrit au sujet de la Papesse Jeanne ; les uns pour en soutenir l'existence réelle ; les autres pour prouver qu'elle n'en avoit jamais eu aucune ? Des Écrivains célèbres dans ces derniers tems se sont efforcés de prouver que l'histoire de cette femme, élevée au Pontificat, étoit une fable des plus grossières.

Plusieurs savans Protestans se sont réunis sur ce sentiment avec quelques Auteurs Catholiques ; mais un plus grand nombre de ces derniers, & sur-tout ceux qui vivoient il y a trois ou quatre cens ans, ont écrit cette histoire comme un fait authentique & connu de l'Univers entier.

IL a été pendant un tems où les gens, les plus soumis & les plus dévoués au saint Siège, ne faisoient pas difficulté de soutenir hautement l'existence de la Papesse. *Æneas Silvius*, qui fut ensuite Pape sous le nom de Pie II. & qui vécut dans le XV. siècle, fut le premier qui ôsa la révoquer en doute. *Il passa même*, dit un fameux Critique*, *fort légèrement là-dessus ; mais Aventin prit la négative sur un ton ferme.* Depuis ce tems-là, *Onufre Panvini, Bellarmin, Serrarius, George Scherer, Robert Person, Florimond de Remond, Allatius, Mr. de Lamoignon, le Pere Labbe, & plusieurs autres ont réfuté amplement cette vieille tradition.* A ces Savans joignons l'illustre Bayle, qui s'est efforcé de prouver la fausseté de l'histoire de la Papesse : il a employé toute la sagacité de son génie ; & sans contredit si quelqu'un avoit pu éclaircir ce fait, ç'auroit dû être lui. J'ose dire cependant que ses raisons ne sont point entièrement évidentes ; il a affoibli, mais non pas détruit

* Bayle, Diction. Hist. & Critiq. Tom. III. Art. Papesse.

CABALISTIQUES, Lettre LXXXIV. 183

truit les difficultés. Il suppose d'abord que le manuscrit d'Anastase le Bibliothécaire a été corrompu, & que ce qu'on y lit à la marge au sujet de la Papeſſe, y a été mis par une main étrangère. Je conviens qu'il ſoutient ce ſentiment par d'aſſez bonnes raiſons, & dans ce qu'il dit, il ne manque pas de vraieſemblance; mais pour l'évidence, ſelon moi, elle ne s'y trouve point. On voit pluſieurs Manuſcrits d'Anastase où le même paſſage, qu'on prétend avoir été fauſſement inſéré dans celui de la Bibliothèque du Roi, ſe rencontre. Il paroît difficile que tous les gens qui avoient ces différens Manuſcrits, ſe ſoient accordés à le falſifier également. D'ailleurs, c'eſt un fait reconnu aujourd'hui que Marianus Scotus, qui n'eſt pas éloigné de deux cens ans du Pontificat de la Papeſſe, en a parlé dans ſes Ouvrages. Et quant à ce que dit Bayle que les Manuſcrits de Marianus, ainſi que ceux d'Anastase, qu'on voit actuellement dans des Bibliothèques publiques, peuvent avoir été auparavant à des particuliers qui les avoient corrompus, on peut répondre à cela que par le moïen de ſuppoſitions arbitraires & ſans preuve il n'eſt rien qu'on ne vint à bout de prouver. Pour convaincre d'une manière évidente, il faut d'autres choſes que des conjectures vrai-ſemblables & des ſuppoſitions probables.

L'on dit que ce conte a été inventé

M 5

par

par des Moines, & que peu à peu il s'enracina & trouva croiance dans tous les esprits. „ Cette fable, dit Bayle *, a été „ crue & adoptée par des Auteurs fort „ dévoués à la Papauté, comme vous diriez Antonin Archevêque de Florence, „ l'un des Savans de la Communion de „ Rome. Une infinité d'Ecrivains l'ont „ rapportée bonnement & simplement, & „ sans soupçonner qu'elle fit aucun préjudice au Saint Siège; & depuis même „ que les Sectaires de Bohême en eurent „ tiré un argument, on continua de la „ débiter, & l'on n'a commencé à la „ combattre tout de bon, qu'après que „ les Protestans en ont voulu faire un „ grand plat. „

Je trouve, sage & savant Abukibak, de nouvelles & de grandes difficultés dans l'origine qu'on donne à cette histoire; car enfin, puisqu'elle a pris naissance dans le sein des Catholiques, & que plusieurs de leurs Auteurs l'ont rapportée comme un fait certain long-tems avant qu'il fût question de Luther & de Calvin, je demande s'il est aisé de se persuader que des gens, fortement attachés au saint Siège, & excessivement jaloux de sa gloire, aient inventé une aventure aussi flétrissante? Est-il probable qu'un Ecrivain ait osé débiter une pareille histoire, sans qu'on se soit

* A l'endroit cité ci-dessus.

CABALISTIQUES, Lettre LXXXIV. 185

soit mis en devoir, non seulement de l'en punir, mais même de montrer qu'il mentoit grossièrement? Or, c'est un fait constant que depuis le dixième siècle jusqu'au quinzième, personne n'a ôsé disconvenir de la vérité de cette histoire, & encore moins songer à la détruire. Æneas Silvius, ainsi que je viens de le dire, fut le premier qui témoigna quelque incertitude. Mais, dit-on, les Ecrivains qui ont vécu immédiatement après la prétendue Papesse, n'en parlent point, & l'on ne commence à connoître cette fable que dans ceux qui vécurent deux cents ans après. C'est-là une question qui n'est pas fort claire; car il faudroit prouver pour cela démonstrativement que les Manuscrits d'Anastase & de Marianus Scotus ont été corrompus & falsifiés. Mais comme il y a apparence qu'ils l'ont pu être, supposons-le de même. Cela n'ôtera point tous les scrupules qui peuvent rester dans l'esprit.

SUPPOSONS pour un instant qu'un Historien écrive aujourd'hui que la sœur de François I. fut surprise une nuit dans un Corps-de-garde, où elle s'abandonnoit aux soldats. Que fera-t-on à un pareil Auteur? Il sera pendu, ou renfermé aux Petites-maisons. Eh quoi! deux cents ans après Léon IV. il aura été permis de dire, & d'écrire à Rome & par toute l'Europe impunément & fausement qu'une Papesse a accouché, en faisant une
Pro-

Procession ! Il faut en vérité connoître bien peu la haine de la Cour de Rome , le zèle outré de ses parrifans , & le crédit que les Prêtres & les Moines avoient dans le onzième & douzième siècle , pour soutenir un pareil paradoxe. Est-il vraisemblable qu'on ne se soit pas mis en peine de la publication d'une fausseté aussi odieuse ; que dans un tems où il étoit très aisé de détruire cette fable , on ait souffert qu'elle ait pris racine ? On eût brûlé dans ces siècles un homme qui eût osé douter des moindres attributs attachés à la Papauté , eût-on pardonné à un Historien d'inventer sans fondement une anecdote aussi flétrissante ?

MALGRÉ le génie vaste & sublime de Bayle , j'avoüe qu'il ne me convainc point entièrement de la supposition de la Papesse. D'ailleurs , pendant un tems il y a eu des usages & des cérémonies , que tous les Historiens ont prétendu venir de son aventure. Ces usages duroient encore il n'y a pas deux cens ans , & des Auteurs très bons Catholiques , soit Espagnols , soit François , certifient qu'ils existoient lorsqu'ils vivoient. Dans les Leçons de Pierre de Messie , Gentilhomme de Seville , traduites en François par Claude Gruget Parisien , & imprimées à Lyon en 1570. on trouve plusieurs choses très singulières , non seulement sur la Papesse , mais encore sur les précautions qu'on prit pour qu'il ne pût plus y en avoir. Si ce Livre avoit
tom.

tombé par hazard sous les mains de Bayle, il auroit pû y voir plusieurs particularités sur ce sujet. Peut-être eût-il dit quelque chose de cette chaise percée, sur laquelle il est certain qu'on a assis les Papes pendant long-tems, lors de leur installation. Venons, sage & savant Abukibak, au passage de Pierre de Messie.

„ Elle (la Papesse) eut la compagnie d'un
 „ sien favori serviteur, auquel elle se
 „ confioit entièrement; de sorte que Ma-
 „ dame la Papesse devint enceinte. Toute-
 „ fois elle cacha sa grossesse avec telle dili-
 „ gence, que nul autre que le Mignon n'en
 „ savoit rien. Néanmoins, Dieu ne vou-
 „ lut permettre telle méchanceté durer
 „ long-tems, ni demeurer impunie. Car
 „ ainsi qu'elle alloit, selon la solemnité ac-
 „ coutumée, visiter St. Jean de Latran,
 „ parvenue au tems d'enfantement, elle
 „ eut publique correction de son péché
 „ secret; pour ce qu'approchant d'un
 „ certain lieu qui est entre l'Eglise de St.
 „ Clément, & le Théâtre, improprement
 „ nommé Colisée, elle enfanta (en gran-
 „ de douleur) une créature humaine, qui
 „ mourut incontinent avec la Mere, par-
 „ quoi tous deux furent sans aucune pom-
 „ pe funèbre ensevelis & enterrés. Et
 „ pour cette cause la commune opinion
 „ est, que quand les Souverains Evêques,
 „ qui depuis ont été, vont de ce côté-
 „ là, lorsqu'ils en approchent, prennent
 „ leur chemin par une autre rue, en dé-
 „ „ testa-

„testation d'un délit si horrible. Et en-
 „core pour cette raison même, quand
 „on veut élire un Pape, on tient exprès
 „une chaire percée par-dessous, afin
 „que l'on puisse secrètement connoître si
 „celui que l'on élit Pape, est mâle *.

IL n'y a que deux partis à prendre, sage & savant Abukibak. Il faut convenir que pendant trois ou quatre siècles une des principales cérémonies du couronnement du Pape consistoit dans la visite des parties secrètes du nouveau Pontife, ou nier que cette chaise percée ait existé, & soutenir que jamais Evêque de Rome ne mit culotte bas pour laisser faire la vérification de ses pièces saintes & de ses Reliques cachées. Or, je trouve que ces deux partis sont également embarrassans.

Si l'on avoüe que durant plusieurs siècles une main curieuse s'est assurée du sexe de tous les Pontifes, on demandera d'où venoit l'établissement de cette cérémonie, dans quel tems elle avoit commencé, pourquoi la commune opinion l'attribuoit à l'avanture de la Papesse? Voilà pour le moins des doutes, je dirois presque des préjugés, en faveur de ceux qui veulent qu'elle ait été réelle. Car de dire, comme Platine, *que là devoit être appareillé un Siège de la même façon que ceux*

* Les diverses Leçons de Pierre Messie, *Partie I. Chap. IX. pag. 58.*

*seux dont l'on use en ses nécessités communes , afin qu'à la postérité celui qui seroit élu, se souvint d'être homme**, c'est donner à l'établissement de la chaise percée une cause aussi frivole que ridicule. Autant eût-il valu toucher sa Sainteté au bout du nez ou sur le front , qu'aux parties secrètes ; on l'eût également fait souvenir qu'il n'étoit qu'un homme. On brûle aujourd'hui un morceau d'étoupes pour témoigner la fragilité des biens du Monde , & la vitesse avec laquelle ils s'écoulent. Passe encore pour la cérémonie des étoupes , elle a quelque rapport à ce qu'on veut signifier ; mais pour celle de la chaise percée , en vérité elle n'est bonne qu'à prévenir l'exaltation d'une Papesse.

Si pour éviter de répondre à toutes les difficultés qui naissent de l'usage de la vérification des pièces Pontificales , on veut nier que cette coutume ait jamais existé , on tombe dans de nouveaux inconvéniens. Il faut démentir tous les Ecrivains , & Platine lui-même , qui ne nie pas la vérité de la cérémonie. En recourant à un pareil expédient , il n'est rien qu'on ne vienne à bout de pouvoir nier ; & je ne ferai point forcé d'avouer que le Jésuite Guignard a été pendu. Tous les Historiens certifieront inutilement le fait ; plusieurs même en parleront en vain ,

* Platine , *cité par Pierre Messie , au même endroit cité ci-dessus.*

vain , comme d'une chose arrivée dans leurs tems. Je me débarrasserai de toutes les difficultés qu'on m'objectera , en les accusant d'avoir menti ; mais où ne fera-t-on pas réduit si l'on pousse jusqu'à un point aussi extravagant le Pyrrhonisme historique , & si l'on refuse le témoignage universel d'une suite continuée d'Historiens ?

JE conviens de bonne foi , sage & savant Abukibak , que quant à ce qui regarde l'aventure de la Papesse Jeanne , il y a plus d'apparence qu'elle n'a jamais eu aucune réalité que d'être arrivée. Mais pour ce qui regarde l'usage de la chaise percée , je ne pense pas qu'on puisse sensément refuser de le croire. Or , c'est cet usage qui fonde une partie de mes soupçons ; & quelque chose que les Bayles , que les Blondels , que les Bellarmins , que les Launois , & que les Labbe puissent me dire , je ne saurois m'imaginer qu'on ait voulu sans cause faire mettre culotte bas à tous les Papes.

JE te salue , sage & savant Abukibak.



LE T-



LETTRE QUATRE - VINGT - CINQUIEME.

Ben Kiber, *au Cabaliste* Abukibak.

PLUS je m'applique , sage & savant Abukibak , à l'étude de la Philosophie, & plus les questions que je veux approfondir , me paroissent douteuses. Je serois tenté de croire que si l'on connoissoit la vanité des Sciences qui ont le plus de réputation , bien des gens leur préféreroient une heureuse ignorance , plus utile à la tranquillité & au repos de la vie.

LORSQU'ON considère les disputes continuelles des Philosophes, qu'on examine leur contrariété , qu'on pese leurs sentimens toujours opposés, on est étonné de se trouver plongé dans des ténèbres épaisses , sans qu'on puisse probablement espérer d'appercevoir aucune clarté. Les sectateurs d'Aristote se vantent de connoître la vérité , les Cartésiens soutiennent le contraire , les Gassendistes condamnent les uns & les autres, les partisans de Leibnitz & ceux de Newton forment deux nouvelles Sectes. Dans ce

Tome III.

N

con

conflict de juridiction Philosophique, quel parti embrasserai-je ? Je ne puis adopter un sentiment que je fais desapprouvé par ceux qui soutiennent les autres ; mais ne pourroit-il pas arriver qu'ils seroient également tous dans l'erreur ? Qui m'assûrera que celui pour lequel je me détermine , a la vérité de son côté ? Sera-ce ma raison & ma lumière naturelle ? D'autres hommes prétendent que la leur fait desapprouver ce que la mienne me fait recevoir. Quelle sûreté ai-je qu'elle agisse d'une manière plus conséquente & plus certaine , que celle des gens qui me condamnent ?

QUAND je réfléchis sur toutes ces difficultés qui s'offrent sans cesse à mon esprit , peu s'en faut que je ne demeure persuadé que ni moi, ni aucun autre homme n'avons aucune faculté naturelle pour découvrir évidemment la vérité avec une entière assurance. Car enfin, on ne peut connoître la nature des choses que par la connoissance de leur essence & de leur genre ; or, l'homme ne peut les appercevoir avec une parfaite & entière certitude.

QUEL est l'homme qui ôsera se flatter que les images qui partent des corps extérieurs , & qui se présentent à nous , sont parfaitement ressemblans à ces mêmes corps ? D'ailleurs , ces images perdent , & sont changées infiniment, avant qu'el-

qu'elles soient arrivées jusqu'à l'instrument de nos sensations ; & elles varient plus ou moins, selon la variété & le changement du milieu par où elles passent. Quand même il seroit vrai que ces images arrivent jusques à nous sans altération, la fidélité de nos sens est si douteuse, qu'on ne peut, sans risquer de se tromper, leur accorder une entière croiance ; car il est certain que les sens dépendent de l'instrument des sens. Or, cet instrument varie & change selon son état, sa disposition & sa situation ; cependant l'essence & le genre des choses sont toujours fixes & déterminés. Nous ne pouvons donc point compter sur la fidélité de nos sens, puisqu'ils nous présentent souvent les mêmes choses sous différentes formes, & que celles qui nous paroissent bonnes, nous paroissent dégoûtantes. Leur diversité est si grande, que l'on ne peut pas même y trouver de la conformité dans la même personne.

„ JE sens manifestement & distinctement, dit Gassendi, que la saveur du melon est très agréable à mon goût : „ partant il est vrai que la saveur du melon me paroît de la sorte ; mais que „ pour cela il soit vrai qu'elle est telle „ dans le melon, comment le pourrois-je „ croire, moi, qui en ma jeunesse & dans „ l'état d'une santé parfaite, en ai jugé tout „ autrement, pour ce que je sentoais alors

„ manifestement une autre saveur dans le
 „ melon ? Je vois même encore à pré-
 „ sent que plusieurs personnes en jugent
 „ autrement. Je vois que plusieurs ani-
 „ maux , qui ont le goût fort exquis &
 „ une santé très vigoureuse, ont d'autres
 „ sentimens que les miens. Est-ce donc
 „ que le vrai répugne & est opposé à soi-
 „ même , ou plutôt n'est-ce pas qu'une
 „ chose n'est pas vraie en soi , encore
 „ qu'elle soit conçue clairement & dis-
 „ tinctement ; mais qu'il est vrai seule-
 „ ment qu'elle est ainsi clairement & dis-
 „ tinctement conçue * ?

CONVENONS donc , sage & savant A-
 bukibak , que nos sens peuvent nous trom-
 per quelquefois , puisque le même objet ex-
 térieur , ou plutôt l'image qui en sort ,
 pro-

* *Ego saporem peponis gratum clare distincteque percipio : itaque verum est peponis saporem apparere a mihi hujusce modi : At quod propterea verum sit talem in ipso pepone esse , quomodo mihi persuadeam , qui puer cum essem , ac bene valerem , secus judicavi ; nimirum clare distincteque alium in pepone saporem percipiens ? Video & multis hominibus secus videri. Video & multis animalibus , quæ gustu pollent , optimeque valent. An ergo verum vero repugnat : an potius , non ex eo quod aliquid clare distincteque percipitur , id secundum se verum est , sed verum solummodo est , quod clare distincteque tale percipiatur. Object. Quint. in Medit. R. Cartesii per P. Gassendum , in Medit. III. pag. 11.*

produit sur différentes personnes des sensations si opposées.

Ce qui doit nous faire encore plus douter de la fidélité de nos sens , c'est que le cerveau qu'on doit regarder comme l'endroit où se forment les perceptions , n'est point d'une même structure dans tous les hommes ; les uns ayant la tête ronde , les autres longue. On en voit plusieurs autres qui l'ont ou grosse , ou petite , ou pointue , ou platre. On assure que cette différente configuration emporte nécessairement une différente conformation du cerveau , & par conséquent une diversité infinie entre les sens ; on prétend même que ceux qui ont la tête longue & aplatie vers le haut , sont sujets à devenir fous. On dit , par exemple , que l'Auteur des *Anecdotes Historiques , Galantes & Littéraires* , a la tête de cette même forme. Si cela est , voilà un grand préjugé en faveur de cette opinion ; car l'on ne peut guères être plus extravagant que lui. Je demande , sage & savant Abukibak , à tous les Epicuriens & aux partisans de la fidélité des sens * , s'ils pensent que ceux de cet Ecrivain lui offrent les images & les objets extérieurs de la même manière que le savant Boerhave les reçoit par les sens ?

* *Qui nisi sunt veri , ratio quoque falsa sit omnis.*
Lucret. de Rer. Nat. Lib. IV. Vers. 487.

siens ? Ou il faut qu'ils se résolvent à soutenir une pareille absurdité , ou qu'ils avoient que la fidélité des sens est trompeuse , & que quoiqu'on conçoive clairement & distinctement une chose , il se peut fort bien que cette chose soit directement opposée à la véritable essence du corps extérieur dont nous ne recevons qu'une image changée & variée, soit par le milieu par où elle passe pour venir à l'instrument de notre sensation, soit enfin par rapport au mouvement des nerfs, par le moyen desquels les sensations se forment dans le cerveau, selon sa différente configuration, & selon qu'il en est affecté.

COMMENT les hommes, sage & savant Abukibak', peuvent-ils se figurer d'avoir quelque connoissance certaine de l'essence des choses lorsqu'ils ignorent entièrement quelle est la leur, & qu'ils n'ont aucune notion certaine de la nature humaine ? Ils la distinguent de l'animale, uniquement parce qu'ils prétendent que l'homme seul est doué de la raison ; mais comment peuvent-ils être convaincus que les bêtes en sont entièrement privées, si elles en ont l'usage ? Il faut alors avouer qu'on ne connoît ni leur essence, ni celle des hommes, ou convenir que l'une & l'autre est la même. Ces deux difficultés sont également insurmontables. Si l'on prend le parti de soutenir
l'u-

l'uniformité de l'essence de l'ame humaine & de celle de la brute , dans quelles erreurs monstrueuses ne tombera-t-on pas ? Et si l'on prive les animaux , non seulement de la raison , mais même de l'ame , & qu'on change chimériquement en montres & en pendules toutes les bêtes de l'Univers , on inventera un système , singulier à la vérité , mais faux , insoutenable , & démenti par l'expérience. „ Si c'est „ justice , dit Montagne , de rendre à „ un chacun ce qui lui est dû , les bêtes „ qui servent , aiment , & défendent leurs „ bienfaiteurs , & qui poursuivent & outragent les étrangers & ceux qui les „ offensent , elles représentent en cela „ quelque air de notre justice ; comme „ aussi en conservant une égalité très „ équitable en la dispensation de leurs „ biens à leurs petits. Quant à l'amitié , „ elles l'ont sans comparaison plus vive „ & plus constante que n'ont pas les „ hommes. Hyrcanus , le chien du Roi „ Lyfimachus , son maître mort , demeura obstiné sur son lit , sans vouloir boire ni manger ; & le jour qu'on brula le „ corps , il prit sa course , & se jeta „ dans le feu , où il fut brûlé. Comme „ fit aussi le chien d'un nommé Cyrrhus ; „ car il ne bougea de dessus le lit de son „ maître depuis qu'il fut mort : & quand „ on l'emporta , il se laissa enlever quant „ & lui , & finalement se lança dans le

„ bucher où l'on brûloit le corps de son
 „ maître. Il y a certaines inclinations
 „ d'affection qui naissent quelquefois en
 „ nous sans le conseil de la raison , qui
 „ viennent d'une témérité fortuite , que
 „ d'autres nomment sympathie. Les bêtes
 „ en sont capables comme nous : nous
 „ voions les chevaux prendre certaine
 „ accointance des uns aux autres , jus-
 „ ques à nous mettre en peine pour les
 „ faire vivre , où voyager séparément.
 „ On les voit appliquer leur affection à
 „ certain poil de leurs compagnons , com-
 „ me à certain visage , & où ils le rencon-
 „ trent , s'y joindre incontinent avec fesi-
 „ te & démonstration de bienveillance ,
 „ & prendre quelque autre forme à con-
 „ tre-cœur & en haine * . „

QUAND on vient à considérer , sage & savant Abukibak , que ces Philosophes qui se vantent tous de connoître évidemment tant de choses , ignorent même quelle est la nature de leur entendement , & ne peuvent savoir s'il diffère de celui des bêtes , on seroit tenté de leur dire qu'il n'est rien d'évident , si ce n'est que cette prétendue évidence dont ils parlent , est trompeuse , puisqu'ils croient voir clairement les mêmes choses qu'un autre assû-
 re

* * Essais de Michel de Montagne, *Liv. II. Chap. XII.*

CABALISTIQUES, *Lettre LXXXVI.* 199
re de voir distinctement d'une manière
très contraire. Et sans aller chercher des
preuves de la fausseté de l'évidence dans
différentes personnes, n'en trouvons-nous
pas dans une seule ? Ne voyons-nous pas
tous les jours qu'un homme dans sa vieil-
lesse reconnoît évidemment fausse la mê-
me chose qui lui sembloit évidemment
véritable dans sa jeunesse ?

Je te salue , sage & savant Abukibak.

LETTRE QUATRE - VINGT - SIXIEME.

Ben Kiber , *au Cabaliste* Abukibak.

LORSQUE je réfléchis , sage & sa-
vant Abukibak , aux raisons que je
t'apportai dans ma dernière Lettre pour
établir l'incertitude de nos jugemens , je
me persuade toujours davantage que rien
n'est si sujet à l'erreur que cette préten-
due lumière naturelle que les hommes
regardent comme un flambeau , à la clar-
té duquel ils ne sauroient jamais s'égarer ;
car s'il est vrai , comme je crois de l'a-
voir prouvé , * *que les sens dépendent de l'in-
strument des sens , qui varie & change selon son
état ,*

* Dans la Lettre précédente.

état, sa disposition & sa situation, il faut aussi nécessairement que les connoissances des hommes suivent l'état, la disposition & la situation de cet instrument. Il se trouve que la lumière naturelle dans un certain tems montre à un homme le contraire de ce qu'elle lui présentait peu auparavant : l'essence des choses n'est cependant jamais différente, elle ne souffre aucune alteration ; il faut donc que la lumière naturelle, que la raison enfin, que ce flambeau, si vanté par les Philosophes, induise à l'erreur dans un tems ou dans un autre.

IL s'offre à mon esprit un nouveau motif pour douter de la fidélité des sens, & pour regarder tout ce qu'ils m'offrent, comme très incertain. Tous les hommes ne voient point les objets extérieurs de la même manière : les uns les apperçoivent plus grands, les autres plus petits, suivant la différente conformation de l'instrument de leurs sens ; comment donc puis-je savoir si c'est moi qui me trompe, ou si c'est ceux qui jugent d'une manière opposée à la mienne ? „ Il faut avouer, dit * avec

* *Concedendum est igitur neque sensus percipere res externas, sed incurfionem solum imaginum, sive idolorum, quæ ab externis rebus proficiſcuntur ; neque hac impulſione extrinſecus oblata in omnibus hominibus ſimilem eſſe affectione, ſed pro diverſitate inſtru-*

„ avec raison un sage Pyrrhonien , qu'il
 „ est impossible que nos sens puissent ap-
 „ percevoir les choses extérieures ; mais
 „ ils sentent seulement l'impression des
 „ images qui émanent des corps exté-
 „ rieurs. Cette impression qui vient des
 „ choses du dehors , ne cause pas le mê-
 „ me effet dans tous les hommes ; la di-
 „ versité des organes des sens y apporté
 „ une grande différence. On peut la com-
 „ parer aux sons que rendent les cordes ,
 „ qui sont différens selon la grosseur &
 „ la tension des cordes qui les rendent ;
 „ ainsi , l'on ne sauroit dire quelle est cel-
 „ le des sensations produites en différen-
 „ tes personnes , qui diffère le plus du
 „ même

*trumentorum diversam : ut pro laxitate chordarum
 & crassitudine varii eduntur soni , nec proinde sciri
 posse quamnam ex illis affectio accuratius consentiat
 rei extrinsecus objectæ. Apposite Satyricus :*

*Fallunt nos oculi , vagique sensus ,
 Oppressa ratione mentiuntur ,
 Nam turris prope quæ quadrata surgit ,
 Attritis procul angulis rotatur.*

*Hyblæum refugit sator liquorum ,
 Et naris casiam frequenter odit.*

*Hoc illo magis aut minus placere
 Non posset , nisi lite destinata
 Pugnarent dubio tenore sensus.*

Huet. de Imbecillit. mentis humanæ . *Lib. I.*
Cap. III. pag. 31.

„ même objet qui les cause toutes égale-
 „ ment. Un Poëte Satyrique a dit élégam-
 „ ment : *Nos yeux nous trompent , & l'in-*
 „ *certitude de nos sens séduit notre raison. La*
 „ *même tour que je vois quarrée en la regar-*
 „ *dant de près , me paroissoit ronde lorsque je*
 „ *l'examinois de loin. Un homme qui n'a*
 „ *point de faim, rejette le miel, & souvent le*
 „ *nez ne peut souffrir l'odeur des parfums ; si les*
 „ *sens n'étoient point contraires les uns aux au-*
 „ *tres , une chose ne nous plairoit pas plus*
 „ *qu'une autre.*

POUR éviter les inconvéniens, où l'incertitude de la décision des sens, expose les opinions des Philosophes dogmatiques, quelques-uns d'entre eux, voulant à quelque prix que ce fût connoître les choses les plus cachées, ont prétendu que nos idées nous venoient indépendamment de nos sens; ils ont soutenu que nous avions des notions innées, & que notre ame arrivoit dans ce Monde, pourvûe d'un grand nombre de connoissances. Il est malheureux pour eux & pour leur système, que l'expérience nous montre journellement que toutes ces belles connoissances sont des chimères qui n'ont jamais existé que dans les cerveaux de quelques Philosophes, qui se sont complus dans les chimères qui se présentoient à leur esprit. Quel est l'homme raisonnable, qui puisse se figurer qu'il étoit dans le ventre de sa mere une créature fort savante; mais que malheu-
 reu-

reusement en naissant, il a perdu toutes les belles connoissances dont il étoit pourvû, & qu'il ne peut les rappeler qu'avec bien de la peine & à l'aide des maîtres qui l'instruisent ? A quoi servent tant de grandes idées qui s'effacent dans les mains d'une sage femme, & qui n'ont servi que dans l'uterus ? D'où vient, s'il est vrai qu'il y a des idées qui sont innées, ne les apperçoit-on pas gravées dans l'ame des enfans ? D'où vient eux-mêmes n'en ont-ils aucune connoissance ? N'est-ce pas une opinion tout-à-fait absurde de prétendre que quelque chose soit imprimée dans l'ame, sans que l'ame s'en apperçoive ? S'il y avoit certaines notions innées dans l'entendement des enfans, il faudroit nécessairement qu'ils s'en apperçussent : or, il est évident qu'ils n'en ont aucune connoissance ; donc elles n'existent point. Dira-t-on qu'un enfant à la mamelle a une idée de la grandeur, de la sagesse, enfin de toutes les perfections de la Divinité ? Quelle marque donne-t-il qu'il ait de semblables notions ? Bien loin d'en apporter aucune, il les ignorerait toute sa vie, si on ne les lui communiquoit. Plusieurs peuples n'ont point connu l'existence de Dieu, que devenoient chez eux les idées innées ? Car celle de la connoissance de la Divinité est une des principales selon les Cartésiens. Au reste, quand ces Philosophes demandent à leur tour *d'où vient l'idée*

*l'idée de Dieu & des choses incorporelles , si elle n'est pas innée ? il faut leur répondre avec St. Thomas , * que les choses incorporelles dont il n'y a point d'espèces , nous sont connues par comparaison aux corps sensibles dont il y a des espèces , comme nous connoissons la vérité par la considération des choses dans lesquelles nous spéculons la vérité. Enfin , pour achever de désabuser les partisans des idées innées , je les renvoie à Monsieur Locke ; ils trouveront dans le premier Livre de de son Essai sur l'Entendement humain de quoi se guérir de leur erreur : & s'ils ne se rendent point aux démonstrations de ce grand homme , il est impossible d'espérer de faire cesser leur prévention , & de dissiper leurs préjugés.*

PUISQU'IL doit donc être constant que tout ce que nous concevons passe par nos sens , il doit l'être aussi que nous ne saurions connoître clairement la vérité , puisque nos sens nous trompent souvent , & que nous n'avons jamais aucune parfaite certitude qu'ils ne nous séduisent pas. „ Quelque attention , † dit „ le

** Incorporea quorum non sunt pbantasmata , cognosci a nobis per comparisonem ad corpora sensibilia , quarum sunt pbantasmata ; sicut veritatem intelligimus ex consideratione rei circa quam veritatem speculamur. Thom. Quæst. LXXXIV. Artic. 7. & 8.*

† Constat igitur . . . nos verum liquido non posse

„ le savant & illustre Evêque d'Avrange ,
 „ que nous donnions à la recherche des
 „ choses, quelque vraisemblables, quelque
 „ évidentes que nous les trouvions, nous
 „ ne devons point les croire certaines ,
 „ mais douteuses & incertaines. Ceux qui
 „ s'appliquent avec une peine extrême
 „ à la recherche d'une vérité claire &
 „ qui n'est obscurcie par aucun nuage ,
 „ ni susceptible d'aucun doute , perdent
 „ leurs soins & leurs travaux, cette vé-
 „ rité ne pouvant être apperçue par les
 „ hommes , & étant au-dessus de leur en-
 „ tendement. „

Si les Philosophes dogmatiques réflé-
 chissoient attentivement aux avis sensés
 que leur donne un des plus sublimes &
 des plus vastes génies de l'Univers , ils
 feroient peut-être sonner moins haut les
 termes de démonstrations d'évidence , de certitude.
 Ils s'appercèvroient qu'on ne peut nom-
 mer évident que ce qui est également re-
 çu

*posse percipere : ac propterea quantalibet a nobis ad-
 bibeatur in rebus considerandis diligentia & atten-
 tio , quantalibet etiam in iis a nobis deprehendatur
 similitudo veri & perspicuitas , neutiquam tamen iis
 certe penitus assentiendum , sed habendas eas sem-
 per pro dubiis. Hinc quoque efficitur ludere ope-
 ram quicumque verum illud liquidum atque constans,
 nulla dubitatione infuscatum , quærere se profitentur
 quod humanæ menti inexplicabile est. Huet de Im-
 becillit. mentis humanæ. Lib. II. Cap. 3. pag. 152.*

çu de tout le monde ; or, il est de notoriété publique que jamais tous les hommes n'ont regardé d'un même œil le même objet, ni considéré de la même manière la même opinion. *Dans aucun tems, ** dit Sophocle, *deux amis, ou deux peuples alliés ne gardent les mêmes sentimens ; car les uns plutôt ; les autres plus tard trouvent les mêmes choses douces ou amères.* Un autre Ancien étoit du même sentiment, lorsqu'il a fait dire à un des Auteurs de ses Comédies, † *Jamais un homme n'a si bien réglé*
sa

* ἢ πνῦμα ταῦτον ἔσθ' ἐν ἀνδράσι
φίλους βίβουκεν ἔτι ποτὶ πόλιν πόλιν.
Τοῖς μὲν γὰρ ἤδη, τοῖς δ' ἐν ἑσπερῷ χρόνῳ
τὰ τιρπνὰ πικρὰ, γινέσται, κ' αὖθις φίλα.

*Nec unquam idem animus vel inter viros
Amicos perstitit, vel urbi erga urbem ;
Aliis enim statim, aliis vero sequenti tempore
Fucunda amara fiunt, & rursus grata
Sophocl. Oedip. Tyran. vers. 639.*

† *Numquam ita quisquam bene subducta ratione
ad vitam fuit.*

*Quin res, ætas, usus semper aliquid appertet novi
Aliquid moneat : ut illa quæ te scire credas ,
nescias ;
Et quæ tibi putaris prima , in experiundo re-
dies.
Terent. Adelph. Act. V. scen. IV.*

sa vie par la raison , que l'état des choses , le tems , l'usage ne lui aient fait changer de sentiment sur quelque point , soit qu'il apprît ce qu'il ignoroit & qu'il croioit savoir , soit qu'il comprît que ce qu'il chérissoit le plus , soit très méprisable.

LA diversité des opinions étant si grande parmi les hommes, ils ne laissent pas cependant par un abus & un aveuglement pernicieux de se vanter d'avoir l'évidence par-devers eux. Un Cartésien ne parle que de démonstrations évidentes, un Péripatéticien tient le même langage, un Newtoniste est encore moins modeste, s'il est possible de pouvoir l'être, & tous tant qu'ils sont, ils ne s'apperçoivent point que personne ne voulant recevoir pour évident que ce qui lui paroît tel, il faut que le vrai & le faux soient également évidens, puisqu'ils soutiennent également leurs opinions par l'autorité de l'évidence, & que ce qu'elle fait voir blanc aux uns, elle le montre noir aux autres.

VOILÀ une ressource bien mauvaise pour connoître la vérité. Je compare les Philosophes dogmatiques à des aveugles, qui, sachant que parmi les pièces de cuivre qu'on leur auroit distribuées, il s'en trouveroit une d'or, prétendroient tous également avoir cette pièce seule & unique. Loin qu'ils fussent certains de ce qu'ils diroient, celui même qui ne se tromperoit point, n'auroit pas plus de

certitude pour appuyer son sentiment, que les autres ; le seul hazard le favoriseroit : aussi est-ce lui seul qui décide la vérité de presque tous les sentimens des Philosophes.

J E te salue, sage Abukibak.



LETTRE QUATRE-VINGT-SEPTIEME.

Ben Kiber, *au sage Cabaliste* Abukibak.

J E continuerai, sage & savant Aubukibak, d'examiner le peu de certitude qu'il y a dans les opinions qui paroissent les plus vraisemblables. La première raison qui s'offre à mon esprit pour fonder la nécessité d'un Pyrrhonisme raisonnable, c'est la diversité des sentimens des plus grands Philosophes ; ils soutiennent qu'ils connoissent évidemment la vérité d'une opinion, que d'autres grands hommes prétendent démontrer être fausse. Quel fond peut-on donc faire sur le mot d'évidence, si souvent employé par les dogmatiques, & toujours si légèrement ? Personne n'a écrit avec plus de hauteur contre les sceptiques que le Pere Mallebranche, il se vançoit de connoître les choses qu'il traitoit, avec une certitude par-

parfaite. Jamais Aristote ne parla des Philosophes qui l'avoient précédé, avec autant de mépris que l'a fait Mallebranche; cependant plusieurs Savans illustres ont condamné nettement & sans détour les opinions dont il paroissoit le plus persuadé, & il a même trouvé des adversaires redoutables parmi ses confreres & ses intimes amis. „ Il ne s'accordoit nullement, dit un illustre Auteur, * avec le „ fameux Pere Quesnel qui étoit encore de l'Oratoire, qui avoit embrassé les sentimens de Mr. Arnaud. Le Pere „ Quesnel, pour savoir mieux à quoi „ s'en tenir, souhaita que son maître eût „ connoissance des pensées du P. Mallebranche, & lia partie entre eux chez un „ ami commun. Le fond du système „ dont il s'agissoit, est que l'ame humaine „ de J. C. est la cause occasionnelle de „ la distribution de la grace par le choix „ qu'elle fait de certaines personnes pour „ demander à Dieu qu'il la leur envoie, „ & que comme cette ame, toute parfaite qu'elle est, est finie, il ne se peut „ que l'ordre de la grace n'ait ses défauts, aussi bien que celui de la nature. Il n'y avoit guères d'apparence „ que Mr. Arnaud dût recevoir avec docilité ces nouvelles leçons : à peine le „ P.

* *Eloges des Académiciens de l'Académie Royales de Sciences, par Mr. de Fontenelle, Eloge du P. Mallebranche, Tom. I. pag. 326.*

„ P. Mallebranche avoit-il commencé à
 „ parler , qu'on disputa , & par confé-
 „ quent on ne s'entendit guères. On ne
 „ convint de rien , & on se sépara avec
 „ assez de mécontentement réciproque.
 „ Le seul fruit de la conference, fut que
 „ le P. Mallebranche promit de mettre les
 „ sentimens par écrit, & Mr. Arnaud d'y
 „ repondre , ou ce qui revient à peu près
 „ au même, il promit la guerre au Père
 „ Mallebranche. „

LA fierté , la présomption de Malle-
 branche sembloient être une suite néces-
 saire de la Secte qu'il avoit embrassée. Les
 Cartésiens en général affectent de mépri-
 ser tous ceux qui ne pensent point ainsi
 qu'eux ; ils ont puisé ce vice dans les Ou-
 vrages de leur chef , & je doute qu'il y
 ait jamais eu un Philosophe plus pré-
 somptueux que Descartes. Il est vrai que
 ce François fut un des plus grands génies
 qu'ait produit la Nature ; mais ses lumiè-
 res & les bonnes qualités auroient été en-
 core plus estimables , s'il ne les eût ob-
 scuries par l'amour outré qu'il eut pour
 ses opinions. Il les défendit souvent avec
 aigreur , & même il eut recours aux in-
 vectives ; & qui plus est , il les employa
 en écrivant contre des Savans qui pour
 le moins valaient bien autant que lui. Tu
 pourras, sage Abukibak, voir les preuves
 de cette accusation dans la *neuvième Partie*
des Mémoires secrets de la République des Let-
tres ; consultes l'article qui concerne Gas-
 sendi

fendi & ses Ouvrages. Descartes eut plusieurs disputes avec ce Philosophe Provençal, & les plus grands hommes d'aujourd'hui conviennent qu'elles n'ont guères tourné à l'avantage des Cartésiens. Locke & plusieurs autres fameux Méta-physiciens ont adopté le parti que soutenoit Gassendi : les idées innées, l'impossibilité de la communication de la pensée à la Matière, même par le pouvoir divin, ont été vivement attaquées dans ces derniers tems ; marque certaine que les systêmes & les opinions n'ont de certitude que celle que leur donnent la mode, la nouveauté, ou le crédit & l'autorité de ceux qui les inventent. Qui fait si les sentimens qui paroissent proscrits pour toujours, ne reviendront pas en vogue ? Qui auroit cru que les qualités occultes & les attractions paroîtroient encore sur l'horison, & y joueroient un rôle très brillant ? La chose est cependant arrivée ; & quoi qu'en disent les Newtonistes, ce n'est pas si mal à propos que le savant & l'ingénieux Monsieur de Fontenelle a dit : * *L'attraction & le vuide, bannis de la Physique par Descartes, & bannis pour jamais selon les apparences, y reviennent ramenés par Mr. Newton, armés d'une force toute nouvelle, dont on ne les croioit pas capables, & seulement peut-être un peu déguisés.*

LORS-

* *Le même Eloge de Mr. Newton, Tom. II. pag. 332.*

LORSQUE je considère, sage & savant Abukibak, le flux & le reflux des opinions Philosophiques, je crois n'avoir pas besoin d'autre preuve pour me démontrer la nécessité de n'adopter aucun principe comme certain & évident. Je n'en reconnois qu'un seul, c'est celui qu'on ne peut parvenir à la certitude parfaite, & je dis avec Socrate, *Id unum scio quod nihil scio*. Il auroit été à souhaiter que Descartes eût aussi bien profité que ce Grec, de la nécessité qu'il sentoît qu'il y avoit de fonder sur le doute toute la Philosophie. Un illustre Pyrrhonien l'a repris à ce sujet avec beaucoup de raison : „Descartes *, „ dit-il, nous fournit une excellente rai- „ son

* *Sed & aliud dubitandi argumentum subjicit nobis Cartesius, cum ait in Meditationum suarum & principiorum aditu, nescire nos † an possit nos tales creare voluerit Deus, ut semper fallamur; etiam in iis quæ nobis quam notissima apparent. Digna Philosopho dubitatio, si expediendæ hujus vias intrare tentasset. . . . At dum novum veritatis indicem se gerit, a dubitatione Philosophiam suam exorsus, causisque cur dubitandum sit allatis, mox tamen, quasi monstrata de Cælo veritatis via, ita dubitare desit, ut ne rationes quidem quibus ad dubitandum fuerat adductus, dissolvere laboraret. Huet. de Imbecillit. mentis humanæ. Lib. I. Cap. X. pag. 63.*

† Cartes. *Medit.* I. & 6. *Part. I.* §. 5. & 13.

„ son de douter , lorsqu'au commence-
 „ ment de ses Méditations il établit que
 „ nous ignorons s'il n'a pas plû à Dieu
 „ de nous créer de manière que nous
 „ nous trompions toujours , même dans
 „ les choses qui nous paroissent les plus
 „ certaines & les plus claires. Ce doute
 „ étoit véritablement digne d'un Philoso-
 „ phe, si celui qui le proposoit, eût pris
 „ le soin d'en profiter ; mais lorsque Des-
 „ cartes prétendoit montrer un nouveau
 „ chemin pour parvenir à la vérité , &
 „ qu'il avoit fondé son système & toute
 „ sa Philosophie sur le doute & sur les
 „ raisons de douter , qu'il avoit propo-
 „ sées un instant après, comme si le Ciel
 „ lui eût découvert le chemin de la vé-
 „ rité , il cessa totalement de douter, &
 „ ne prit pas seulement la peine de ré-
 „ futer & de détruire les raisons qu'il a-
 „ voit apportées pour établir ses doutes. „

LES Cartétiens en général ont imité
 l'exemple de leur maître , ils ont négligé
 de répondre aux objections de leurs
 adversaires , & se sont presque toujours
 contentés de songer beaucoup plus à éta-
 blir leurs principes, qu'à examiner la vé-
 rité , ou la fausseté de ceux des autres
 Philosophes. Il s'est trouvé cependant
 quelques Cartésiens qui n'ont point été
 la dupe de leur prévention ; ils ont com-
 pris que malgré l'affertion des dogmatiques,
 tous les différens systèmes étoient égale-

ment douteux & sujets à l'erreur. S'ils en ont adopté un, ç'a été comme étant plus vraisemblable que les autres, mais non pas comme étant d'une certitude parfaite & évidente. Ils ont été fermement persuadés qu'il n'y avoit rien de si dangereux pour la Religion que de l'allier avec les opinions des Philosophes, les hommes ne pouvant avoir aucune notion certaine que de ce qui leur étoit révélé ; c'étoit-là la manière dont pensoit un des plus sages Cartésiens.

„ L'ELOIGNEMENT, * dit Mr. de
 „ Fontenelle, où Mr. Regis tient la rai-
 „ son & la foi, ne leur permet pas de
 „ se réunir dans des systêmes qui accom-
 „ modent les idées de quelque Philoso-
 „ phe dominant à la Révélation, ou
 „ quelquefois même la Révélation à ses
 „ idées. Il ne veut point que ni Platon,
 „ ni Aristote, ni Descartes même ap-
 „ puient l'Evangile ; il paroît croire que
 „ tous les systêmes Philosophiques ne
 „ sont que des modes, & il ne faut point
 „ que des vérités éternelles s'allient a-
 „ vec des opinions passagères, dont la
 „ ruine leur doit être indifférente. On
 „ doit s'en tenir à la majestueuse simpli-
 „ cité des Conciles, qui décident tou-
 „ jours

* *Eloges des Académiciens de l'Académie des Sciences &c. Eloge de Mr. Regis, Tom. I. p. 104.*

„ jours le Dogme divin, sans y mêler les
„ explications humaines. „

DANS toutes les Sectes il s'est trouvé des gens d'aussi bonne foi, & aussi peu prévenus que l'étoit Régis. Bernier, fameux & illustre disciple de Gassendi, ne regardoit pas le système de son maître comme étant à l'abri de l'erreur ; il lui attribuoit seulement plus de vraisemblance qu'aux autres. On peut juger ce qu'il en pensoit, par les doutes qu'il a mis à la fin de l'Abrégé qu'il fit des Ouvrages de Gassendi. Ce Philosophe Provençal n'étoit pas lui-même convaincu parfaitement qu'il marchât dans le chemin de la vérité ; il proposoit plutôt ses sentimens comme des probabilités, que comme des vérités. Il imitoit la sage modestie de Phérecides : ce pere de la Philosophie * avouoit naturellement que ses Ecrits ne contenoient aucune certitude, qu'il ne se flattoit point de connoître la vérité, & qu'il indiquoit les choses, plutôt qu'il ne les découvroit. Depuis ce sage Grec, le génie Philosophique a bien changé de face.

* *Est ibi quidem non certa rerum fides. Neque enim id recepi, neque quid sit verum me scire professus sum. Forte quædam de Theologia reservavi, cætera intelligere oportet ; omnia quippe indico potius, quam aperio.* Dialog. Laërt. de Vit. Philos. Lib. I. pag. 61.

ce. Dès qu'un homme a pris le nom de Cartésien, de Péripatéticien, de Thomiste, de Scotiste, il décide avec hauteur & sans appel les questions les plus obscures & les plus impénétrables, sans s'embarrasser de ce que pensent les autres hommes; il prétend connoître les secrets les plus cachés de la Nature. Je ne m'étonne pas si les modestes sceptiques regardent les Philosophes dogmatiques comme des fous, ou des Sybarites, qui se complaisent dans les idées chimériques qu'ils se forgent.

Je te salue, sage & savant Abukibak.



LETTRE QUATRE-VINGT-HUITIEME.

Ben Kiber, au Cabaliste Abukibak.

S'IL est vrai, sage & savant Abukibak, que les hommes peuvent parvenir à une certitude parfaite, il faut alors soutenir *que toutes les choses sont véritables, ou qu'elles sont toutes fausses.*

QUELQUE ridicule que soit cette opinion, on est cependant forcé de l'admettre, ainsi que l'a fort bien prouvé le sage Pyrrhon; car il est impossible, comme nous l'avons déjà vu, de trouver aucune règle pour distinguer

guer les choses vraies & les fausses. Si l'on prétend les connoître par les sens, on ne peut se servir de ce moïen, puisqu'ils varient & changent si souvent. Si l'on veut se servir de la réflexion, on n'est pas plus avancé, attendu la diversité & l'opposition qui se trouve entre les sentimens des hommes. Or, pour juger de la vérité, ou de la fausseté d'une chose, il faut absolument employer le secours des sens, ou celui de l'entendement; comment donc peut-on parvenir à ce degré de connoissance, puisque les deux & uniques moïens dont on pourroit se servir, sont également défectueux! *

Pour répondre à un argument aussi pressant, les dogmatiques se recrient sur l'incertitude dans laquelle on plonge tous les hom-

* *Aut igitur vera omnia esse, aut falsa omnia dicendum est. Sin autem quædam vera sunt, quonam ea discernemus modo? Neque sensu quæ secundum sensum sunt, cum omnia illi videantur æqualia, neque intelligentia ob eandem causam. His autem explosis, nulla judicandi vis reliqua cernitur. Qui igitur, inquiunt illi, de aliqua sive sensibili, sive intelligibili re astruit prius quæ de ea re sunt opiniones constituere debet: alii enim ista, alii ista abstulerunt. Necesse est autem vel sensu vel intelligentia judicari. Ceterum, de utriusque contentio est. Non igitur possibile est opiniones de rebus sensibilibus intelligibilibusque judicare. Diogen. Laert. de Vit. Philosoph. Lib. IX. pag. 397.*

hommes. Ils disent que si tout est caché aux foibles humains , ils sont réduits dans l'état le plus triste ; qu'il est inutile qu'ils s'appliquent à la recherche de la vérité , & que l'étude de la Philosophie est la chose du monde la plus inutile , puisqu'elle n'apprend qu'à douter. On peut d'abord leur répondre que c'est avoir beaucoup appris que de savoir qu'on ne sait rien , & qu'une modeste ignorance est préférable à une orgueilleuse présomption & à la folie de croire savoir ce que l'on ignore. A cette excellente réponse j'ajouterai ce que dit un sage & vertueux défenseur du Pyrrhonisme contre cette objection des dogmatiques : „ Cette plainte * qu'on „ fait contre les Académiciens , est très „ ancienne ; elle ne regarde pas eux , „ mais la Nature. Est-ce la faute de ces „ Philosophes , si elle a fait les hommes „ de

* *Pervulgata est ista , inquit , adversus Academicos querela , quæ si æqua esset , non tam pertineret ad Academiam quam ad Naturam ipsam. Nam quæ hæc Academia culpa est , hominem ita factum esse a Natura , ut veritatem Marte suo firme non possit attingere ? Nibilo sane major quam volare non posse , quam immortalem non esse. Neque vero Academicos & Scepticos , vel ad comparandam doctrinam & sapientiam , vel ad bene beateque vivendum , minores videmus tulisse fructus ex sapientiæ studiis quam Dogmaticos. Huet. de Imbecillit. mentis humanæ , Lib. II. Cap. III. pag. 136.*

„ de telle forte , qu'ils ne peuvent par-
 „ venir à la connoissance certaine de la
 „ vérité. Les Académiciens ne sont pas
 „ plus responsables de l'ignorance de
 „ l'homme, que de ce qu'il ne peut vo-
 „ ler , & qu'il est sujet à la mort. D'ail-
 „ leurs, nous ne nous appercevons pas
 „ que les Philosophes sceptiques profi-
 „ tent moins de leur étude que les au-
 „ tres, pour devenir bons & vertueux ,
 „ & pour se rendre savans dans les Scien-
 „ ces.,

Je ne puis m'empêcher, sage & savant
 Abukibak, de te communiquer les réflexi-
 ons que me font faire les derniers mots
 du passage que je viens de citer. Les Phi-
 losophes sceptiques ont mérité en géné-
 ral par leur vertu & par leur conduite
 réglée, l'estime & l'amitié de tous les
 honnêtes gens. Je ne fais si l'on pour-
 roit dire la même chose des dogmatiques,
 du moins est-il certain que les principaux
 d'entre eux n'ont pas été plus respectés
 dans le monde. Pyrrhon * força les plus
 illustres Philosophes à rendre justice à son
 mé-

* *Dicebatque sæpe numero Epicurum conversatio-
 nem institutumque Pyrrhonis admiratum, ipsum de
 se percontari assidue solitum. Tanto autem in bo-
 nore a patria sua habebatur, ut eum Pontificem
 constituerit, atque illius gratia Philosophos publico
 decreto omnes immunitate donaverit. Diog. Laërt.
 de Vita Philosoph. Lib. IX. pag. 388.*

mérite, Epicure fit plusieurs éloges de sa science & de sa vertu, & ses concitoiens eurent une si grande vénération pour lui, qu'ils le firent souverain Pontife, & accorderent en sa faveur à tous les Philosophes plusieurs avantages considérables; ils les exempterent même de toutes les taxes & de tous les impôts. Ce grand homme eut plusieurs disciples célèbres, qui, comme lui, firent gloire de mépriser le sort, la fortune & les choses humaines. Il fut regardé comme un personnage divin, qui avoit détruit & renversé tous les vains argumens des sophistes, & qui ne s'étoit point occupé de l'inutile soin de pénétrer les secrets intelligibles de la Nature *. Je doute qu'aucun do-

** Complures item habuit instituti sui, hoc est, rerum negligentia & contemptu amulos, unde & illud complectitur mirifice Timon in Pythone, & in illis quod liber evaserit omnibus perturbationibus, superstitioneque & vanitate, & captione Sophistica ac Dei instar, inter homines regnarit.*

Ω γίρον & Πύρρον, πᾶς ἡ πόδι * ἐλευσιν ὥρως
 Λατρίης * δοξᾶν τεκίνοφρονέτης τι σοριτᾶν,
 ἢ πάσης ἀπατης πύθως ἀπικλίσαν ἴσομα
 Οὐδὲ μάλιν οἱ ταῦτα μεταλλήσιν τινε * ἄρας
 Ἑλλάδ' ἔχουσι, πόδι δὲ, ἢ ἐκ ὅτι κυρῆ ἱερατα.

Hoc est.

Miror qui tandem potuisti evadere, Pyrrho, Tur-

dogmatique ait été plus honoré. Qu'a-t-on fait de plus dans l'antiquité pour les Platon & les Aristotes ? Et dans ces derniers tems pour les Descartes & les Mallebranches ? Je conviens que les Anglois ont rendu de grands honneurs à Newton ; mais ils ne surpassent point ceux qu'a reçus Pyrrhon.

J'ETABLIRAI encore une chose aussi véritable que celle que je viens de prouver ; c'est que bien loin que les Philosophes dogmatiques soient plus savans que les Pyrrhoniens, & par conséquent plus dignes de l'estime du Public, ils le sont beaucoup moins. Ils s'attachent d'abord à une Secte, & ne s'instruisent point des opinions des autres : dès qu'ils ont pris le nom de *Cartésien* ou de *Thomiste*, ils ne s'embarassent pas de ce qu'a pensé Platon, Epicure, Zénon, Aristote, &c. Ils agissent aussi ridiculement, que s'ils supposoient que tous les hommes, excepté un seul, ont été privés du sens commun. Ne faut-il pas être bien prévenu pour tenir une conduite aussi condamnable ? C'est pourtant celle de tous les Philosophes dogmatiques ;

*Turgentes frustra, stupidos vanosque Sophistas,
Atque impostura fallacis solvere vincula,
Nec fuerit cura scrutari, Græcia quali
Aëte cingatur, neque ubi aut unde omnia constent.*

Id. ibid. pag. 329.

tiques; ils sont beaucoup plus occupés à chercher ce qui peut les confirmer dans leurs sentimens, qu'à examiner s'ils ne marchent point dans le chemin de l'erreur. Ils affectent de mépriser les Sciences, ils blâment l'érudition, & contens de ce qu'ils pensent, ils ne font aucun cas de ce qu'ont écrit les gens les plus respectables.

LES Cartésiens tombent excessivement dans ce défaut: ils veulent imiter leur chef, qui a paru condamner l'étude de la belle Littérature, & ils ne s'apperçoivent pas qu'il les a trompés, & qu'il a feint par vanité d'ignorer ce qu'il savoit parfaitement. Ils devroient profiter de la leçon que leur a donnée un des plus grands hommes du dernier siècle. „ Quoique „ Descartes, dit-il, * eût parfaitement étu-

** Cartesius ipse, etsi veteres pervolutaverat Philosophos, ac recentiores etiam non paucos, eorum tamen inscius videri voluit, ut unus totius suae doctrinae auctor & repertor crederetur. Atque hanc ejus simulatam imperitiam plerique ejus discipuli non fictam, sed manifestam & contestatam expresserunt. At iidem tamen assertores inscitiae, eruditionis osiores, extinctores humanitatis, quod eorum scripta non obscure produnt, pervulgatam tamen adversus Academicos occulant naniam, summaque eos accusant inscitiae: quippe qui, inquit, cum se dicant nihil scire, omnium hominum imperitissimos se agnoscant, quasi cum se nihil scire dicunt Academi-*
mici,

„ étudié les sentimens des Philosophes an-
 „ ciens & des modernes, il vouloit qu'on
 „ crût qu'il les ignoroit, pour avoir la
 „ gloire d'être le seul auteur & inventeur
 „ de ses opinions. Plusieurs de ses disci-
 „ ples, malheureusement pour eux, ont
 „ trop bien imité sa feinte ignorance ;
 „ car ils ont été réellement très ighorans.
 „ Cependant ces adversaires de l'érudi-
 „ tion ; ces partisans de l'ignorance, ce
 „ qui paroît assez par leurs Ouvrages, di-
 „ sent cent fois la même chose contre
 „ les Académiciens, & les accusent d'u-
 „ ne profonde ignorance, parce que l'a-
 „ veu qu'ils font de ne rien savoir avec
 „ une certitude parfaite, ils se reconnois-
 „ sent les plus ignorans de tous les hom-
 „ mes, comme si lorsqu'ils avoient ne
 „ rien savoir, ils convenoient que les au-
 „ tres en savent plus qu'eux. Les
 „ Cartésiens, * ajoute le même Auteur, di-
 „ sent

mihi, scire aliquid alios fateantur. Huet. de Im-
 becillit. Mentis humanæ, Lib. II. pag. 180.

* *Addunt eos simulatam rerum omnium, etiam
 certissimarum, dubitationem præ se ferre, ut in-
 geniosi in vulgus habeantur. Ingeniosorum igitur
 titulum famamque captabant ipsi Cartesiani, ac
 prius quoque captaverat Cartesius, cum ad perci-
 piendam veritatem anteceptis opinionibus, quas præ-
 judicia vocant, liberandos esse animos pronuntia-
 ret.* Id. ibid. pag. 190.

„ fent que les Académiciens & les fcep-
 „ tiques n'affectent de douter des chofes
 „ les plus claires, que pour paffer dans
 „ le public pour des gens d'un génie fu-
 „ blime ; c'étoit donc par la même raifon
 „ que les Cartéfiens & Descartes leur
 „ maître veulent que pour trouver la vé-
 „ rité, on abandonne toutes les opinions
 „ qu'on avoit reçues comme certaines,
 „ qu'ils appellent des préjugés. „ Il pa-
 roît bien, fage & favant Abukibak', qu'ils
 ne mettent guères en pratique les pre-
 miers préceptes qu'ils prefcrivent aux
 autres. S'ils les fuivoient, il leur feroit
 bientôt aifé de s'appercevoir qu'une pru-
 dente incertitude eft le partage d'un vé-
 ritable Philofophe, & que le nom de *Pyr-
 rhonien* & celui d'*homme fensé* font deux
 termes fynonymes.

JE te falue, fage & favant Abukibak.



LET-



LETTRE QUATRE - VINGT - NEUVIEME.

Ben Kiber, *au Cabaliste Abukibak.*

LEs plus grands adverfaires du Pyrrhonisme, fage & favant Abukibak, ont recours à la Géometrie pour autorifer leurs fentimens. Ils penfent que cette Science fuffit pour prouver évidemment que les hommes peuvent parvenir à une certitude parfaite ; mais les zélés dogmatiques devroient réfléchir que puifque les Mathématiciens ne s'accordent point entre eux, & qu'ils fontientent diverfes opinions qui font directement oppofées , il faut néceffairement que la Géometrie foit fujette aux mêmes inconvéniens que les autres Sciences, & qu'elle ne foit pas plus affirmée , ou du moins qu'elle ne le foit guères plus ; auffi s'eft-il trouvé de très grands hommes, foit parmi les Anciens, foit parmi les Modernes, qui ont méprifé les Mathématiques. Zénon , célèbre Philofophe Epicurien, écrivit un Livre contre elles, Epicure lui même les méprifa beaucoup. Il prétendoit que n'étant fondées que fur des principes imaginaires, il étoit impoffible qu'elles fuflent véritables ; il

P 2

regar-

regardoit comme fausses toutes les conséquences qu'on pouvoit tirer des points & des superficies qui n'avoient aucune existence réelle.

Tous les longs & abstraits raisonnemens des Géomètres *sur l'infini, sur l'infini de l'infini, sur l'infini de l'infini de l'infini* peuvent bien surprendre & arrêter la curiosité de certaines gens qui ont un amour outré pour le calcul ; mais un homme , exempt de passion & de préjugés , comprend qu'il est impossible de ne point s'égarer au milieu de tous ces *infinis*.

Quoiqu'on ne s'en apperçoive pas , on ne se trompe pas moins ; ainsi la Géométrie moderne est encore plus incertaine que l'ancienne. Monsieur Pascal qui y avoit fait de si grands progrès , en reconnut enfin l'abus : il la méprisa sur la fin , autant qu'il l'avoit aimée au commencement ; c'est-là une marque bien claire de son peu de certitude. „ Toutes les Scien-
 „ ces, dit * un des plus sages & des plus
 „ savans sceptiques modernes, ont leur
 „ foible ; les Mathématiques ne sont
 „ point exemptes de ce défaut. Il est vrai
 „ que peu de gens sont capables de les
 „ bien combattre ; car pour bien réussir
 „ dans ce combat , il faudroit être non
 „ seu-

* Bayle, *Diction. Histor. & Critiq.* Tom. IV.
 pag. 548. Art. Zénon.

„ seulement un bon Philosophe , mais
 „ un très profond Mathématicien. Ceux
 „ qui ont cette dernière qualité , sont si
 „ enchantés de la certitude & de l'évi-
 „ dence de leurs recherches , qu'ils ne
 „ songent point à examiner s'il y a là
 „ quelque illusion , ou si le premier fon-
 „ dement a été bien établi, ils s'avisent
 „ rarement de soupçonner qu'il y man-
 „ que quelque chose. Ce qu'il y a de bien
 „ constant, est qu'il regne beaucoup de dis-
 „ putes entre les plus fameux Mathémati-
 „ ciens ; ils se réfutent les uns les au-
 „ tres ; les répliques, & les dupliques se
 „ multiplient parmi eux, tout comme par-
 „ mi les autres Savans. Nous voions cela
 „ parmi les Modernes, & il est sûr que les
 „ Anciens ne furent pas plus unanimes ;
 „ c'est une marque que l'on rencontre
 „ dans cette route plusieurs sentiers té-
 „ nébreux , & qu'on s'égare , & qu'on
 „ perd la piste de la vérité. Il faut né-
 „ cessairement que ce soit le fort des
 „ uns ou des autres , puisque les uns as-
 „ sûrent ce qui est nié par les autres.
 „ On dira que c'est le défaut de l'ou-
 „ vrier , & non pas celui de l'art , &
 „ que toutes ces disputes viennent de ce
 „ qu'il y a des Mathématiciens qui se
 „ trompent , en prenant pour une dé-
 „ monstration ce qui ne l'est pas ; mais
 „ cela même témoigne qu'il se mêle des
 „ obscurités dans cette Science. Outre
 P 3 „ qu'on

„ qu'on se peut servir d'une pareille raison quant aux disputes des autres Savans ; on peut dire que s'ils suivoient bien les règles de la Dialectique , ils éviteroient les mauvaises conséquences , & les fausses thèses qui les font errer. „

LORSQU'ON écoute les Géomètres , on croiroit que l'évidence les suit toujours , que leurs démonstrations ne manquent jamais d'entraîner le consentement des hommes. On change bientôt de sentiment , quand on vient à examiner ces démonstrations , & qu'on sent qu'elles heurtent directement la raison. Ils prétendent , par exemple , démontrer *qu'il y a des quantités infinies bornées de chaque côté* ; comment ôsent-ils trouver de l'évidence dans une semblable démonstration ? Tous leurs raisonnemens peuvent-ils éteindre entièrement la lumière naturelle , & renverser le sens commun qui nous montrent que le *fini* ne sauroit jamais être égal à l'*infini* , & que l'*infini* n'est plus *infini* , dès qu'il peut être borné ? Un homme ne doit-il pas se défier d'une Science qui sert à prouver des choses , directement opposées à la raison ? S'il agit sensément , ne la regardera-t-il pas comme un art aussi pernicieux & aussi faux que celui des Sophistes ?

LA Nature est la pierre d'achoppement des Géomètres : tant qu'ils se perdent dans leurs imaginations , ils pensent connoître les plus belles choses ; mais
dès

dès qu'ils veulent appliquer à des qualités réelles leurs points & leurs superficies imaginaires, toute la réalité de leur Art s'évanouit. L'illustre Gassendi a remarqué fort à propos * que les Mathématiciens, & sur-tout les Géomètres, ont établi leur empire dans le pays des abstractions & des idées, & qu'ils s'y promènent tout à leur aise; mais que s'ils veulent descendre dans le pays des réalités, ils trouvent bientôt une résistance insurmontable. En effet, sage & savant Abukibak, les plus grands Géomètres

* *Mathematici, imprimisque Geometra, quantitatem abstrahentes a Materia, quoddam quasi regnum sibi ex ea fecerunt quam liberrimum, quippe nullo facto a Materiae crassitie, pertinaciaque impedimento, quare & supposuere imprimis in ea sic abstracta ejuscemodi dimensiones ut punctum, quod foret prorsus immune partibus fluendo lineam, longitudinemve latitudinis expertem crearet, &c. . . atqui istæ quidem suppositiones sunt, ex quibus Mathematici intra paræ, abstractæve Geometriæ cancellos, & quasi regnum consistentes, suas illas præclaras demonstrationes textunt . . . uno igitur verbo Mathematici sunt qui in suo illo abstractionis regno ea indivisibilia supponunt, quæ sine partibus, sine longitudine, sine latitudine sint, ac eam multitudinem, divisionemque partium, quæ ad finem nunquam perveniat; non item vero Physici, quibus in regno Materiae versantibus tale nihil licet. Gassend. Physic. Sect. Lib. III. Cap. V. pag. 264. cité par Bayle à l'endroit ci-dessus.*

tres ont été obligés d'abandonner dans la Physique leurs principales démonstrations. Nous en voions un exemple dans Newton : quoique la Géométrie lui montrât la divisibilité de la Matière à l'infini, il n'a pas osé l'admettre comme Physicien ; il a senti combien il répugnoit que la Matière ne s'arrêtât pas dans sa division à un certain point. Il a admis les atomes d'Epicure , & soutenu qu'il étoit impossible de diviser en plusieurs parties ce qui a été fait originellement un , par la disposition de Dieu lui-même *. Quelques disciples de Newton ont refusé d'adopter cette opinion de leur maître , ils ont voulu soumettre la Nature entière à leurs idées géométriques , & n'ont admis aucune fin à la divisibilité de la Matière. Voilà des Mathématiciens fameux , qui ne sont pas même certains des bornes qu'ils doivent donner à leur Science : les uns veulent qu'elle régle jusqu'à l'essence des premiers corps ; les autres prétendent qu'ils en sont indépendans. Auxquels ajouterai-je foi ?

Ce n'est pas seulement dans les choses qui regardent la Physique que les Géomètres sont partagés, ils disputent encore très vivement sur des matières qui
con-

* *Elog. des Acad. de l'Acad. des Sciences Eloge de Mr. Renau , Tom. II. pag. 144.*

concernent purement la Géometrie. Ils s'accusent d'être mutuellement dans l'erreur, ils se vantent de la certitude de leurs *démonstrations*, ils emploient également ce terme fastueux; & après avoir bien disputé, ils restent convaincus qu'ils défendent la vérité, & que leurs adversaires se trompent grossièrement. Ce ne sont pas de médiocres Géomètres qui sont divisés dans leurs sentimens, les plus fameux s'accusent mutuellement d'être dans l'erreur. Écoutons un des plus grands qu'il y ait, qui fait le détail d'un démêlé, où les plus renommés eurent part. „ Mr.

„ Huygens condamna * une des propositions fondamentales du Livre, qui

„ est, que si un vaisseau est poussé par

„ deux forces, dont les directions fassent un angle droit, & qui aient chacune une vitesse déterminée, il décrit la diagonale du parallélogramme, dont les deux côtés sont comme ces vitesses. Le défaut de cette proposition, qui paroît d'abord fort naturelle & conforme à tout ce qui a été écrit en Méchanique, étoit, selon Mr. Huygens, que les côtés du parallélogramme sont comme les forces, & que les forces supposées ne sont pas comme les vitesses, mais comme les quarrés des vitesses; car ces forces doivent être égales aux résistances de l'eau, qui sont comme ces quarrés, de sorte qu'il

„ en résulte un autre Parallélogramme, &
 „ une autre diagonale. Et afin que l'i-
 „ dée de Mr. Renau subsistât, il falloit
 „ que quand un corps, poussé par deux
 „ forces, décrit la diagonale d'un paral-
 „ lélogramme, les deux forces fus-
 „ sent, non comme les côtés, mais com-
 „ me leurs quarrés; ce qui étoit inouï en
 „ Méchanique.

„ UNE preuve que cette matière étoit
 „ assez délicate, & qu'il étoit permis de
 „ s'y tromper, c'est que malgré l'autori-
 „ té de Mr. Huygens qui devoit être
 „ d'un poids infini, & qui plus est, mal-
 „ gré ses raisons, Mr. Renau eut ses par-
 „ tisans, & entre autres le P. Mallebran-
 „ che. Peut-être l'amitié en gagnoit-elle
 „ quelques-uns qui ne s'en apperce-
 „ voient pas; peut-être la chaleur &
 „ l'assurance qu'il mettoit dans cette af-
 „ faire, en entraînoit-elle d'autres: mais
 „ enfin ils étoient tous Mathématiciens.
 „ Mr. le Marquis de l'Hôpital en écri-
 „ vit à Mr. Jean Bernouilli, alors Profes-
 „ seur à Groningue, & lui exposa la ques-
 „ tion, de manière que celui-ci qui n'a-
 „ voit pas vu le Livre de Mr. Renau, se
 „ déclara pour lui; autorité d'un poids
 „ égal à celle de Huygens, & qui ras-
 „ sûroit bien l'Auteur de la Théorie,
 „ sans compter que l'exposition favora-
 „ ble de Mr. de l'Hôpital marquoit tout
 „ au moins une inclination secrète pour
 „ ce

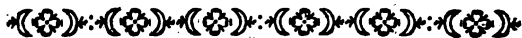
„ ce sentiment. Enfin, de quelque côté
 „ que la vérité pût être, puisque le Géo-
 „ mètre naissant avoit partagé des Géo-
 „ mètres si consommés, son honneur é-
 „ toit à couvert. Ce sera un sujet de
 „ scandale, ou plutôt de joie pour les
 „ profanes, que des Géomètres se parta-
 „ gent. „

MONSIEUR de Fontenelle s'est trompé,
 en pensant que l'on sera fort scandalisé
 de voir disputer les Géomètres. Ces gens
 sensés, & qui connoissent la foiblesse de
 l'esprit humain, gens qu'il plaît à Mon-
 sieur de Fontenelle d'appeler *profanes*,
 savent qu'on ne peut acquérir dans aucu-
 ne Science aucune certitude parfaite, &
 ne sont pas plus étonnés de voir disputer
 les Géomètres que les autres hommes,
 puisqu'ils sont également sujets à se trom-
 per, malgré la bonne opinion qu'ils ont
 d'eux-mêmes, & l'assurance avec laquelle
 ils donnent le nom de démonstration à
 des choses, souvent directement oppo-
 sées au bon sens & aux notions les plus
 claires & les plus communes.

Je te salue, sage Abukibak.



LET-



LETTRE QUATRE-VINGT-DIXIEME.

Le Cabaliste Abukibak, au studieux ben Kiber.

LEs progrès que tu fais dans les Sciences, studieux ben Kiber, m'assurent que tu dois avoir une mémoire bien heureuse, & qui te sert avantageusement.

PARMI les sentimens intérieurs de l'homme, la mémoire me paroît le plus excellent ; je la regarde comme le trésorier & le gardien de tous les autres, & comme l'argument le plus invincible de l'immortalité de l'ame. Plutarque a eu raison de l'appeller l'équivalent de la Divinité, puisqu'elle a le moyen de rappeler le tems passé, & d'en faire le présent. Elle donne une essence réelle aux choses qui n'en avoient plus, & sans elle, l'homme seroit semblable à ces animaux, qui, se veautrant dans leur auge, sont uniquement occupés du moment présent, sans avoir aucune idée de celui qui vient de s'écouler.

LA mémoire, studieux ben Kiber, est le trésor de la science : sans elle, les hommes,

més , devenant incapables de faire usage de leurs réflexions , ne peuvent acquérir les moindres connoissances ; leur raison devient si foible , qu'elle n'est guères préférable à l'instinct des bêtes. La sagesse & l'expérience sont les suites de la faculté de se ressouvenir des choses ; aussi voions-nous que les plus grands hommes ont un soin tout particulier de cultiver cette faculté. *Je donne , disoit Caton * , beaucoup de tems à la lecture des Livres Grecs ; & pour exercer ma mémoire , je repasse tous les jours vers le soir , selon la méthode des Pythagoriciens , tout ce que j'ai fait , dit , ou appris dans la journée.*

LES Philosophes ont eu raison de tâcher d'accroître le talent de la mémoire , & de recommander à leurs disciples de la cultiver avec soin. C'est en vain qu'on nous enseigne , si nous oublions ce qu'on nous apprend ; il semble que le Ciel , pour encourager les hommes à profiter du don précieux qu'il leur a accordé , ait permis que plus ils en font usage , & plus il augmente. La mémoire est comme un champ , qui produit selon qu'il est plus ou moins cultivé. L'on assure que *Cirüs* connoissoit tous les soldats de son armée , &

* *Multum etiam Græcis litteris utor ; Pythagæorumque more exercenda memoriæ gratia , quid quoque die dixerim , egerim , commemoro vespere. Cicerô de Senectute , Cap. XI.*

& les nommoit par leurs noms propres. Deux jours après que Cineas, Ambassadeur du Roi Pyrrhus, fut arrivé à Rome, il savoit tous les noms des Sénateurs & des Chevaliers Romains, quoique le nombre en fût très considérable. Mithridate, Roi du Pont, avoit appris vingt-deux Langues; il écoutoit & repondoit sans interprète aux différentes personnes qui lui parloient. Cicéron dit que Thémistocle avoit appris le nom de tout ce qu'il y avoit de citoyens dans Athènes*, & Caton nous apprend dans le même Auteur qu'il savoit non seulement ceux de tous les habitans de Rome, mais encore ceux de leurs peres †.

Je conviens, studieux ben Kiber, que cela paroît surprenant, sur-tout lorsqu'on fait attention au nombre immense d'habitans qu'il y avoit dans la ville de Rome; mais ce qui me feroit croire qu'il n'est pas impossible que la mémoire s'étende aussi loin lorsqu'elle est cultivée, c'est que je trouve un exemple qui autorise celui que je viens de citer de Caton. Il a même quelque chose de plus intéressant; car il renferme une des plus belles & des plus

* *Themistocles omnium civium nomina percepit.*

Cicero, *ibidem*, Cap. XL.

† *Equidem non modo eos novi, quæ sunt, sed eorum patres etiam & avos.* Cicero, *ibidem*.

plus magnifiques réponses que puisse faire un Héros qui connoit le prix de ses actions. Scipion l'Africain, disputant contre Appius Claudius pour obtenir la charge de Contrôleur de Rome, ce dernier, voulant se rendre le peuple favorable, nommoit chaque Romain par son nom. *C'est signe, disoit-il, que je vous aime tous, puisque je vous connois tous.* Scipion au contraire, qui n'en connoissoit aucun, & qui ignoroit leurs noms, répondit avec beaucoup de fermeté : *Il est vrai, Claudius, que je n'ai point cherché à savoir les noms de tous les Romains; mais j'ai tâché de faire en sorte qu'il n'y eût aucun d'eux qui ne connût le mien.*

IL y a bien des gens, studieux ben Ki-ber, qui veulent imiter assez mal-à-propos l'indifférence de Scipion pour ce qui regarde la mémoire, afin de s'attribuer ensuite l'avantage d'avoir un jugement profond. Quelqu'un a dit fort à propos que tout le monde veut avoir de l'esprit, & que peu de personnes se vantent d'avoir de la mémoire. De grands hommes donnent quelquefois eux-mêmes dans cette foiblesse, & Montagne, dont les Ouvrages sont remplis de traits, de citations & de passages qui demandoient nécessairement une grande faculté & une excessive facilité de rappeler les idées, prétendoit qu'il avoit la mémoire fort malheureuse. Il n'est homme, dit-il, à qui il siése si
,, mal

„ mal de se mêler de parler de mémoi-
 „ re ; car je n'en reconnois quasi trace en
 „ moi , & ne pense qu'il y en ait au Mon-
 „ de une autre si merveilleuse en défaut-
 „ lance. J'ai toutes mes autres parties
 „ viles & communes ; mais en cette-là ,
 „ je pense être singulier & très rare , &
 „ digne de gagner nom & réputation.
 „ Outre l'inconvénient naturel que j'en
 „ souffre , (car certes vû sa nécessité, Pla-
 „ ton a raison de la nommer une grande
 „ & puissante Déesse ,) si en mon pays
 „ on veut dire qu'un homme n'a point de
 „ sens , ils disent qu'il n'a point de mé-
 „ moire : & quand je me plains du dé-
 „ faut de la mienne , ils me reprénnent ;
 „ & mescroient , comme si je m'accusois
 „ d'être insensé. Ils ne voient point de
 „ choix entré mémoire & entendement.
 „ C'est bien empirer mon marché : mais
 „ ils me font tort ; car il se voit par ex-
 „ périence plutôt au rebours , que les
 „ mémoires excellentes se joignent vo-
 „ lontiers aux jugemens débilés * . ,

LAISSONS dire Montagne , studieux ben
 Kiber , & soions persuadés de deux cho-
 ses : la première , qu'il avoit la mémoire
 beaucoup plus heureuse qu'il ne prétend ,
 & la seconde , qu'il est impossible qu'un
 hom-

* Essais de Michel de Montagne , Liv. I. Chap.
 IX. pag. 29.

homme d'esprit en soit totalement privé. Il est vrai qu'il y a deux sortes de mémoire : l'une, qui retient & qui s'attache au fond & au principe des matières ; l'autre, qui ne conserve que des termes nuds, & qui ne se rappelle, pour ainsi dire, que la superficie des choses. Ceux qui apprennent aisément par cœur de longs discours, ne sont pas souvent aussi avanta- gés de la mémoire, que ceux qui ne peuvent rappeler que des faits, & dont la faculté de se ressouvenir est appelée communément locale. Cicéron parle de deux grands hommes, doués de ces différens talens. Lucullus se ressouvenoit de tous les événemens, Hortensius retenoit avec une facilité infinie les plaidoiers qu'il composoit *. Séneque rapporte un fait bien singulier au sujet de ce dernier Romain. Il dit qu'Hortensius, se trouvant un jour dans un inventaire dont la vente dura près de douze heures de tems, après que tout fut fait, il rappella toutes les choses dans l'ordre qu'elles avoient été vendues, dit les noms de ceux qui les avoient achetées, & les différens prix qu'ils en avoient donnés. Le même Séneque nous apprend que dans sa jeunesse il avoit
la

* *Lucullus habuit divinam quandam memoriam rerum ; verborum majorem Hortensius. Cicero, Acad. Quæstion. Lib. IV.*

la mémoire si excellente, que deux cens de ses condisciples, aiant chacun récité devant leur maître un vers, à peine les avoient-ils achevés, que lui Sénèque les repetoit tous sans faire la moindre faute. Que Montagne dise après cela que *les mémoires excellentes se joignent aux jugemens débiles*, il sera aisé de lui prouver le contraire par les exemples que j'ai cités, auxquels j'en pourrois joindre un grand nombre d'autres, tel que celui de Jules César, qui dans le même tems dictoit quatre lettres différentes à quatre différens Secretaires. Plin ne nous assure que tout à la fois il lisoit dans un Livre, entendoit parler un Secrétaire, & dictoit à un autre. Je demande si les mémoires excellentes de Jules César & de Plin étoient *jointes à des jugemens débiles*?

JE suis persuadé, studieux ben Kiber, que non seulement les grands génies sont presque toujours doués d'une grande faculté de rappeler leurs idées; mais qu'ordinairement le manque de mémoire est accompagné de la stupidité, de l'ignorance, & peut-être même de bien d'autres défauts plus essentiels. L'Empereur Claudius, dont le génie fut aussi borné que le caractère étoit mauvais, demandoit ordinairement à voir ceux qu'il avoit ordonné de faire mourir le jour précédent. Ce Prince étoit surpris que sa femme Messaline, dont il s'étoit défait depuis quelques heures, ne vint pas se coucher auprès de lui; il oubli-

blioit

blioit le voiage que cette Princesse avoit fait par son ordre dans l'autre Monde. Bien des Parisiens envieroient d'avoir au sujet de leurs femmes la mémoire aussi foible que cet Empereur. Il ne se rappelloit pas que la sienne étoit morte; les autres voudroient oublier que la leur est en vie.

AVANT de finir ma Lettre; studieux ben Kiber, je crois devoir te communiquer mon opinion sur l'espèce & le genre de mémoire que je trouve le plus avantageux. Les personnes, qui ont la faculté de retenir promptement ce qu'on leur apprend; ne sont point ordinairement celles qui en conservent le plus longtemps le souvenir. Il en est des hommes ainsi que des vases qui ont une ouverture étroite: s'ils sont difficiles à remplir, ils répandent aussi plus difficilement la liqueur qu'ils contiennent, que ceux qu'on remplit aisément. Les choses, sur lesquelles on fait impression avec peine, comme sont les métaux & les pierres, conservent beaucoup plus cette impression, que les autres sur lesquelles on empreint tout ce que l'on veut. Je compare une mémoire tardive à une plaque d'airain, sur laquelle on grave des caractères que la durée de plusieurs siècles ne sauroit effacer. Une mémoire prompte au contraire, est semblable à la cire; elle reçoit, comme elle, aisément tout ce

Q 2

qu'on

qu'on marque dessus , & le perd avec la même facilité.

IL y a encore une autre chose bien particulière, studieux ben Kiber, dans la faculté de rappeler les idées ; c'est que l'on ne voit presque jamais que l'on oublie celles qui se sont imprimées dans notre entendement pendant notre jeunesse. Plusieurs Auteurs ont apporté diverses raisons pour expliquer cette singularité : les uns ont dit que la mémoire n'étant point encore fatiguée, les idées qu'elle recevoit, se gravoient plus profondément ; les autres ont prétendu que cela provenoit de ce que les enfans aiant l'esprit plus tranquille, n'étant occupés d'aucun soin, les idées qu'ils recevoient, faisoient une impression plus considérable dans leur esprit, que lorsqu'ils étoient devenus hommes.

JE croirois, studieux ben Kiber, que comme les choses qui paroissent les plus surprenantes, restent le plus dans la mémoire, la plupart de celles qu'apperçoivent les enfans, leur étant nouvelles & leur semblant très merveilleuses, elles s'impriment fortement dans leur esprit.

QUANT aux causes auxquelles on peut attribuer l'affoiblissement ou le manque de la mémoire, il en est un assez grand nombre ; les maladies, les playes à la tête, les ébranlemens du cerveau, les grandes fraïeurs, les chutes,
tous

tous ces accidens détruisent ou diminuent la faculté de rappeler les idées, parce qu'ils endommagent le lieu où elles se forment, qu'ils dérangent les organes & les instrumens qui les produisent. Tout ce qui fait une grande révolution, ou dans l'esprit, ou dans le corps, peut dans un instant anéantir la mémoire la plus heureuse. Démosthène étant allé en ambassade auprès du Roi Philippe, il fut si troublé en voyant ce Monarque, qu'ayant commencé la harangue qu'il avoit composée, il l'oublia totalement, & ne put se souvenir d'un seul mot.

UN Auteur Arabe a donné quelques raisons de la perte de la mémoire, qui sentent bien le génie singulier de sa Nation ; elles figureroient parfaitement avec quelques autres qu'Aristote rapporte de la cause de certains phénomènes. Cet Arabe assure comme une chose certaine, que de manger des pommes aigres, de regarder ce qui est suspendu, de marcher avec un troupeau de chameaux, de jeter en terre des pous sans les tuer, & de lire des Epitaphes, cela fait perdre la mémoire *. Quelque ridicules que soient ces préceptes, il faut convenir que quelques-uns sont très anciens. C'étoit une opinion, reçue communément parmi le Peuple Romain, que la lecture

* *Semita Sap. Cap. XII. pag. 91.*

des Epitaphes faisoit perdre la mémoire. Caton plaisante sur cette superstition dans Cicéron *. Je passerai à l'Auteur Arabe, d'avoir compté la lecture des Epitaphes parmi les choses qui font perdre la mémoire ; mais je ne puis lui passer sa sévérité pour la mort des pous. Je serois tenté de croire qu'il falloit que le bon homme en eût rencontré plusieurs fois qui l'avoient fort incommodé , & que pour prévenir un accident aussi fâcheux , il menaçoit de la perte de la mémoire tous ceux qui pourroient l'y exposer. En vérité, les plus grands hommes disent quelquefois les impertinences les plus absurdes.

Je te salue, studieux ben Kiber.

PORTE-toi bien.

* *Nec sepulcra legens vereor (quod aiunt) ne memoriam perdam : his enim ipsis legendis redeo in memoriam mortuorum.*

Cicero de Senect. Cap. VII.



LET

***** ❁ *****

LETTRE QUATRE-VINGT-ONZIEME.

Le Cabaliste Abukibak, *au studieux ben*
Kiber.

L Es progrès que tu fais dans les Sciences, studieux ben Kiber, me font regretter tous les jours la façon de penser des anciens Grecs & Romains, chez lesquels les gens qui se distinguoient par leurs connoissances, étoient estimés des plus grands Seigneurs, & souvent plus honorés du peuple, que les premiers de la République. Ces tems heureux ont bien changé; aujourd'hui le Savant est dans l'indigence, tandis que l'ignorant, qui n'a d'autre mérite que celui d'avoir reçu un gros héritage de ses peres, ou de l'avoir amassé aux dépens d'un nombre de malheureux, victimes infortunées de ses voleries, vit dans la splendeur, & attire autour de lui une foule de lâches flatteurs qui lui prodiguent les loüanges les plus outrées. Doit-on trouver extraordinaire après cela, que notre siècle ne forme plus de ces génies illustres qu'on vit dans les précédens? Dès que la noble

Q 4

am-

ambition est éteinte dans les cœurs, que l'esprit n'est point animé & excité par des récompenses flatteuses & honorables, les Sciences languissent, & peu à peu elles tombent entièrement.

LORSQUE l'on donne en France huit ou neuf cens livres de pension à un homme de Lettres, on croit lui avoir accordé beaucoup plus que ce à quoi il auroit dû s'attendre. Combien de bassesses ne faut-il pas qu'il fasse ? combien de peines, combien de soins ne faut-il pas qu'il es- suie avant d'obtenir une gratification aussi modique ? Dans quelle crainte n'est-il pas qu'on la lui ôte ? Un mot un peu trop hardi, une expression vive, une phrase dans laquelle on croit appercevoir quelque trait contre un Moine, ou contre le Suisse d'un homme en place, la moindre chose enfin peut le réduire à la mendicité.

POUR connoître jusqu'où va l'état misérable de la plupart des Savans d'aujourd'hui, il ne faut que faire réflexion aux récompenses & aux honneurs qu'ont reçus presque tous les anciens Ecrivains. Platon, aiant été voir Denys, Tyran de Siracuse, ce Souverain alla au-devant de lui, & le fit mettre dans son char. Un grand Seigneur aujourd'hui aura souvent plus d'attention pour un de ses piqueurs, que pour le premier Astronome, & le premier Métaphysicien de l'Europe.

LES

LES Grecs poussèrent au dernier point leur respect pour les grands génies. Alexandre, ayant ordonné de raser & de détruire la ville de Thèbes, commanda qu'on épargnât la maison du Poète Pindare. Aujourd'hui un Maréchal de France, qui feroit ruiner une ville, épargneroit plutôt la maison d'un Maltotier, que celle de Voltaire, ou de Crébillon.

LES Siracusains, ayant pris quelques Athéniens prisonniers de guerre, qui savoient par cœur certaines Scenes d'Euripide, après les leur avoir entendu réciter, leur donnerent la liberté pour récompense. Si un soldat prisonnier alloit s'aviser actuellement de proposer à un Général de lui déclamer cent Vers de Corneille ou de Racine, le moins qui pût lui arriver, feroit d'être chassé de la présence du Général, ou comme un fou, ou comme un homme dont la proposition mériteroit une punition.

L'AMOUR des Anciens pour les Savans étoit si grand, que les plus illustres & les plus célèbres Capitaines leur rendoient une espèce de culte. Scipion l'Africain conserva toujours pendant sa vie une petite statue du Poète Ennius : il la porta dans toutes les guerres qu'il fit, & en mourant, il ordonna qu'on la mît dans son sépulchre. La plupart des Princes & des Seigneurs n'estiment les Savans, ni pendant leur vie, ni à l'heure de leur

Q 5 mort,

mort. Tandis qu'ils jouïssent d'une parfaite santé , ils méprisent tous les hommes. Lorsqu'ils sont prêts à sortir de ce Monde, ils commencent ordinairement à faire cas des plus misérables : ils laissent des legs aux Moines ; & au lieu que Scipion fit mettre dans son tombeau la statue d'un Poète illustre, ils font mettre dans le leur le portrait de quelque faïnéant canonisé, ou quelques vieux hâillons, auxquels l'avarice Ecclésiastique a donné le nom de Reliques.

CE n'étoit point autrefois les statues des gens qui n'avoient d'autre mérite que leur naissance, où leur richesse, qu'on élevoit dans les places publiques ; c'étoient celles des grands hommes qui s'étoient distingués, ou par les services qu'ils avoient rendus à leur patrie, ou par leurs vastes connoissances & leur érudition. Les sages Philosophes, les sublimes Poètes alloient de pair avec les grands Généraux. Mithridate eut pour Paton une si profonde vénération, qu'il fit faire sa statue par un excellent ouvrier, & ordonna qu'on la plaçât parmi celles des plus grands Rois du Pont ; les Athéniens rendirent le même honneur à Démosthène. Les Romains allerent encore plus loin ; car Joseph aiant été conduit prisonnier à Rome, après le siège de Jérusalem, non seulement ils lui rendirent la liberté, mais à cause des Livres qu'il avoit

voit écrits sur les Antiquités des Juifs, ils lui érigèrent une statue.

JE ne crois pas qu'on ait jamais pensé à rendre un pareil honneur à aucun Savant François. Paris & toutes les villes du Roïaume sont remplies des portraits des Fondateurs des Ordres mandians. On les met dans les Temples, on les place sur les Autels; bizarre & funeste effet des caprices & de la foiblesse de l'esprit humain! On rend un culte religieux, & j'ose dire presque divin, à ceux qui ont fait ce qu'ils ont pu pour avilir & dépraver l'humanité; & à peine fait-on attention à ceux, dont les préceptes & les maximes rappellent les hommes à leur première origine, leur font connoître toute la noblesse de leur nature, & leur fournissent des moïens assurés pour vaincre les préjugés, & pour se garentir du fanatisme & de la superstition.

LES récompenses pécuniaires, que les anciens Ecrivains recevoient, n'étoient pas dans leur genre moins considérables que les honneurs qu'on leur accordoit. Aristote reçut d'Alexandre pour son *Histoire des Animaux* huit cens talens; ce qui fait près de cinq cens mille écus de notre monnoie. Voilà plus d'argent dans un seul article, que n'en ont reçu en France tous les Savans, depuis que François I. ramena les Sciences dans son Roïaume.

L E

LE fils de l'Empereur Sévère fit donner à un Poëte autant de pièces d'or , qu'il y avoit de vers dans un Poëme fort long qu'il lui présenta sur la nature & sur la propriété des poissons. Louis XIV. quelque généreux qu'il fût , ne donna jamais que deux mille francs de pension au grand Corneille. Les vers du plus sublime & du plus célèbre des Poëtes François n'ont guères été païés qu'à un sol pièce.

L'EMPEREUR Gracian donna le Consulat au Poëte Aufone , en faveur de ses Ouvrages ; Molière obtint une charge de tapissier chez le Roi. L'emploi est un peu plus honorable que celui de valet-de-pied ; j'oserai cependant dire qu'il y a autant de différence entre le mérite de Molière & celui d'Aufone , qu'entre un Consul Romain & un maître tapissier. Si l'Auteur François fût né du tems de l'Empereur Gracian , je ne doute pas qu'il n'eût eu cinq ou six fois le Consulat.

L'EMPEREUR Antonin fit présent à Arien , en faveur de l'histoire qu'il avoit écrite en Grec , d'une somme très considérable , & il le nomma ensuite au Consulat. Peu de gens ignorent les bienfaits , dont Auguste combla tous les habiles gens qui vécurent dans sa Cour. Virgile , Horace , & plusieurs autres eurent lieu de se louer de sa générosité. On dit que le premier de ces Poëtes aiant lû à Auguste ,
&

& à Livie sa femme, mere de Marcellus, le sixième Livre de son *Enéide*, lorsqu'il vint à la fin où il parle de ce jeune Prince qui étoit déjà mort, l'Impératrice fut si fort émue, qu'elle s'évanoüit & perdit le sentiment. Quand elle fut revenue à soi, elle ordonna que pour chaque vers qui restoit encore de l'éloge de Marcellus, on donnât dix sesterces à Virgile. Ce présent montoit à près de trois mille louis de notre monnoie *.

LES

* Voici les Vers de Virgile; je les ai lûs plus de deux cens fois, & les ai trouvés toujours plus beaux. Un des plus grands génies de l'Univers disoit qu'il ne pouvoit se rassasier de les réciter.

*Quis pater, ille virum qui sic comitatur euntem?
Filius? anne aliquis magna de stirpe nepotum?
Quis strepitus circa comitum! quantum instar in ipso.
Sed nox atra caput tristi circumvolat umbra. (est)
Tum pater Anchises lacrymis ingressus obortis:
O Nate, ingentem luctum ne quære tuorum.
Ostendent terris hunc tantum fata, neque ultra
Esse sinent. Nimum vobis Romana Propago
Visa potens, Superi, propria hæc si dona fuissent,
Quantos ille virum magnam Mavortis ad urbem
Campus aget gemitus! vel quæ Tyberine videbis
Funera, cum tumulum præterlabere recentem!
Nec puer Iliaca quisquam degente Latinos
In tantum spe tollet avos: nec Romula quondam
Ullo se tantum tellus jactabit alumno.*

Hen

LES Princes les plus mauvais & les plus
cuels auroient eu honte autrefois de lais-
ser les Savans dans l'indigence. Néron
donna des biens considérables à Sèneque.
Ce Philosophe avouoit qu'il avoit reçu
de son Prince autant qu'un particulier
pouvoit recevoir, & qu'un Souverain
pouvoit donner. Domitien, dont le ca-
ractère fut presque aussi mauvais que ce-
lui de Néron, fit de grands présens à un
Poète, qui n'avoit pas une réputation
bien considérable.

L'A.

*Heu pietas, heu prisca fides, invictaque bello
Dextera! non illi quisquam se impune tulisset
Obvius armato: seu cum pedes iret in hostem,
Seu spumantis equi foderet calcaribus arma!
Heu miserande puer! si qua fata aspera rumpas,
Tu Marcellus eris, manibus date lilia plenis:
Purpureos spargam flores, arminaque nepotis.
His saltem accumulem donis & fungar inani
Munere.*

Virgil. *Æneid. Lib. VI.*

Je ne traduis point ce passage, parce qu'il est
impossible de pouvoir conserver les graces &
les beautés de l'Original. Toutes les différen-
tes Traductions qu'on en a faites, sont très im-
parfaites. Il est des morceaux de Poésie qui
doivent être lus dans la Langue où ils ont été
écrits: c'est un malheur pour ceux qui ne l'en-
tendent point; en leur en offrant une foible co-
pie, on leur fait croire qu'en leur vante comme
des choses sublimes & inimitables, des beautés
très ordinaires.

L'AVARICE même & l'esprit de lésine n'empêchoient pas les Anciens de récompenser les Savans. Vespasien , qui fut accusé d'être avare , favorisa cependant les beaux Arts & les Sciences ; les appointemens qu'il régla pour chaque Professeur , étoient plus considérables que les revenus de deux ou trois Universités. Beroalde & Budée les ont réduits à deux mille cinq cents pièces d'or de la valeur de nos louis.

LORSQU'ON joint aux honneurs les récompenses pécuniaires , à quoi ne doit-on pas s'attendre des Savans , & que n'est-on pas en droit d'espérer de leurs travaux ? Quand un Auteur ne craint point l'indigence & travaille pour la gloire , ses productions participent de la noblesse des motifs qui l'animent ; mais dès qu'un Ecrivain , toujours pressé par la soif & par la faim , travaille uniquement pour vivre , que peut-on exiger de lui ? Son esprit se ressent de la faiblesse de son estomach. Le Proverbe dit que *Marchand qui perd , ne peut pas rire*. Comment veut-on qu'un homme , qui se sent mourir d'inanition , ou du moins qui craint que cela ne lui arrive bien-tôt , puisse plaisanter , avoir des saillies vives & badines ? Il est encore plus ridicule d'exiger de lui qu'il s'élève & qu'il traite des matières abstraites qui demandent une profonde méditation. L'esprit peut-il s'appliquer à des choses où toute son attention est nécessaire , lorsqu'il est

ac-

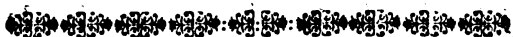
accablé de mille chagrins, & livré aux inquiétudes les plus cruelles ?

VOULOIR qu'un Auteur qui travaille uniquement pour vivre, fasse des Ouvrages dignes de l'estime des gens de goût, c'est prétendre qu'un Jésuite parle de la Société sans mentir, & un Janésniste des Miracles de Saint Paris, sans extravaguer. Toutes ces choses sont également impossibles. Lorsque le Médecin L*** a passé quinze jours ou trois semaines, sans assister quelqu'un par ses poudres & ses pernicieuses drogues, il prend, pressé par la faim, une feuille de papier, la barbouille, & la remplit de quelque fade rapsodie. Un Libraire lui donne de quoi acheter deux pains ; en voilà assez pour lui sauver la vie, & pour la faire perdre à vingt infortunés qui tomberont peut-être encore dans ses mains. Combien n'y a-t-il pas d'Auteurs en Europe dans le même cas que lui ? Peut-on s'étonner qu'il paroisse tant de mauvais Livres, & qu'il y ait tant de mauvais Auteurs ? La misère est un pitoiable Apollon ; c'est elle qui avilit autant aujourd'hui les Auteurs, que les honneurs & les récompenses leur élevoient autrefois l'esprit.

Je te salue, studieux bon Kiber.

PORTE-toi bien.

LET-



LETTRE QUATRE-VINGT-DOUZIEME,

Astaroth, au sage Cabaliste Abukibak.

IL y a quelque tems, sage & savant Abukibak, que je n'ai pû t'écrire, & m'acquitter des ordres que tu m'avois donnés, aiant été obligé de faire un voyage à Paris, où pendant près de deux mois j'ai eu bien de l'occupation. Tu fais que depuis que le grand Agrippa a révéle aux hommes le secret de nous obliger à quitter les Enfers, lorsqu'ils nous appellent dans le Monde, nous sommes souvent forcés d'abandonner nos demeures pour satisfaire leurs desirs.

IL y a quelque tems qu'un Poëte, dont les affaires se trouvoient dans un pitoyable état, se servit des leçons d'Agrippa, & fit les conjurations requises dans les formes. Belsébuth les entendit, & me chargea d'aller savoir ce que souhaitoit le nourrisson des Muses. Je le trouvai logé dans un grenier, meublé d'une mauvaise table, de deux chaises de paille, & d'un misérable chalit. Je m'offris à lui sous la figure d'un Maltotier. *Que veux-tu ?* lui dis-je. *Je fais le Diable que tu viens*
Tome III. R *d'ir*

d'invoquer. Parles, me voilà prêt à t'accorder tout ce qui dépendra de moi. „ Il faut, „ répondit le Poète, après s'être un peu „ remis de sa première surprise, il faut „ que tu fies un Diable bien trompeur „ & bien fripon, puisque tu es au nom- „ bre des gens d'affaires infernaux. A ju- „ ger de leur méchanceté & de leur mau- „ vaise foi par la scélératesse de ceux de „ ce Monde, je ne crois pas que je doi- „ ve t'accorder aucune confiance. Re- „ tourne dans les ténébreuses demeu- „ res; je ne serois point assez crédule „ pour ajouter foi aux promesses d'un „ Diable Maltotier. „

Tu juges mal-à-propos, repliquai-je au Poète, de mes qualités; ma figure doit moins te scandaliser. Comme nous faisons dans les Enfers tout le contraire de ce qu'on fait dans le Monde, nous chargeons toujours les plus honnêtes Diables du soin des finances; & lorsqu'un homme de Lettres, & sur-tout un Poète, a recours à nous, nous lui envoyons toujours quelque Diable Maltotier ou Financier, parce que nous savons que la faim & la soif sont les premiers maux dont nous serons obligés de le garantir. „ Cela étant, dit le „ Poète, je change de sentiment; mais „ exécutez le plutôt qu'il vous sera possible, les moyens dont vous vous servez „ pour appaiser la faim. Depuis deux jours, „ j'observe un jeûne des plus rigoureux : „ si vous ne fussiez pas venu à mon se- „ cours,

„ cours, j'étois obligé d'aller vendre mon
 „ écritoire sur le Pont-neuf; c'est la der-
 „ nière chose qui me reste. Dans l'état
 „ où je suis, je me serois estimé très heu-
 „ reux de pouvoir la troquer contre un
 „ pain de deux livres. „ *Vous allez être*
content, repartis-je à l'affamé nourrisson
 des Muses. Aussi-tôt il vit paroître dans
 sa chambre une table fort bien garnie.
Mangeons un morceau, lui dis-je; *après quoi,*
nous parlerons de vos affaires. Il obéit vo-
 lontiers à mes ordres, & fit son devoir
 en homme qui avoit gardé un jeûne for-
 cé. J'avois aussi moi-même assez d'appé-
 tit, le voiage des Enfers à la Terre ne
 laisse pas que d'être fatigant, quoiqu'il
 ne soit guères long, eu égard à ceux que
 nous faisons tous les jours dans des Mon-
 des & des Planetes bien plus éloignés.
 Le Poëte, étonné de me voir manger,
 aiant enfin rompu le silence; lorsque son
 estomac commença d'être rempli: „ Sei-
 „ gneur Diable, me dit-il, d'où vient
 „ faites-vous semblant de vous rassasier
 „ de ces mêts, tandis que n'étant qu'un
 „ pur esprit, vous ne sauriez prendre au-
 „ cune nourriture? „

Je ne pus m'empêcher de rire, sage &
 savant Abukibak, de la naïveté du Poë-
 te. Je vis bien que le bon homme étoit
 un parfait ignorant dans la Science de
 la Cabale, & qu'il n'en connoissoit que
 les évocations des Esprits, qu'il avoit lûes

dans Agrippa. *Ecoutez, lui dis-je. Les Diables ont un corps & une ame ainsi que les hommes: non seulement les Diables; mais les Silphes, les Salamandres, & qui plus est, les Anges. Comment est-ce que nous pourrions agir sur la Matière, & la Matière agir sur nous, si nous n'avions point de corps? L'E-
 „ glise, repartit le Poëte, a décidé le
 „ contraire. „ Vous vous trompez, répon-
 dis-je; car tout ce qu'il y a eu d'anciens Pe-
 res ont reconnu que nous avions des corps,
 aussi bien que les Anges. Origene *, Am-
 broise † Basile ‡, Justin § ont pensé très
 sensiblement sur ce point. Le grand Augus-
 tin ¶ a décidé pleinement cette difficulté; & si
 les*

* *Rata quippe fuit ejus & constans opinio An-
 gelos corpore esse indutos, sed subtili & tenui;
 nam Lib. I. de Princip. Cap. VI. pronuntiat so-
 lius Dei, id est Patris & Filii, & Spiritus Sanc-
 ti naturæ id proprium esse, ut sine materiali sub-
 stantia, & absque ulla corporeæ adjectionis so-
 cietate intelligatur subsistere. Petri Huetii Ori-
 genianorum, Lib. II. Quæst. V. de Angelis,
 pag. 69.*

† *Plerumque Angelos Dei vocat Scriptura, quia
 ex nullo homine generantur animæ, itaque viros fi-
 deles filios suos dicere non est aspernatus Deus.
 Sanct. Ambros. de Noe & Arca, Lib. Cap. IV.
 Tom. I. pag. 231. Edit. Monach. Ordin. S. Bened.
 e Congreg. S. Mauri.*

Voici la remarque des savans Editeurs sur ce
 passage. *Vocem animæ Edit. Rom. sustulit, forsi-
 tan*

les hommes ne se plaisoient point à forger des chimères, ils s'en seroient tenus à la décision de

tan ut superfluum. Sixtus autem Sen. Bibl. L. V. ann. 77. paulo aliter hunc Ambrosii locum retulit, bis nempe verbis : Plerumque filios Dei, seu viros fideles, Scriptura Angelos vocat, &c. Sed unde hoc sumptum quis divinet? Voluit baud dubie vir doctissimus sic ostendere hanc non fuisse Ambrosii opinionem, ut ex Angelis, naturis scilicet spiritalibus, & ut cum Philone loquamur ψυχᾶν, verum ex filiis Setb, nimirum justis hominibus gigantes generatos esse crederet, quemadmodum interpretatur Aug. de Civit. Dei, Lib. XV. Cap. XXIII. Veri tamen similis est Ambrosium Philonis sententiam ac verba hoc loco mutatum de Angelis malis, quos in aëre versari docet, locutum esse, sicut id clarius exposuit in Psal. CXVIII. Serm. II. versu ult. quod quidem nec ipsemet Augustinus Quæst. III. in Gen. omnino ausus est improbare, quanquam ingenue fateamur Doctorem nostrum antiquis Patribus qui hæc eadem bonis angelis adtribuunt, hic, & in fin. Lib. I. de Virgin. subscribere potuisse. Horum si vacat, seriem longam videbis apud eundem Sixt. loco cit. Pamel. Parad. I. Tert. & Coquæum in Cap. XXIII. Lib. XV. de Civ. Dei. Sanct. Ambros. de Noe & Arca, Lib. Cap. IV. Annotat.

§ Οὐ γὰρ οἷός ἐστις αἱ τῶν αἰθεράων δυνάμεις, ἢ εὖτε γὰρ ἰδεῖται πρὸς τὸ ἅγιον πνεῦμα τὴν διὰ φορὴν ἔχουσαν. ἀλλὰ κατὰ ἀναλογίαν τῆς πρὸς ἀλλήλας ὑπεροχῆς, τὰ ἁγιασμοῦ τ' ἐκτείνον παρὰ τὸ πνεῦμα ἔχουσαι. ὥς γὰρ ὁ καὶ τὴν ματὰ τὰς πυρὸς νοῦται, καὶ ἄλλοτε τοι τι ὑποκινεῖται ἐν αὐτῇ, καὶ ἄλλοτε πῦρ ἔσται καὶ ἐπὶ τῶν ὑπεράνω δυνάμεων, ἢ μὲν ἑστία αὐτῶν, τὸ αἴριον πνεῦμα, καὶ τέλει, ἢ πῦρ αὐλῶν κατὰ τὸ γεγραμμένον, ὁ ποιῶν τοῖς

de ce célèbre Docteur, qui leur a appris que les
Démons avoient des corps, composés d'air é-
pais,

τῆς ἀγγέλους αὐτῶν πνεύματα, καὶ τοὺς ἀστουργοὺς αὐτῶν, πῦρ φλέ-
γον διό, καὶ ἐν τῷ παύσει, καὶ ὁρατοὶ γίνονται, ἐν τῷ ἰδίῳ τῶν
οἰκίαν αὐτῶν σώματων, τοῖς ἀξίοις ἐμφανιζόμενοι, ὁ μὲν τοὺς ἀ-
γασμοὺς ἔξαθεν ἐν τῇ δόξῃ, τῇ τελείῳσιν αὐτοὺς ἐπὶ γὰρ διὰ τῆς
κρίσεως τῶν πνεύματος.

*Neque enim cælorum Virtutes suapte natura sanc-
tæ sunt, nam si id esset, nulla re differrent a Spi-
ritu Sancto; sed juxta proportionem qua se invicem
superant, a Spiritu habent sanctificationis mensuram.
Quemadmodum enim cauterium non sine igne intelli-
gitur, quum aliud sit subiecta materia, aliud ignis,
itidem & in cælestibus Virtutibus, substantia
quidem earum, puta spiritus, est ærius, aut ignis
immaterialis, juxta id quod scriptum est, qui facit
Angelos suos Spiritus, & Ministros suos ignem u-
rentem. Eapropter & in loco sunt & fiunt visibi-
les, dum iis qui digni sunt, apparent in specie pro-
priorum corporum. Sanct. Basil. de Spiritu Sancto,
Cap. XVI. Tom. I. pag. 326.*

† Ὁ Θεὸς τοῦ πάντα κόσμου ποιητῆς, καὶ τὰ ἐπίγεια ἀνθρώπου
ἐπιδηξίας, καὶ τὰ ἐράνια σοιχεῖα εἰς αὐξήσιν καρπῶν, καὶ ἀρὰν
μεταβολαῖς κοσμήσας, καὶ θεῖον τῶτον νόμον τάξας, ἃ καὶ ἀντὶ τοῦ
ἐνδράπου φαίνεται πεποικίως, φῆν μὲν τῶν ἀνθρώπων, καὶ τῶν
ἐπὶ τὸν ἑρῶν πρόνοαν ἁγγέλους, ὅς ἐπὶ τέτοις ἑτάξε, παρί-
δωκεν οἱς ἁγγέλοις παραδόντες τὴν τὴν τάξιν, γυναικῶν μίσησιν
ἠτήθησαν, καὶ παῖδας ἐτίκασαν, οἱ ἔπειτα οἱ λεγόμενοι δαίμονες
καὶ προσέτι λοιπὸν τὸ ἀνθρώπινον γένος ἑαυτοῖς ἰδίᾳ λαῶσαν τῶ-
ν δαιμονιαστικῶν γραφῶν, τὰ δὲ διὰ φόβου καὶ τιμωρίαν ἐπὶ
φέρειν, τὰ δὲ διὰ διδασκῆς θυμάτων, καὶ θυματομαμάτων, καὶ
σπονδῶν, ἐν ἐνδύῃ γιγνώσκει, ματὰ τὴν πάρεσιν ἐπιθυμῶν δὲ
λαθῆναι καὶ εἰς ἀνθρώπου φόνους, πολέμους, μετρίους, ἀσκλη-
ρίας, καὶ πᾶσαν κακίαν ἐπέτρεψαν.

Deus,

pais, grossier & humide. Or, lorsque nous venons sur la Terre, nous sommes obligés de man-

Deus, qui Mundum universum fecit, & terrena hominibus & caelestia elementa subiecit, qua & ipsa hominum gratia eum condidisse apparet propter frugum proventum, temporum etiam mutationibus exornavit, divinamque hanc legem ordinavit, hominum ipsorum, atque eorum quæ sub cælo sunt, providentiam Angelis ad hæc dispositis attribuit: Angeli autem ordinationem sive dispositionem eam transgressi, cum mulierum, concubitus causa, amoribus victi, tum filios procrearunt eos qui Dæmones sunt dicti, atque insuper reliquum genus humanum in servitutem suam redegerunt. Id vero effecerunt, vel per scripta magica, vel per terrores, vel supplicia, vel etiam per institutionem victimarum, & incensorum, & libationum: quarum indigentes esse cæperunt, postquam animi perpeffionum & concupiscentiarum servi sunt effecti, atque exinde inter mortales, cædes, bella, adulteria, libidines & vitiositates: em malitiamque omnem disseminarunt. S. Just. Philos. & Martyr. Opera Apolog. Lib. pag. 44. Edit. Colon. M. D. C. XXXVI.

‡ Si hæc opinio vera esset Mundum ideo factum, ut animæ pro meritis peccatorum suorum, tanquam ergastulæ quibus pænaliter includerentur, corpora acciperent, superiora & leviora quæ minus, inferiora vero & graviora quæ amplius peccaverunt, Dæmones, quibus deterius nihil est, terrena corpora quibus inferius & gravius nihil est, potius quam humines etiam malos habere debuisse. Nunc vero intelligeremus animatum merita, non qualitates corporum, esse pensanda, ærium pessimus Dæmon.

R 4

Homo

manger & de boire beaucoup, pour empêcher que l'humidité de la terre n'augmente trop celle de notre essence. Nous n'avons pas la même chose à craindre dans les Enfers, où la chaleur est si violente, que si notre humide radical n'étoit point aussi abondant, il seroit bientôt séché & consumé entièrement. Nous mangeons donc, le plus qu'il nous est possible, sur la terre pour conserver notre santé.

„ Hé quoi! repliqua le Poëte surpris.
 „ Est-ce que les Diables sont quelquefois
 „ malades? „ Comment, s'ils le sont? re-
 partis-je. Tout comme les hommes. Puis-
 qu'ils ont un corps matériel & organisé, il n'y
 a rien de si naturel que de voir qu'il doit s'y
 faire de tems en tems quelque changement, &
 y arriver quelque accident; aussi avons-nous
 des Médecins dans l'Enfer. „ Apprenez-moi,
 „ je vous prie, dit le Poëte, tuent-ils les
 „ Diables, comme ceux de ce pais-ci
 „ tuent les hommes? „ Non, répondis-
 je, parce que les Diables peuvent bien être
 malades; mais ne doivent mourir qu'après la
 fin du Monde. A cela près, les Médecins in-
 fernaux sont les mêmes que ceux de Paris.

Ils

*Homo autem, & nunc licet malus, longe minoris
 mitiorisque malitiæ, & certe ante peccatum ta-
 men luteum corpus accepit. August. de Civit. Dei
 Lib. XI. Cap. XXIII. Tom. VII. pag. 290. E-
 dit. Monach. Ordin. Sti. Benedict. e Congregat. S.
 Mauri.*

Ils guérissent très-souvent par hazard, disent trois mots Grecs à leurs malades, font des expériences sur les pauvres Diables, donnent peu de remèdes à ceux qui les paient bien, laissent agir la Nature, & s'attribuent habilement les merveilleux effets qu'elle produit.

„ IL me reste encore un doute, repli-
 „ qua le Poète; c'est que je ne puis com-
 „ prendre comment tant de Peres de l'E-
 „ glise, ayant soutenu que vous aviez des
 „ corps, les Conciles qui ont si fort van-
 „ té & loué les Peres, & sur-tout St,
 „ Augustin, ont décidé précisément le
 „ contraire. „ Cela ne doit pas vous étonner,
 repris-je. Les Evêques ont parlé bien sou-
 vent d'une manière dans un siècle, & d'une
 autre entièrement opposée, cent ans après. La
 preuve en est évidente dans la condamnation
 qu'ils ont faite des Luthériens sur les usages
 de la Coupe, sur le Service en Langue vul-
 gaire, sur le mariage des Prêtres, &c. Ils
 ont séparé les Protestans Allemands pour des
 pratiques qu'ils ont approuvées dans les Schis-
 matiques Grecs; & lors des différentes réu-
 nions qu'on a tentées entre l'Eglise Grecque &
 la Romaine, les Evêques de la dernière ont
 toujours offert à ceux de la première une en-
 tière liberté sur tous ces points. Il faut donc
 qu'ils soient conformes à la piété, ou du moins
 indifférens. Pourquoi condamner dans les Al-
 lemands ce que l'on approuve dans les Grecs?
 Est-ce que la vérité n'est pas toujours la
 même? Ho! nous autres Diables, qui sa-

vous un peu comment les choses vont , nous n'avons pas cette aveugle soumission pour vos Conciles généraux. J'ai assisté, moi qui vous parle, à celui de Trente. J'étois à la suite d'un des Légats du Pape *, en qualité d'Astrologue. Il me croioit un simple Devin, & je passois dans le Public pour un de ses principaux domestiques. Je lui prédis deux choses : la première, que malgré sa naissance basse & ses débauches outrées, il seroit fait Pape; la seconde, qu'il seroit Cardinal un garçon, qu'il avoit pris en amitié, parce qu'il avoit soin d'un singe. Ces deux choses arriverent, ainsi qu'une troisième que je lui avois découverte, & à laquelle il ne voulut pas ajouter foi; c'est que jamais le Concile de Trente ne seroit reçu en France pour la discipline, parce qu'un Roi n'étoit point assez sot pour vouloir devenir le premier sujet du Pape.

„ JE veux bien croire, dit le Poëte,
 „ tout ce que vous me dites; mais par-
 „ lons à présent d'autres choses, si vous
 „ le voulez bien. Je souhaiterois que vous
 „ me fissiez trouver une somme assez con-
 „ sidérable, pour n'avoir pas besoin à l'a-
 „ venir de recourir à vous, & pour m'em-
 „ pêcher de mourir de faim. „ *Cela est facile*, répondis-je. Je donnai alors une bourse de trois mille louis au Poëte.
 „ N'est-ce point une illusion? me deman-
 „ da-t-il, & cet or existe-t-il réellement?

„ Je

* Jules III.

„ Je crains que vous ne me fascinie les
 „ yeux , & qu'après votre départ , tout
 „ mon bonheur ne soit qu'un songe fla-
 „ teur , qui finit dès qu'on ouvre la pau-
 „ pière. „

Vous me soupçonnez toujours , répondis-
 je. Ne craignez rien , je suis un fort bonné-
 te Diable ; mais dites-moi quels sont ces pa-
 piers que je vois entassés dans le coin de vo-
 tre chambre ? „ Ce sont , repliqua le Poète ,
 „ des Sonnets , des Madrigaux , des Ron-
 „ deaux & des Ballades , que j'ai faits à
 „ la louange de plusieurs personnes. Il y
 „ en a pour des Ducs , pour des Mar-
 „ quis , pour des Comtes , pour des Fer-
 „ miers-généraux , pour des Evêques. „
 Hé quoi ! dis-je , avec l'aide de tant d'élo-
 ges & de tant de mensonges , vous n'avez pas
 trouvé le secret de pouvoir vivre ? Il faut que
 vous vous soiez adressé à des gens bien avarés
 & bien attachés. „ J'ai présenté mes pié-
 „ ces de Poésie , repartit le Poète , à ceux
 „ qui avoient dans la ville & à la Cour
 „ la réputation d'être les plus généreux ,
 „ & les récompenses que j'en ai eues ,
 „ n'en ont pas été plus considérables. La
 „ personne , dont j'ai le plus reçu , étoit
 „ un partisan , de qui le pere avoit été
 „ postillon. Je m'avisai de le faire des-
 „ cendre d'un grand Ecuier : il fut si char-
 „ mé de sa nouvelle extraction , qu'il me
 „ donna six lotis. Malheureusement je fis
 „ confiance à un Auteur de mes amis
 „ du

„ du présent qu'on m'avoit fait, il me per-
 „ sécuta si fort, il me pria si instamment,
 „ que je lui prêtai deux louis. Il retira
 „ une Tragédie qu'il avoit mise en gage
 „ chez le valet d'un Comédien : il fit jouer
 „ cette pièce, comptant qu'elle lui rap-
 „ porteroit quelque chose ; mais elle tom-
 „ ba à la première représentation. Deux
 „ jours après, mon ami mourut de cha-
 „ grin : la douleur fit ce qu'auroit bien-
 „ tôt fait la misère, & mes deux louis
 „ entrèrent dans le tombeau avec lui.
 „ Il est vrai qu'il me fit héritier d'un *Dic-*
 „ *tionnaire de Rimes*, & des *Oeuvres du*
 „ *Poëte Ronsard* : c'étoit tout ce qu'il pou-
 „ voit donner ; encore le Curé, qui l'en-
 „ terra par charité, vouloit-il m'obli-
 „ ger à rendre ces deux Livres, fon-
 „ dant ses droits sur les privilèges de
 „ l'Eglise. „

POURQUOI, demandai-je au Poëte,
 puisque vous étiez aussi malheureux, vous é-
 tes-vous obstiné à vouloir continuer d'écrire ?
J'aurois pris, si j'avois été à votre place, un
autre métier. Le cocher d'un Fiacre, qui peut
manger lorsqu'il a faim, est bien plus heu-
reux qu'un Poëte qui meurt d'incanition. En
s'attachant aux Muses, on se nuit plus sou-
vent qu'on ne se sert. „ Voulez-vous, ré-
 „ pondit l'élève d'Apollon, qu'après m'ê-
 „ tre accoutumé à me regarder comme
 „ un homme extraordinaire, & presque
 „ divin, j'allasse me ravalier à quelque
 „ em-

„ emploi honteux ? J'étois la victime de
 „ ma passion pour la Poésie , & de ma
 „ vanité. C'est-là le foible de tous mes
 „ confreres ; il n'en est aucun , quelque
 „ pauvre qu'il soit , qui ne s'estime infi-
 „ niment. Ils ne comparent si souvent
 „ la gloire d'Homere à celle d'Achille ,
 „ & la réputation d'Auguste à celle de
 „ Virgile , que pour goûter le plaisir se-
 „ cret de s'égalier aux plus grands Mo-
 „ narques de l'Europe. Si l'on trouvoit
 „ un secret pour n'avoir pas besoin de
 „ manger , je suis assuré qu'il est bien des
 „ Auteurs à Paris qui préféreroient leurs
 „ talens à une Couronne. Vous savez
 „ que Scaliger disoit qu'il aimeroit mieux
 „ avoir fait l'Ode d'Horace qui commen-
 „ ce par ces mots , *Donec gratus eram ti-*
 „ *bi &c.* , que d'être Roi de Naples &
 „ de Sicile. Je conviens que s'il avoit
 „ eu le ventre aussi vuide que l'étoit le
 „ mien il y a deux heures , il eût peut-
 „ être pensé d'une autre manière., *Raf-*
fûrez-vous , dis - je au Poëte, *vous ne l'au-*
rez plus dans un pareil état à l'avenir. Je
 voulus alors me retirer ; mais il me pria de
 permettre qu'il me présentât un Avocat
 de ses amis. La conversation que j'eus
 avec lui, fera le sujet de la première Let-
 tre que je t'écrirai.

Je te salue, en *Belsébuch* , & par *Belsébuch*.

LET.



LETTRE QUATRE-VINGT-TREIZIEME.

Ben Kiber , *au sage Cabaliste Abu-*
kibak.

J'AI été charmé , sage & savant Abukibak , de la Lettre que tu m'as écrite sur l'estime qu'on faisoit anciennement des gens de Lettres. Je conviens avec toi que l'état des Savans est beaucoup moins heureux aujourd'hui , qu'il ne l'étoit du tems des Grecs & des Romains ; mais enfin , quel que soit le mauvais goût du siècle , il reste cependant quelques personnes de distinction , qui , joignant la probité & le bon goût à la naissance & à l'éducation , connoissent que les Belles-Lettres sont très nécessaires & très utiles aux Princes & aux grands Capitaines. Cassiodore a eu raison de dire que l'amour des Sciences ser voit à la perfection de tous les Etats , & que les Sciences augmentoient la prudence d'un homme prudent , élevoient le courage d'un guerrier valeureux , & perfectionnoient les Princes dans l'art de gouverner *.

L'EX-

* *Desiderabilis eruditio Litterarum , quæ Natu-*
ram

L'EXPIÉRIENCE nous a démontré , & nous fait voir encore tous les jours la vérité des principes & des maximes de Cassiodore ; les plus grands hommes ont été convaincus de leur utilité. Philippe de Macedoine ne remercioit pas tant les Dieux de lui avoir donné un fils , que de ce qu'il l'avoit fait naître un tems où Aristote pouvoit prendre soin de son éducation. On peut juger par-là combien ce Roi , si fameux & si révééré , même de ses ennemis , estimoit les Sciences & les regardoit comme nécessaires à la perfection d'un Souverain.

J'OSEROIS presque avancer que soit chez les Grecs , soit chez les Romains , le courage , l'intrépidité , le zèle pour la patrie , enfin toutes les grandes qualités ont presque toujours été accompagnées de l'amour des Belles-Lettres.

THÉMISTOCLE , ce fameux Capitaine , ne se distingua pas moins par les Lettres que par les armes ; ce fut un des plus excellens élèves du Philosophe Anaxagoras.

EPAMINONDAS , Alcibiade , tant d'autres

tam laudabilem eximie reddit ornatam. Tbi prudens invenit unde sapientior fiat : ibi bellator reperit unde animi virtute roboretur : inde Princeps accipit quemadmodum populos sub æqualitate componat. Nec aliqua in Mundo potest esse fortuna , quam Litterarum non augeat glorioja noticia. Cassiod. Var. Lib. I. pag. 3.

tres enfin, ne furent ni moins valeureux, ni moins savans que Thémistocle.

DENYS, Tyran de Siracuse, eut pour maître, Platon. Il profita si bien de ses instructions, qu'ayant été chassé de ses Etats, & quelqu'un lui ayant demandé à quoi lui servoit la Philosophie : *Elle m'est plus nécessaire que jamais*, repondit-il, *puisque'elle m'apprend à supporter avec patience les maux & les chagrins dont je suis accablé*. Il auroit été heureux pour le Prétendant d'avoir été élevé par un Philosophe tel que Platon ; il n'eût point fait essuier à la Princesse son épouse toute la mauvaise humeur d'un homme, qui ne peut se résoudre à supporter l'adversité.

LES Romains disputerent aux Grecs la gloire & l'honneur de s'instruire dans les Sciences. Lucullus employoit à l'étude des Belles-Lettres tous les momens qu'il pouvoit dérober à ses emplois & à ses occupations guerrières ; & lorsque la paix lui procuroit un plus grand loisir, il s'entretenoit avec des Savans, & profitoit de leurs instructions.

PAUL EMILE, vainqueur de Perse, Roi de Macédoine, avoit des connoissances très étendues. Il regardoit l'étude comme une chose si essentielle à l'éducation d'un jeune homme, qu'il employa tout son crédit auprès des Athéniens, pour qu'ils voulussent bien lui envoyer le Philosophe Métrodore, qu'il fit gouverneur de ses enfans.

S C I

SCIPION l'Africain, à qui Rome fut aussi redevable qu'à son fondateur, qui la sauva des dangers où les victoires d'Annibal l'avoient exposée, se délassoit des peines & des travaux de la guerre par la lecture de bons Livres.

Tous ceux qui ont quelque légère connoissance de l'Histoire, savent combien les deux Catons s'appliquèrent aux Belles-Lettres. Le Censeur avoit fait plusieurs Ouvrages; il fut grand Orateur, bon Historien, & sur la fin de sa vie, quoique très âgé, il s'appliqua à l'étude de la Langue Grecque. On apprend, disoit-il, même dans la vieillesse. C'est pourquoi, Solon sur le déclin de son âge, se vantoit d'apprendre tous les jours quelque chose de nouveau. J'ai tâché d'imiter son exemple, & j'ai appris le Grec dans ma vieillesse avec une avidité, pareille à celle de ceux qui ont long-tems supporté la soif *. L'autre Caton, appelé communément Caton d'Utique, avoit l'esprit moins vaste & moins pénétrant que le Censeur; mais il n'aimoit pas moins les Sciences que lui. Il s'attacha
aux

* *Quid, quod etiam addiscunt aliquid? Ut Solonem Versibus gloriantem videmus, qui se quotidie aliquid addiscentem senem fieri dixit: ut ego feci, qui Græcas Litteras senex didici, quas quidem sic avide arripui, quasi diuturnam sitim explere cupiens.* Cicero de Senect., Cap. IX. sub. fin.

aux préceptes & aux leçons du Philosophe Antipater , & en fit un si excellent usage , que Cicéron nous apprend qu'en opinant dans le Sénat, il traitoit souvent des points de Philosophie. Et quoique ces sortes de matières fussent fort éloignées de celles qui peuvent être d'usage dans le Public, & qui sont à la portée du peuple, il venoit à bout de les lui faire goûter *.

FINISSONS l'énumération de tant d'illustres Savans , nés dans un rang si élevé, par l'éloge du plus fameux guerrier de l'Univers , du plus grand des Romains , & du plus éloquent. Jules César, le vainqueur du Monde , fut un excellent Orateur & un parfait Historien. Ses *Commentaires* sur les guerres des Gaules & sur les guerres civiles , montrent assez quel cas l'on doit faire dans la République des Belles-Lettres , de celui qui par les armes fut se rendre Souverain du Monde. Cicéron , qui n'aimoit pas Jules César, & qui , aiant toujours suivi le parti de Pompée , devoit naturellement être intéressé à décrier les Ouvrages de Jules César, n'a pû s'empêcher d'en

* *Animadverti Catonem , cum in Senatu sententiam diceret , locos graves ex Philosophia tractare , abhorrentes ab hoc usu forensi & publico : sed dicendo consequi tamen ut illa etiam populo probabilia viderentur. Cicero , Paradox. Cap. I.*

„ En faire l'éloge. „ Il a laissé, dit-il, des
 „ *Commentaires*, qui ne se peuvent assez
 „ estimer. Ils sont écrits sans fard & sans
 „ artifice, & dépouillés de tout orne-
 „ ment comme d'un voile. Mais quoi-
 „ qu'il les ait faits plutôt pour servir de
 „ Mémoires aux Historiens, que pour té-
 „ nir lieu d'Histoire, cela ne peut sur-
 „ prendre que les petits esprits qui les
 „ voudroient peigner & ajuster; car par-
 „ là il a fait tomber la plume des mains
 „ à tous les honnêtes gens qui le vou-
 „ droient entreprendre * „

Je doute, sage & savant Abukibak,
 qu'on puisse faire un éloge plus parfait
 & plus délicat des Ouvrages de Jules
 César; mais plus ils sont excellens, &
 plus ils doivent exciter tous les grands
 Capitaines à l'amour des Sciences. S'ils
 pensent sensément, ils verront quels sont
 les avantages qu'ils peuvent en retirer,
 puisque le plus grand Général du Mon-
 de, le vainqueur des Gaules & de la Ré-
 publique, s'y est attaché avec tant de
 soin.

QUELQUES partisans zélés de l'igno-
 rance prétendent que la Science est inu-
 tile pour former les grands hommes, puis-
 que plusieurs Souverains, qui n'ont pas
 laissé que d'être estimés de la postérité,
 &

* *Ciceronis Epist. Lib. III. Epist. LXXVI.*

& plusieurs Généraux fameux ont négligé entièrement l'étude des Belles-Lettres. Un illustre Consul Romain répond parfaitement à cette objection qu'il se propose à lui-même. *Il est vrai, dit-il, qu'il y a eu des personnages, dont le mérite étoit éclatant, quoiqu'ils eussent peu cultivé leur génie, & qu'ils ne dussent leurs qualités qu'à la Nature. Mais l'on n'en doit pas cependant moins priser les Sciences; car lorsque l'Art se joint à la Nature, cette union produit quelque chose de parfoit & divin* *. L'expérience nous montre tous les jours combien entre deux génies, partagés également des dons de la Nature, celui qui les cultive, devient supérieur à l'autre. Le Cardinal Mazarin avoit reçu du Ciel un esprit profond, politique, prévoiant; le Cardinal de Richelieu

* *Quæret quispiam quid? Illi ipsi summi viri, quorum virtutes literis prodita sunt, istanc doctrinam quam tu laudibus effers, eruditi fuerant? Difficile est hoc de omnibus confirmare, sed tantum est certum quid respondeam. Ego multos homines excellenti animo ac virtute fuisse, & sine doctrina, Naturæ ipsius habitu prope divina, per se ipsos & moderatos, & graves extitisse fatear. Etiam illud adjungo sæpius ad laudem atque virtutem Naturam sine doctrina, quam sine Natura valuisse doctrinam. Atque idem ego contendo, cum ad Naturam eximiam atque illustrem accesserit ratio quadam conformatioque doctrinæ, tum illud nescio quid præclarum ac singulare solere existere. Cicer. Orat. pro Archia Poëta, Num. VII.*

cheliu avoit été doué des mêmes qualités. Quelle différencé n'y a-t-il pas cependant entre ces deux Ministres ! & combien le monde entier ne préfère-t-il pas ce dernier au premier ? Quelles sont les choses qui ont acquis la prééminence au Cardinal de Richelieu ? Son amour pour les Sciences, ses connoissances vastes & étendues , son application à tout ce qui pouvoit orner son esprit , le fortifier , & lui donner plus d'étendue & plus d'intelligence.

LES grands Seigneurs & les Souverains , sage & savant Abukibak, devroient non seulement chérir les Belles-Lettres par rapport à leur utilité , mais encore par amour propre ; il semble que la vanité dût leur faire faire ce que la véritable sagesse ne peut obtenir d'eux. Sans les Sciences & les Savans , à quoi se borneroit la gloire & la réputation des grands hommes ? Le plus petit espace de tems les détruiroit entièrement ; les plus belles actions ne perceroient pas la durée d'un seul siècle , elles seroient bientôt ensevelies dans un oubli éternel. Ce n'est que par le secours des Belles-Lettres qu'un grand Général , qu'un Prince généreux , juste & prudent , qu'un Magistrat intègre peuvent dompter la nuit des tems. Les plus grands Héros , soit anciens , soit modernes , ont été convaincus de cette vérité ; & il en est peu d'entre eux qui n'aient

fouhaité ardemment de trouver quelque habile Historien, qui pût faire connoître leur mérite à la postérité. Alexandre * avoit dans sa Cour un grand nombre de Savans qui écrivoient sa vie; cependant il ne put s'empêcher d'envier le sort d'Achille; & étant allé visiter le tombeau de ce Héros, *Heureux jeune homme*, dit-il, *qui as trouvé un Panégyriste aussi grand qu'Homere!* Sans ce Poëte, la gloire d'Achille eût été renfermée dans le même tombeau que son corps. A cet exemple je joindrai celui de Pompée, qui accorda le droit de bourgeoisie à Théophanès de Milet, pour le récompenser d'avoir écrit l'histoire de ses victoires †.

LES Modernes fameux n'ont pas été moins sensibles que les Anciens, au plaisir de voir immortaliser leurs noms & leurs hauts faits par quelque plume éloquent-

* *Quam multos Scriptorum rerum suarum magnus ille Alexander secum habuisse dicitur! Atque is tamen cum in Sigeo ad Achillis tumulum adstitisset. O! fortunate, inquit, adolescens, qui tuæ virtutis Homerum præconem inveneris! Et vere, nam nisi Ilias illa exstitisset, idem tumulus, qui corpus ejus convexerat, nomen etiam obruisset. Cicero, ibid. Num. X.*

† *Quid? Noster hic Magnus, qui cum virtute fortunam adæquavit, nonne Theophanem Mitylenæum, Scriptorum rerum suarum, in concione militum civitate donavit? Cicero, ibidem.*

quents. Charles-Quint protégea & récompensa les Savans. François I. ramena les Belles-Lettres & les Sciences dans son Roïaume, d'où elles étoient exilées depuis si long-tems. Henri IV. aimait les Savans plutôt par la bonté de son caractère, que par la connoissance qu'il avoit de leur mérite particulier. Il ne laissa pas cependant que de les favoriser, & il comprit qu'un Héros tel que lui, qui avoit autant de valeur qu'Alexandre & César, de prudence que Scipion, de bonté que Titus, de probité que Trajan, devoit tâcher de trouver quelque Quinte-Curce, ou quelque Plin pour transmettre à la postérité des actions si dignes de l'immortalité. Louis XIV. s'est rendu aussi grand par les bienfaits qu'il a répandus sur les gens de Lettres, que par les choses que ses Ministres & ses Généraux ont exécutées. Le fameux Prince de Condé n'aimoit pas seulement les Savans ; mais il étoit lui-même très versé dans toutes les Sciences : il avoit pour les Ouvrages de Jules César cette vénération qu'Alexandre eut pour ceux d'Homère. Tout Paris a été témoin de l'amitié, & j'ose dire de la tendresse, que le Maréchal de Villars avoit pour Voltaire. L'Europe entière a vu avec une satisfaction infinie les bontés dont la feue Reine d'Angleterre a comblé le Pere le Courayer.

QUE les héros subalternes affectent du mépris pour les Sciences ; s'ils avoient un véritable mérite, ils penseroient bien différemment. Je conviens, sage & savant Abukibak, que les grands Seigneurs en général font peu de cas des Savans ; mais cela est naturel, puisqu'il se trouve parmi eux tant de gens pour qui l'immortalité n'est point faite, & dont la mémoire perit avec le corps.

JE te salue, sage & savant Abukibak.

LETTRE QUATRE-VINGT-QUATORZIEME.

Astaroth, *au sage Cabaliste* Abukibak.

TU te rappelles sans doute, sage & savant Abukibak, que dans ma dernière Lettre je te parlai d'un jeune Avocat qui vouloit me consulter. Il étoit presque aussi pauvre & aussi misérable que son ami le Poëte. *Je vous prie, me dit-il, puisque vous connoissez l'avenir, apprenez-moi si je dois continuer le métier que j'ai entrepris, & si je pourrai y gagner de quoi sortir de l'état misérable où je suis.*

„ Nous ne jugeons nous autres Dia-
 „ bles de l'avenir, répondis-je à l'Avocat,
 „ que par les justes réflexions que nous
 „ fai-

„ faisons sur les circonstances présentes ;
 „ c'est par ce seul moïen que nous pré-
 „ disons les choses futures. Apprenez-moi
 „ donc quels sont les principaux motifs
 „ qui vous ont porté à prendre le parti
 „ du Barreau. Avez-vous simplement
 „ fait attention à l'utilité que vous pou-
 „ vriez en retirer , au gain qu'il vous pro-
 „ cureroit ? Ne vous êtes-vous point
 „ consulté pour savoir si vous auriez as-
 „ sez de desintéressement pour refuser
 „ de plaider une cause injuste , assez de
 „ charité pour défendre gratuitement
 „ quelque malheureux opprimé par le
 „ crédit d'un Grand , ou par les détours
 „ de l'affreuse chicane ? Avez-vous enfin
 „ examiné si votre cœur , uniquement
 „ touché de l'envie d'amasser des richesses ,
 „ ne préférera jamais une gloire stérile
 „ à un solide intérêt ? Si vous avez
 „ fondé votre cœur sur toutes ces choses ,
 „ & que vous ne craigniez point qu'il
 „ vous fasse jamais faire aucune démarche
 „ contraire aux usages des trois quarts
 „ de vos confreres ; si vous êtes fermement
 „ résolu d'acquérir du bien *per fas*
 „ & *nefas* , allez , continuez d'être Avocat.
 „ Je vous prédis que tôt ou tard vous
 „ deviendrez riche , & remplirez vos
 „ coffres des dépouilles de l'orphelin &
 „ de la veuve. „

JE *n'ai point fait* , repartit le jeune Avocat ,
 un examen aussi détaillé & aussi sérieux

que celui dont vous me parlez. Je vous avouerais pourtant que j'ai beaucoup plus envisagé le profit que la gloire, lorsque je me suis fait Avocat ; & je suis persuadé que parmi mes collègues il n'en est aucun qui n'ait pensé ainsi que moi. Quel est celui d'entre eux qui voudrait sacrifier son loisir, sa santé & son profit à l'amour d'une gloire stérile qui conduit souvent un homme à l'hôpital ? La Science du Droit n'est point un don gratuit, il en coûte des peines, des soins, & même de l'argent pour l'acquérir. Est-il juste que la condition des Avocats soit pire que celle de tous les autres hommes ? Les uns gagnent leur vie à l'agriculture, les autres à la guerre. Pourquoi plaidera-t-on par le seul desir d'être utile au Public ? Notre intérêt nous est plus cher que celui de la veuve & de l'orphelin : s'ils n'ont point d'argent, tant pis pour eux ; un Avocat n'est pas plus obligé à plaider gratis, qu'un Médecin à visiter des malades qui ne le paient point.

„ Ho ho ! repartis-je, vous ferez une
 „ grande fortune. Vous êtes digne, &
 „ très digne d'être Avocat. Vous parlez
 „ comme un homme qui auroit vieilli
 „ pendant quarante années dans le Bar-
 „ reau, & qui dès son enfance auroit été
 „ nourri dans l'étude d'un Procureur.
 „ Allez sur ma parole, continuez votre
 „ métier, vous ne sauriez mieux faire. „

A vous oïr, repliqua l'Avocat, on croiroit que ma profession & celle de mes confreres ne peuvent former que des voleurs. Vous
 vous

vous trompez beaucoup , & il en est peu où il y ait eu , & où il y ait encore des gens aussi respectables.

„ JE conviens de ce que vous dites , re-
 „ pliquai-je. Il y a dans le nombre des A-
 „ vocats des personnages illustres : il y
 „ en a eu dans tous les tems ; mais il
 „ sont rares , *Apparent rari nantes in gur-*
 „ *gite vasto*. Je pourrois vous donner des
 „ preuves authentiques de ce fait , les
 „ Papes & les Souverains me les fourni-
 „ roient. J'ai lû autrefois une ancienne
 „ Légende de St. Yves , le Patron & le
 „ Protecteur du Barreau , dans laquelle il
 „ y avoit , ST. YVES étoit *Avocat* , & n'é-
 „ toit point *Larron*. Chose admirable ! SANC-
 „ TUS YVO , *Advocatus* , & non *Latro* ; Res
 „ *miranda* ! Voilà ce qui concerne la dé-
 „ cision des Papes , voions celle des Sou-
 „ verains.

„ LES Avocats & les Médecins eu-
 „ rent sous le regne de Marie Sforce ,
 „ Duc de Milan , une vive dispute sur la
 „ préférence ; ce Prince l'adjugea aux
 „ Avocats. Quelqu'un de ses favoris lui
 „ en ayant demandé la raison : *Les vo-*
 „ *leurs* , lui dit-il , *passent les premiers* , *les*
 „ *boureaux viennent ensuite*. *Præcedant fu-*
 „ *res* , *sequantur carnifices*. Vous voyez ,
 „ continuai-je , que je vous tiens paro-
 „ le , & que je vous cite des témoins de
 „ la rapacité des anciens Avocats. En
 „ remontant plus haut , nous trouve-
 „ rons

„ rons qu'ils n'étoient ni plus desinté-
 „ reffés , ni moins avides d'acquérir du
 „ bien. Ils ont fait un mal infini à l'Empire
 „ Romain. Tertullien difoit que les gens de
 „ Robe avoient plus nui à la République
 „ que les gens de guerre*. Cependant l'état
 „ des Avocats dans l'ancienne Rome dif-
 „ féroit bien de celui de ceux de nos
 „ jours. Leur profession n'étoit regardée
 „ que comme un simple Office d'ami , &
 „ la Loi Cincia qui défendoit aux Avo-
 „ cats de recevoir aucun falaire , ni au-
 „ cune récompense † , ordonnoit aux Par-
 „ ties , avant d'entrer en procès , de ju-
 „ rer qu'ils n'avoient rien promis ni don-
 „ né à leurs Avocats §. Malgré des or-
 „ dres fi fages & fi prudens , les plai-
 „ deurs fe reflentoient très fouvent de
 „ la mauvaife foi & de l'avarice de leurs
 „ prétendus défenseurs , qui , fans fe
 „ foucier des loix , pilloient & voloient
 „ impunément. Ils apportent de fort
 „ mauvaifes excufes pour pallier leurs
 „ con-

* *Plus togæ laſere Rempublicam , quam lorica.*
 Tertull. de Pallio , Cap. V.

† *Qua auctur (loquitur de Lege Cincia) anti-
 quicus ne quis ob cauſam orandam pecuniâ donum-
 ve accipiat.* Tacit. Annal. Lib. XI. Cap. V.

§ *Jurare jubebantur nihil ſe ob Advocacionem
 cuiquam dediffe , promiſiſſe , caſiſſe. His enim ver-
 bis venire Advocaciones & emi vetabantur.* Plinii
 Epist. ult. Lib. V.

„ concussions. Enfin, l'Empereur Clau-
 „ dius, voulant tâcher d'arrêter leurs
 „ voleries secretes, consentit qu'ils re-
 „ cussent une certaine somme. Il fixa le
 „ salaire des plus grandes causes à deux
 „ cens cinquante écus, & déclara que
 „ ceux qui prendroient davantage, se-
 „ roient punis comme coupables de con-
 „ cussion *.

„ LES ordonnances de Claudius ne
 „ servirent de rien; les anciens Avocats
 „ allerent toujours leur chemin. Les mo-
 „ dernes les imitent parfaitement: ils ont
 „ aussi peu d'attention pour les ordres
 „ des Rois & pour les arrêts des Cours
 „ souveraines, que les autres pour les
 „ loix faites par les Empereurs. Plu-
 „ sieurs Parlemens ont ordonné que con-
 „ formement à l'article CLXI. des Etats
 „ de Blois, les Avocats seroient obligés
 „ de marquer au bas de leurs écritures
 „ le prix qu'ils auroient exigé; mais ils
 „ ont trouvé le secret de se moquer des
 „ arrêts de Règlement. Ils se sont impo-
 „ sé silence d'un commun accord, ils
 „ ont fermé la bouche; & pour les em-
 „ pêcher d'être muets, il a fallu que
 „ les Cours souveraines consentissent &
 „ con-

* *Ut minus decora hæc, ita frustra dicta Prin-
 ceptis ratus, capiendis pecuniis posuit modum, usque
 ad dena sestertia, quem egressi, repetundarum tene-
 rentur.* Tacit. Annal. Lib. XI. Cap. VII.

„ connivaſſent en quelque manière à leur
 „ rapacité.

„ Les Princes n'ont pas eu plus de
 „ pouvoir que les Magiſtrats. Louis XI,
 „ défefperant de pouvoir jamais mettre
 „ un frein à l'avarice des Avocats, avoit
 „ réſolu de réduire dans un ſeul Volume
 „ toutes les loix du Roïaume, & de les fai-
 „ re mettre en François, pour que les par-
 „ ticuliers puſſent eux-mêmes connoître
 „ & plaider leurs affaires, ſans avoir beſoin
 „ de ſecours étranger. Ferdinand & Iſa-
 „ belle exécuterent en faveur des Indiens,
 „ ce que Louis XI. avoit projeté en fa-
 „ veur des François. Ils défendirent aux
 „ Avocats d'aller aux Indes, de peur
 „ qu'ils ne portaffent l'affreufe chicane
 „ chez ces peuples, qui ſe reſſentoient
 „ encore de la pureté du Siècle d'Or.
 „ Ferdinand fit traduire les loix qu'il
 „ avoit faites, en Langue Indienne; il
 „ crut que cela ſeul ſuffiroit pour termi-
 „ ner & éclaircir les différends qui pour-
 „ roient ſurvenir parmi les Indiens.

„ Pour ſe garentir des maux que cau-
 „ ſent les Avocats, il n'eſt qu'un ſeul
 „ moïen; c'eſt de fuir les climats qu'ils ha-
 „ bitent: on ne ſauroit impunément respi-
 „ rer le même air. Lorſqu'on fait attention
 „ aux deſordres dans leſquels ils plongent
 „ les familles, & la miſère où ils réduiſent
 „ tant d'honnêtes gens, on ne peut s'em-
 „ pêcher d'admirer la ſageſſe des Turcs,
 „ &

CABALISTIQUES, *Lettre XCIV.* 285

„ & de louer avec excès leur manière
„ d'administrer la Justice. Ces peuples,
„ que les François traitent de barbares,
„ n'ont pas besoin, pour faire donner à
„ chacun ce qui lui appartient, de *Code*,
„ de *Digeste*, de *Glosses*, de *Commentateurs*,
„ de *Décrétales*, de *Droit Coutumier*, d'*Or-*
„ *donnances*, d'*Arrêts*, de *Règlemens*; &
„ qui pis est, d'*Avocats* pour éterniser les
„ différends. Ils s'arrêtent seulement à
„ la vérité du fait, & jugent ensuite sans
„ procédure. Il n'y a chez eux ni d'*Arrêts*
„ *interlocutoires*, ni de *plus amplement informé*,
„ ni d'*Arrêts sur Requête*, ni d'*Arrêts par Pro-*
„ *vision*, ni de *Comparant*, ni de *Rescindant*,
„ ni de *Rescisoire*, ni de *Lettres Roïaux*; tous
„ ces instrumens, dont la chicane se sert
„ si avantageusement pour ruiner tous
„ les particuliers d'un Roïaume, sont in-
„ connus chez les Turcs. Parmi eux,
„ l'*Avocat* avide, le *Procureur* fripon,
„ le *Greffier* voleur ne s'engraissent point
„ du sang de la veuve & de l'orphelin;
„ & si vous étiez né à Constantinople,
„ toute la peine que vous avez prise pour
„ trouver le moyen de donner toujours
„ deux faces différentes à une affaire, de
„ rendre douteuse la plus claire, & pro-
„ blématique la plus mauvaise; toute la
„ peine, dis-je, que vous avez prise pour
„ posséder l'art d'éterniser les procès,
„ vous seroit inutile. Vous mourriez bien-
„ tôt de faim : heureux encore, si vous
„ n'a-

„ n'aviez pas quelques centaines de coups
„ de bâton , pour vous punir d'avoir par
„ vos conseils voulu embrouiller quelque
„ affaire.

Si les Parlemens traitoient les Avocats
„ à la Turquie , on verroit tous vos con-
„ freres se piquer autant de probité que
„ d'éloquence. Ils s'occuperoient davan-
„ tage à mettre la vérité purement &
„ simplement dans tout son jour , qu'à
„ orner leurs plaidoïers des fleurs d'une
„ Réthorique , souvent déplacée. Avant
„ de se charger de la défense d'une cau-
„ se , ils ne manqueroient pas de dire :
„ *Or sus , examinons s'il n'y a point de bas-*
„ *tonade à craindre en plaidant cette affaire.*
„ *Fouillons jusqu'au fond du sac , de peur*
„ *qu'elle ne fût attachée à quelque pièce que*
„ *nous aurions négligé de considérer attenti-*
„ *vement.* Malheureusement pour les Pa-
„ riliens & pour les François , les Con-
„ seillers au Parlement & les Ministres
„ d'Etat ne pensent pas comme les Visirs
„ & les Cadis ; & tous les procès , quel-
„ que mauvais qu'ils soient , trouvent des
„ défenseurs. C'est sur les affaires déla-
„ brées , qu'un habile Avocat fonde son
„ principal revenu. Quand il gagne un
„ bon procès , il n'ose exiger de sa par-
„ tie qu'une certaine somme ; mais s'i
„ tire un bon parti d'une cause défes-
„ perée , s'il l'aide à voler celui contrel
„ lequel il plaide , il est bien juste qu'ils
„ par-

„ partagent tous les deux les dépouilles
„ de l'infortunée victime de la chicane.,,

A la façon dont vous parlez, repliqua le
jeune Avocat, un peu surpris du portrait
que j'avois fait de son état, *il paroît que
vous ne faites pas grand cas de mes confreres,
& au gain près, vous trouvez leur profession
fort deshonorante. Elle passe cependant pour
très glorieuse dans le monde, & l'on en a une
idée bien différente de celle qu'on en a conçue
dans les Enfers.*

„ JE pourrois vous dire, repartis-je, que
„ ce qui fait qu'on estime moins chez
„ nous les Avocats que dans ce pais,
„ c'est qu'on les connoît beaucoup mieux ;
„ mais je veux bien vous avouer qu'il n'y
„ a rien de si estimable, rien de si res-
„ pectable qu'un Avocat habile & intè-
„ gre. Il n'est aucune charge, aucune
„ dignité, à laquelle il ne puisse & ne
„ mérite d'être élevé. Pierre Segulier,
„ Christophle de Thou, Jaques Aubri,
„ Denis Derian, sous Henri II. François
„ de Monteon, sous Henri III. furent éle-
„ vés du simple grade d'Avocat aux pre-
„ mières charges de la Robe. Combien
„ trouve-t-on aujourd'hui de gens, qui
„ pensent & qui agissent ainsi qu'eux ? Je
„ fais qu'on en peut rencontrer encore
„ quelques-uns : & peut-être y a-t-il au-
„ tant d'Avocats intègres dans le Bar-
„ reau de Paris, qu'il y avoit de Justes
„ dans la ville de Lot. Après tout, ce
Tome III. T „ n'est

„ n'est pas-là ce qui vous embarrasse ;
 „ vous voulez du profit , & non pas de
 „ la vertu. Continuez donc comme vous
 „ avez commencé , je vous réponds qu'un
 „ jour vous ferez très riche. Sur-tout,
 „ pour le devenir bientôt , souvenez-
 „ vous de ne jamais refuser de vous char-
 „ ger d'une affaire , quelque délabrée qu'el-
 „ le vous paroisse. Si vous la perdez , vo-
 „ tre réputation n'en souffrira pas : on dira
 „ que la cause que vous défendiez , ne va-
 „ loit rien. Si vous la gagnez , vous ferez
 „ excessivement récompensé , & tout le
 „ monde vous regardera comme un hom-
 „ me du premier ordre. Le conseil que
 „ je vous donne , est pour vous le secret
 „ de la pierre Philosophale ; profitez-en ,
 „ jusques à ce que je vous revoie au
 „ milieu de tous les Diables mes confre-
 „ res.,, A ces mots , sage & savant A-
 bukibak , je redescendis dans les Enfers.
 Je te salue , en *Belsébuth* , & par *Belsébuth*.



L E T-



LETTRE QUATRE - VINGT - QUINZIEME.

Ben Kiber , *au sage Cabaliste Abu-*
kibak.

LE nombre de mauvais Prédicateurs , sage & savant Abukibak , dans toutes les différentes Communions , surpasse de beaucoup celui des bons ; & loin de diminuer , il augmente tous les jours. Une foule d'Abbés , de Moines , de Ministres & de Propofans s'empresse à le grossir , & pour un Bourdaloue on trouve deux mille Cotins.

IL n'est pas surprenant que l'Europe fourmille de tant d'Orateurs Ecclésiastiques , qui ne possèdent que le talent d'ennuier , ou d'endormir leurs auditeurs. On embrasse aujourd'hui la profession de Prédicateur par les mêmes raisons que l'on choisit celle de marchand , ou de financier. Ce n'est point parce qu'un homme est savant , éclairé , éloquent , qu'il prend le parti de l'Eglise ; c'est parce qu'il espère d'obtenir un benefice. Combien d'Evêques , combien de Prêtres chez les Catholiques , combien de Ministres chez les Protestans n'eussent jamais

T 2

son-

songé à l'Etat qu'ils ont choisi, si l'intérêt ne les eût déterminés ? Doit-on après cela , espérer de voir croître le nombre des excellens Prédicateurs ? Je m'étonne au contraire qu'il y en ait autant qu'il y en a , puisque si peu de personnes , parmi le grand nombre de celles qui sont obligées de prêcher , ont songé à acquérir les talens qu'il faut pour se distinguer dans la Chaire.

UN jeune Abbé , qui sort d'un Séminaire , où souvent il a moins étudié qu'il n'a songé aux moïens de finir bientôt sa retraite, pense que pour prêcher, il n'a besoin que de débiter avec un air de Petit-maître, & qui tient beaucoup du Comédien , quelques généralités usées , quelques lieux communs ennuyeux , & quelques passages des Peres , tronqués , défigurés , mal placés , & cités hors de propos. S'il joint à cela l'art de s'énoncer dans des termes ampoullés , enflés , presque inintelligibles, il se regarde comme un des plus grands hommes de l'Univers ; & dès le cinquième discours dont il a ennuié tous les gens de goût de son auditoire , il s'étonne qu'on ne l'ait point encore fait Evêque , & se plaint de l'injustice du siècle qui laisse le mérite sans récompense.

UN Proposant , qui chez les Protestans est élevé , ou par brigue , ou par faveur au Ministère , oublie jusqu'au souvenir de son premier état. Il s'égale hardiment
aux

aux plus fameux Prédicateurs ; & dans un discours, composé de différens morceaux pillés dans plusieurs Auteurs , & assez mal cousus ensemble, il insulte les Peres de l'Eglise, corrige & reprend les grands Théologiens modernes , & donne l'explication des endroits qui ont paru les plus obscurs aux habiles gens. Cette explication est aussi absurde , que le caractère d'un pareil Prédicateur est ridicule & digne de pitié. Chez lui , tout est allégorie, tout est mystère ; peu s'en faut qu'il n'entrevoie autant de choses cachées & surprenantes dans les passages les plus clairs & les plus simples de la Bible, que le Rabbin le plus visionnaire.

LES principaux défauts, sage & savant Abukibak, dans lesquels tombent les Prédicateurs , leur sont presque tous également communs , de quelque Communion qu'ils soient , les Cotins & les Roquetes Protestans ressemblant parfaitement aux Cotins & aux Roquetes Catholiques. En condamnant les uns, on fait la critique des autres ; & si jamais quelqu'un écrivoit quelque Ouvrage pour tâcher de les corriger , son travail seroit utile à toutes les différentes Sectes du Christianisme. Je voudrois, sage & savant Abukibak, que cet Auteur conseilât d'abord aux Prédicateurs de ne point s'arrêter à des choses basses, inutiles, & quelquefois puériles ; cela énerve ce qu'il

peut y avoir de bon dans leurs sermons. L'esprit des auditeurs , ennuié & lassé par des images foibles , n'est point aussi frappé par celles qui auroient sans cela attiré toute son attention.

CE défaut est l'écueil de la plus grande partie des Orateurs ; on en trouve mille exemples dans leurs Ecrits. Je me contenterai d'en rapporter un , pris dans des sermons imprimés en Hollande. L'Auteur , en parlant des raisons qui déterminèrent St. Paul d'aller à Rome , entre dans un détail aussi inutile que puéril , & diminue , ou plutôt détruit entièrement la grandeur & la majesté du sujet qu'il traite.

„ CE n'étoit pas , dit-il , une vaine cu-
 „ riosité qui le pouffoit pour contem-
 „ pler la grandeur & la gloire de Rome
 „ triomphante ; ce n'étoit pas cette an-
 „ cienne ville des Rois , du Sénat , des
 „ Empereurs qu'il desiroit de voir , ce
 „ n'étoient pas ses sept montagnes , ses
 „ vingt-cinq portes , ses amphithéâtres ,
 „ son capitolé qui l'attiroient. Non ,
 „ non , tout l'éclat de cette magnificen-
 „ ce mondaine ne faisoit aucune impres-
 „ sion sur l'esprit de St. Paul. Unique-
 „ ment sensible à l'honneur de son Maî-
 „ tre , ce qui l'attiroit à Rome , c'étoit
 „ l'Eglise , les Appelés de Jésus-Christ ,
 „ les Bien-aimés de Dieu. Ce qu'il se pro-
 „ posoit

„ posoit à leur égard , c'étoit de leur é-
„ vangéliser *. „

IL y a dans ce passage une énumération déplacée. Qui doute que St. Paul n'alloit pas à Rome pour voir ses sept Montagnes & ses vingt-cinq portes , &c ? Est-ce-là une chose bien étonnante ? Et quelqu'un qui n'est pas entièrement privé de la raison , auroit-il pû se figurer que ce fût-là le sujet du voïage d'un Apôtre ? Ce ne l'est pas d'un homme de sens , & toute personne raisonnable sait qu'en allant dans un païs , il faut avoir d'autre but que celui d'y voir des palais , des amphithéâtres & des colonnes.

BOURDALOUE traite d'une manière bien différente l'arrivée de St. François Xavier dans le Japon , que l'Orateur Hollandois celle de St. Paul à Rome. Il ramasse les images les plus intéressantes , & les présente à ses auditeurs. Il leur offre les difficultés les plus grandes , & chacune de ces difficultés suffit à combler de gloire celui qui a pû les surmonter. Ce morceau est un chef-d'œuvre , il est aisé de connoître qu'il part de la main d'un grand maître. „ Xavier en effet , dit ce „ Jésuite , est le premier qui ait porté à „ cette Nation le flambeau de l'Evangile ; „ je

* La Dette du Ministère & l'attention aux Verges de Dieu , ou Sermons sur Rom. I. 14. &c. *A Rotterdam chez Jean Bon-fils.*

„ je dis à cette Nation , où le Prince des
 „ ténèbres dominoit en paix depuis tant
 „ de siècles , & qu'une licence effrénée
 „ plongeoit dans tous les desordres. Il
 „ s'agissoit de leur annoncer les vérités
 „ les plus dures , & d'ailleurs les moins
 „ compréhensibles ; une doctrine , la plus
 „ humiliante pour l'esprit , & la plus mor-
 „ tifiante pour les sens ; une foi aveugle ,
 „ sans raisonnemens , sans discours ; une
 „ esperance de biens futurs & invisibles ,
 „ fondée sur le renoncement actuel à tous
 „ les biens présens ; en un mot une Loi ,
 „ formellement opposée à tous les préju-
 „ gés & à toutes les inclinations de l'hom-
 „ me. Voilà ce qu'il falloit leur faire
 „ embrasser , à quoi il étoit question de
 „ les amener , sur quoi Xavier entreprend
 „ de les éclairer. Quel projet , & qu'el-
 „ le en fera l'issuë * ! „

LA seconde chose , sage & savant A-
 bukibak , dont je voudrois qu'on corri-
 geât les Prédicateurs , c'est de faire de
 vaines déclamations , de se complaire
 dans des antithèses recherchées , & de
 courir après les ornemens d'une Rhéto-
 rique , indigne de la majesté de la Chaire ,
 & de la grandeur du Ministère d'un hom-
 me qui annonce la volonté & les ordres
 de la Divinité. Combien ne voit-on pas
 tous

* Sermons du Pere Bourdaloue , de la Compa-
 gnie de Jésus , *Tom. I. pag. 36.*

tous les jours de Prédicateurs qui parlent pendant long-tems, & qui ne disent rien, ou qui ne disent que ce qu'ils eussent pû dire dans deux mots ? Ils se laissent emporter au plaisir de pousser une figure de Rhétorique, ils sacrifient la précision, la justesse, la force, l'énergie du raisonnement à une énumération ennuyeuse, à une suspension déplacée, à une opposition souvent fausse, presque toujours peu juste & peu sensible. Le Jésuite Cheminais est tombé plusieurs fois dans ce défaut : les antitheses, que lui a fournies la différence de l'état du Sauveur & de celui de la Madelaine, sentent l'Auteur de Roman; on croit que la Calprenede, ou Gomberville les ont écrites sur le modèle de celles qu'ils placent dans la bouche de leurs héroïnes, lorsqu'ils les font combattre entre la gloire & la tendresse que leur ont inspirées les héros dont elles sont charmées. Voici le doucereux galimatias du Jésuite Cheminais. „ Il est Sauveur, „ dit la Madelaine, & je suis perdue : il „ est venu chercher les plus égarés, où „ trouvera-t-il un plus grand égare- „ ment que le mien ? Je suis indigne de „ ses graces, il est vrai ; mais si j'étois „ moins criminelle, peut-être ne ferois- „ je pas une conquête digne de lui. Il „ est Sauveur. En puis-je douter, après „ les marques éclatantes que j'ai vûes de „ mes yeux ? Tout Jérusalem l'adore „ malgré l'envie de nos Prêtres ; les a-
T 5 „ veu-

„ veugles, les sourds, les muets guérif-
 „ sent ; les Démons tremblent & fuient
 „ devant lui ; les morts ressuscitent. Cha-
 „ que jour produit un nouveau Miracle,
 „ & toute sa Personne est un prodige en-
 „ core plus surprenant. Quel air de ma-
 „ jesté sur son visage ! Quelle grace,
 „ quelle force dans ses Paroles ! Est-ce
 „ un homme ? Est-ce un Dieu ? Quelle
 „ grandeur dans une simplicité apparen-
 „ te ! Mais quelle sainteté, & quelle
 „ vertu ! Quelle douceur envers le Pro-
 „ chain ! Quelle modestie avec tant de
 „ mérite & tant de réputation ! Mais
 „ quelle ardeur pour ramener à Dieu les
 „ âmes perdues ! Ah ! il est sans doute
 „ Sauveur ; mais ce Sauveur de tous en
 „ général veut être le mien en particu-
 „ lier. Il me l'a fait sentir jusqu'au fond
 „ de l'âme par les traits les plus per-
 „ çans : c'est à moi qu'il a parlé, il a lû
 „ dans mon cœur, il en connoît le se-
 „ cret. Insensible jusqu'à présent aux
 „ avis & remontrances, ai-je pû tenir
 „ contre lui ? J'ai senti en moi quelque
 „ chose de nouveau. Je ne sais comment
 „ il a changé mon cœur ; mais il a tou-
 „ ché, remué, pénétré. Cent autres l'ont
 „ vû, & l'ont écouté sans nul sentiment ;
 „ ce n'étoit point à eux, c'étoit à moi
 „ qu'il en vouloit. Il a jetté sur moi cet
 „ oeil de discernement qui fait les Elus,
 „ il m'a distinguée, il m'a préférée. Il est
 „ juste de reconnoître cette distinction
 „ par

„ par une préférence réciproque. J'ai
 „ été si sensible à ceux qui m'ont recher-
 „ chée , ferai-je ingrate à l'égard d'un
 „ Dieu qui m'a prévenue de sa grace ?
 „ Je ne serois pas digne de vivre , si je
 „ pouvois désormais vivre pour d'autres
 „ que pour lui * . „

POUR te faire connoître tout le foible
 du passage que je viens de citer , & pour
 te montrer combien il approche de cer-
 tains endroits du *Polexandre* & de la *Cléo-
 patre*, souffres, sage & savant Abukibak,
 que j'en parodie une partie. En chan-
 geant deux ou trois mots , Cassandre
 pourra dire tout ce que dit la Madelaine.
*Il est vainqueur , s'écriera la Princesse Per-
 sane , & je suis captive. Je suis indigne de
 ses graces , il est vrai , je l'ai offensé. Mais si
 j'étois moins criminelle , peut-être ne serois je
 pas une conquête digne de lui. Orondate est
 vainqueur. En puis-je douter , après les mar-
 ques éclatantes que j'ai vûes de mes yeux ?
 Tout Babilone l'adore , malgré l'envie de ses
 ennemis. Les aveugles , les sourds , les muets ,
 les vieillards , les veuves , les orphelins sentent
 les bienfaits de sa main charitable. Les mé-
 chans tremblent & fuient devant lui. Chaque
 moment augmente sa gloire , chaque jour pro-
 duit en lui un nouveau miracle. La personne
 d'Orondate est un prodige encore plus surpre-
 nant.*

* Sermons du Pere Cheminai , Tom. I.
 pag. 65.

nant. Quel air de majesté sur son visage ! Quelle grace , quelle force dans ses paroles ! Est-ce un homme ? Est-ce un Dieu ? Quelle grandeur dans une simplicité apparente ! Mais quel courage , & en même tems quelle vertu , quelle clémence ! Quelle douceur envers ses ennemis ! Quelle modestie avec tant de mérite & de réputation ! *... Insensible jusqu'à présent aux traits de l'amour , ai-je pû tenir contre lui ? J'ai senti en moi-même quelque chose de nouveau. Je ne sais comment Orondate a changé mon cœur ; mais il l'a touché , pénétré , remué. Cent autres Beautés , captives ainsi que moi , l'ont vû , l'ont écouté , peut-être sans nul sentiment ; mais , ou je me flatte , ou je crois qu'il m'a donné sur elles une entière préférence. Il a jetté sur moi un œil de discernement qui fait les heureuses amantes. Il m'a distinguée ; il est juste de reconnoître cette distinction par une préférence réciproque.

Avois-je raison , sage & savant Abukibak ,

* Dix-sept cens ans avant le Pere Cheminai , Virgile avoit fait dire à Didon ce qu'il met dans la bouche de la Madelaine.

*Quis novus hic nostris successit sedibus hospes !
Quem sese ore ferens ! Quam forti pectore & ar-
mis !*

*Credo equidem , nec vana fides , genus esse
Deorum.*

*Degeneres animos timor arguit. Heu quibus ille
Jactatus fatis ! Quæ bella exhausta canebat !*

Virg. Æneid. Lib. IV. Vers. 10. &c.

bak, lorque je disois qu'en changeant dix ou douze mots , on placeroit parfaitement tout le pompeux galimatias de la Madelaine dans la bouche d'une héroïne de la Calprenede ? Combien de Prédicateurs n'y a-t-il pas dans le cas de Cheminais , & dont les sermons pourroient servir de treizième Volume au Cyrus & à la Clélie ?

AVEC quelle sagesse Bourdaloüe ne trace-t-il pas le portrait des vertus de St. François de Sales ! Loin de se laisser emporter à son imagination , ainsi que Cheminais , il est attentif à lui donner des bornes , dès qu'il craint qu'elle ne le conduise à de froides déclamations qui diminueroient l'attention de ses auditeurs. Juges toi-même , sage & savant Abukibak , de la beauté du passage dont je te parle. Le voici. *Un Saint , cheri de Dieu & des hommes ; un Saint , dont la mémoire est par-tout en benediction ; un Saint , qui a dompté les Monstres de l'Héresie & du Schisme ; un Saint , respecté & honoré des Monarques de la terre ; un Saint , qui n'est entré dans le gouvernement de l'Eglise que par l'ordre exprès de Dieu ; un Saint , qui a instruit tout le Monde Chrétien des devoirs de la véritable piété ; un Saint , Instituteur & Auteur de cette admirable Règle , qui a sanctifié tant d'Epouses de Jesus-Christ ; mais particulièrement un Saint , canonisé pour l'excellent mérite de sa douceur , in lenitate ipsius Sanctum fecit illum. Encore une fois , mes chers Auditeurs : n'est-ce pas*

*pas l'incomparable François de Sales ? Arrêtons-nous là ? C'est la plus juste & la plus parfaite idée que nous puissions concevoir de cet homme Dieu *.*

IL est tems , sage & savant Abukibak , de finir ; je t'écrirai quels sont les autres défauts dont je voudrois te parler.

JE te salue. Porte-toi bien , & donnes-moi de tes nouvelles.



LETTRE QUATRE-VINGT-SEIZIEME.

Ben Kiber , *au sage Cabaliste* Abukibak.

JE te promis , sage & savant Abukibak , dans ma dernière Lettre de te parler des principaux défauts dont je voudrois , s'il étoit possible , qu'on corrigeât les Prédicateurs. J'ai déjà fait mention de quelques-uns † , je vais poursuivre l'examen des autres.

UNE faute , dans laquelle tombent presque tous les Prédicateurs , c'est de faire des descriptions ampoullées , qui n'ont rien de frappant que les grands mots dont elles

* Sermons de Bourdaloue , Tom. I. pag. 168.

† Dans la Lettre précédente.

elles sont composées. Le caractère du véritable sublime consiste beaucoup plus dans les choses que dans les termes. Il est facile de s'élever par la grandeur des expressions , par l'harmonie des mots , par l'arrangement & la cadence des phrases ; mais si tout cela n'est soutenu par la noblesse & la majesté du sujet, si ces expressions , ces mots , ces phrases ne sont pas remplies d'excellentes choses , si la raison , l'esprit & le jugement ne sont pas l'ame du langage , quelque pompeux qu'il soit , ce n'est qu'une vaine enflure qui découvre toute la foiblesse d'un Orateur qui espere de cacher la bassesse de ses pensées sous cette affreuse apparence de grandeur. „ Plus un esprit est rampant & borné , dit Quintilien , plus il „ s'efforce de paroître vaste & sublime. „ Il imite les gens d'une taille petite , „ qui , pour paroître plus grands , s'élèvent sur la pointe des pieds. Il ressemble aux poltrons , qui , pour cacher leur foiblesse , font des rodomontades. „ Le stile enflé , les grands mots , les expressions trop recherchées marquent bien plutôt la foiblesse , que la force du génie d'un Orateur*.,

VOIONS

* *Quo quis ingenio minus valet , hoc se magis attollere & dilatare conatur ; & statura breves in digitos eriguntur , & plura infirmi mirantur ; nam & tumidos , & corruptos & tinnulos , & quocumque*

VOIÓNS un exemple , sage & savant Abukibak , qui autorise la sage décision du Rhéteur Romain. Parmi le nombre considérable que m'offrent tant de Prédicateurs modernes , j'en prendrai un dans le sermon sur l'*Attention aux Verges de Dieu*. L'Auteur , en parlant de Jonas , décrit la tempête , où ce Prophète se trouva exposé pour avoir desobéi aux ordres de Dieu. Il croit émouvoir , étonner , frapper , épouvanter les esprits par de grands mots ; mais comme ces mots n'offrent aucune image vive , qu'ils ne présentent aucune circonstance décisive , aucun objet marqué , après avoir fait par leurs sons une légère impression sur l'ouïe , ils se dissipent & rentrent dans le néant , avant de pouvoir produire le moindre effet sur l'entendement. Juges toi-même du morceau que je condamne , sage & savant Abukibak , & vois si ma critique est bien fondée. *Mais à peine Jonas fut-il embarqué dans un vaisseau qui devoit le conduire en Tarsis , qu'il s'éleva une violente tempête. Il sembloit que les flots agités qui frappoient le vaisseau de rudes coups , alloient changer cette demeure flottante en d'inutiles débris. Le vent faisoit retentir un bruit sifflant , qui avertissoit les matelots du péril d'un prompt*

que alio Cacozelix genere peccantes certum habeo non virium , sed infirmitatis vitio laborare. Quintil. de Inst. Orator. Lib. II.

prompt & triste naufrage. La mort, montée sur les ondes émues, menaçoit de les ranger au nombre de ses lugubres victimes, & les abîmes qui s'ouvroient à leurs yeux pour les engloutir, leur faisoient voir les gouffres qui alloient leur servir de tombeau *.

TOUTES les glaces du Nord ne sont pas, selon moi, plus froides que les pensées de ce Prédicateur. Qu'est-ce que des vents qui font retentir un bruit sifflant ? Qu'est-ce qu'une mort montée sur des ondes émues ? Y a-t-il rien de si puéril ? C'est mettre la mort à cheval sur les flots, & dire que le vent qui sifle, fait du bruit. Il n'est personne qui ne sente la foiblesse de ces images. Le Prédicateur, voulant faire la description d'une tempête, eût dû considérer tout ce qui arrive de plus funeste, de plus désolant, de plus effroïable dans un naufrage. Ce qui fait, dit Longin, la principale beauté d'un discours, ce sont toutes les grandes circonstances, marquées à propos & ramassées avec choix. Ainsi, quand Homere veut faire la description d'une tempête, il a soin d'exprimer tout ce qui peut arriver de plus affreux dans une tempête ; car, par exemple, l'Auteur du Poème des Arismapiens pense dire des choses fort étonnantes quand il s'écrie :

O

* La Dette du Ministère, & l'Attention aux Verges de Dieu, ou Sermons, &c. pag. 64.

Tome III.

V

O prodige étonnant ! O fureur incroyable !

Des hommes insensés sur de frêles vaisseaux ,

S'en vont loin de la terre habiter sur les eaux ;

Et suivant sur la mer une route incertaine ,

Courent chercher bien loin le travail & la peine.

Ils ne goutent jamais de paisible repos :

Ils ont les yeux au ciel , & l'esprit sur les flots ;

Et les bras étendus , les entrailles é-mues ,

Ils font souvent aux Dieux des prières perdues.

Cependant il n'y a personne , comme je pense , qui ne voie bien que ce discours est en effet plus fleuri que grand & sublime. Voions donc comment fait Homere , & considérons cet endroit entre plusieurs autres.

Comme l'on voit les flots , soulevés par l'orage ,

Fondre sur un vaisseau qui s'oppose à leur rage ,

Le vent avec fureur dans les voiles frémit ;

La mer blanchit d'écume , & l'air au loin gémit ;

Le

Le matelot troublé, que son art abandonne,
Croit voir dans chaque flot la mort qui l'environne *.

SOUFFRES, sage & savant Abukibak, que pour mieux faire sentir les défauts de la description du Prédicateur, je fasse quelques réflexions sur ce passage de Longin. Prends garde d'abord que le portrait que fait l'Auteur du Poème des Arismaspiens, & que le Rhéteur Grec méprise avec raison, est composé de grands mots vuides de sens, ainsi que ceux qu'emploie l'Orateur Hollandois. Tout les deux ont sù également (je me sers des termes du savant Pere Lami) *par la machine d'une phrase faire monter une bagatelle fort haut, qui tombe bientôt dans son néant* †.

COMPARONS à présent, sage Abukibak, quelques pensées du Prédicateur & du Poète; nous en connoîtrons par-là beaucoup mieux la différence. *Le vent*, dit le premier, *faisoit retentir un bruit sifflant.* Ces expressions n'offrent d'autres images à l'esprit, que celle d'un vent qui sifle. Homere fait agir le vent, & le rend,
pour

* Traité du Sublime, Chap. VIII. *Je me sers de la Traduction de Despreaux.*

† La Rhétorik. ou l'Art de parler, Liv. IV. Chap. IX.

pour ainsi dire , maître du vaisseau. Il semble que le Lecteur l'entende , ainsi que lui : *il fremit avec fureur dans les voiles.* La mort , continue le Prédicateur , *montée sur les ondes émues , menaçoit de les ranger au nombre de ses lugubres victimes.* Ces mots , montés sur des échasses , ainsi que la mort sur les ondes , ne causent aucune émotion. Le peril paroît éloigné ; il ne fait que menacer : mais dans Homere le danger est éminent. Il est inévitable , il se présente sans cesse ; & pour tout dire avec Homere ,

*Le matelot troublé , que son art abandonne ,
Croit voir dans chaque flot la mort qui
l'environne.*

UN autre défaut , sage & savant Abukibak , très commun aux médiocres Prédicateurs , c'est de remplir leurs discours de métaphores , ou peu justes , ou outrées , presque toujours mal soutenues. Cela cause une confusion étonnante dans l'esprit des auditeurs ; ils sont surpris avec raison que dans le même instant la même chose ait toutes les qualités de l'eau & du feu , & qu'une personne , qu'on vient de comparer à une planète , soit métamorphosée subitement en laboureur.

IL faut non seulement ménager les métaphores , & ne les employer que dans les grandes passions & le sublime ; mais il est nécessaire que celles qui se suivent , & qui

qui regardent le même sujet , ne soient point directement opposées les unes aux autres. Qui pourroit ne pas sentir l'effet ridicule que cause dans le passage suivant la contrariété de deux métaphores ? *Les Pasteurs sont comme autant de planetes , que Dieu a mises dans le Ciel de l'Eglise , afin qu'ils réfléchissent sur leurs troupeaux les rayons de lumiere que le Soleil de Justice leur communique. Ce sont des laboureurs , qui doivent planter sans cesse dans leurs champs , & les arroser , afin que s'ils ne peuvent cueillir toute l'yvraie , ils empêchent du moins qu'elle ne s'enracine & ne se répande **.

LES grands Orateurs se gardent bien de tomber dans un pareil défaut, ils regardent la confusion comme le vice le plus contraire à la perfection de leur art. Ils font d'autant plus de cas de la clarté & de la précision , qu'ils ne parlent que pour instruire les autres.

Je ne prétends pas, sage & savant Abukibak , défendre aux Prédicateurs l'usage des métaphores ; je le leur accorde plus amplement qu'aux autres Orateurs, l'Ecriture les obligeant d'en employer un assez grand nombre, Mais je veux qu'ils prennent garde que ces figures portant toujours les choses trop loin & presque à l'excès, ils doivent ne point accroître l'obscurité qu'elles peuvent causer , en
les

* La Dette du Ministère , &c. pag. II.

les entassant les unes avec les autres sans choix & sans distinction. Avec quelle sagesse & quelle éloquence en même tems Saurin n'emploie-t-il pas une foule de métaphores, dont il se sert pour fermer entièrement la bouche à ces pécheurs, toujours fertiles en excuses pour différer leur conversion? *Ministres de Jésus-Christ*, dit-il, *envoies de la part du Dieu des Vengeances pour planter, mais aussi pour arracher; pour bâtir, mais aussi pour démolir; pour annoncer l'An de la bienveillance; mais aussi pour faire resonner le redoutable Cornet de Sion aux oreilles de ce Peuple: remuons les consciences; faisons briller le glaive redoutable de la Justice divine; mettons dans tout leur jour les vérités les plus terribles de la Religion. Dans des tems plus heureux l'Evangile nous fournira des textes plus doux & plus consolans; mais nous devons aller au plus pressant, & ne pas nous arrêter à orner la Maison du Seigneur, tandis qu'il est question d'éteindre un incendie qui l'embrase, & qui va la réduire en cendres. Oui, Chrétiens, nous trahirions les sentimens de notre cœur, si nous tenions un autre langage à plusieurs de vous. Vous laissez écouler le seul tems propre pour votre salut, vous suivez un chemin funeste, dont les issues aboutissent à la mort; & votre genre de vie va vous mettre dans une absolue impuissance de sentir les douceurs d'une bonne mort **.

UN

* Sermons sur divers Textes de l'Ecriture Sainte,

UN vice, qui n'est pas moins commun aux Prédicateurs, que celui de ne point soutenir les métaphores qu'ils emploient, c'est de faire souvent des comparaisons meséantes, quelquefois fales, & même odieuses. Cela révolte l'esprit des auditeurs, & les gens de goût sont très sensibles à la bassesse de certains parallèles qui ravalent le sujet dont l'Orateur fait mention. Il faut savoir discerner, si l'on veut exceller dans le talent de la Chaire, jusqu'où l'on peut pousser les figures de Rhétorique qui paroissent les plus simples. Sans cela, on tombe dans le cas d'un Prédicateur Suisse, qui a rendu non seulement ridicule, mais encore meséante la comparaison qu'on fait de Dieu à un bon Pasteur. *Ne me doit-il pas suffire, dit ce Ministre, à moi, comme à un chacun de vous, & à tous autres pauvres pécheurs, de savoir, pour assurer ma conscience envers Dieu, que Jesus-Christ a mis son ame pour ses brebis? Qu'ai-je à faire, je vous prie, de savoir outre cela s'il a aussi mis son ame pour les boucs? Que m'importe cela, qu'il soit mort pour les boucs, ou qu'il ne soit pas mort? Que cela me fait-il*? Outre que cette opposition*

te, par Jaques Saurin, Pasteur à la Haye, *Tom. I. pag. 18. Sermon sur le Renvoi de la Conversion.*

* *La Voie de la Paix de l'Eglise, ou la Tolérance Chrétienne, Sermon, par Nicolas Zaff, Pasteur de l'Eglise Françoisse, & Professeur en Philosophie à Coire, pag. 31.*

tion des agneaux aux boucs a quelque chose de bas , l'affectation de repeter plusieurs fois ce mot de bouc , & de le joindre toujours avec le nom auguste de Christ , révolte. Bourdaloüe , en parlant des pécheurs , des Païens , & de ceux qui sont dans un état de perdition , se sert d'un terme bien plus convenable. La délicatesse de l'Auteur François fera mieux sentir la faute du Prédicateur Suisse. *Quelque pouvoir , dit cet éloquent Jésuite , qu'eût reçu Saint Pierre au-dessus des autres Apôtres , sa Mission spéciale n'alloit pas à convertir les Gentils. Le dirai-je ? Jésus-Christ même ne l'avoit pas voulu entreprendre , puisque tout Sauveur & tout Dieu qu'il étoit , il s'étoit réduit aux brebis perdues de la Maison d'Israël. Non sum missus nisi ad oves quæ perierunt Domus Israël. Matth. Cap. VII. Mais comme remarque Saint Augustin , ce que Jesus Christ n'a pas fait par lui-même , il l'a fait par Saint Paul. Il n'étoit venu par lui-même que pour les Israélites : mais dans la personne & dans le ministère de St. Paul il étoit venu pour tout le monde **

REMARQUES , sage & savant Abukibak , que dans l'allusion que Bourdaloüe fait à la comparaïson de Jésus-Christ au bon Pasteur , il se sert du terme de *brebis perdues*. Il avoit trop de délicatesse & de goût ,
 it

* Sermons de Bourdaloüe , Tom. I. p. 104.
 Sermon pour la Fête de St. Paul.

Il connoissoit trop les bienséances de la Chaire, & le discernement de son auditoire, pour ôser employer plusieurs fois le terme de *bouc* dans un discours oratoire, lorsqu'il en pouvoit trouver qui exprimoient également sa pensée.

QUOIQ'ON puisse dire à la rigueur que c'est le jugement qui fait les grands Prédicateurs, la connoissance de la Langue dont ils se servent, leur est absolument nécessaire. C'est cette connoissance qui doit leur apprendre à ne point faire un mauvais usage des mots, & à leur attacher des idées qu'ils puissent exprimer justement & sans confusion. Les matières les plus abstraites peuvent être expliquées à tous les hommes, dès que celui qui est chargé par son Ministère du soin de les éclaircir, possède l'art de savoir s'énoncer d'une manière claire & précise, & trouve le moien de prévenir les doutes & les erreurs qui découlent nécessairement de l'ambiguïté des phrases & de l'impropriété des mots. C'est avec raison que le Pere Lami assure que *les Sciences ne sont que ténèbres, si ceux qui les traitent, ne savent pas écrire.* J'oserois dire, sage & savant Abukibak, que non seulement les Sciences, mais que les choses les plus simples deviennent des enigmes presque impénétrables, quand elles passent par la bouche d'un homme qui ne fait point s'exprimer. Qui pourroit comprendre, par exemple, ce que veut dire

un Auteur qui s'énonce dans ces termes ?
*Mais laissons ces choses. Nous ne sommes point
 montés aujourd'hui en cette Chaire, pour la faire
 retentir des voix de censure & de reproche ?
 Mon cœur bouillonne des meilleurs propos , &
 ma bouche se doit ouvrir en vœux & en be-
 nedictions *.* Que signifie faire retentir une
 Chaire des voix de censure & de reproche ?
 Quest-ce qu'un cœur qui bouillonne des meil-
 leurs propos , une bouche qui ne s'ouvre qu'en
 vœux & en benedictions ? Je doute que du
 tems des Gots ce langage eût pu être
 souffert ; cependant combien n'y a - t - il
 pas de Prédicateurs qui se croient de
 grands hommes , & qui ne parlent pas
 plus correctement que celui que je cri-
 tique ?

Je te salue , sage & savant Abukibak.
 Porte-toi bien , & si tu trouves quel-
 que chose à rédire à mes sentimens, mar-
 ques-le moi sans façon.

* La Dette du Ministère, &c. pag. 53.



LET-



LETTRE QUATRE-VINGT-DIX-SEPTIEME.

Ben Kiber, *au sage Cabaliste Abukibak.*

QUOIQUE j'aie entièrement abandonné l'étude de la Cabale, sage & savant Abukibak, je ne laisse pas que de lire quelquefois les Livres des Savans qu'on a regardés comme les plus fameux Cabalistes. Souffres donc que je te dise que je ne saurois me persuader que toutes les conjurations qu'il y a dans les Ouvrages d'Agrippa, aient rien de réel. Je pense que ce Philosophe, soit pour se divertir, soit pour s'acquérir un grand nom, a voulu se donner dans le public pour un grand forcier. Au fond, il ne l'étoit non plus que moi, qui regarde la Magie comme un art encore plus imposteur que celui des charlatans.

Je fais, sage & savant Abukibak, que tu me répondras d'abord qu'une marque évidente que les conjurations contiennent quelque chose de réel, c'est que ceux qui s'en sont servis, ont éprouvé leur réalité. Tu joindras à cela mille exemples qui nous sont attestés par différens Auteurs; tu n'oublieras pas sans dou-

te

te celui que rapporte Cardan de son pere , à qui un Esprit apparut pendant qu'il étoit occupé à lire les Ouvrages d'Agrippa. Mais je t'avouïrai que toutes ces histoires , que je regarde comme des fables , ne me feront point changer de sentiment. Je pourrois te dire que mon opinion est fondée sur l'expérience , & qu'ayant voulu éclaircir par moi-même si les secrets d'évoquer les Esprits étoient réellement dans les Livres d'Agrippa , je m'en suis servi plusieurs fois , & les ai toujours employés très vainement. Je n'ai jamais vû aucun Esprit familier , ni aucun Diable ; j'ai perdu mon tems , mes peines & mes conjurations. Je consens cependant à ne point t'apporter comme une raison décisive ce qui m'est arrivé : tu m'objecterois sans doute que si je n'ai pas vû ceux que j'appellois , c'est ma faute , & non pas la leur ; que j'ai manqué à quelque cérémonie essentielle ; que j'ai oublié une particularité nécessaire ; que j'ai omis quelques mots ; enfin , tu pourrois toujours te tirer d'affaire comme les Moines , & excuser les Esprits comme ils excusent leurs Saints. Quand la Nature ne guérit pas un malade qui a fait une neuveine , on met la maladie sur le compte du peu de foi du malade. Tu attribuerois à mon peu de croiance le manque d'effet des conjurations ; c'est donc uniquement par le secours de la raison que je prétends t'en démontrer le ridicule & le faux.

faux. Dis-moi, sage & savant Abukibak, dans quel endroit as-tu trouvé, dans quel Livre as-tu lû que Dieu, en créant l'homme, lui eût accordé une puissance absolue sur les Esprits ? Moïse n'en a jamais parlé ; ce grand Prophète connoissoit trop bien quelles étoient les bornes étroites que Dieu avoit prescrites au pouvoir humain. Or, s'il est vrai, comme il l'est, que les hommes n'aient reçu de Dieu aucune autorité sur les Esprits, je demande comment est-ce qu'ils l'ont pu acquérir ? Ont-ils eu le moyen de s'élever au-dessus de leur essence, de se communiquer une nature plus parfaite que celle qu'ils avoient ? Au contraire, ils ont empiré leur état, ils sont déçus de leur premier droit ; & loin d'obtenir un pouvoir suprême sur les élémens & sur les Esprits, ils ont presque perdu celui qu'ils avoient sur les brutes. Tel homme se vante de savoir faire sortir tous les Diables du fond des Abîmes, & d'obliger les Esprits aériens à quitter le séjour des airs, qui ne sauroit empêcher un chien de lui mordre la jambe. Agrippa, qui avoit tant d'autorité, lui, à qui l'Enfer & le Ciel obéissoient, ne put se garantir d'un coup de pied d'un mulet qui lui cassa la cuisse. Il savoit tout ce qui devoit arriver dans le Monde, les Esprits avoient soin de l'en instruire ; mais ils ne l'avertirent point d'une chose qui l'intéressoit aussi fort. Il faut convenir que cela est bien

bien singulier ; autant vaudroit-il n'être pas forcier.

VENONS à présent , sage & savant Abukibak , à ce qui peut fonder l'autorité des Magiciens. Est-ce le suc des plantes , les os de morts , les cendres de Temples brulés , &c ? Tout cela n'est que de la matière. quel rapport la matière a-t-elle avec les Esprits ? Aucun. Ce sont des substances d'une nature entièrement différente , qui ne peuvent jamais agir l'une sur l'autre , qui n'ont ensemble aucune affinité , aucune liaison , aucune communication que par le pouvoir divin. Telle est l'union de notre corps & de notre ame ; miracle , que nous admirons avec étonnement , mais dont nous ne connoissons absolument aucune des causes. Nous avons vû que dans l'ordre des choses Dieu n'a point réglé que l'homme auroit aucun pouvoir sur les Esprits ; par conséquent l'Être souverain étant le seul qui puisse faire agir deux substances aussi opposées que la matière & l'esprit , il est impossible que ces os , ces herbes , ces cendres , ces statues de cire , présentées devant le feu , & piquées avec des poinçons de fer , &c. puissent produire aucun effet sur les Esprits. La lumière naturelle ne nous fait-elle pas voir qu'il n'est pas possible qu'une chose qui n'a point de parties , qui ne peut être touchée , qui est sans étendue , soit sensible aux impulsions de la matière ? Il faut avoir perdu le bon sens , pour soutenir
une

une pareille absurdité. J'aimerois autant qu'un Newtoniste dît que le vuide immense dans lequel il fait promener les planetes , se ressent de leur choc. Mais je vais encore plus loin , & je prétends avec raison que quand il seroit vrai que les hommes ont le pouvoir de faire agir la matière sur un esprit, il seroit impossible què par leurs plantes, leurs figures, & leurs talismans magiques, ils fissent sortir les Diabes des Enfers, ou descendre les Silphes des airs. Car enfin, pour que la matière produise quelque effet, il faut qu'elle aille jusqu'où elle doit agir. Si le corps d'un homme étoit à Amsterdam, & que son ame fût à Paris, à coup sûr ce corps ne se ressentiroit aucunement des perceptions de cette ame ; & elle à son tour ne sentiroit aucune douleur quand on donneroit deux cens coups de bâton au corps. Par la même raison, lorsqu'un Magicien évoque un Esprit par le moïen d'une figure de cire qu'il arrose du suc de certaines plantes, cet Esprit ne doit pas être plus sensible à cette impulsion, que l'ame qui est à Paris, aux coups qu'on donne au corps qui est à Amsterdam. Pour que les charmes des Magiciens eussent quelque chose de réel, il faudroit que les parties magiques du charme pussent s'élever aussi rapidement au haut des airs, ou descendre jusquès dans les Enfers avec autant de promptitude, que selon le système de Newton,

la

la lumière nous vient du soleil. Elle fait sa route dans sept ou huit minutes ; les Diables , ou les Silphes , recevraient alors dans très peu de tems des impressions qui les instruiraient qu'on les demande sur la terre , & qu'ils doivent se disposer à s'y rendre le plutôt qu'il leur sera possible. Mais malheureusement pour les forciers , les émanations de leur matière magique n'ont ni la force , ni la promptitude de celles qui nous viennent par le soleil. Elles ne s'étendent que jusqu'où celles des autres corps , composés de matières non enchantées , peuvent s'étendre. Ainsi , une libation , faite dans un trou pour appeler le Diable , loin de percer jusqu'aux Enfers , ne pénètre souvent pas quatre doigts dans la terre. Astaroth & Belsébuth par conséquent ne doivent pas avoir plus de connoissance de ce charme magique , qu'un Portugais qui se promène au soleil à Lisbonne , en a de la pluie qui mouille un François à Paris , ou de la neige qui tombe sur le nez d'un Moscovite.

Je fais , sage & savant Abukibak , que plusieurs Cabalistes prétendent que les conjurations consistent beaucoup plus dans la vertu des paroles , que dans celle des matières magiques ; en sorte que les Esprits ne paroissent point à cause de la matière du talisman , ou de celle des autres choses dont on se sert , mais à cause des mots qu'on prononce , ou qu'on écrit

écrit sur ces choses. Ce raisonnement me paroît aussi foible & aussi faux que ceux que je viens de réfuter. Qu'est-ce que des mots ? Ce sont des sons différens que forme la langue. Qu'est-ce que des sons ? C'est de l'air agité. Dans tout cela il n'y a que des choses qui ne peuvent point produire un plus grand effet, que les parties qui se détachent des prétendues matières magiques. Il est aussi impossible que la voix d'un homme soit entendue dans la sphere des Esprits, qu'il l'est que les libations pénètrent jusques dans les Abîmes des Enfers. Quand tous les Magiciens crieroient à gorge déployée *Johva mirzoveh evohaen*, paroles si terribles chez les Cabalistes, & qui, selon eux, répétées sept fois, sont capables de faire paroître trois fois plus de Démon qu'il n'y a d'hommes sur la terre ; quand, dis-jé, tous les Cabalistes s'égoilleroient à force de repeter & de crier ces mots mystérieux, cela ne produiroit pas un plus grand effet sur les habitans des airs & sur ceux des Enfers, que si pour épouvanter les Allemands, & les obliger à prendre la fuite, le Grand-Seigneur jouoit au milieu de son Serrail d'un flageolet à fifier les canaris, & se figuroit que les sons qu'il en tire, sont si forts qu'ils vont renverser les murailles de Belgrade, & ébranler celles de Bude.

D'AILLEURS, sage & savant Abukibak, quel rapport y a-t-il entre certains sons

Tome III.

X

&

& certains Esprits ? D'où vient la raison de cette sympathie ? Où trouve-t-on les causes de cette liaison ? Elles sont pour le moins aussi cachées & aussi impénétrables, que les facultés occultes d'Aristote. Pourquoi les Esprits sont-ils plus sensibles aux mots de *Johva mirzoveh evobaen*, qu'à ceux de *Salem tirem microp*, dont Crispin se sert dans les *Folies amoureuses* ? Est-ce par rapport à la signification de ces mots ? Mais outre qu'on n'entend point ce qu'ils veulent dire, quand il seroit vrai qu'ils signifioient les plus belles choses, ils n'auroient cependant jamais le mérite qu'on leur accorde si libéralement. Ce seroit à ce qu'ils signifioient, qu'il faudroit attribuer la vertu d'évoquer les Esprits : or, les Cabalistes disent que si l'on ne prononçoit pas précisément les mêmes mots, le charme n'auroit point d'effet. Il en est de tous les autres, ainsi que de celui-là. Il faut absolument dire les paroles dans la langue dont on s'est servi la première fois qu'on a fait la conjuration. Par exemple, celle à laquelle on attribue la puissance d'éteindre le feu qui se met aux cheminées, doit être faite en Latin ; si on la traduisoit en François, elle n'auroit plus aucune force. Cela étant, la vertu d'évoquer les Esprits & les Démons est précisément attachée, non pas à la signification des choses qu'expriment les mots ; mais aux mots mêmes, & par conséquent à un certain arrangement des

des Lettres de l'Alphabet. *I*, mis devant *o*, *b* & *a*, peut obliger Belsébuth à quitter sa demeure ; mais si *i* se trouvoit après *a*, ou *b* devant *i*, ce Diable resteroit tranquille. En vérité, il est bien beau d'avoir trouvé dans l'Alphabet le moïen de renverser, pour ainsi dire, l'ordre de la Nature, & de commander aux Enfers. Cette Science est d'autant plus estimable, qu'elle est établie sur des principes, connus de tous ceux qui savent leur *a*, *b*, *c*. Pour être Mathématicien, Physicien, Rhétoricien & Théologien, il faut étudier plusieurs années ; dès qu'on fait épeller, & qu'on commence à lire, on peut devenir un excellent Cabaliste.

Tu trouveras peut-être, sage & savant Abukibak, que je pousse les choses très loin, & qu'en parlant avec tant de mépris des secrets Cabalistiques, j'oublie que tu as pour eux la vénération la plus profonde ; mais je te prie de vouloir m'excuser. Je te parle avec la sincérité & la liberté d'un Philosophe qui ne fait point farder la vérité. Persuadé de la fausseté de tous les contes & de toutes les fables qu'on écrit sur la Magie & sur l'évocation des Esprits, je croirois manquer à l'amitié que je te porte, & à ce que je me dois à moi-même, si je ne te disois sincèrement ce que je pense.

Je te salue, sage & savant Abukibak, & te souhaite une santé meilleure que la mienne.



LETTRE QUATRE-VINGT-DIX-HUITIEME.

Ben Kiber , au sage Cabaliste Abukibak.

LE nombre considérable de mauvais Ouvrages dont le Public est accablé, croît chaque jour ; & malgré les critiques sanglantes que quelques Auteurs sensés font des pitoiables rhapsodies que les Libraires avides & les Ecrivains mercenaires produisent journellement , beaucoup de gens sont la dupe de leur amour sans goût & sans distinction pour toutes les nouveautés Littéraires. Quoiqu'ils aient été trompés cent fois , & qu'ils se soient laissés séduire à des titres imposteurs qui promettoient ce qui ne se trouvoit point dans un Livre , ils retombent sans cesse dans la même faute.

UN de mes amis , sage & savant Abukibak , m'a prêté un Ouvrage , intitulé *Lettres Saxonnnes* ; qu'il a acheté depuis peu. Je ne crois pas qu'on puisse rien voir d'aussi pitoiable , il faut que le Public soit aussi bon & aussi patient qu'il l'est , pour ne pas être révolté qu'on ose lui présenter un ramas des plus fades impertinences. Il est des Livres , où parmi plu-

plusieurs choses mauvaises , il s'en trouve quelques-unes de bonnes ; mais celui dont je te parle , est également mauvais. Tout ce qu'on y lit , choque le sens commun ; & quel que soit le sujet que l'Auteur traite , il le rend entièrement ridicule.

POUR te donner une idée de cet Ouvrage , sage & savant Abukibak , & en même tems du goût de ceux à qui il peut plaire , souffres pour quelques momens que je t'ennuie du récit de certains endroits , qui cependant ne sont pas les plus absurdes. Voici le ton sur lequel l'Auteur parle d'amour. „ Cette Demoi-
„ selle ne fait point le François ; elle se
„ sert de la Langue Latine comme de la
„ Suédoise , qui est celle de sa nourrice.
„ Notre petit cadet fait fort bien le La-
„ tin , & je m'imagine que de tems en
„ tems il lui récite les plus beaux endroits
„ d'Ovide ou de Catulle. Quoi qu'il en
„ soit , il est toujours certain que c'est en
„ Latin qu'il lui pousse la fleurette ; à
„ moins qu'on ne veuille dire que les le-
„ çons de François , qu'apparemment il
„ lui a données , lui ont appris tous les
„ termes de la galanterie *., Ne nous
arrêtons point encore , sage & savant Abukibak , au style maussade , bas & rampant de cet Ecrivain ; faisons seulement quelque attention aux pensées. Peut-on

en

* Lettres Saxonnes , *Lettre V. Tom. I. pag. 59.*

en trouver de plus fades ? *Ce petit cadet qui récite les plus beaux endroits d'Ovide & de Catulle*, n'est-il pas bien placé ? N'y a-t-il pas du nouveau & du singulier à faire l'amour , ou , pour me servir des termes de l'Auteur , à *pousser la fleurette en Latin* ? Il est vrai qu'un pareil conte n'est guères propre que pour amuser quelque pedant , & qu'un homme qui a le moindre goût , ne sauroit goûter de semblables puérilités. Il faut avoir perdu le sens commun pour ôser produire en public des Ouvrages , où la vraisemblance & le bon goût sont aussi peu ménagés.

LES réflexions morales de cet Auteur sont aussi bonnes dans leur genre , que ses expressions galantes ; elles partent de la même source , & l'on voit aisément qu'il est toujours semblable à lui-même. „ Nous aimons, dit-il, les créatures ; mais comme elles sont pleines „ d'imperfections, elles ne sauroient nous „ rendre parfaitement heureux. Il n'appartient qu'à un Etre parfait d'opérer „ cette merveille. L'aveuglement des „ hommes est affreux, ils abandonnent le „ Créateur pour la créature, & préfèrent „ le rien au tout. Nous passons trois heures auprès d'une maîtresse sans nous „ ennuyer , & un sermon de demi-heure „ nous paroît trop long *., Il n'est aucun

* Lettres Saxonnnes , *Lettre VI. Tom. I. pag. 75.*

cun Curé de village qui ne soit en droit de révéndiquer presque toutes ces phrases. Elles disent la même chose, c'est que *l'homme quitte Dieu pour les créatures*. Encore eût-il mieux valu s'en tenir purement & simplement à cette dernière, quoique la pensée soit aussi vieille que le Monde, & qu'il n'y ait aucun enfant qui fache son petit Catéchisme, à qui l'on ne l'ait répétée deux mille fois. En faveur de la vérité, on feroit grace à cette sentence usée; mais il est ridicule de l'orner de vingt expressions pedantesques, & d'y joindre la comique comparaison d'une maitresse & d'un Prédicateur. D'ailleurs, il est faux que le même amant, qui s'est amusé trois heures avec sa maitresse, s'ennuie toujours au sermon. Le courtisan qui venoit de coquetter, alloit entendre Bourdaloüe avec beaucoup de plaisir. Je conviens qu'il est des Prédicateurs qu'on trouve fort longs : mais pour cela il n'est pas besoin d'*abandonner le Créateur pour la créature, & de préférer le rien au tout*; il ne faut qu'avoir du goût & du bon sens. Un homme, qui prêche comme écrit l'Auteur des *Lettres Saxones*, doit-il trouver mauvais d'ennuyer ? Si les hommes ne faisoient d'autre mal que de bailer aux sermons d'un mauvais Prédicateur, l'état d'innocence reviendrait sur la terre.

L'AUTEUR est aussi bien instruit des

mœurs, du caractère, & des coutumes des peuples, qu'il est éloquent Théologien. Il n'y a rien de si singulier que l'air de hauteur avec lequel il parle des Nations les plus respectables, & j'ose dire les plus vertueuses. „ Vous savez, dit-il, „ que les Suisses passoient autrefois pour „ le peuple le plus fidèle, & le plus droit „ qu'il y eût sous le Ciel ; aujourd'hui, „ ce n'est plus cela. Je vous les garentis „ aussi fourbes & aussi malins qu'aucun „ de leurs voisins*. „ Voilà, sage & savant Abukibak, la Nation Helvétique traitée assez cavalièrement : mais elle doit s'en consoler, l'Auteur lui a donné bien des compagnons, dont les portraits sont aussi faux & aussi injurieux ; tel est celui qu'il fait des troupes Françoises †. „ J'avois beau, dit-il, l'assurer que les François étoient supérieurs en nombre aux Impériaux de plus d'un tiers, & qu'à nombre égal ils ne battroient jamais les Allemands, parce qu'il s'en falloit de beaucoup que leurs troupes ne fussent aussi bien exercées & aussi bien disciplinées que les nôtres, il ne vouloit point entendre raison. „ Ne croiroit-on pas, sage & savant Abukibak, que l'Ecrivain qui parle si hardiment du mérite des troupes Françoises & Allemandes, est un

* *Lettre XI. Tom. I. pag. 142.*

† *Lettre XX. Tom. II. pag. 105.*

un vieux Officier que l'expérience a mis en état de pouvoir en juger ? Point du tout, c'est le Batteleur, où le Jean Farine du fameux *Gamba-corta*, Charlatan Liégeois, qui, pour donner plus de relief à son orviétan, a jugé à propos de se donner un nom Italien. Est-il surprenant après cela, qu'il décide que jamais les troupes Françaises ne pourroient résister à nombre égal aux Allemandes ? Il juge de la valeur & de la discipline des unes & des autres, par la quantité de baume qu'il leur a vendu.

IL faut avouer, sage & savant Abukibak, que l'Auteur est quelquefois moins décisif. Il a des doutes, sur lesquels il demande des éclaircissmens. Il est vrai que ces doutes sont si ridicules, qu'il est encore plus heureux pour le Lecteur qu'ils restent sans réponse, que si on en augmentoit l'insipidité par quelque fade éclaircissement. *J'ai toujours ouï dit-il*, que les Provençaux avoient plus de vivacité qu'aucun autre des peuples qui composent le vaste Royaume de France. Celui du Comté d'Avignon pourroit bien ressembler aux Provençaux ses voisins : cependant on dit communément un Proverbe à Paris, qui ne fait pas trop d'honneur au Clergé de ce pays-là ; car quand on veut parler d'une pécure, on dit*
sou-

* *Lettre XXIII. Tom. II. pag. 147.*

souvent, il est ignorant comme un Prêtre d'Avignon. *Je vous prie de me dire si ce proverbe est faux ou véritable.* Le beau raisonnement & la belle question ! Ce fait n'est-il pas aussi curieux qu'intéressant ? Je serois tenté, si je connoissois particulièrement l'Auteur des *Lettres Saxonnnes*, de lui demander dans quelle halle, ou dans quel marché il a entendu dire ce rare & sage proverbe qui cause sa curiosité. Peut-être est-ce sur le Pont-neuf ; en ce cas, il ne sauroit mieux faire pour s'éclaircir, que de s'adresser au grand Thomas. Sans doute cet homme ne lui est pas inconnu, il tient un rang trop distingué parmi les vendeurs de mithridate.

LES jugemens que cet Ecrivain si exact, si correct, & d'un goût si délicat, porte sur les Ouvrages des meilleurs Auteurs, se ressentent de la justesse de son génie, & sont dignes de la place qu'ils occupent dans son Livre. Pour te faire sentir toute l'impudence de sa critique, permets que je te cite quelques expressions, prises au hazard dans les *Lettres Saxonnnes*. Non seulement elles ne sont pas Françoises, mais j'oserois assurer qu'il n'en est aucune qui ne soit du style des harangères & des porte-faix. *Un autre Prince l'auroit fait pendre, & il le méritoit bien da* *. Que ce *da* est joli dans la bouche

*-Pag. 145.

che d'un Auteur qui se pique de savoir écrire ! Il me semble que j'entends la Com-
 merce Jeanne qui se querelle avec Gros-
 Jean, & qui lui dit : „ Si je te donnions
 „ un faribiau par le nez, tu le mériterois
 „ bien da.,, *N'est-il pas étonnant qu'après la
 Camisade de la Secchia, l'armée qui étoit
 sous Guastalla, ait repoussé vivement le Comte
 de K**** †. Dans quel langage a-t-on ja-
 mais appelé une surprise pendant la nuit
 une *Camisade*? Voilà un terme, dont l'A-
 cadémie ne manquera pas sans doute de
 profiter ; son étymologie vient apparem-
 ment de chemise. Comme les soldats fu-
 rent attaqués à demi-nuds, c'est ce qui
 aura fait naître à l'Auteur la pensée d'in-
 venter ce mot expressif de *Camisade*. S'il
 est nouveau, en revanche l'expression *tuer
 le tems* est bien surannée. Celle de *faire
 vieux os* ne convient guères dans les Li-
 vres d'un homme qui trouve les meilleurs
 Ouvrages mal écrits ; celle de *Doctoresse*
 vaut encore moins. Si je ne finissois pas,
 sage & savant Abukibak, de crainte de
 ne t'ennuier, je pourrois transcrire les
 trois quarts des *Lettres Saxonnnes*. Tu ver-
 rois par-tout des termes aussi barbares
 que ceux que je viens de rapporter, tu
 ferois surpris des sottises grossières que tu
 trouverois. Le terme de *Coïon*, & plu-
 sieurs autres encore plus indécens, s'y
 rencontrent en foule. A-

† *Pag. 102.*

APRÈS avoir examiné légèrement le style & les pensées de l'Auteur, je crois devoir, sage & savant Abukibak, te dire quelque chose sur les prétendues histoires qu'il a renfermées dans son Ouvrage. Elles sont non seulement fausses & imaginaires ; mais elles sont si pitoiablement inventées, qu'elles heurtent directement la raison. Il n'est rien de si absurde que la longue & ennuyeuse critique des *Mémoires de Pelnitz*, que l'Auteur fait faire au Maréchal de Coigni*. Ne voilà-t-il pas quelque chose de bien sensé, que d'ériger un Général d'armée en Journaliste, & qui pis est, en Journaliste aussi ridicule que ceux qui travaillent au dernier *Journal Littéraire* ?

L'AUTEUR des *Lettres Saxonnnes*, suivant la même maxime qu'il a observée dans ses *Anecdotes Historiques, Galantes & Littéraires*, a rempli son nouvel Ouvrage des noms les plus respectables, & il a prêté à des gens de la première volée des discours auxquels ils n'ont jamais pensé ; une pareille conduite mériterait une punition exemplaire. Il est honteux que la personne & la réputation des Seigneurs les plus distingués soient en proie à la plume vénales d'un aventurier, qui même ne connoît pas les rangs de ceux dont il parle. Il fait mention quelquefois de certaines gens

* Tom. I. pag. 133.

gens qui n'ont jamais existé, tel est ce Président de Nibles, dont il dit savoir plusieurs particularités qui regardent le procès de la Cadiere. C'est un fait constant, sage & savant Abukibak, & je le fais d'un Provençal, homme de distinction, il n'y eut jamais dans le Parlement de Provence un Président de Nibles. Ce que l'Auteur dit du nombre des juges du Pere Girard est encore notoirement faux : selon lui, *vingt-quatre juges opinèrent au feu, & vingt-quatre ad mitiorem.* Il n'y eut que vingt-deux juges en tout ; la grande Chambre du Parlement ayant été la seule qui ait pris connoissance de cette affaire. Ce Moine, continue l'Auteur, *a causé du chagrin à bien des gens. La plupart des juges qui l'avoient condamné au feu, ont été exilés.* On ne sauroit mentir plus impudemment. Dans le nombre des Lettres de cachet que la Cour expédia contre ceux qui avoient causé une sédition le jour du jugement de la Cadiere, il n'y en a jamais eu aucune contre les juges ; au contraire, la Cour a affecté de ne faire aucune mention de ce qui pouvoit les regarder. Cet autre fait est encore certain, & connu de toute la France. Voions encore une bevue de l'Auteur. *Les conclusions des gens du Roi ayant été rendues publiques, le peuple en fut si irrité, qu'on fut obligé de faire venir à* Aix

* Tom. II. pag. 135.

Aix quatre bataillons pour prévenir une émeute. Autant de mots, autant de faussetés. Lors du jugement de la Cadiere, il n'y avoit aucunes troupes à Aix; on ne prévint point l'émeute, elle arriva, & ce ne fut que trois jours après l'arrêt, que pour la dissiper entièrement, on fit venir le Régiment de Flandre, qui n'est composé que d'un seul bataillon.

LES autres faits anecdotes, sage & savant Abukibak, que l'Auteur a inferés dans son Ouvrage, sont aussi vrais & aussi exacts que ceux dont je viens de faire mention. Il a reçu de différens pais des mémoires aussi bons que ceux qu'on lui a envoyés de France; juges donc des absurdités qui doivent être dans ce Livre. Je voudrois que quelque sage Ecrivain, touché des maux que de pareilles rhapsodies causent non seulement dans la république des Lettres, mais encore dans le Monde, où bien de jeunes gens lisent sans discernement tout ce qui paroît de nouveau, fit une si sanglante critique de ce Livre, qu'il arrêtât pour un tems, s'il est possible, la hardiesse & l'impudence de ces Auteurs subalternes qui abusent également de la patience du Public, & du silence des gens de goût. Si quelque chose étoit capable de faire espérer que les personnes qui lisent, prendront peut-être un jour des précautions avant de se charger indifféremment des Livres nouveaux, ce se-

feroit l'ennui & le dépit que les *Lettres Saxonnnes* doivent avoir causés à leurs Lecteurs. Mais pour aller au plus certain , il feroit beaucoup mieux d'empêcher , autant qu'on pourroit , le Public de n'être encore dupe , & il faudroit lui faire connoître le prix des Ouvrages dont quelques Auteurs le régalent.

JE te salue , sage & savant Abukibak. Evites toujours soigneusement de perdre le tems à la lecture d'un mauvais Livre.

***** ❀ *****

LETTRE QUATRE-VINGT-DIX-NEUVIEME.

Ben Kiber, *au sage Cabaliste* Abukibak.

J'AI pensé souvent , sage & savant Abukibak , quel étoit l'homme qui avoit donné des marques de la plus grande folie ; & après avoir cherché avec attention tout ce qui pouvoit m'être utile pour la décision de cette question , j'ai été convaincu que le Jésuite Hardouin étoit le plus extravagant des hommes. Est-il des raisonnemens aussi insensés que ceux , dont cet Auteur a rempli les Ouvrages qu'on a intitulés *Joannis Harduini Opera varia* ?

JE

JE ne trouve pas que le cerveau d'un homme qui se figure d'être Roi du Japon & de la Chine, soit plus dérangé que celui d'un Ecrivain qui prétend prouver que tous les plus grands personnages de ces derniers tems étoient des Athées, & des Athées très dangereux. La seule différence que je trouve entre ces deux fous, c'est que l'un extravague dans une loge des Petites-maisons, & l'autre dans une chambre du Collège de Louis le Grand.

JE ne fais, sage & savant Abukibak, si tu as jamais jetté les yeux sur le long & ennuyeux *Traité des Athées découverts*, composé par ce Jésuite. Quel est l'homme qui puisse, en lisant les premières pages de cet Ouvrage, s'empêcher de s'écrier : *Maudit visionnaire, d'où vient donc dé bites-tu si gravement tant de sottises ?* On est aussi surpris qu'indigné de voir un homme avancer, comme un fait certain & évident, que presque tous les Savans du dernier siècle ont écrit pour provigner l'Athéisme. La principale raison sur laquelle il fonde son accusation, c'est qu'ils ont dit que Dieu étoit la vérité * ; il se croit à cause de cela en droit de placer parmi les principaux Athées modernes.

* *Nam quid illi tandem pro Deo venditant ? Ens præcise, Ens omnis Entis. . . Veritatem universalem, seu verum in genere. Harduini, Athei detecti, Præfat.*

nes *Jansénius*, *Ambroise Victor*, le savant *Pere Thomassin*, *Mallebranche*, *Quénel*, *Arnould*, *Nicole*, *Pascal*, *Descartes*, & ses principaux disciples. Il auroit bien pû grossir cette liste s'il l'avoit voulu ; mais il apprend à ses Lecteurs qu'il n'a pas jugé à propos d'y ajouter les Ecrivains Protestans, soit Luthériens, soit Calvinistes, parce qu'il regarde tous les gens qui sont hors de la Communion Romaine, comme des Athées, & que le véritable Dieu n'est connu que des Catholiques * : c'est-à-dire, dans le sens du *Pere Hardouin*, que des *Catholiques Jésuites* ; car les adversaires de la Société sont aussi peu Orthodoxes que *Spinosa* & *Vanini*.

Tu as dû t'appercevoir, sage & savant *Abukibak*, que dans la liste que ce Jésuite donne des Athées, il n'a omis aucun illustre Ecrivain Janséniste. Il commence
d'a-

* *At qui sic docent conceptis verbis Scriptores, ut diximus, qui vulgo habentur baud ignobiles, quorum e numero tantum undecim selegimus, quoniam certi fuere nobis constituendi fines scribendi. In his nullum e Calvinii aut Lutheri grege Scriptorem allucimus, præter unum obiter, qui Cartesii in Anglia Interpres fuit ; tum quod nemo in Gallia banc bæresim alterutram profitetur ; tum quod utramque eodem impietatis principio niti ex his ipsis Collectaneis prudentes intelligent. Colligent autem ex eo iidem verum Deum a solis Christianis Catholicis agnoscere & coli ; solam proinde Catholicam Religionem veram esse. Idem, ibid.*

d'abord par l'examen du prétendu Athéisme de Jansénius ; & en plaçant cet Evêque à la tête du Traité des *Athei detecti*, il découvre aux Lecteurs quel a été le principal but qu'il s'est proposé. Selon lui , Jansénius doit être regardé comme le Chef de l'impie Société. qui veut ruiner & détruire la croiance de la Divinité , en soutenant que Dieu est la vérité *.

ANDRÉ Martin, Prêtre de l'Oratoire, qui s'est caché sous le nom d'Ambroise Victor , dans la crainte de n'essuyer un châtiment public , & qui a publié un Livre, intitulé *Philosophie Chrétienne*, est encore un Athée des plus dangereux †.

LE Pere Thomassin a si fort répandu l'Athéisme dans ses Ecrits , que si l'on vouloit rapporter tous les endroits de ses Ouvrages qui en sont infectés , il faudroit les copier en entier §.

LE

* *Fuit hoc Ecclesiæ seculo XVII. unus ex præcipuis istius Abiōtator Instauratoribus Scriptor famosus Cornelius Jansenius, Iprensis Episcopus. Is enim Deum aliud nihil esse præter veritatem, affirmat. Harduini, Athei detecti, pag. 1. col. 1.*

† *Offert se forte nobis in secundo loco, qui, occulto suo nomine, metu fortassis publicæ animadversionis, Ambrosium Victorem se voluit nuncupari, P. Andreas Martin, e Congregatione Oratorii in Gallia. Edidit ille Philosophiam (ut appellat) Christianam, falsa profecto appellatione, si Jumus nos Christiani. Idem, ibid. pag. 6. col. 1.*

§ *Eadem autem omnino, & aliquanto etiam apertius*

CABALISTIQUES, Lettre XCIX. 337

LE Pere Mallebranche, écolier & élève d'Ambroise Victor, a poussé l'impudence & l'audace jusqu'à l'excès. Il a établi une hypothèse impie & détestable, par laquelle il reconnoît que Dieu est précisément la vérité *.

QUENEL, qu'on doit regarder après Arnould, comme le Patriarche des Jansénistes, a renfermé tout le venin de l'Athéisme & de la Théologie Janséniste dans les Réflexions Morales, qu'il a ajoutées à sa Traduction du Nouveau Testament †.

AR-

thus explicata, Ludovici Thomassini in Theologicis Dogmatibus de Deo uno trinoque sententia est: cujus e vegrandibus Voluminibus pauca quædam dumtaxat delibare animus est, cum si quis velit omnia quæ sunt ab eo impie de eo argumento scripta representare, tria ipsa quæ edidit Theologicorum Dogmatum Volumina, sunt describenda. Idem, ibid. pag. 21. col. 1.

* Quarto loco prodit ex eodem Sodalitio Scriptor in Gallia famosus, Ambrosii Victoris, ut sape ipse gloriatur, discipulus, P. Franciscus Nicolaus Mallebranchius. Is certe impiam bypothesim aperitissime omnium atque audacissime protulit in publicam lucem ac defendit, & Gallici sermonis elegantia perpolivit. Huic pro Deo est Ens, seu Verum, &c. Idem, ibid. pag. 43.

† Excepit post Arnaldum Janseniani gregis Patriarchatum Paschasius Quesnel, qui, Congregatione Oratorii deserta, ad castra confugit ejusdem nominis Congregationis in Belgio. Is vero, tacito

ARNAULD, quoiqu'aussi Athée que les autres Jansénistes, dont pendant longtemps il fut le principal Chef, a été plus circonspect, soit parce qu'il étoit plus fin qu'eux, soit parce qu'il agita des questions qui n'avoient aucun rapport avec l'existence de Dieu; cependant il n'a pas laissé que d'établir l'Athéisme dans quelques Ouvrages d'une manière très forte *.

NICOLE fut dans les mêmes erreurs que les autres Ecrivains Jansénistes; il remplit

suo nomine, quod Catholicis omnibus sciret esse invisum, Novum Testamentum edi Gallice curavit, ex Versione Montensi Romæ damnata, apposis Adnotationibus ad singulos quosque Versus: Le Nouveau Testament en François, avec des Réflexions Morales sur chaque Verset, à Paris 1696; quibus quidem in Adnotationibus, totius fere Theologiæ Jansenianæ, hoc est, impietatis sive Atheismi, præcipua Dogmata continentur. Idem, ibid. pag. 104.

* *Rarius apud Arnaldum, tametsi fuis is Jansenianæ Factionis suo tempore primipilus, impium illud placitum de Deo, Ente vel Veritate intellegibili Entium, occurrit conceptis verbis; sive quoniam cautior ille & consideratior fuit; sive quod aliis questionibus agitandis fuit occupatissimus; sive demum quod satis & satius esse duxit, qd multo consultius in Gallicum sermonem transferre Latina quædam Opuscula, in quibus ea impietas diserte adstruitur. Harduini, Athei detecti, pag. 160.*

plit ses Ouvrages d'impiétés & de blasphèmes *.

PASCAL, dont la réputation égale celle des Arnaulds & des Nicoles, fut comme eux un Athée, & renferma ses impies sentimens dans ses *Pensées sur la Religion & sur quelques autres sujets* †.

L'ENFER, voulant mettre tout en usage pour détruire & renverser la Foi de l'Eglise, après avoir enfanté la Théologie Janséniste, produisit la Philosophie Cartésienne, qui a trouvé beaucoup de partisans. Ils sont bien à plaindre, s'ils ne comprennent pas qu'ils établissent l'Athéisme §.

A N-

* *Unus e Jansenianæ Factionis primipilis baud infimæ notæ, aut mediocris famæ, in Gallia, Petrus Nicole, Carnotensis, nonnulla scripsit; ex quibus Opuscula quinque tantum in præsentì expeditum, ejusdem plena impietatis quam in superioribus deprehendimus. Idem, ibid. pag. 162.*

† *Sequitur, qui celebritate famæ nibilo inferior prioribus fuit, Blasius Pascal, ex Avernia Claramontanus; cujus ex Scriptis unum est solummodo, ex quo excerpta quædam exhiberi locus postulet. Titulus est, Pensées de Mr. de Pascal sur la Religion, & sur quelques autres sujets, Paris 1678. ... In multis locis..... pro Deo habet veritatem intelligibilem. Idem, ibid. pag. 198.*

§ *Ne quid intentatum Infernus relinqueret, quod non ad Ecclesiæ Fidem, si fieri posset, convellendam adhiberet, novæ Theologiæ, hoc est, Jansenianæ, coævam adjecit & adjutricem. eorundemque consi-*

ANTOINE le Grand & Silvain Régis ne sont pas moins Athées que Descartes leur maître , & tous les Professeurs qui suivent la nouvelle Philosophie , enseignent publiquement l'Athéisme *. C'est le Cartésianisme , dit le Pere Hardouin , qu'on enseigne en Logique , & par conséquent l'Athéisme dans son principe & dans toutes les conséquences qu'une Logique de deux mois peut fournir. Il y en a plus que l'on ne peut croire †.

DANS la Lettre suivante , sage & savant Abukibak , je te communiquerai diverses réflexions sur de si étranges égaremens & sur des imputations si injurieuses. En attendant , porte-toi bien.

liorum sociam ac participem , novam Philosophiam , Cartesianam ab Auctore Renato Cartesio appellatam , quæ innumeros habet hoc ævo sequaces & affectas : miseros sane , si se non intelligunt Ἀθιστοῦτα defendere ; miseriore si intelligunt. Idem , ibid.

* *Ex ea Secta Philosophorum , Antonii le Grand & Silvani Regis consentientes cum suo Patriarcha de iisdem capitibus sententiæ proponenda. Idem , ibid. pag. 200. col. 2.*

† Hardouin , Réflexions importantes , qui doivent se mettre à la fin du Traité , intitulé *Athei detecti* , &c. pag. 259.



LETTRE CENTIEME.

Ben Kiber, *au sage Cabaliste Abukibak.*

JE t'ai fidèlement représenté dans ma précédente Lettre, sage & savant Abukibak, les imaginations extravagantes & les imputations calomnieuses d'Athéisme du Pere Hardouin contre les Savans les plus illustres, & en même tems les plus honnêtes gens du siècle passé; & de peur que tu ne doutasses de la vérité de semblables accusations, si criminelles & si condamnables en tout homme, mais particulièrement en un Religieux, je t'ai exactement transcrit les propres termes de son Original Latin, & je t'en ai soigneusement cité les pages. Présentement je vais te marquer naturellement mes réflexions sur de pareils excès.

QUELLE idée peut-on avoir de la sagesse & du bon sens d'un homme, qui soutient fortement qu'il entrevoit clairement l'Athéisme dans les argumens les plus
Y 4 forts

forts que les Philosophes ont apportés pour prouver l'existence de Dieu? C'est en vain qu'ils ont employé, à en démontrer la vérité; toute la sagacité de leur esprit; rien ne sauroit les garentir du reproche d'être Athées. Selon le Père Hardouin, tout ce qu'ils ont dit au sujet de Dieu est pour en détruire la croiance; leurs prétendues preuves sont des discours ambigus, d'autant plus dangereux, qu'on ne s'apperçoit que peu-à-peu du poison qu'ils renferment, & lorsque, pour ainsi dire, le venin a déjà fait son effet. Est-il quelqu'un, à qui il reste quelque ombre de raison, qui ne sente tout l'excès de la folie de ce Jésuite? En vérité, je suis non seulement persuadé qu'on peut le regarder comme le plus insensé des hommes; mais je crois fermement qu'il est bien des fous qu'on peut considérer comme très sages, dès qu'on les compare à lui.

JE ne conçois pas comment pendant un tems il y a eu quelques personnes qui ont pû ne pas sentir tout le ridicule & l'impertinent des Ouvrages de ce Jésuite. Il a fallu que l'abondance de ses folies & de ses visions cornues forçât enfin ceux que la bizarrerie & la nouveauté de ses opinions avoit attirés à lui, de l'abandonner entièrement. Ils ont été honteux d'avoir pû s'arrêter quelque instant à des opinions aussi singulières; & le Ciel a en-

enfin permis qu'à force d'être extravagant , le Pere Hardouin ne fit point le mal qu'il auroit fait peut-être si sa folie avoit été moins visible. Le nombre des gens qui pensent , qui raisonnent sensément , qui ne se laissent ni séduire , ni ébranler à l'amour de la nouveauté , est beaucoup moins considérable , que celui de ceux qui courent après les nouvelles opinions. Dès qu'un Auteur fait donner un air de vraisemblance au système le plus faux , il est assuré d'avoir plusieurs partisans. Le Pere Hardouin s'est privé de cet avantage : non seulement la vraisemblance ne se trouve point dans ses opinions ; mais la folie & l'impertinence y paroissent si à découvert , qu'il est impossible de ne pas s'appercevoir d'abord que c'est avec beaucoup de raison qu'on a donné à cet Auteur le nom de *Pere éternel des Petites-maisons* *.

QUE penfes-tu , sage & savant Abukibak , des raisonnemens de ce Jésuite ? Ai-je eu tort de te dire qu'il devoit être regardé-

* *Voiez la LXXX. des Lettres Juives , Tome II. pages 356-363. où l'on expose & réfute le système extravagant & pernicieux de ce Jésuite contre presque tous les Ecrivains anciens , tant sacrés que profanes , & où l'on indique les principaux Ecrivains qui se sont aussi judicieusement que fortement élevés contre de si dangereuses opinions.*

gardé comme le plus grand fou qu'il y ait jamais eu ? Un homme , qui prétend prouver que tout ce qu'il y a eu de célèbres & d'habiles Ecrivains dans ces derniers tems , ont établi l'Athéisme , quoique leurs Ecrits soient remplis des preuves les plus évidentes du contraire , ne mérite-t-il pas d'être renfermé ? Car enfin , si les choses sur lesquelles il prétend fonder ses objections , avoient la moindre apparence de vérité , la plus légère marque de vraisemblance , on pourroit l'excuser ; mais il faut avoir entièrement fait banqueroute à la raison pour se figurer qu'un homme , qui dit que *Dieu est la vérité* , veut établir l'Athéisme. Ces expressions n'auroient point dû surprendre le Pere Hardouin , & lui paroître tendre à l'Athéisme , puisque les Papes s'en sont servis plusieurs fois ; eux , dont le Pere Hardouin a voulu si fortement établir l'autorité , & qui peut-être ont été les principales causes de sa folie. Alexandre VIII. écrivit à Helene Toming , Impératrice de la Chine , un Bref , dont voici le commencement. „ Salut & Benedic-
 „ tion Apostolique à notre très chere
 „ Fille en Jésus-Christ. Nous avons con-
 „ nu par vos Lettres quelle a été la bon-
 „ té & la miséricorde de Dieu sur Votre
 „ Majesté , puisqu'il vous a retirée des té-
 „ nèbres de l'erreur pour vous éclairer
 „ de la lumière , & vous faire connoître
 „ la

„ la vérité. Comme CETTE VERITE',
 „ QUI EST DIEU MEME , ne cesse
 „ de faire les effets de sa miséricorde,
 „ &c * . „

SI le Pere Hardoüin a cru être en droit de traiter d'Athées tous ceux qui ont dit que Dieu étoit la vérité , pour-quoi n'a-t-il pas placé ce Pape au nombre de ses *Athei detecti* ? Est-ce que sa folie ne s'étendoit que sur les Jansénistes & les Protestans ? Je serois tenté de le croire , & en ce cas , ce Jésuite seroit aussi fripon & aussi malin, qu'insensé. Car l'affectation de ne choisir parmi les prétendus Athées qu'il croioit être si nombreux , que les principaux adversaires de la Société , montre que sa folie servoit utilement à sa malice , & que chez lui le fanatisme n'avoit point détruit la politique Jésuitique.

JE pourrois aisément, sage & savant Abukibak , rapporter plusieurs autres exemples , où les Pontifes Romains se sont servis des expressions qui ont fait mettre par Hardoüin les plus illustres François au rang des Athées ; mais en vérité , les justifier sérieusement contre l'accusation de ce Jésuite, c'est prendre la défense des directeurs des insensés , & vouloir les
 ven-

* Du Halde , Description de la Chine , Tom. III. pag. 84. de l'Édition de Paris.

venger des injures que leur droit quelque fou dans un de ses violens accès. Un homme qui agiroit de la sorte , se feroit moquer de ceux même qu'il défendrait , & je ne doute pas que si Descartes ou Pascal voioient les invectives du Pere Hardouin , ils ne dissent en riant pour toute réponse : *O fortis inimicus, si cerebrum haberet !* c'est-à-dire , *O le redoutable adversaire, s'il n'étoit pas fou !*

IL seroit à souhaiter pour le bien de tous les hommes que certains Ecrivains ne fissent pas sur les esprits des Lecteurs une plus forte impression que le Pere Hardouin , & qu'ils ne fussent pas mieux que lui déguiser leurs mensonges & leurs impostures ; on verroit bientôt les trois quarts des Livres , écrits par des Théologiens , pourrir en paix dans la boutique des Libraires , ou n'en sortir que pour aller chez les épiciers emballer du poivre & de la canelle. Mais si beaucoup d'Auteurs sont aussi malins & aussi bilieux que lui , il en est peu qui imitent ses folies. Ils avancent souvent , il est vrai , des choses aussi fausses que celles qui ont rendu ridicules les Ecrits de cet Auteur auprès de tous les gens sensés ; mais ils prennent tant de précautions en s'énonçant , ils les couvrent d'un voile si obscur , ils les rendent si apparentes par mille stratagèmes , qu'ils les font non seulement souffrir , mais même recevoir.

Com-

Combien de faussetés & de calomnies ne trouve-t-on pas contre les plus honnêtes gens dans la plupart des Livres écrits par les Jésuites ? Ces faussetés & ces calomnies sont crues par des gens de poids & de mérite, qui se laissent séduire par les apparences, tandis que les génies les plus foibles se moquent ouvertement du Pere Hardoüin & de ses impertinens Ouvrages.

CONCLUONS de tout cela, sage & savant Abukibak, qu'un Auteur qui pousse les choses à l'extrême, n'est à craindre ni pour ceux qu'il critique, ni pour ceux qui le lisent.

JE te salue, sage & savant Abukibak, & t'exhorte à ne te jamais charger de mauvais Livres.



LET-



LETTRE CENT ET UNIÈME.

*Le Silphe Oromasis , au sage Cabaliste
Abukibak.*

J'APERÇUS il y a deux jours, sage & savant Abukibak, une jeune personne aux pieds d'un Moine à barbe longue. Elle avoit un air embarrassé, une aimable rougeur couvroit ses joues ; ses discours me paroissoient être très souvent interrompus par ceux du Directeur, dont les yeux étoient sans cesse attachés sur la timide pénitente. Curieux d'ouïr une conversation, que je jugeai devoir être très intéressante, je volai auprès du confessional, & me plaçai de manière qu'il me fut très aisé d'entendre les questions du Confesseur, & les réponses de la jeune fille.

„ APPRENEZ-moi, disoit le Moine, ma
 „ chere Enfant, si dans les mouvemens
 „ que vous cause la vûe de ce jeune hom-
 „ me , il n'entre qu'une simple tendresse
 „ épurée , & qui n'a rien de commun
 „ avec les plaisirs des sens. Car enfin ,
 „ quoique ce soit un très grand mal que
 „ de s'attacher trop fortement aux créa-
 „ tures , c'en est un bien plus considéra-
 „ ble

„ ble lorsque nous nous abandonnons à
 „ des pensées charnelles & criminelles.
 „ Dites-moi donc , n'avez-vous jamais
 „ souhaité de vous trouver seule avec
 „ votre amant ? N'avez-vous point désiré
 „ de pouvoir lui parler librement & sans
 „ contrainte ? „

JE vous avoue , mon Pere , répondit la jeune fille , *que j'ai profité avec plaisir des occasions où j'ai pu voir mon galant sans témoins. Il me sembloit que ceux qui m'examinotent , diminuoient le plaisir que j'avois d'être avec lui.*
 „ Tant pis , tant pis , reprit le Moine. La
 „ vertu cherche toujours le grand jour.
 „ Péché , péché véniel , tendant fort au
 „ mortel. Et lorsque vous étiez seule
 „ avec ce garçon si chéri , que vous disoit-il ? „ *Qu'il m'aimoit beaucoup ,* répondit la penitente en rougissant ; *qu'il mourroit plutôt que de m'être infidèle ; qu'il étoit au désespoir quand il passoit un jour sans me voir ; qu'il se tueroit , s'il croioit que je ne l'aimasse point.* „ Et ses discours , repartit
 „ le Directeur , faisoient beaucoup d'impression sur votre esprit , & causoient
 „ à votre cœur des mouvemens secrets
 „ auxquels vous ne pouviez résister ? *Oui mon Pere ,* dit la jeune fille.

AH ! ma chere Enfant , repartit le Moine , ne , vous voilà sur le bord du précipice. Que je crains les suites de cet éclaircissement ! mais enfin , il est nécessaire. Vous êtes citée au Tribunal de
 „ la

„ la vérité, vous comparoissez devant un
 „ Juge qui lit dans le fond des cœurs ; il
 „ faut parler naturellement. Je ne suis ici
 „ qu'une foible image de celui à qui vous
 „ vous adressez : prenez donc courage,
 „ ma chere Enfant , ne commettez point
 „ un sacrilège par une mauvaise honte.
 „ Avoüez , avoüez tout ce qui peut char-
 „ ger votre conscience. Dans ces con-
 „ versations particulières que vous aviez
 „ avec votre amant , ne se passoit-il rien... ?
 „ Là, vous m'entendez bien... Vous con-
 „ tentiez-vous l'un & l'autre de dis-
 „ cours ? Les jeunes gens sont vifs & em-
 „ portés ; quelquefois une main indiscrete
 „ met la pudeur de la fille la plus retenue
 „ aux abois. Jamais n'arriva-t-il à votre a-
 „ mant de vous serrer la main ? „ *Pardon-*
 „ *nez-moi*, dit la fille en tremblant ; *très sou-*
 „ *vent il la prenoit dans les siennes.* „ Et la bai-
 „ soit sans doute , poursuivit le Confesseur. „
 „ *Oui* , *mon Père* , repliqua t-elle. „ Bon ,
 „ bon , nous y sommes bientôt , reprit le
 „ Moine. Allons , courage , voici Satan
 „ vaincu ; il aura la honte de vous voir
 „ purger des fautes qu'il vous a fait fai-
 „ re , en les confessant. Quand une jeu-
 „ ne personne est prise par les mains , le
 „ Diable lui fait perdre ordinairement
 „ bien autre chose. Comment défendra-
 „ t-elle sa gorge ? je suis assuré que plusieurs
 „ fois la vôtre a été en proie aux at-
 „ touchemens charnels de votre galant.
 „ Di-

„ Dites-moi , ma pauvre Enfant , alloit-il
 „ bien avant lorsqu'il portoit une main cri-
 „ minelle sur votre sein ? „ *Hélas ! mon Pere* ,
 repartit la fille , *dans ces momens j'étois si*
peu à moi-même , que je ne faisois guères at-
tention à cela. „ Ho , ho ! Vous perdiez , re-
 „ partit le Moine , le jugement ! Je vois
 „ actuellement le dénouement de l'affaire.
 „ Il y avoit sans doute dans la chambre
 „ où vous étiez , quelque fauteuil , ou
 „ quelque canapé ; votre galant profitoit
 „ de votre foiblesse , & le Diable , qui ne
 „ demande qu'à perdre les ames , vous
 „ pouffoit. De concert avec lui , vous
 „ tombiez..... Le reste est entendu. Pé-
 „ ché mortel , & très mortel , ma chere
 „ Enfant ! „

PENDANT que ce Moine parloit , sage
 & savant Abukibak , je l'examinois avec
 attention , & je jugeois par les mouve-
 mens de son visage , de ceux qui se pas-
 soient dans le fond de son cœur. Tantôt
 il rougissoit , quelquefois il fixoit les yeux
 sur la jeune penitente , peu après il re-
 gardoit le Ciel , & sembloit soupirer. Sa
 voix étoit inégale , & peu soutenue.
 „ Ma Fille , dit-il presque en bégayant ,
 „ vous avez fait de grands péchés. Vous
 „ avez exposé votre ame à un danger é-
 „ minent ; un rigoureux supplice auroit
 „ puni la tendresse criminelle qui vous a
 „ fait desobéir aux volontés du Seigneur.
 „ Il faut vous résoudre sérieusement à
 Tome III. Z „ vous

„ vous défaire d'une inclination qui ne
 „ peut que vous être nuisible. Promet-
 „ tez donc à Dieu , & à moi que vous
 „ quitterez votre amant , que vous le fui-
 „ rez , que vous le haïrez même , com-
 „ me la cause de vos péchés. Vous ne
 „ répondez point , continua le Moine en
 „ haussant la voix , & prenant un ton plus
 „ ferme. Est-ce que vous hésitez à vous
 „ déterminer ? Voiez , Malheureuse , les
 „ Enfers ouverts ; contemplez-y la place
 „ qu'on vous y destine. Vous vous plon-
 „ gez pour jamais dans l'*Abîme des Abî-*
 „ *mes*. Il n'est plus pour vous aucun
 „ espoir , si vous perdez le moment qui
 „ vous est offert par la grace. Profi-
 „ tez-en , ma chere Enfant , ayez pitié
 „ de vous-même , rompez , rompez
 „ tout commerce avec l'impureté , dé-
 „ testez le séducteur de votre virgini-
 „ té , bannissez-le loin de vous , exi-
 „ lez-le , s'il est possible , au-delà des
 „ mers. „

HELAS ! *le puis-je , mon Pere ?* dit la jeu-
 ne fillé la larme à l'œil , & le visage cou-
 vert d'une aimable rougeur. *Comment pren-*
drai-je sur moi d'ordonner à mon amant de me
fuir pour toujours ? Comment me résoudrai-je
à ne plus le revoir ? Quand je passe deux jours
sans lui parler , lorsqu'il n'est point assidu à
chercher les occasions de me jurer qu'il m'aime ,
une douleur mortelle m'accable & me désespere.
Il faut donc qu'en renonçant à lui , je renonce
 à

à la vie. „ Que je vous plains , pauvre
 „ Brebis égarée ! repartit le Directeur , &
 „ que le Démon d'impureté s'est emparé
 „ fortement de votre cœur ! mais j'ai pi-
 „ tié de vous , & je veux vous conduire
 „ au Ciel , en dépit des ruses de l'Enfer.
 „ Parlez-moi naturellement , êtes-vous ca-
 „ pable de garder un secret ? Pourrez-vous
 „ vous taire , & ne jamais parler des con-
 „ seils charitables que je veux vous don-
 „ ner ? Si cela est , il est un moyen pour vous
 „ conduire au Ciel , & pour ne point
 „ vous arracher cet amant si chéri. „ *Ha !*
mon Pere , repartit en versant quelques lar-
 mes la jeune pénitente , *apprenez-moi ce*
secret , & je vous jure par tout ce qu'il y a de
plus sacré , de garder éternellement le silence.
Vous ferez le bonheur de ma vie. Je vous
avoue que j'ai une peur infinie de l'En-
fer. „ Hé bien , répondit le Moine ,
 „ puisque vous m'assûrez du secret , je
 „ vais vous révéler des mystères que
 „ nous découvrons à bien peu de gens ,
 „ & auxquels nous n'initions que les
 „ personnes pour qui nous avons une vé-
 „ ritable considération & une tendre es-
 „ time.

„ Le péché d'impureté peut être effa-
 „ cé par une sage & prudente direction
 „ d'intention , c'est-à-dire , par un aban-
 „ donnement total & une indifférence
 „ parfaite pour les choses qui regardent
 „ le corps , & auxquelles l'esprit , ferme-

„ ment attaché au Ciel, ne prend aucune
 „ part. Je m'explique plus clairement.
 „ Par exemple, dans les bras de votre a-
 „ mant vous pensez aux choses célestes,
 „ vous ne prenez aucune part spirituelle-
 „ ment aux plaisirs charnels, vous ne les
 „ goûtez que corporellement. Ainsi, vo-
 „ tre ame dans ces momens, détachée
 „ en quelque manière du corps, n'en con-
 „ tracte point les souillûres; l'esprit reste
 „ pur, il ne reçoit aucune impression de
 „ la matière.

„ VOILÀ, ma chere Enfant, un moïen
 „ efficace de conserver desormais votre
 „ vertu, exempte de toute souillûre;
 „ mais il est encore une chose très essen-
 „ tielle, c'est qu'avant de pratiquer le
 „ saint & utile Quiétisme avec votre a-
 „ mant, il faut y avoir été initiée par un
 „ sage Directeur qui en sache toute la
 „ pratique, & qui purifie les tâches que
 „ vous avez contractées auparavant. Je
 „ m'offre avec plaisir à servir à votre sa-
 „ lut, & ce m'est une joie bien douce de
 „ pouvoir être l'instrument dont le Ciel
 „ se servira pour vous retirer du péché.
 „ Je n'aurois point pour d'autres péni-
 „ tentes une complaisance, qui, à mon
 „ âge, ne laisse pas que d'être fatigante;
 „ mais enfin, il s'agit de sauver l'ame
 „ d'une aimable personne, remplie de
 „ mérite, douce, spirituelle. Que ne fe-
 „ roit-on pas pour réussir dans une sem-
 „ blable

„ blable entreprise. Choisissez donc, m^a
 „ chere Fille, l'heure où je pourrai vous^s
 „ voir en particulier, & vous délivrer
 „ pour toujours des ruses de Satan & de
 „ la puissance du Malin. Le plutôt se-
 „ ra le meilleur. Il faut mettre votre
 „ conscience en sûreté; voulez-vous,
 „ que ce soit dès cet après-diné? Vous
 „ n'avez qu'à parler, je suis toujours
 „ prêt. „

APRÈS cette sainte exhortation, sage
 & savant Abukibak, le Confesseur se tut,
 & attendit avec inquiétude quelle seroit
 la réponse de sa pénitente. Elle étoit si
 troublée, qu'elle resta quelques momens
 sans parler. Elle rompit enfin le silence.
Le remède que vous m'offrez, dit-elle, mon
Réverend Pere, a quelque chose qui me paroît
bien dur. Ne puis-je conserver mon amant, à
moins que je ne lui devienne infidèle? Que di-
roit-il, s'il savoit que j'ai la foiblesse de con-
sentir. Ab! cette seule pensée me fait
frémir. „ Que vous êtes peu éclairée, re-
 „ prit le Moine, & que je plains votre
 „ aveuglement! On vous offre un moyen
 „ facile pour assurer votre conscience,
 „ vous le rejetez sous de vains prétextes.
 „ Dites-moi, comment voulez-vous que
 „ votre amant sache que vous avez été
 „ initiée au St. Quiétisme? Quel est celui
 „ qui pourra l'en instruire? Sera-ce moi,
 „ dont l'état, le caractère, & le mi-
 „ nistère exigent une retenue si grande?

„ Quelle est donc votre scrupuleuse délicatesse ? Est-ce faire une infidélité , que de s'assurer pour toujours la satisfaction de pouvoir goûter en paix les plaisirs d'un amour tendre & réciproque ? Ne refusez point le bien qui vous est offert ; combien est-il peu de Confesseurs qui fussent en état de vous le procurer ? „

QUELQUE chose que vous disiez , repliqua la fille , *je vous avoue que l'expédient que vous me proposez , ne me rassure point. Comment est-il possible qu'une faute , s'il est vrai que c'en soit une si grande d'accorder des faveurs à mon amant , puisse être réparée par une autre faute qui me paroît bien plus considérable ? Non , mon Père , je ne saurois employer le remède que vous voulez me donner ; ma tendresse , ma fidélité , ma raison même n'y peut consentir.* A ces mots , la fille voulut sortir du confessional ; mais le Directeur l'arrêtant , lui débita encore tous les principes & toutes les maximes du Quiétisme. Il fit tant , qu'il vint enfin à bout de ses desseins. La pénitente promit de suivre les conseils du Directeur , de s'abandonner , & de le laisser faire ; usage sacré parmi les Quiétistes , & dont le Jésuite Girard & tant d'autres Ecclésiastiques & Moines ont donné des leçons à leurs dévotes.

LORSQUE j'entendis la conclusion de cette conversation , je ne pus m'empêcher

cher de réciter ces vers de Boileau , en
revolant vers l'Empirée :

*Alors , croiant d'un Ange entendre la ré-
ponse ,*

*La Dévote s'incline , & calmant son esprit ,
A cet ordre d'en haut sans peine elle sous-
crit.*

*Voilà les dignes fruits des soins de son Doc-
teur.*

*Encore est-ce beaucoup , si ce Guide impos-
teur ,*

*Par les chemins fleuris d'un charmant Quié-
tisme ,*

*Tout à coup l'amenant au vrai Motinosif-
me ,*

*Il ne lui fait bientôt , aidé de Lucifer ,
Gouter en Paradis les plaisirs de l'Enfer *.*

JE te salue sage & savant Abukibak , en
Jabamiab , & par Jabamiab.

* Boileau , Satyre X.



LETTRE CENT DEUXIEME,

Abukibak , *au studieux* ben Kiber.

LEs réflexions que tu m'as communiquées , studieux ben Kiber , sur le *Traité des Athées découverts* , composé par le Jésuite Hardouin , sont très sçues ; mais ce n'est pas là le plus ridicule Ouvrage qu'il ait publié , & ses Remarques sur l'*Enéide de Virgile* * & sur les *Odes d'Horace* , marquent bien plus l'égarement de

* Les Lecteurs , qui voudront s'instruire amplement des raisons qui avoient engagé le Pere Hardouin à vouloir faire passer l'*Enéide* pour un poëme , fait par un imposteur dans le treizième siècle , les trouveront dans la *IV. Partie des Mémoires Secrets de la République des Lettres*. Je remarquerai seulement ici en faveur de ceux qui n'ont pas ce Livre , que si l'*Enéide* de Virgile est un poëme supposé , il faut absolument que tous les Ouvrages de St. Augustin le soient aussi , puisque dans ceux qui passent pour être le plus certainement de ce Pere , il y est parlé très souvent de l'*Enéide* , & l'on y trouve plusieurs morceaux entiers de ce poëme. Or , en déclarant

de son esprit. Elles sont pour la plupart si comiques & si bizarres, qu'on a peine à

criant l'Enéide, on rendoit suspects les Ouvrages de St. Augustin, & l'on ôtoit aux Jansénistes leur plus ferme soutien. Ce Pere de l'Eglise dans ses *Confessions* décrit entièrement tout le sujet de l'Enéide. *Proponatur enim mihi negotium animæ meæ satis inquietum, præmio laudis & dedecoris, vel plagarum metu, ut dicerem verba Junonis irascentis & dolentis, quod non posset Italia tenerorum Regem avertere, quæ nunquam Junonem dixisse audieram; sed figmentorum poetico-rum vestigia errantes sequi cogebarur.* August. *Confess. Lib. I. Cap. XVII.*

Voilà le premier Livre de l'Enéide & la tem-pête que Junon excite sur la mer pour écarter les vaisseaux d'Enée; voici le quatrième Livre & l'histoire malheureuse de la mort de Didon & du départ d'Enée: *Tenere cogebar Æneæ nescio cuius erroris, oblitus meorum, & plorare Didonem mortuam, quia se occidit ob amorem, cum interea me ipsum in bis, o te morientem, Deus! vita mea, ficcis oculis ferrem miserrimus.* August. *ibid. Cap. XIII.*

Je joindrai ici encore un passage du même Pere, que j'extraits de son plus excellent Ouvrage; on y trouve les vers originaux dans lesquels Virgile parle de la mort de Priam, & de l'enlèvement de la statue de Minerve. *Tot bella gesta conscripta sunt, vel ante conditam Romam, vel ab ejus exortu & imperio, legant & proferant sic ab alienigenis aliquam captam esse civitatem, ut hostes qui ceperant, parcerent eis quos ad Deorum*

Z 3

suos

à concevoir comment un homme qui avoit quelque reste de raison, & qui n'extravaguoit point dans les affaires de la vie

suorum Templo confugisse compererant; aut aliquem Ducem barbarorum præcepisse, ut irrupto oppido nullus feriretur qui in illo vel illo Templo fuisset inventus. Nonne vidit Æneas Priamum per aras

Sanguine fœdantem quos ipse sacraverat ignes?

Nonne Diomedes & Uliſſes,

- - - Cæsis summæ custodibus arcis,
Corripuere sacram effigiem, manibusque cruentis,
Virgineas ausi Divæ contingere vitas?

Nec tamen quod sequitur verum est.

Ex illo fluere, ac retro sublapsa referri
Spes Danaum, &c.

Postea quippe vixerunt, postea Trojam ferro ignibusque deleverunt, postea confugientem ad aras Priamum obtruncarunt. August. de Civit. Dei, Lib. I. Cap. II.

Je laisse aux Lecteurs qui viennent de lire ces passages, à décider si l'Enéide étoit connue de St. Augustin, & si en soutenant que ce poëme n'avoit été composé qu'au treizième siècle, les Ouvrages de St. Augustin ne devoient pas être regardés comme des Ecrits, fabriqués par un imposteur dans ces derniers tems.

vie civile, a pû les produire, & n'a pas rougi de les jeter sur le papier. Si je voulois te parler de toutes les impertinences qui se trouvent dans cet Ouvrage, je serois obligé de le copier entièrement; tout y est également mauvais, & diametralement opposé au bon sens. Je me contenterai de faire mention de quelques endroits qui m'ont paru les plus amusans, & qui marquent le plus le goût singulier de l'érudition du Pere Hardouin.

CE Jésuite annonce d'abord que jamais Virgile n'eut la pensée de composer une *Enéide* *. Il s'étonne fort que tant de Savans qui ont parlé de cet Ouvrage, & qui l'ont examiné avec soin, n'aient pas fait attention au but de cet Ouvrage, qu'un Poëte impie & scélerat a composé uniquement pour établir que tout arrivoit dans le Monde par l'enchaînement d'une inévitable fatalité; ce qu'il établit fortement, en supposant que Vénus, Junon, & Jupiter même ne peuvent s'opposer aux arrêts des destinées †.

CE

* *Virgilio nunquam venit in mentem Æneidam scribere. Deliberatum enim ei fuit, post edita Georgica, prodere carmine res gestas, non Æneæ, sed Cæsaris Augusti. Harduini Opera varia, Pseudo-Virgil. Observationes, pag. 280.*

† *Mirari subit profecto baud temere, inter tot Æneidos laudatores, viros alioquin eruditione insi-*

CE premier raisonnement du Pere Hardouin est aussi faux que ridicule. Est-il surprenant qu'un Poëte Païen ait suivi les idées de la Religion Païenne dans un Poëme Epique? En quel endroit le Pere Hardouin a-t-il trouvé que les Poëtes anciens ne soumettoient pas l'événement des choses aux ordres du destin? Jupiter dans Homere y est-il moins soumis que dans Virgile? Ce Pere des Dieux ne se trouve-t-il pas dans l'*Iliade* & dans l'*Odyssée* forcé d'obéir aux destinées? Ulysse, malgré Vénus, n'arrive-t-il pas en Italie, comme Enée en Italie malgré Junon? Troie n'est-elle pas détruite malgré les Dieux qui la protégeoient? Jupiter, après avoir pesé dans une balance les destins heureux ou malheureux, se conforme au poids qui la fait pencher. Le Pere Hardouin savoit sans doute tous ces faits; ils se sont présentés un millier de fois à son esprit, d'où vient n'en a-t-il pas profité? La raison en est fort claire, dans

signes, neminem adhuc unum existisse, quem quidem legerim, qui verum bujus Poematis scopum attigerit, vel omnino indicarit. Eo Vates impitius spectavit unice, ut doceret fati evenire omnia tam bona quam mala; nihil aliud esse quod fati possit obistere; non Venerem, non Junonem, nec Deum, nec Deam esse, qui vel quæ remorari aut effugere fata valeat, sive prospera, sive adversa. Idem, ibid. pag. 282.

dans un homme qui a cru trouver l'Athéisme dans tous les Ouvrages des plus grands hommes que la France ait produits, peut bien voir la Prédestination absolue de St. Augustin dans Virgile, & traiter le Poète comme un Janséniste dangereux. Est-il plus fou de faire l'un que l'autre? Je crois que cela est fort égal.

LE Pere Hardouin ne s'est pas contenté de découvrir tout le venin du Jansénisme dans le poème de l'Enéide, supposé & fabriqué par un imposteur dans le treizième siècle; il y trouve encore toute la Religion Chrétienne. Par exemple, sur ce vers,

Inferretque Deos Latio, Genus unde Latinum;

C'est-à-dire.

Enée portera ses Dieux en Italie, & c'est de cet établissement que viendra le Peuple Latin; le Pere Hardouin dit que par Enée l'Auteur de l'*Enéide* entend Jésus-Christ, & par les Dieux la Religion Chrétienne. Cette allégorie, selon lui, est d'autant plus certaine, que les Latins étoient ainsi appelés avant qu'Enée arrivât en Italie, & que Jésus-Christ aima mieux que ceux qui embrassoient la Religion qu'il avoit établie, s'appellassent Latins, ou sectateurs de la Religion
La-

Latine, que Juifs, ou partisans du Judaïsme *.

IL n'est pas surprenant que le Pere Hardouin ait voulu métamorphoser le pieux Enée en Messie, puisqu'il a changé la maîtresse d'Horace en Eglise, & en Eglise universelle. Je ne crois pas qu'on puisse rien voir d'aussi fou, que l'explication qu'il donne de la vingt-deuxième Ode du premier Livre. „ Celui, mon cher Fus-
 „ cus, dit Horace, dont la vie est pure,
 „ & dont le cœur est exempt de cri-
 „ me, n'a besoin ni des javelots, ni des
 „ arcs, ni des fleches des Maures.... L'au-
 „ tre jour, étant occupé à chanter dans
 „ un Bois ma chere Lalagé, quoique je
 „ fusse sans armes, un loup qui m'apper-
 „ çut, prit d'abord la fuite. . . . Qu'on
 „ me mette dans les païs les plus déserts,
 „ j'ai-

* Inferretque Deos Latio, Genus unde Latinum: Hoc est Genus ab Ænea, sive a Religione quam intulit Latio, Latinum dictum est; scilicet a Christo Christianum. Nam & Æneas Christus, & Latinus Christus est. Alioquin, quomodo ex Æneâ facti Latini appellati sunt, cum prius Latini dicerentur & Latium, quam in Italiam Æneas pedem inferret, expediri satis probabiliter non potest, si demas allegoriam Nam is (Christus) profecto maluit Judæos, qui ejus Sacra susciperent, Latinos & Latinæ Religionis dici cultores, quam Judaicæ, vel Judæos. Harduini Pseudo-Virgil. Observ. pag. 281. col. II.

„ J'aimerai toujours ma chere Lalagé,
 „ dont les ris, les graces & les discours
 „ ont tant de douceur & de charmes *.,
 Personne à coup sûr ne soupçonneroit
 que toute la Religion Chrétienne est ren-
 fermée dans les strophes de cette Ode ;
 le Pere Hardouin l'y découvre cependant
 entièrement. *Lalagé*, c'est la *piété Chré-*
tienne, dont les graces & les discours ont
 mille charmes. *Fuscus*, c'est *Jésus-Christ*,
 à qui le prétendu Horace dit que dans
 quelque endroit qu'il lui plaise de le re-
 leguer, il chantera toujours sa *Lalagé*,
 c'est-à-dire la *piété Chrétienne*, & son E-
 glise *.

EN

* *Integer vitæ, scelerisque purus,*
Non eget Mauri jaculis neque arcu,
Nec venatis gravida sagittis,
Fusce, pharetra.

- - - - -
Namque me silva lupus in Sabina,
Dum meam canto Lalagen & ultra
Terminum curis vagor expeditus,
Fugit inermem.

- - - - -
Pone sub curru nimium propinqui
Solis, in terra domibus negata ;
Dulce ridentem Lalagen amabo,
Dulce loquentem.

* *Hæc Ode commendationem continet veræ &*
Christianæ pietatis, quæ Græce θεωροῦσα dicitur,
 &

EN usant des libertés & des privilèges du Pere Hardouin, je crois être en droit de soutenir que Rousseau a fait dans la Cantate de Circé une allégorie des prodiges qui arriverent lors de la Rédemption du genre humain. Peu de gens s'en sont aperçus ; mais c'est qu'ils étoient prévenus, & qu'ils n'ont pas fait assez d'attention au véritable sens des vers de ce Poëte. Les voici.

*Sa voix redoutable
Trouble les Enfers.
Un bruit formidable
Gronde dans les airs.
Un voile effroyable
Couvre l'Univers,
La terre tremblante
Frémit de fureur :
L'onde turbulente
Mugit de fureur.*

La

Et cui comes integritas, comitas, suavitasque morum. Nam Lalage hoc loco non alia est quam ipsa pietas Christiana. Hæc in homine probo dulce ridet, dulce loquitur: hoc est, conjuncta cum hilaritate, comitate, Et urbanitate est. Pone me, Christe, inquit Vates, (hoc enim est Fusce) pone me sub alterutra Zona, frigida, torridave, in Syrtibus, vel in silvis ubi sunt lupi leonibus immaniores: ubique meam Lalagen cantabo; amabo pietatem. Harduini Animad. in Lib. I. Odar. Horatii, pag. 336. col. II.

CABALISTIQUES, *Lettre CII.* 367

*La Lune sanglante
Reculé d'horreur.*

Dans le sein de la mort, les noirs enchantemens

Vont troubler le repos des Ombres :

Les Manes effrayés quittent leurs monumens.

L'air retentit au loin de leurs longs beurlemens ;

Et les vents, échappés de leurs cavernes sombres ,

Mélangent à leurs clameurs d'horribles sifilemens.

Inutiles efforts , Amante infortunée !

D'un Dieu plus fort que toi, dépend ta destinée.

Tu peux faire trembler la terre sous tes pas ,

Des Enfers déchaînés allumer la colère ;

Mais tes fureurs ne feront pas

*Ce que tes attraits n'ont pu faire *.*

Sa voix redoutable trouble les Enfers.]
C'est la voix du Démon, dont les cris & les fureurs redoublent par la douleur de voir les hommes délivrés du joug où le péché d'Adam les avoit soumis ; tout le reste de ce couplet contient les miracles qui arriverent à la mort du Messie. Le Poëte reprend ensuite le récit des prodiges qu'on vit dans ce tems-là. Les Morts sortirent de leurs tombeaux ; c'est ce qu'il exprime fort clairement par ce vers.

Les

* Oeuvres de Rousseau , *Cantate de Cléop.*

Tome III.

A 2

Les Manes effrayés quittent leurs monumens.

Infortunée Amante.] C'est le vice que les hommes aimoient , & qu'ils abandonnent par l'ordre du Ciel ; ce que le Poëte fait sentir fort bien , lorsqu'il ajoute :

D'un Dieu plus fort que toi, dépend ta destinée.

Le vice en effet peut des Enfers déchaînés allumer la colère ; mais ses fureurs ne pourront pas davantage que ses attraits, contre la puissance de Dieu.



LETTRE CENT TROISIEME.

Abukibak , au studieux ben Kiber.

LE Pere Hardouin, s'il vivoit , auroit fort mauvaise grace à chicaner l'explication que je t'ai donnée de l'allégorie de Rousseau ; car je la soutiens pour le moins aussi naturelle , què celle qu'il a faite de la vingt-deuxième Ode du I. Livre d'Horace , & beaucoup plus que celle de la sixième du III. Livre, où il lui plait de mettre Jésus-Christ à la place de

de Mécénas. Horace , louant les vertus de ce Romain , & son desintéressement , l'appelle la gloire & l'honneur des Chevaliers.

LE Pere Hardouin trouve dans ces louanges les plus surprenantes choses du monde. L'imposteur , qui a fabriqué les Odes d'Horace , appelle Jésus-Christ la gloire & l'honneur des Chevaliers , *Mæcenas Equitum decus* , parce qu'il est le premier chef & la fleur des Chevaliers de St. Jean de Jérusalem , & des autres Ordres de Chevalerie *. Ce Jésuite , studieux ben Kiber , reconnoît le Messie dans presque toutes les Odes. Horace loue , par exemple , Codrus de n'avoir point craint de mourir pour sa patrie ; ce Codrus est encore Jésus-Christ , qui est réellement mort pour la patrie de tous les hommes †.

LE

* *Mæcenas Equitum decus.*]

Mæcenas Christus Dominus est , cui dixit isle ut pauperum amatori , pertinuisse se magnas opes , unde conspicuus fieret : & ipsum esse Equitum decus ; nempe Ordinis Sancti Joannis Hierosolymitani , qui & ipsi vovent paupertatem , vel Templariorum , vel utrorumque. Finxere inde nebulones intra conditionem Equestrem continuisse se Mæcenatem. Harduini Animadversiones in Lib. III. Odarum Horatii , pag. 348. col. II.

† Codrus pro patria non timidus mori.]

Codrus , acceptum ex Herodote nomen Libro V. ob
Aa 2 *aliis*

Le Pere Hardouin ne s'est pas contenté de trouver tous les Mystères de la Religion dans les Odes les plus galantes, il a encore découvert que le faux Auteur avoit fait mention des Moines, & sur-tout des Dominicains. Le Poëte Latin dit à Mécénas, en parlant de ses Poésies, qu'il ira à l'immortalité. Déjà, ajoute-t-il, je suis métamorphosé en oiseau d'un plumage blanc, & les plumes naissent sur mes doigts & sur mes épaules. Cet oiseau blanc, c'est Jésus-Christ qui monte au Ciel, & les plumes qui naissent, sont les Réverends Freres Prédicateurs, appelés communément Dominicains, qui répandent par tout l'Univers la Religion Chrétienne. Le plumage blanc de l'oiseau marque un vêtement de cette couleur *. Dans la même Ode

aliis postea Scriptoribus, sed a cohorte improba pro Christo Domino allegorice ponitur, diciturque pro patria se ipsum devovisse: quod certe fecit. Idem, ibid. pag. 346. col. 1.

* - - - Album mutor in alitem
Superne: nascunturque læves.
Per digitos humerosque plumæ.]

Allegoria pars altera sequitur, qua Fratres Prædicatores Sancti Dominici Alumnos egregie commendat. Varietur enim Christus se in illis Præconibus Evangelii sui, qui legatione pro se fungerentur, per complures orbis provincias volaturum, Europa, & Asia, & Africa. Propterea se jamjam mutandum esse in alitem, & quidem album, hoc est

CABALISTIQUES, *Lettre CIII.* 371

Ode la Résurrection de Notre Seigneur est clairement dénotée. Horace dit que *ses vers dompteront la nuit des tems, qu'il ne mourra point, & qu'il franchira les eaux du Styx.* Le Pere Hardoüin ne manque pas de retrouver encore dans ce passage Jésus-Christ qui a ressuscité après sa mort. Deux vers plus haut, il découvre le Mystère de l'Incarnation. *Quoique né, dit le Poëte, de parens obscurs, j'éterniserai mon nom.* Voilà encore Jésus-Christ, né d'un pauvre Charpentier *.

PUISQUE le Pere Hardoüin étoit en si beau train de trouver Jésus-Christ partout, comment a-t-il affecté de ne point voir, ou ne s'est-il pas souvenu de le reconnoître dans cet excellent passage du Nouveau Testament, où il a dit de lui-même, *Ego sum Via, VERITAS, & Vita;* c'est-à-dire, *Je suis la Voie, la VERITÉ,*

est candida veste indutum. Idem, ibid. pag. 345. col. II.

* - - - Non ego pauperum
Sanguine parentum: non ego, quem vocat
Dilecte Mæcenas, obibo;
Nec Stygia cohibebor unda]

Christus Fabri Filius, ut ferebatur, de Virgine humili ac paupere natus est nec Stygia cobibitus unda Christus est, qui resurrexit. Harduinus, ibidem.

Et la Vie * ? Il n'a pas apparemment encore ôsé porter son extravagance jusqu'à prétendre, que Jéſus-Chriſt vouloit infinuer par-là qu'il n'étoit qu'une ſeconde intention, & par conſéquent une idée, née par abstraction dans l'eſprit des hommes †. C'eſt la judicieuſe réflexion d'un très ſavant homme, dans un petit Diſcours très ſenſé, très bien écrit, & très inſtructif ſur les *Athei detecti* de notre Jéſuite : & naiſſant ſi naturellement du ſujet, je ſuis ſurpris qu'elle ne te ſoit point venue dans l'eſprit, lorsque tu m'as communiqué tes penſées ſur cet odieux Ouvrage ; mais, comme on l'a dit il y a long-tems, on ne s'avise jamais de tout, & ſouvent les réflexions & les faits les plus propres à enrichir nos Ouvrages, nous échappent lorsqu'elles nous ſeroient le plus néceſſaires.

Si je voulois te rapporter ici, ſtudieux ben Kiber, toutes les folies & toutes les extravagances qui ſont dans ceux du Pere Hardouin, il faudroit faire un Volume auſſi gros que celui qu'il a compoſé. Tu peux juger de ſa critique & de ſon érudition par les paſſages que la brièveté de ma Lettre m'a permis de te rapporter.

C'EST ſur des raifonnemens auſſi puériles,

* Jean XIV. 6.

† La Croze, *Diſcours Préliminaire d'un Voyage Littéraire*, page XV.

riles , & sur des explications aussi peu sentées qu'il fonde la supposition des *Odes d'Horace* & de l'*Enéide de Virgile*. Selon lui , la diction de ces Poètes est pitoiable : à peine dans le Poème Epique du dernier peut-on trouver un vers , où il n'y ait quelque solécisme , ou quelque faute contre la Grammaire †. Ainsi , tous les Savans de l'Univers , qui ont admiré non seulement les beautés de l'*Enéide* , mais encore l'élégance , la justesse & l'harmonie des vers , sont de véritables ignorans. Les Scaligers , les Saumaïses , les la Rues , les Daciens , les le Fevres sont des rêveurs , qui n'ont eu aucune connoissance de la Langue Latine. Et quoique Virgile ait forcé le plus illustre & le plus dangereux adversaire des Anciens d'avoüer que la versification de son *Enéide* étoit la plus belle qu'il y eût jamais eu † , le Pere Har-

douin

* *Infinitus sim, si colligere aggrediar omnes bujus Poematis navos, qui contra artis Grammaticæ vel Poeticæ leges occurrunt legenti. Totum enim vero carmen prorsus inelegans, absque Poesi vera, sola constans pedum mensura, sive structura, quam versificationem vocant; eaque persæpe barbara, obscura, plena verbis prorsus alienis, audaci commutatione casuum, contra Latini sermonis usum: tantum dissimile Georgicis Opus, quantum æs auro distat. Harduini Observat. in Lib. I. Æneid, pag. 284.*

† Fontenelle, *Digression sur les Anciens & les Modernes*.

doûin n'en prétend pas moins qu'elle soit à peine digne d'un écolier de fixième.

QUEL exemple , studieux ben Kiber , que celui de ce Jesuite pour les Savans qui se livrent aux mouvemens d'une imagination déréglée ! Je croirois que le Ciel a permis qu'il extravaguât aussi fort , pour que sa folie fût un avertissement éternel à tous les gens de Lettres. Il seroit à souhaiter que les lâches & pernicioeux Moines, qui ont donné aux Libraires de Hollande le manuscrit de leur confrere , & que leur digne émissaire à cet égard eussent eu la même vûe ; mais loin de penser aussi sensément , ils ont été au désespoir que personne n'ait donné dans le piège dangereux qu'ils tendoient au Public.

Je te salue , studieux ben Kiber. Porte-toi bien , & déplores sincèrement avec moi le malheur d'un siècle , où l'on voit maître pareilles extravagances.



LET-



LETTRE CENT QUATRIÈME.

Le Cabaliste Abukibak, au studieux ben Kiber.

NE crois pas , studieux ben Kiber , qu'en réfutant les raisons sur lesquelles tu établis l'impossibilité des évocations des Esprits , je prétende te ramener à l'étude des Sciences Cabalistiques. Depuis long-tems je suis persuadé que tout ce qu'on te pourroit alleguer en leur faveur ne produiroit aucun effet sur ton esprit , & ne détruiroit point ta prévention. Le seul amour de la vérité m'engage à défendre les sentimens d'Agrippa * , & des autres Auteurs qui ont écrit sur la manière d'évoquer les Esprits.

Tu dis d'abord qu'il ne paroît point que Dieu ait accordé à l'homme , en le créant, aucun pouvoir sur les bons & les mauvais Esprits , & qu'ainsi n'ayant reçu sur eux qu'une autorité par la puissance du

* *Voiez la LXVI. du III. Livre de ses Lettres.*

du Créateur , il est impossible qu'il ait pu l'acquérir dans la suite. Je conviens avec toi qu'on ne trouve point dans les Livres sacrés que Dieu ait accordé à Adam & à sa postérité le pouvoir de commander aux Esprits ; mais je soutiens que par ces mêmes Livres , auxquels nous devons soumettre humblement tous nos raisonnemens , il est prouvé que les hommes ont évoqué les Esprits infernaux , & les ont forcés à sortir des Enfers.

As-tu oublié, studieux ben Kiber, l'histoire de la fameuse Magicienne, à laquelle Saül eut recours, & qui lui fit voir l'ame du Prophète Samuël ? Je sais que plusieurs Auteurs modernes , & sur-tout un Anglois, qui s'est acquis la réputation d'un homme d'esprit , ont soutenu que Dieu , aiant voulu punir la curiosité & la superstition de Saül, avoit permis qu'il fût abusé par de faux prestiges, & par des ruses, telles que celles qu'emploient aujourd'hui les prétendus Magiciens, qui par le moyen de quelques drogues, ou de quelques sels jettes dans un rechaud de feu , fascinent les yeux des spectateurs , & leur présentent mille objets différens qui n'ont aucune réalité. C'est par de semblables moïens que plusieurs charlatans font voir des morts, des spectres affreux, des chambres remplies d'eaux, dans lesquelles on craint de ne se noier. Ces objections sont aussi foibles que mal fondées ; & pour être convaincu de la réalité de l'évocation de Samuël,

muël, il ne faut que considérer avec quelque attention la manière dont l'Ecriture en parle. Ce récit est si exact, si précis, & si bien circonstancié, que chaque mot porte avec lui de quoi renverser tous les argumens des incrédules.

„ A L O R S Saül , disent les Livres
 „ Saints * , se déguisa , & prit d'autres
 „ habits , & s'en alla , lui & deux hom-
 „ mes avec lui , & ils arriverent de nuit
 „ chez cette femme , & Saül lui dit , *Je*
 „ *te prie , devines-moi par l'Esprit de Python ,*
 „ *& fais monter vers moi celui que je te dirai.*
 „ Mais la femme lui répondit : *Voici , tu*
 „ *fais ce que Saül a fait , & comme il a ex-*
 „ *terminé du pais ceux qui ont l'Esprit de Py-*
 „ *thon & les Dévins. Pourquoi donc dresse-*
 „ *tu un piège à mon ame pour me faire mou-*
 „ *rir ?* Et Saül lui jura par l'Eternel , &
 „ lui dit : *L'Eternel est vivant , s'il t'arrive*
 „ *aucun mal pour ceci.* Alors la femme dit :
 „ *Qui veux-tu que je te fasse monter ?* Et-il
 „ répondit : *Fais-moi monter Samuël.* Et la
 „ femme , voyant Samuël , s'écria à haute
 „ voix , en disant à Saül : *Pourquoi m'as-*
 „ *tu déçue ? Car tu es Saül.* „

A V A N T de continuer ce récit , arrê-
 tons-nous pour quelque tems , studieux ben
 Kiber , à cette première partie. Considé-
 rons

* Samuël , *Liv. I. Chap. XXVIII.* Je me sers
 de la Traduction de David Martin.

rons d'abord que la Pythonisse ne connoissoit point Saül lorsqu'elle le vit ; que ce Prince s'étoit déguisé , & qu'elle le prit pour un espion qui lui dressoit un piège. Cependant à peine a-t-elle fait ses conjurations, que Samuël paroît, & dans le même instant elle reconnoît le Roi , & s'écrie : *Pourquoy m'as tu dégué ? Car tu es Saül.* Il falloit donc que les charmes qu'elle venoit d'employer , eussent une véritable efficacité , & qu'ils produisissent des effets surnaturels , puisqu'ils lui découvroient le déguisement de Saül. Elle soupçonnoit si peu que ce Prince fût le même homme pour qui elle employoit son art , que pour qu'elle pût continuer ses conjurations ; il fallut que le Roi la rassurât & dissipât sa crainte.

VOIONS le reste du passage. „ Le Roi „ lui répondit : *Ne crains point. Mais qu'as-tu vu ?* Et la femme dit à Saül : *J'ai vu „ un Dieu qui montoit de la Terre.* Il lui dit „ encore : *Comment est-il fait ?* Elle répondit : *C'est un vieillard , qui monte , & „ il est couvert d'un manteau.* Et Saül connut que c'étoit Samuël ; & s'étant baissé le visage contre terre , il se prosterna. „ S'il étoit vrai , studieux ben Kiber , que l'apparition de Samuël n'eût eu aucune réalité , & que la Magicienne eût seulement fasciné les yeux de Saül , comment auroit-elle pu représenter à ce Prince directement les mêmes traits , la même

même figure, & les mêmes vêtemens du Prophète ? On peut bien par des secrets offrir à la vûe des spectres, des fantômes, &c. Mais pour donner à ces fantômes une parfaite ressemblance à certaines personnes, il faut un pouvoir surnaturel. Que les incrédules disent tout ce qu'ils voudront, ils ne persuaderont jamais à qui que ce soit qu'ils puissent produire par des moïens naturels des miracles, réservés à la seule Divinité. Cependant, en supposant que quelques personnes ont le secret de donner à des fantômes la physionomie qu'il leur plaît, on n'en sera pas avancé davantage, & pour détruire la réalité de l'apparition de Samuel, il faudroit que les charlatans qui fascinerolent les yeux par le moïen de leur art séducteur, fussent doués du talent de prédire l'avenir & d'en découvrir les profondeurs les plus cachées; car l'ame de Samuel annonça à Saül tout ce qui lui devoit arriver. Voici comme parle l'Ecriture.

„ SAMUEL dit à Saül : Pourquoi m'as-tu
 „ troublé, en me faisant monter ? Et Saül ré-
 „ pondit : Je suis dans une grande angoisse,
 „ car les Philistins me font la guerre, & Dieu
 „ s'est retiré de moi, & ne m'a plus répondu,
 „ ni par les songes, ni par les Prophètes. C'est
 „ pourquoi je t'ai appelé, afin que tu me fasses
 „ entendre ce que j'aurai à faire. Et Sa-
 „ muel dit : Pourquoi donc me consultes-tu,
 „ puisque l'Eternel s'est retiré de toi, & qu'il
 „ est devenu ton ennemi ? Or, l'Eternel a dé-
 „ chiré

„ chîré le Roïaume d'entre tes mains, & l'a don-
 „ né à ton Domestique David. Parce que tu n'as
 „ point obéi à la Voix de l'Eternel, & que tu
 „ n'as point exécuté l'ardeur de sa colère contre
 „ Hamalec, à cause de cela ; l'Eternel t'a fait
 „ ceci aujourd'hui : & même l'Eternel livrera
 „ Israël avec toi entre les mains des Philistins ;
 „ & vous serez demain avec moi, toi & tes
 „ fils : l'Eternel livrera aussi le Camp d'Israël
 „ entre les mains des Philistins. „

IL faut considérer deux choses dans ce dernier passag. , studieux ben Kiber. La première, c'est que Samuël rappelle à Saül tout ce qu'il lui avoit prédit autrefois. Si l'ame de ce Prophète n'eût point été évoquée véritablement, comment auroit-il pu se faire que la Pythonisse eût été instruite de ce qui s'étoit passé entre le Roi & Samuël ? Il falloit cependant qu'elle le fût, puisque le fantôme en fit mention. Or, n'y ayant aucune apparence de vérité dans cette dernière supposition, on doit en conclure que l'ame du Prophète fut véritablement forcée par les enchantemens à quitter le séjour des morts. La seconde chose, qui montre évidemment la réalité de l'apparition de Samuël, c'est la Prophétie qu'il fait au Roi, à qui il annonce qu'il sera demain, ainsi que ses enfans, avec lui. Elle ne fut que trop accomplie, pour le malheur de Saül. „ Les „ Philistins, dit l'Ecriture *, combattirent

„ CON-

* Samuël, Liv. I. Chap. XXXI.

„ contre Israël , & ceux d'Israël s'enfui-
 „ rent de devant les Philistins , & furent
 „ tués en la montagne de Guilboah , &
 „ les Philistins atteignirent Saül & ses
 „ fils , & tuerent Jonathan , Abinadab ,
 „ & Malki-Suah , fils de Saül. Le com-
 „ bat se renforça contre Saül , & les Ar-
 „ chers tirant de l'arc, le trouverent , &
 „ il eut fort grande peur de ces Archers.
 „ Alors Saül dit à son Ecuyer : *Tires ton*
 „ *épée & m'en transperces, de peur que ces Incir-*
 „ *concis ne viennent , & ne me transpercent , &*
 „ *ne se jouient de moi.* Mais son Ecuyer ne
 „ voulut point le faire , parce qu'il étoit
 „ fort effrayé. Saül donc prit l'épée , &
 „ se jetta dessus. „

VOILA l'accomplissement , studieux ben
 Kiber , de la prédiction de Samuël. Quel-
 le marque plus authentique peut-on sou-
 haïter de la vérité de l'apparition de ce
 Prophète? Que les incrédules disent tout
 ce qu'ils voudront , qu'ils aient recours à
 des faux-sujans , les raisons qu'ils appor-
 teront pour diminuer l'autorité d'un pa-
 reil événement , sont plus dignes de pi-
 tié , que d'une longue réfutation. Quoi !
 Un fantôme imaginaire , produit par la
 fourberie d'un charlatan, d'un imposteur,
 saura ce qui s'est passé de plus secret en-
 tre un Roi & un Prophète, connoîtra l'a-
 venir , annoncera les événemens qui doi-
 vent arriver , prédira la mort des Prin-
 ces , la défaite des armées ! En vérité ,
 c'est

c'est abuser de la licence de disputer, que de s'en servir aussi mal. Qu'on soutienne tant que l'on voudra que Dieu permit, pour punir la criminelle curiosité de Sath, que les prédictions hazardées de la Pythionisse, qui parla elle-même au lieu du fantôme qu'elle offrit à Sath, furent accomplies, on ne détruira point, pour une supposition arbitraire & sans preuve, un fait circonstancié par un grand nombre de particularités convaincantes, & qui toutes portent avec elles l'image de la vérité.

IL faut donc convenir, studieux ben Kiber, que les charmes & les enchantemens peuvent forcer les âmes à quitter leur demeure, à monter, ou à descendre sur la terre, suivant les lieux qu'elles habitent. Tous les raisonnemens Philosophiques ne servent de rien, lorsque l'expérience & l'autorité des Livres sacrés leur sont directement contraires. Or, dès qu'on convient qu'il est des Magiciens qui peuvent commander aux Manes & aux Démon, pourquoi les Démon, qui auront des Esprits subalternes sous leurs ordres, ne pourront-ils pas leur ordonner d'être toujours prêts à obéir aux ordres des Cabalistes? Car il faut distinguer les sages sectateurs de la Cabale, de ceux que le Vulgaire appelle Sorciers ou Magiciens. Les premiers n'ont commerce ordinairement qu'avec des Esprits aëriens célestes, qui

qui sont bienfaifans, & qui leur font d'une grande utilité. S'ils ont quelques relations avec les mauvais Génies, c'est pour leur empêcher de faire le mal, pour s'opposer à leurs pernicieux desseins, pour profiter des secrets qu'ils les forcent de révéler. Les seconds au contraire, sont des imposteurs, qui séduisent les personnes trop crédules, qui les abusent par des *filouteries Chymiques*, & qui par le moïen de quelques secrets, s'acquièrent la réputation de fameux Négromans. L'Europe est remplie de pareils séducteurs, & l'on ne sauroit les punir trop sévèrement, comme on ne sauroit trop estimer un Cabaliste, qui n'emploie qu'au bonheur des hommes le pouvoir qu'il s'est acquis sur tous les différens Esprits.

PORTE-toi bien, mon cher ben Kiber,
Je te souhaite une heureuse santé.



L E T T R E C E N T C I N Q U I E M E .

Le Gnome Salmankar, au Cabaliste Abukibak.

IL y a quelque tems, sage & savant Abukibak, que je ne t'ai point écrit. J'ai craint plusieurs fois que tu ne m'accusasses de paresse ; mais ne voulant point te détourner inutilement de tes sérieuses occupations, & n'ayant rien de nouveau à t'apprendre, j'ai cru qu'il valoit mieux que j'attendisse, pour te donner de mes nouvelles, que j'eusse quelque chose d'intéressant à t'apprendre. Une dispute, survenue entre un riche Fermier-général, mort depuis trois mois, & une Actrice de l'Opéra, arrivée depuis deux jours dans nos souterraines demeures, me procure l'occasion de rompre le silence. Voici, sage & savant Abukibak, un récit fidèle de leur conversation.

„ DIA-

„ D I A L O G U E

„ ENTRE MR. CHOCOLARDIN , ET
„ MAD. BABICHON.

„ MR. CHOCOLARDIN.

„ HÉ ! vous voilà , ma chère Babichon !
„ Depuis quand donc êtes-vous morte ?
„ Vous vous portiez si bien lorsque je
„ partis pour ce Monde-ci. Le Chevalier
„ de Ruminac doit avoir senti bien vive-
„ ment votre perte ; il me paroïsoit qu'il
„ vous aimoit infiniment.

„ MLE. BABICHON.

„ IL est vrai que le pauvre garçon a-
„ voit pour moi une véritable tendresse :
„ j'eusse été cependant beaucoup plus
„ heureuse , s'il ne m'eût jamais aimée ;
„ son amour a été la cause de ma mort.

„ MR. CHOCOLARDIN.

„ CE que vous me dites-là me paroît
„ extraordinaire. Est-ce que ses parens ,
„ fâchés de voir que vous le ruiniez en-
„ tièrement par les dépenses que vous lui
„ faisiez faire , vous auroient donné quel-
„ que médecine à l'Italienne ? Vous au-
„ roient-

Bb 2

„ roient-ils fait purger avec de l'arsenic ?

„ M^{LE}. BABICHON.

„ NON, la famille du Chevalier en a
 „ agi plus humainement avec moi ; &
 „ quoiqu'elle me haït mortellement, ainsi
 „ que vous savez, elle n'a point eu de
 „ part à la maladie qui a terminé mes
 „ jours. L'amour seul, ou plutôt les sui-
 „ tes incommodes qu'il entraîne après
 „ lui, m'ont fait descendre dans le tom-
 „ beau. J'étois enceinte de six mois, mon
 „ cher Monsieur Chocolardin, & je vou-
 „ lus danser dans un Ballet nouveau ;
 „ vous savez que nous autres filles de
 „ l'Opéra, nous sommes les victimes du
 „ Public. Malgré mon ventre très gros,
 „ je fus obligée de mettre un corps qui
 „ me génoit excessivement. Les entre-
 „ chats que je fis, acheverent de me nui-
 „ re ; je me blessai en sortant du Théa-
 „ tre, & trois jours après je mourus d'u-
 „ ne couche aussi fâcheuse.

„ M^R. CHOCOLARDIN.

„ JE suis au désespoir, ma chere De-
 „ moiselle Babichon, de votre infortune.
 „ En vérité, mourir à l'âge de vingt-qua-
 „ tre ans, cela est bien fâcheux : mais
 „ vous étiez bien malheureuse en accou-
 „ che-

CABALISTIQUES, Lettre CV. 387

„ chement ; car je crois, si je ne me trom-
„ pe , que vous vous étiez déjà blessée
„ une autre fois.

„ **MLE. BABICHON.**

„ **HÉLAS** , ouï ! J'avois fait deux fauf-
„ ses couches. Un Prélat étoit la cause
„ principale de la première , & un joueur
„ de violon de la seconde. Je me blessai
„ d'une fille des œuvres du premier , &
„ d'un garçon de celles du second.

„ **MR. CHOCOLARDIN.**

„ **VOILA** en vérité deux amans d'un
„ rang , d'un caractère , & d'un état bien
„ différens ! Je n'aurois pas cru qu'une
„ personne d'un goût aussi délicat que le
„ vôtre , eût pû donner dans le travers
„ d'aimer un simple symphoniste. Il est
„ étonnant que pouvant choisir un amant
„ dans les balcons ou dans l'amphithéa-
„ tre , vous allassiez le chercher dans l'or-
„ chestre. J'aurois cru qu'il n'y avoit
„ que la seule Pélissier qui fût capable
„ d'une fantaisie aussi déplacée. Je suis
„ bien assuré du moins que Mle. Belonic-
„ re ne me donnera point un successeur
„ aussi indigne de moi.

Bb 3

„ **MLE.**

„ MLE. BABICHON.

„ ELLE n'a pas attendu, pour imiter
 „ mon exemple, que vous fussiez mort ;
 „ & lorsque vous viviez, elle vous avoit
 „ nommé un coadjuteur, qui tenoit dans
 „ le Monde un rang bien moins distingué
 „ que l'amant que vous me reprochez.
 „ Elle couchoit avec vous certains jours
 „ de la semaine, & les autres elle les
 „ passoit avec le valet du machiniste.
 „ Ho ! Ce garçon pour le déduit valoit
 „ plus que tous les Fermiers-généraux. Il
 „ est vrai qu'il n'avoit ni or, ni argent à
 „ donner ; mais la Nature lui avoit pro-
 „ digué des talens qui sont chez bien des
 „ femmes prisés au-dessus des richesses,
 „ & qui chez les filles de l'Opéra vien-
 „ nent immédiatement après. Comme
 „ premier amant, vous aviez les nuits du
 „ Mardi, du Vendredi & du Dimanche :
 „ ce sont celles qui suivent les représen-
 „ tations de l'Opera, & qui par consé-
 „ quent sont les plus brillantes ; on por-
 „ te dans le lit le souvenir de ce qu'on
 „ a vu au spectacle. Le valet du machi-
 „ niste au contraire, n'avoit que les nuits
 „ du Lundi, du Jeudi & du Samedi. Pour
 „ celle du Mercredi, elle n'étoit ni à
 „ vous, ni à votre rival ; Mle. Beloniere
 „ l'avoit destinée à un Italien, Aumônier
 „ du Nonce, qui, par parenthèse, ne la
 „ paioit

„ païoit pas en Indulgences , mais en beaux
„ jules & en beaux testons.

„ MR. CHOCOLARDIN.

„ CE que vous dites-là est faux , & ar-
„ chi-faux. Pour excuser votre condui-
„ te , vous voulez décrier celle de ma
„ chere Beloniere ; mais je suis très per-
„ suadé qu'elle me fut toujours fidèle.
„ Plusieurs honnêtes Parisiens , qui sont
„ venus dans ce Monde peu de tems a-
„ près moi , m'ont assuré qu'elle m'avoit
„ infiniment regretté , & qu'elle avoit pa-
„ ru pendant plusieurs jours très affligée
„ de ma mort.

„ MLE. BABICHON.

„ AUSSI l'étoit-elle , & personne ne
„ peut en être mieux instruite que moi ,
„ qui fus toujours sa confidente. *J'ai per-*
„ *du* , me disoit-elle , *ma chere Babichon* ,
„ *des trésors immenses dans la personne de Mr.*
„ *Chocolardin.* Il est vrai que jamais on ne
„ fut plus sot & plus ennuyeux que lui ; mais
„ on ne fut jamais aussi plus généreux. Oh !
„ Mort ! Si des trois amans que j'avois , il
„ falloit que tu m'en arrachasses un , pourquoi
„ n'as-tu pas pris ce Prêtre Italien , qui dans
„ le cours d'une année me donne moins que je
„ ne recevois dans quinze jours de Mr. Cho-
„ colardin ? *Ma chere Babichon* , jamais je ne

Bb 4

„ ré-

„ réparerai la perte que j'ai faite, jamais je
 „ ne trouverai un homme aussi aisé à mener
 „ par le nez que ce Fermier-général. Je le
 „ voloïs sans façon, & j'avois autant de fa-
 „ cilité à le piller, qu'il en trouvoit à ruiner
 „ le peuple. Voilà, mon cher Monsieur
 „ Chocolardin, quelles étoient les plain-
 „ tes de votre maitresse, jugez à présent
 „ du genre & du caractère de sa tendres-
 „ se, & voiez si ses regrets doivent flat-
 „ ter beaucoup votre amour propre. Si
 „ ceux du Chevalier de Ruminac ne sont
 „ point d'un autre goût, je le dispense
 „ de ceux qu'il pourroit faire paroître à
 „ mon sujet.

„ MR. CHOCOLARDIN.

„ Si le Chevalier vous connoissoit auf-
 „ si bien que moi, à coup sûr il ne s'af-
 „ fligeroit guères de votre perte; & s'il
 „ est vrai, comme vous le dites, que la Be-
 „ loniere m'ait été infidèle, dans quelque
 „ excès qu'elle ait donné, elle n'a jamais
 „ été aussi loin que vous. Vous rappel-
 „ lez-vous cet Allemand, avec lequel
 „ vous couchâtes dans le tems que vous
 „ ruiniez ce pauvre Chevalier? Vous sa-
 „ vez que malgré tout l'amour que vous
 „ disiez avoir pour lui, vous n'avez ja-
 „ mais été à l'abri de trente pistoles.
 „ Votre tendresse s'est toujours évanouïe,
 „ dès que vous avez apperçu une certai-
 „ ne

CABALISTIQUES , Lettre CV. 391

„ ne somme ; la vûe de l'argent produi-
„ soit sur vous le même effet que le froid
„ sur un thermometre. Il faisoit baisser vo-
„ tre passion à un degré si bas , qu'à pei-
„ ne vous en apperceviez-vous ; du moins
„ faisiez-vous tout comme si vous n'en a-
„ viez plus aucune idée.

„ **MLE. BABICHON.**

„ Je pourrois vous dire pour ma justi-
„ fication, que je faisois ce que font tou-
„ tes mes camarades , & qu'il n'étoit
„ pas juste que j'exécutasse ce qu'aucune
„ n'avoit jamais pratiqué. Mais je veux
„ bien vous apprendre que c'étoit par
„ tendresse que je faisois quelquefois des
„ infidélités au Chevalier. Je vois à
„ regret que la dépense qu'il étoit obligé
„ de faire pour moi, l'incommodoit. Pour
„ épargner sa bourse, je puisois de tems
„ en tems dans celle des autres, je dé-
„ chargeois les poches des Anglois des
„ guinées qui les incommodoient, & cel-
„ les des Allemands des ducats qui leur
„ étoient à charge. Toutes ces prises
„ étoient autant de présens que je faisois
„ au Chevalier ; j'eusse été moins infidè-
„ le, si je l'eusse moins aimé.

„ **MR. CHOCOLARDIN.**

„ **PARDI ! Voilà de plaisans discours !**

Bb 5

„ En

„ En vérité vous avez conservé parfaite-
 „ ment le doux galimathias des Au-
 „ teurs des Operas nouveaux. *J'eusse été*
 „ *moins infidèle, si je l'eusse moins aimé.* Hé !
 „ pourquoi aimiez-vous si fort la dépen-
 „ se ? Qui vous forçoit à vous ruiner ?
 „ Vous auriez pu vivre très à votre aise
 „ de ce que vous donnoit votre amant ;
 „ cependant vous n'étiez point satisfaite
 „ d'un revenu honnête. Vous ne pou-
 „ viez vous régler , & à peine aviez-vous
 „ de quoi aller jusqu'au milieu de l'année.
 „ Si vous aviez aimé véritablement le
 „ Chevalier, vous eussiez tenu une autre
 „ conduite, & vous vous fussiez conservée
 „ entièrement à lui. Huit robes, dix coëf-
 „ fures, trois cens bouteilles de vin de
 „ Champagne, trente ou quarante parties
 „ de promenade de moins vous eussent
 „ mise à l'abri de toute tentation. Avec un
 „ peu plus d'œconomie, il n'y avoit plus
 „ d'infidélité à craindre.

„ M L E. B A B I C H O N.

„ Ce que vous dites-là est impratiqua-
 „ ble, mon pauvre Mr. Chococardin. Vou-
 „ loir exiger qu'une fille de l'Opéra, &
 „ sur-tout une danseuse, soit réglée dans
 „ sa conduite & dans sa dépense, c'est
 „ prétendre qu'un Fermier-général soit
 „ honnête homme, & s'abstienne de vo-
 „ lér lorsqu'il le peut ; qu'un Petit-mai-
 „ tre

„ tre soit discret ; qu'un Prélat de Cour
 „ soit véritablement dévot, & qu'un hom-
 „ me de Robe n'ait point de vanité. Je
 „ voiois toutes mes amies ne songer qu'à
 „ leurs plaisirs , être uniquement occu-
 „ pées de leurs parures, prendre les mo-
 „ des dès qu'elles paroissent , regarder
 „ l'infidélité comme un badinage , com-
 „ me un délassement, comme une gentil-
 „ lesse ; me serois-je fait un scrupule d'une
 „ chose que je considérois avec tant d'in-
 „ différence ? J'imitois en partie votre che-
 „ re Beloniere, je trompois le Chevalier,
 „ ainsi qu'elle vous abusoit ; à la différen-
 „ ce près que je l'aimois , quoique je lui
 „ fusse infidèle , & que votre maîtresse ne
 „ vous souffroit que par rapport aux bien-
 „ faits dont vous la combliez. Telle est
 „ la différence du sort de l'Officier & de
 „ l'homme d'affaires. Le premier, même
 „ dans les bras d'une maîtresse infidèle,
 „ goute les plaisirs que l'amour dispense,
 „ & le second n'est jamais redevable de
 „ son bonheur qu'à Plutus.

„ MR. CHOCOLARDIN.

„ Si vous aviez eu quelques principes
 „ d'honneur & de probité , vous auriez
 „ dû m'apprendre , lorsque vous viviez ,
 „ ce que vous me dites aujourd'hui ; j'au-
 „ rois épargné les sommes immenses que
 „ j'ai données à ma perfide maîtresse.

„ MLE.

„ M L E. B A B I C H O N .

„ Ho ! pour cela , je n'avois garde
 „ de le faire. Y pensez-vous, Mr. Cho-
 „ colardin ? Moi ! Vous donner des avis
 „ qui eussent pû nuire à quelqu'une de
 „ mes camarades ! Ignorez- vous donc
 „ l'union qu'il y a parmi les Beautés du
 „ Palais-Roïal lorsqu'il s'agit de dépouil-
 „ ler un Financier ? Celles qui sont les
 „ plus ennemies , deviennent amies inti-
 „ mes dès qu'il faut conjurer contre la
 „ bourse d'un Fermier-général. Le sort
 „ de bien de vos confreres auroit dû vous
 „ instruire de celui qui vous attendoit. „
 Je salue, sage & savant Abukibak , en
Jabamiab, & par Jabamiab.

Fin du troisième Tome.

1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25
26
27
28
29
30
31
32
33
34
35
36
37
38
39
40
41
42
43
44
45
46
47
48
49
50
51
52
53
54
55
56
57
58
59
60
61
62
63
64
65
66
67
68
69
70
71
72
73
74
75
76
77
78
79
80
81
82
83
84
85
86
87
88
89
90
91
92
93
94
95
96
97
98
99
100

470.53

